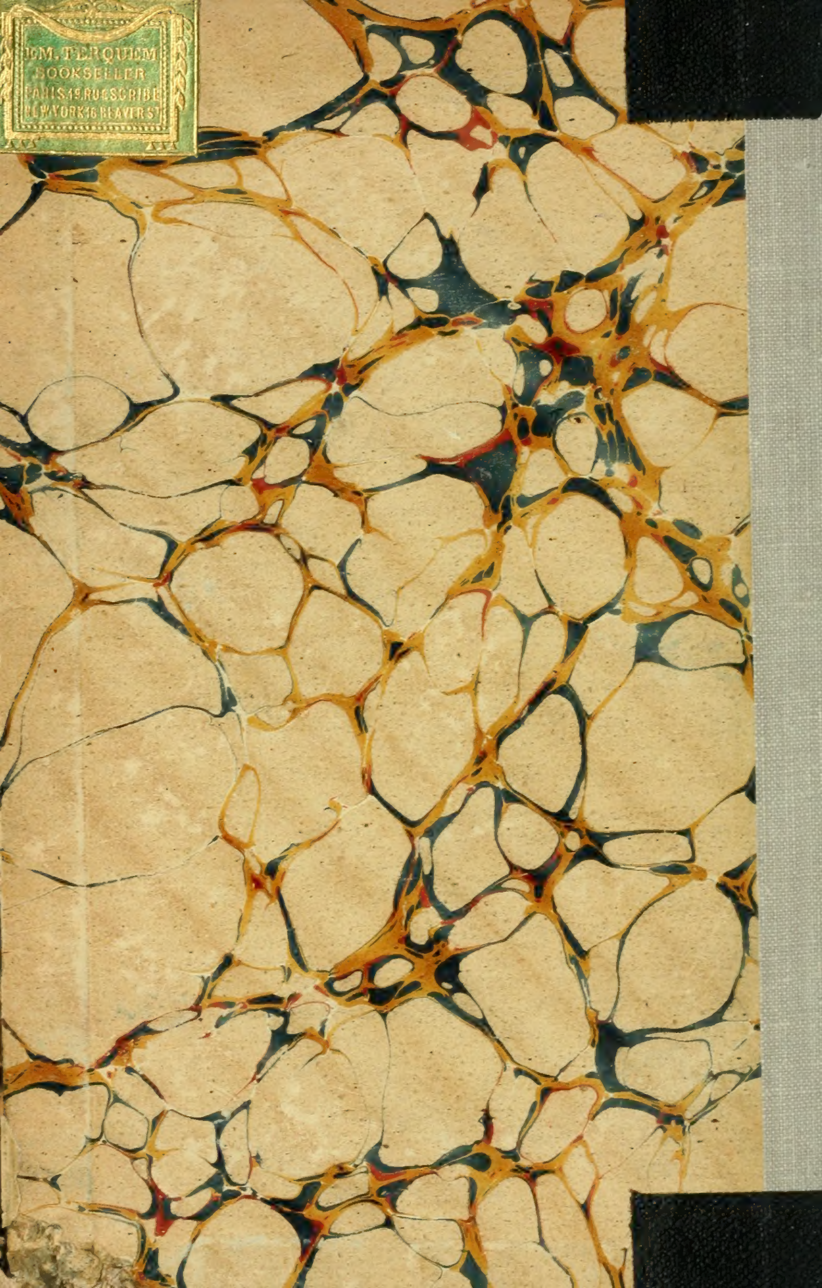
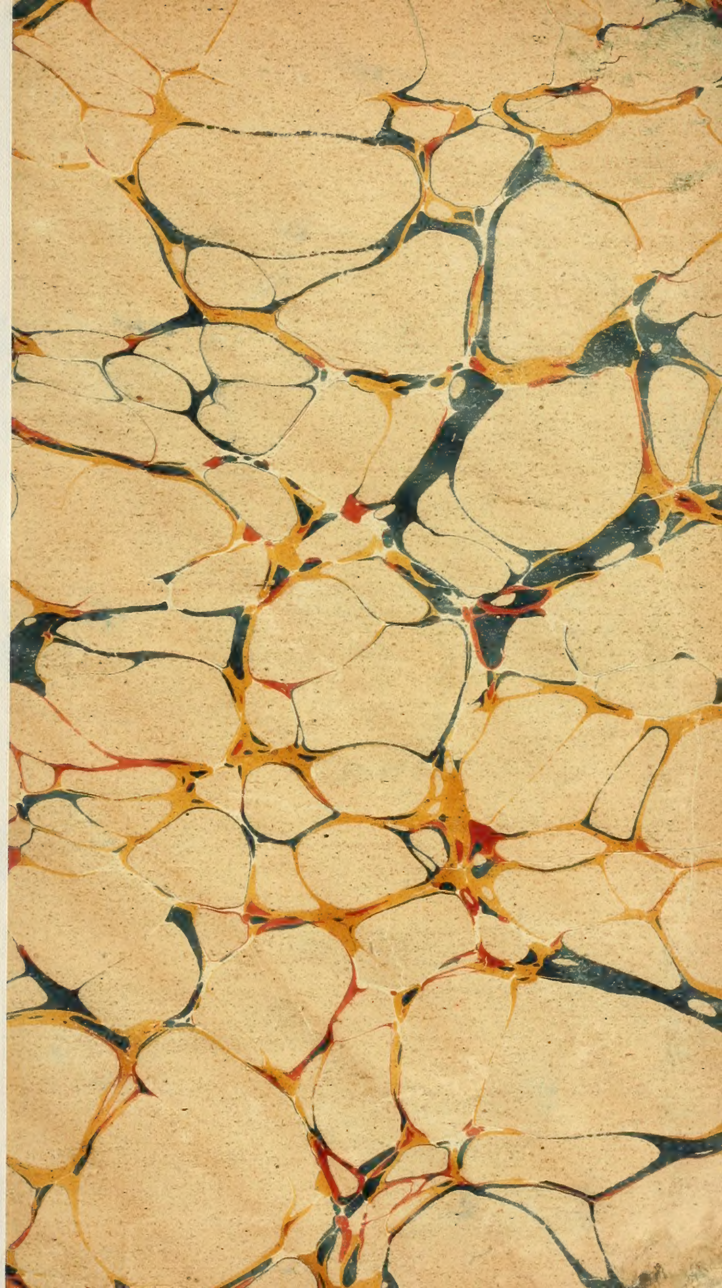
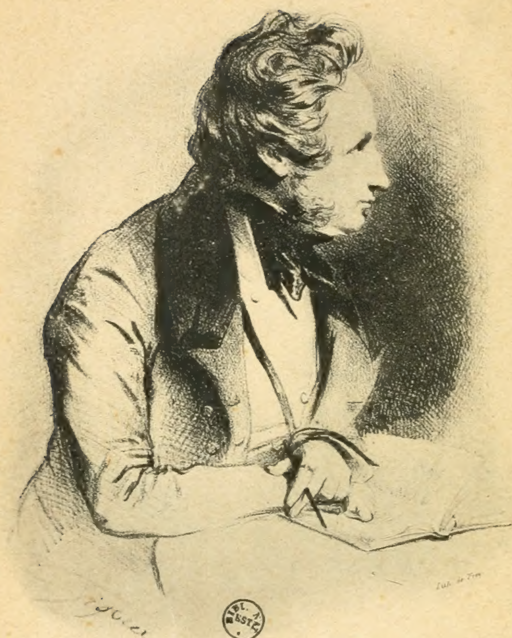



EM. TERQUEM
BOOKSELLER
PARIS 19 RUE SCRIBE
NEW YORK 16 BEAVER ST



Alfred de Vigny

Sa vie et son œuvre



ALFRED DE VIGNY

D'APRÈS UN DESSIN DE JEAN GIGOUX

ÉMILE LAUVRIÈRE

Alfred de Vigny

Sa vie et son œuvre

« En toi la rêverie continuelle
a tué l'action. »
(*Chatterton*, I, 5.)

AVEC TROIS PHOTOTYPIES HORS TEXTE



Librairie Armand Colin
Paris, 5, rue de Mézières
1909

AVERTISSEMENT

Lorsque ce travail fut entrepris, il n'existait pas d'autre édition complète des œuvres d'Alfred de Vigny que l'édition Calmann-Lévy, à laquelle se rapportent (sauf pour le *Journal*) les références du présent volume. Depuis 1903, le droit d'édition des œuvres complètes d'Alfred de Vigny appartient à la Librairie Ch. Delagrave, qui en a publié, en 8 volumes, une « édition définitive » (1903-1908), corrigée par M. Tréfeu d'après le dernier texte revu par l'auteur en 1857.

É. L.

ALFRED DE VIGNY

PREMIÈRE PARTIE

L'AUBE

CHAPITRE I

ENFANCE ET JEUNESSE

La nature de Vigny est à ce point complexe qu'on a pu en réduire l'analyse à l'examen de ses contradictions. Deux énigmes semblent toutefois dominer ce génie encore assez mystérieux : son infécondité et son pessimisme. Comment, après avoir tant promis et même si abondamment produit dans la première moitié de sa vie, Vigny a-t-il si peu accompli dans la seconde? D'où vient son âcre mélancolie lentement condensée en système? Les solutions proposées ne manquent certes point; la plus magistrale, il est vrai, est peut-être plus déductive qu'inductive; et la plus savante se trouve confuse à force d'abstractions.

Ce que nous voudrions tenter ici, c'est présenter, en même temps qu'une étude aussi complète que concise de la vie et de l'œuvre, un exposé précis du double problème psychologique; et les données de ce problème, c'est à Vigny surtout que nous les demanderons : car, encore plus que ses livres, sa *Correspondance* et son *Journal*, si incomplets qu'ils soient, abondent en confidences intimes. Un auteur ne saurait être mieux raconté et parfois commenté que par lui-même; nous laisserons donc la parole au nôtre le plus possible, dût-on trouver cette confiance excessive. Peut-être s'apercevra-t-on, toutefois, que du seul arrangement logique des faits se dégage pour la double énigme une solution unique.

I. — Naissance, parents, ancêtres.

Alfred-Victor de Vigny naquit le 27 mars 1797, à Loches, « jolie petite ville de Touraine » qu'il ne devait jamais connaître; ses parents n'y habitaient que depuis quelques années « une petite maison retirée », qui les abrita tant bien que mal durant « la tempête politique » d'alors [1]. Son père, vieil officier de soixante ans, depuis longtemps à la retraite pour cause de blessures, était tout perclus d'infirmités; sa mère, âgée de quarante ans, avait déjà cette nervosité excessive qui la prédisposait aux affections cérébrales [2]. Si l'on songe que ce couple qui, pour être assez mal assorti en âge, n'en réunissait pas

1. *Journal d'un poète* (petite Bibliothèque Charpentier), p. 255, 262.
2. *Ibid.*, 334, 88-91.

moins cent années, venait de subir toutes les épreuves de la Terreur, y compris la perte de biens considérables et d'espérances plus grandes encore, un long emprisonnement et de fréquentes menaces de mort, on ne sera pas trop surpris que l'unique survivant de ses quatre enfants, dont trois morts en bas âge, « le plus faible et le dernier[1] », fût lui-même d'une santé délicate et d'une sensibilité maladive. Aussi a-t-on très justement dit du grand poète pessimiste — et il l'avait lui-même pensé[2] — qu'il était « né triste », doué qu'il fut par sa fâcheuse naissance d'une vitalité appauvrie.

« Ma naissance, dit Vigny, fut tout pour mon père et ma mère, qui furent consolés par ma vie de la mort de mes trois frères[3]. » On choya donc « avec un amour sans pareil » ce fragile héritier d'un noble nom; et, par excès de prudence, on l'emmena même dès l'âge de dix-huit mois à Paris loin de « l'ombre du château de Loches ». « Quoique la Beauce fût la patrie de mes pères, dit le poète sitôt déraciné, et la véritable pour moi, Paris fut presque ma patrie, Paris avec ses boues, ses pluies et sa poussière, Paris avec sa tristesse bruyante et son éternel tourbillon d'événements... Paris, triste chaos, me donna de bonne heure la tristesse qu'il porte en lui-même et qui est celle d'une vieille ville, tête d'un vieux corps social[4]. » Là, en un modeste appartement de 700 francs à l'Elysée-Bourbon (de nos jours, demeure présidentielle), puis dans un autre non plus fastueux

1. *Journal d'un poète*, 58.
2. « Ma tristesse, née avec moi. » (*Correspondance*, 45.)
3. *Journal*, 254.
4. *Ibid.*, 263.

du Marché d'Aguesseau, l'enfant grandit, chétif, précoce et rêveur, apparemment plus fille que garçon, entre ces deux parents disparates dont le caractère non moins que l'âge intervertissait les rôles [1]. Belle, intelligente, grave, autoritaire, Mme de Vigny, en vraie matrone chrétienne, quelque peu janséniste, dit-on, ne veilla pas moins strictement à la pieuse et rigide éducation de son fils qu'à l'indispensable économie d'un ménage fort restreint [2], tandis qu'en véritable grand-père indulgent, enjoué et loquace, quelque peu voltairien, M. de Vigny, forcément sédentaire, comblait la frêle petite tête blonde, déjà trop naturellement extasiée, de caresses attendries et de longs récits d'un autre âge. Le poète s'est lui-même graphiquement dépeint assis au coin du feu sur les genoux rhumatisants du « bon vieillard à cheveux blancs » qui, tout courbé par les blessures et les ans, faisait volontiers montre « d'un esprit infini et d'une merveilleuse grâce à

1. *Journal*, 261, 267.

2. « Elle avait, disent ceux qui l'ont connue avant la terrible maladie des dernières années, une intelligence des plus élevées, unie à une rare fermeté de caractère. » (Ratisbonne. — Préface au *Journal d'un poète*, 2.) Vigny loue en même temps que « son air charmant et le sourire fin de ses grands yeux noirs » (*Journal*, 90) « cette âme forte, cette raison froide et calme comme celle d'un magistrat », et il ajoute : « Elle avait pour moi la grave sévérité d'un père et l'a toujours conservée, tandis que mon père ne me montra jamais qu'une maternelle tendresse ». Il le perdit, du reste, dès l'âge de dix-neuf ans. « Ton père te confia totalement à mes soins, confirme en 1821 une longue lettre de la mère. Moi seule t'instruisis jusqu'à huit ans. Je t'ai dirigé d'accord avec lui pendant dix-sept ans, suppléant à l'éducation publique par ma surveillance et mes exhortations journalières, voulant faire de toi un honnête homme, recommandable par ses vertus et ses talents de tout genre. » « J'ai reçu une éducation très forte, » conclut le poète.

conter[1] »; aussi était-ce pour cet enfant si précocement sérieux « grande fête », bien préférable au banal divertissement des soirées mondaines, quand il lui était accordé en de calmes veillées de prêter une oreille aussi fidèle qu'attentive aux funestes péripéties — funestes au narrateur même[2] — de la guerre de Sept Ans, aux complaisantes évocations des héros d'antan : Frédéric le Grand, « ce roi philosophe », M. de Chevert, M. d'Assas, et à tous les frivoles commérages et à toutes les déplorables intrigues de l'Œil-de-Bœuf, et aux cent prouesses de guerre et aux mille exploits de chasse accomplis par les aïeux. « Je ne me lassais pas d'entendre cette conversation, dit-il; M. de Malesherbes avait été l'ami de mon père; je touchais ainsi la main qui avait touché celle de Louis XV[3]. » Toute sa vie, l'âme plus rêveuse qu'active, plus craintive que confiante, de Vigny se plut ainsi, conformément à sa faiblesse native, à se reposer mélancoliquement dans les regrets du passé bien plutôt qu'à se projeter d'un essor hardi dans les périlleuses aventures de l'avenir : n'est-ce point là le caractère habituel des natures fragiles?

1. *Journal*, 55, 265.

2. Blessé d'un coup de feu sous les murs de Munster en 1758, dit un document de la Bibliothèque nationale, « le chevalier d'Emerville (premier titre du futur père de Vigny), hors d'état de monter à cheval, fut jeté dans un tombereau allemand et abandonné à la conduite d'un paysan. Il passa deux jours et trois nuits dans ce tombereau, exposé à l'injure de l'air; et, dès ce moment, le froid et la blessure le mirent dans un état d'infirmité qui a résisté aux remèdes multipliés et aux différentes eaux où il fut envoyé. » Selon le fils, il aurait « reçu une balle dans la poitrine et une dans les reins, qui courbaient son corps et le forçaient de marcher toujours appuyé sur une canne ». (*Journal*, 266.)

4. *Journal*, 266. *Servitude et Grandeur militaires*, 11.

Depuis huit générations, en effet, les *chevaliers* de Vigny, jadis anoblis par Charles IX en la personne d'un ancêtre de robe courte, n'avaient guère cessé d'envoyer aux armées du roi leurs garçons fort nombreux parfois, lesquels, la commission de capitaine acquise ou la croix de chevalier de Saint-Louis obtenue, se retiraient paisiblement, après quelque bref séjour à la Cour, sur leurs terres toujours grandissantes de Beauce et de Brie [1]. Non sans fierté le poète a célébré dans l'*Esprit pur* les rudes vertus de ces « obscurs » aïeux, au nom desquels il prétendit avoir seul donné quelque lustre :

Ils furent opulents, seigneurs de vastes terres,
Grands chasseurs devant Dieu, comme Nemrod, jaloux
Des beaux cerfs qu'ils lançaient des bois héréditaires
Jusqu'où voulait la mort les livrer à leurs coups;
Suivant leurs fortes meutes à travers deux provinces,
Coupant les chiens du roi, déroutant ceux des princes,
Forçant les sangliers et détruisant les loups;

Galants guerriers sur terre et sur mer, se montrèrent
Gens d'honneur en tout temps comme en tous lieux, cherchant
De la Chine au Pérou les Anglais, qu'ils brûlèrent
Sur l'eau, qu'ils écumaient du levant au couchant;
Puis sur leur talon rouge, en quittant les batailles,
Parfumés et blessés revenaient à Versailles
Jaser à l'Œil-de-Beuf avant de voir leur champ.

Car les champs de la Beauce avaient leurs cœurs, leurs âmes,
Leurs soins. Ils les peuplaient d'innombrables garçons,
De filles qu'ils donnaient aux chevaliers pour femmes,
Dignes de suivre en tout l'exemple et les leçons,
Simples et satisfaits si chacun de leur race
Apposait Saint Louis en croix sur sa cuirasse,
Comme leurs vieux portraits qu'aux murs noirs nous plaçons [2].

1. *Journal*, 258-267.

2. Pour bien juger de la part de vérité et d'illusion en ces strophes fameuses, il faut se reporter à la très précise généalogie

Et ils n'étaient pas moins fiers de leurs aïeux, non plus, les ancêtres maternels, les de Baraudin; d'ori-

des Vigny que M. Ernest Dupuy, en sa *Jeunesse des Romantiques*, a rédigée d'après des documents de la Bibliothèque nationale qu'assembla le père du poète et que celui-ci annota lui-même. En voici le résumé :

1° *François Ier de Vigny*, receveur de la ville de Paris qu'anoblit Charles IX en 1750; il répartit en 1752 un impôt de 300 000 livres sur les habitants de ladite ville. Huit enfants.

2° *François II de Vigny*, d'abord secrétaire de la Chambre du Roi, succéda plus tard à la charge de son père, épousa la très riche fille d'un Président du Parlement de Rouen. Château de l'Ardoise à Pithiviers, nombreuses terres aux environs, entre autres Émerville. Sept enfants.

3° *Etienne de Vigny*, « grand maître enquesteur et général réformateur des eaux et forêts de France au département d'Orléans »; nouveaux domaines en Beauce. Trois fils et une fille.

4° *Jean de Vigny*, cornette de cavalerie au régiment de Lillebonne. Un fils et une fille.

5° *Guy-Victor de Vigny* (1660-1737), capitaine au régiment d'Orléans; acquiert par un riche mariage la terre du Tronchet; vraiment « opulent, seigneur de vastes terres » (*Esprit pur*); « un des meilleurs gentilshomes et des plus riches propriétaires de la Beauce » (*Journal*, 255). « Ses terres dont je n'ai en ma possession que les noms écrits sur ma généalogie y sont inscrites ainsi, après son nom : Seigneur du Tronchet, de Moncharville, des deux Émerville, Isy, Frène, Jonville, Folleville, Gravelle et autres lieux. » Au moins, trois fils officiers.

6° *Claude-Henry de Vigny* (né en 1698), lieutenant au régiment de la marine et « grand chasseur devant Dieu » (*Esprit pur*). « Il faisait en Beauce, avec mon père et ses sept frères, de grandes chasses au loup. Il tenait un état de prince. La Révolution détruisit tout. Ses terres appartinrent à ses hommes d'affaires, qui les achetèrent en assignats » (*Journal*, 59). Trois filles et neuf fils, dont six ou sept furent aux armées du roi et deux y moururent; un troisième se retira à la Trappe de la Val-Sainte.

7° *Léon-Pierre de Vigny* (1737-1817), le troisième de ses fils, d'abord abbé de Vigny, puis chevalier d'Émerville, passa vingt-deux années au régiment de Royal-Lorraine-Infanterie (1757-1779), fut blessé au siège de Munster en 1758, nommé capitaine en 1760, puis chevalier de Saint-Louis en 1785, et réformé avec une pension de retraite de 300 livres. (Ne fut jamais ni colonel ni comte, comme le crut son fils.) Marié en 1790, à cinquante-trois

gine piémontaise [1], ils n'avaient cessé depuis leur anoblissement sous François Ier de demeurer de père en fils gouverneurs du château de Loches, jusqu'à ce que le dernier d'entre eux, grand-père du poète, « retiré chef d'escadre » de la flotte de Brest, y vînt en pleine Révolution terminer une carrière assez malchanceuse [2]; une terrible nouvelle l'y acheva : il

ans, il se fixa dans le pays de sa femme, à Loches, où il subit sous la Terreur une longue captivité. Il mourut à Paris en 1817.

1. Vigny songeait sans doute à cette lointaine descendance italienne lorsqu'en ses *Mémoires inédits* il crut pouvoir écrire, non sans vaine complaisance, qu' « homme du Nord par son père et du Midi par sa mère », ainsi doué d'une nature tout à la fois « impressionnable et forte, persévérante et souple, il sentait en lui l'ardeur et les forces différentes » de « deux sangs réunis dans ses veines pour y mourir ». (Cf. Ernest Dupuy, *op. cit.*, 146.) Par contre, il dit plus justement dans *l'Esprit pur :*

> Ici passaient deux races de la Gaule
> Dont le dernier vivant monte au temple et s'inscrit

2. C'est, selon toute apparence, en songeant à certains de ces ancêtres maternels et surtout à son grand-père que le poète dut écrire les premiers vers de la seconde strophe citée plus haut. Son arrière-grand-oncle fut capitaine de vaisseau. Son grand-père ne fut pas toutefois « amiral », comme il le crut et le fait dire à Louis-Philippe (*Journal d'un poète*, 246), ni même chef d'escadre à la bataille d'Ouessant. Entré dans la marine à quatorze ans, Didier de Baraudin, malgré ses services et ses blessures dans la guerre de 1744, eut un avancement régulier et lent; il subit même, à la suite de l'échec d'une attaque contre les côtes anglaises en 1777, une sorte de disgrâce qui le maintint en non-activité. Commandant l'*Actif* en 1779 dans l'attaque contre les côtes d'Espagne, il reçut, la mort dans l'âme, l'ordre de ramener au port de Brest son équipage décimé par une maladie contagieuse. Il existe encore au ministère de la marine une fort belle lettre de lui à ce sujet. Après quarante-huit ans de services effectifs et douze campagnes de guerre, il obtint à regret en 1780 ses « provisions de chef d'escadre », avec une pension de 3 600 livres transformée en 1792 en une retraite de 3 000 livres. Il passa ses dernières années sur son domaine du Maine-Giraud, près de Blanzac en Angoumois, et ne mourut à Loches, après une

apprit brutalement que, le 13 thermidor de l'an III, son unique fils, âgé de trente-cinq ans, avait été pris à Quiberon les armes à la main et fusillé sur le matelas même où le clouaient ses blessures.

De cette double lignée de vaillants marins et de vaillants soldats, le poète des *Destinées* hérita bien moins les qualités physiques que les vertus morales. Ce qu'en dépit de leurs superficielles boutades sur la vanité de parchemins, du reste, pieusement thésaurisés [1], ces très dignes hobereaux presque

période d'emprisonnement, que le 29 fructidor an V. Il était « Sieur de Baraudin » et non pas marquis, comme le porte le contrat de sa fille cadette. Jeanne-Marie-Amélie avait en 1790 trente-trois ans lorsqu'elle épousa Léon-Pierre de Vigny. Sa dot était de 20000 livres. Sa sœur aînée fut chanoinesse de Saint-Antoine de Malte. (C'est encore au zèle de M. Ernest Dupuy que sont dus ces renseignements généalogiques.)

1. « Mon père, dit-il en son *Journal* (p. 269), avec son esprit juste et charmant, m'avait du premier coup donné l'idée la plus vraie de la noblesse et en avait à jamais en moi détruit le faux orgueil. Je me souviens encore de la soirée où je lui dis : « Qu'est-ce donc que la noblesse? » Il sourit, m'assit sur ses genoux et pria ma mère de lui donner un volume de Mme de Sévigné. « Voici, me dit-il, voici la vérité dans une chanson de M. de Coulanges à Mme de Sévigné, quand on disputait sur l'ancienneté d'une famille : « Nous fûmes tous laboureurs, nous avons tous conduit notre charrue; l'un a dételé le matin, l'autre l'après-dînée. Voilà toute la différence ». « Un soir, dit-il encore, je demandai pour la première fois de ma vie ce qu'était *noblesse* et *mésalliance*. Mon père, croisant l'une sur l'autre ses jambes et ses bas de soie, prit une prise de tabac dont il jeta les trois quarts sur son jabot et sa culotte de soie noire, et me dit : Cela n'a guère plus de valeur à présent que cette poussière, mon ami; ce sont de *pompeuses bagatelles* qu'il faut oublier comme de mauvaises pensées. Se chargera qui voudra plus tard de te les expliquer, mon enfant; tu as mieux que cela à apprendre. » N'empêche que, par une contradiction aussi fréquente qu'inconsciente peut-être, le bon gentilhomme collectionnait soigneusement tous les documents concernant sa famille et d'autres même qui, plus ou moins glorieux, ne s'y rapportaient nullement, et qu'un beau jour

ruinés ne manquèrent pas de transmettre à leur unique descendant, ce fut, à défaut du patrimoine ancestral passé pour une poignée d'assignats en des mains roturières, le meilleur legs moral de la vieille noblesse militaire de France, c'est-à-dire la religieuse fierté de la race, avec tous ses inévitables défauts, sans doute, de stérile orgueil et d'aveuglement puéril, mais aussi avec toute sa dignité de tenue, toute sa loyauté de dévouement, tout son raffinement d'héroïsme, bref tout son très noble culte de l'honneur, allât-il jusqu'au point d'honneur. « Mon père et ma mère, disent de ces parents apparemment cornéliens les *Mémoires* inédits de leur fils, vivaient dans le sublime comme dans leur atmosphère naturelle. Il m'a été fatal d'entendre ainsi des sentiments héréditaires si élevés : car le reste des hommes me parut trop bas et indigne d'estime. » « Je cherche inutilement, ajoute-t-il même, à rien inventer d'aussi beau que les caractères dont ma famille me fournit les exemples. J'écrirai leur histoire, leur mémoire plutôt, et je les ferai admirer comme ils le méritent [1]. » A défaut d'un si beau panégyrique, le dernier des Vigny a donné quelque chose d'autrement précieux : tout l'héroïsme réel ou imaginaire que ses ancêtres n'avaient pu mettre que dans leurs paroles fugitives et leurs actions éphémères, le poète l'a pour toujours fait passer dans

il gratifia son unique descendant du plus que douteux titre de « comte ». C'est précisément ce dossier, complaisamment compulsé et annoté par le fils, qui se trouve à la Bibliothèque Nationale (*Pièces originales*; 2 997-2 998). « Dès que je sus lire, dit le poète, on me montra ma généalogie et mes parchemins que j'ai encore en ma possession. » (*Journal*, 257.)

1. *Journal*, 151.

l'exemple inoubliable de sa vie et dans la leçon impérissable de ses vers pour l'édification permanente de l'humanité.

Par malheur, de cette même aristocratie que venait de déclasser la Révolution, l'enfant docile reçut une autre empreinte non moins funeste qu'ineffaçable. Dans les vieux salons démodés et séditieux du faubourg Saint-Honoré que fréquentaient les Vigny, on ne rencontrait guère que des ci-devant comme eux ou des fils d'émigrés, tous presque aussi mécontents et encore plus envieux même des succès de l'Empire que de ceux de la République, aussi incapables de s'adapter aux impérieuses exigences du nouveau régime qu'aux irréparables ruines de l'ancien, irréconciliables ennemis de leur propre temps. « Revenu le soir chez mon père, avoue l'écolier attentif [1], je trouvais une conversation élevée, élégante, pleine de la connaissance des choses et des hommes, le ton du meilleur monde, mais la haine du temps actuel et le blâme, le mépris du pouvoir, de l'Empire, des parvenus et de l'Empereur lui-même. Les conversations du temps passé et des hommes du monde qui avaient beaucoup vu et beaucoup lu m'étendaient les idées ; mais leurs chagrins me serraient le cœur... Quelquefois, cela me donnait une sorte d'effroi religieux : tout ce siècle écrasé par la Révolution, morte aussi sous cet Empire où je vivais, ou plutôt faisant la morte !... L'expérience chagrine de la vieillesse entrait dans mon esprit d'enfant et le remplissait de défiance et d'une misanthropie précoce. » De cette fâcheuse for-

1. *Journal*, 267, 270.

mation ou plutôt de cette déformation du peu vivace rejeton d'une vieille race et de vieux parents, trop frêle pour réagir énergiquement contre toutes les contraintes du dehors et s'épanouir librement au grand soleil des vivants, semblent bien dater en même temps que cette sourde révolte contre l'implacable fatalité des choses, en même temps que cet intime désaccord avec la réelle société des hommes, en même temps que cette inconsciente habitude de triste reploiement sur soi et aussi de fier isolement aristocratique, toutes ces latentes et permanentes tendances vers un idéalisme aussi hautainement stoïque que sombrement pessimiste, lesquelles firent chez Vigny à la fois le pathétique malheur de sa vie et la rare originalité de son œuvre.

II. — Éducation.

De cette double inadaptation et vitale et sociale, on ne tarda guère à s'apercevoir. Le premier contact avec le monde d'un enfant trop choyé, affiné jusqu'à la délicatesse, déjà dévié même de la croissance normale, ne pouvait être qu'un heurt pénible, et ce le fut, en effet. Pas plus que Cowper, Sully-Prudhomme et tant d'autres âmes trop délicates, Vigny ne put s'accommoder de « l'éducation en commun ». Lorsque, vers la huitième année, Mme de Vigny, qui avait épuisé toutes ses ressources d'enseignement domestique, se résigna, non sans scrupules ni durs sacrifices pécuniaires [1], à mettre son fils en demi-

1. « Mon père, ruiné par la Révolution, dit le *Journal* de 1831, consacra le reste de son bien à mon éducation. »

pension à l'institution Hix, afin qu'il suivît les cours du lycée Bourbon, le petit noble dédaigneux et souffreteux ne put se conformer au régime « sordide », à l'en croire, ni à l'esprit égalitaire du lieu.

« Le temps le plus malheureux de ma vie fut le temps du collège, gémit encore le poète à cinquante ans... Le collège bien triste et bien froid me faisait mal par mille douleurs et mille afflictions... J'étais persécuté par mes compagnons. Les enfants du collège, en notre détestable éducation qu'on nomme l'instruction publique[1], me disaient : « Tu as un *de* à ton nom ; es-tu noble? » Je répondais : « Oui, je le suis ». Alors ils s'éloignaient de moi avec un air de haine, ou ils me frappaient. Je me sentais d'une race maudite : je vis que les nobles étaient en France, comme les hommes de couleur en Amérique, poursuivis jusqu'à la vingtième génération et au delà...

1. Vigny a contre « l'éducation universitaire » de son temps d'autres griefs assez légitimes : « Rien de plus niais, dit-il (*Journal*, 182) que la routine des classes : du latin et du grec pour tous. Les œuvres anciennes sont excellentes pour former le style. Or, qui a *besoin* avant tout d'un style? Ceux qui doivent être professeurs, rhéteurs ou par hasard très grands écrivains éloquents ou, par un hasard plus grand encore, poètes. Mais la majorité de la nation a besoin d'éducation professionnelle et spéciale. » On n'a guère de nos jours obvié à ce mal, semble-t-il, qu'en s'exposant à un autre plus grand encore, c'est-à-dire en donnant un enseignement plus complexe à un nombre toujours croissant de jeunes gens inaptes à le recevoir. S'élevant également contre l'internat : « Il est bon, dit-il fort justement, que les enfants reviennent le soir entendre le langage de leur famille, ce port d'où ils partent et où ils doivent toujours revenir. Ceux qui n'entendent jamais que les propos du collège ne sont plus en harmonie avec leur maison quand ils y rentrent ; ils n'ont sur la vie que les idées que les autres leur ont données et des ambitions fausses, étrangères aux désirs justes et réfléchis de leurs parents, hostiles quelquefois... La conversation des parents développera en eux ce qu'on oublie dans l'enseignement public : le cœur. » (*Correspondance*, 296.)

Une impression de tristesse ineffaçable blessa donc mon âme dès l'enfance [1]. » Cette anecdote n'est-elle pas caractéristique? Toute sa vie l'auteur de *Moïse* et de *Stello* ne s'est-il pas cru de « race maudite »? n'a-t-il pas dénoncé la basse voix des malveillances humaines clamant aux oreilles trop sensibles du poète, du noble et de tout être supérieur : « Ah! tu te prétends au-dessus de nous, par ta race, ta vertu, ou ton génie! Eh bien! tiens »; et, à défaut de coups, pleuvaient insultes, calomnies ou sarcasmes. Ne prévoit-on pas, dès maintenant, avec la perfidie en plus, l'attitude de Sainte-Beuve et, avec la brutalité en moins, celle du comte Molé? Toujours à la fois trop faible et trop fier pour prendre sa revanche, Vigny se retirait dès lors sous la tente, pansant dans le silence de la résignation des blessures dont la cruauté et l'injustice entretenaient secrètement l'amertume de ses pensées.

On n'insultait pas seulement, croit le jeune persécuté, à sa supériorité aristocratique; on exploitait encore sa supériorité intellectuelle. Disons plutôt sa délicatesse naïve : car presque toujours, il faut bien l'avouer, il y a en ces pauvres souffre-douleurs quelque faiblesse native : « Revenu au collège, dit-il, je trouvais dès le point du jour l'hostilité de mes grands camarades, qui s'indignaient de voir des prix d'excellence donnés constamment à un petit garçon dont le corps ressemblait par sa délicatesse à celui d'une petite fille. Ils me prenaient le pain de mon déjeuner, et je n'en rachetais la moitié qu'à la condition de faire le devoir, le thème ou l'amplifica-

1. *Journal*, 269; *Mémoires* inédits cités par E. Dupuy, 195-196.

tion de quelque grand qui m'assurait à coups de poing la conservation de cette moitié de mon pain. Il prenait l'autre pour son droit, le thème en sus, et je déjeunais[1]. » La supériorité du petit prodige devait, en effet, sembler d'autant plus provocante à des natures brutales que son isolement le rendait plus faible. Dès le lycée, Vigny eut peu ou point d'amis; des condisciples que nous lui connaissons : Alfred d'Orsay, Hérold, Ravignan, les deux Mouravief, le prince d'Arenberg, aucun ne fut son intime; jeune ou vieux, Stello ne se liait pas et, comme son Masque de Fer, tout bas gémissait :

> Jamais je ne connus cette rare parole
> Qu'on appelle amitié, qui, dit-on, console.

« Tout cela, conclut-il, me rendit sombre, triste et défiant,... car les chagrins d'enfance laissent dans l'homme une teinte de sauvagerie difficile à effacer durant le reste de sa vie. Ces peines qu'on prend fort en mépris sont proportionnées à la force de l'enfant, la dépassent quelquefois et jettent une couleur sombre sur tout l'avenir[2]. »

Il y parut dès lors. Chaque soir, avant de rentrer au logis, le lycéen malgré lui, s'en prenant, faute de mieux, à la lourde porte de sa geôle maudite, la faisait, dit-il, « claquer avec violence ». N'est-ce pas avec la même violence, mieux contenue, à vrai dire, que plus d'une fois se referma aussi cette porte, à peine symbolique, de la tour solitaire où le poète en sa maturité abrita durant trente ans contre toutes les

1. *Journal*, 27.
2. *Ibid.*, 268, 272

vilenies d'un monde odieux sa dignité offensée? Et, de même encore que l'auteur des *Destinées* renoncera délibérément à tous ses succès de théâtre, de romans et de poésie pour se condamner au silence libérateur, l'adolescent de quatorze ans qui réussissait si bien, à l'en croire, en ses premières années d'étude se mit de parti pris à ne plus faire son travail d'écolier, à seule fin d'obtenir une délivrance prématurée. « Calculant, dit-il, que la force de ce que je faisais était cause de cette place qui m'était donnée parmi ceux qui me surpassaient en âge et en force de corps, je résolus de travailler mal, préférant les punitions des maîtres aux mauvais traitements des élèves, et espérant être retiré chez mes parents. Je réussis à cela; et, après quelques années de seconde et de rhétorique employées à mal apprendre le grec et le latin, je revins sous le toit paternel [1].» Ainsi, fuyant les vaines luttes mesquines et déjà las de l'hostile société de ses semblables, l'impuissant Moïse de demain abdiquait dès l'école pour ne stoïquement chercher qu'en son for intérieur à la fois son orgueil et son bonheur.

Au frêle et fier adolescent si sensible aux inévitables brutalités de la vie, la sagesse maternelle ne sut pas offrir de mentor plus expérimenté qu'un précepteur ecclésiastique. Rapidement, il est vrai, en ce régime de serre chaude, les facultés intellectuelles du poète naissant se développèrent. et même ne se développèrent que trop, dans le sens où les appelait une imagination facilement exaltée : en sa solitude studieuse, le jeune Vigny s'éprit de littérature. « On m'éleva bien, assure-t-il, on développa le sentiment

1. *Journal*, 272.

des arts que j'avais apporté au monde... Ma véritable éducation littéraire fut toutefois celle que je me fis à moi-même, lorsque, délivré des maîtres, je fus libre de suivre à bride abattue le vol rapide de mon imagination insatiable. Je dévorais un livre, puis un autre (au milieu d'une bibliothèque qui faisait mon bonheur). Je traduisis Homère de grec en anglais, et un vieux précepteur que j'avais comparait ensuite (page par page) ma traduction à celle de Pope (excellente idée qui m'enseignait deux langues avec le sentiment de la muse épique, dont la lyre résonnait deux fois à mes oreilles). Je m'essayais aussi à écrire des récits de tragédie; mais tout cela était dans un goût qui se ressentait de ce qui avait été fait dans notre langue par les grands écrivains classiques; et, cette ressemblance me devenant insupportable, je déchirais sur-le-champ ce que j'avais écrit, sentant bien qu'il fallait faire autrement, ayant vite mûri mes idées, et n'en trouvant pas encore la forme. Cependant, je sentais en moi un invincible désir de produire quelque chose de grand et d'être grand par mes œuvres. » « Ah! quand pourraient naître les grands projets, s'écrie Cinq-Mars, sinon lorsque le cœur bat fortement dans la poitrine? L'esprit n'y suffirait pas : il n'est rien qu'un instrument[1]. » *La Flûte* insinue davantage :

> Ce n'était qu'élan brusque et qu'ambitions folles,
> Qu'entreprise avortée et grandeur en paroles...
> Bonaparte et Byron, poète et capitaine...
> (De tous les écoliers, c'est la contagion).

« La moue de Bonaparte et celle de Byron, ajoute la Préface de *Servitude et Grandeur militaires*, ont fait

1. *Journal*, 272 274, 270; *Cinq-Mars*, II, 77.

grimacer bien des figures innocentes. « On voit donc bien que, pour avoir été plus péniblement entravée au dehors, l'ambitieuse quoique timide personnalité du jeune solitaire n'en prenait, comme il arrive d'ordinaire en ces natures concentrées, que plus obstinément sa revanche intérieure.

III. — Carrière militaire.

En cette adolescence à l'excès studieuse et sédentaire devait fatalement se produire une réaction des facultés actives trop longtemps contraintes, une brusque explosion d'ardeur impulsive, féconde en conséquences imprévues. « Las d'une méditation perpétuelle dans laquelle j'épuisais mes forces, dit Vigny, je sentis la nécessité d'entrer dans l'action et, n'hésitant pas à me jeter dans les extrêmes comme j'ai fait toute ma vie, je voulus être officier, et pressai tellement mon père de se hâter de me donner cet état qu'il fit dès le jour même les démarches qu'il fallait pour cela. L'artillerie me plaisait. La gravité, le recueillement, la science de ses officiers s'accordaient avec mon caractère et mes habitudes... Je me passionnai pour les mathématiques et, voulant entrer à l'École polytechnique, je fus en peu de temps en état de passer les examens[1]. » A coup sûr l'imagination et le sentiment furent pour beaucoup en ce coup de tête de rêveur exalté. Comment, au milieu de la fièvre guerrière qu'entretenaient alors les épiques triomphes de la Grande Armée, l'émotif

1. *Journal*, 273, 274.

descendant de tant de preux de terre et de mer ne se serait-il pas, tout comme le fils du général Hugo, découvert une impérieuse vocation militaire? « J'appartiens, dit-il, à cette génération née avec le siècle qui, nourrie de bulletins par l'Empereur, avait toujours devant les yeux une épée nue... Et, nourri par mon vieux père de l'histoire de ses campagnes, je trouvai encore sur ses genoux la guerre assise à côté de moi... La guerre était debout dans le lycée, le tambour étouffait à nos oreilles la voix des maîtres. Nulle méditation ne pouvait enchaîner longtemps les têtes étourdies sans cesse par les canons et les cloches des *Te Deum*. Il me prit alors un amour vraiment désordonné de la gloire des armes... Ni mes études sévères, rudes, forcées et trop précoces, ni le bruit du grand monde où, pour me distraire de ce penchant, on m'avait jeté tout adolescent, ne me purent ôter cette idée fixe [1]. » En vain, comme pour le Marius des *Misérables*, le grand homme était-il « détesté » de tous les siens; en vain « éloignait-on de lui ses idées autant qu'il se put »; en vain son père, « les larmes aux yeux », lui montrait-il en l'assassin du duc d'Enghien un monstre, une sorte de « Néron »; « j'eus pendant tout le temps de l'Empire, avoue le futur détracteur de tout séidisme, le cœur ému en voyant l'Empereur du désir d'aller à l'armée ». Ainsi, « la tête montée », ne voyant dans la noblesse qu' « une grande famille héréditaire de soldats », ce chétif fils de paladins en proie à l'épidémie guerrière de la France impériale n'eut bientôt plus qu'une

1. *Servitude et Grandeur militaires*, 6, 9, 14.

seule pensée : « s'élever à la taille d'un soldat[1] ».

Vainement croula l'Empire : la Restauration apparut comme une aube propice. « La bataille de Paris ramenant les Bourbons, dit-il, je m'arme à seize ans de deux pistolets, et vais, une cocarde blanche au chapeau, m'unir à tous les royalistes qui s'annonçaient faiblement[2]. » Quelques semaines plus tard, sur les pressantes démarches de Mme de Vigny, vint la récompense d'un si beau zèle : le 6 mars 1814 l'imberbe guerrier de dix-sept ans, dissimulant de son mieux sous « un extérieur très mâle » sa « délicatesse » de jeune fille, endosse fièrement l'éclatant uniforme ultra-aristocratique des Mousquetaires de la Maison-Rouge : manteau blanc, habit rouge, casque noir, épaulettes d'or; et, ainsi équipé « à grands frais », le petit lieutenant de cavalerie n'a rien de plus pressé que de faire fixer sur la toile cette brève heure de joie. Le portrait existe encore[3] : sur les lèvres minces du long visage de rêveur encore mal éveillé hésite un vague sourire mélancolique qui semble n'accueillir qu'avec méfiance les incertaines promesses du Destin. « *Ce n'est que cela!* me dis-je après avoir mis mes épaulettes. *Ce n'est que cela!* » J'ai dit ce mot-là depuis de toutes choses, et je l'ai dit trop tôt[4]. »

Un si beau jour fut pour les vieux parents une solennelle occasion de graves recommandations et de legs suprêmes : le dernier rejeton de leur race n'était-il pas par de si brillants débuts appelé à éclipser toute la gloire militaire des aïeux? Prenant

1. *Journal*, 56, 269. *Servitude et Grandeur militaires*, 6, 9, 10.
2. *Ibid.*, 56, 275.
3. Il est au Musée Carnavalet.
4. *Correspondance*, 45.

donc une planche à cartes de visite indûment parée d'une couronne *comtale*, le vieillard septuagénaire la remet précieusement à l'unique héritier des Vigny. « Vous êtes comte, mon fils, lui dit-il, ce titre est celui de l'aîné de notre maison; mais, étant très jeune et simple lieutenant de cavalerie, ne le signez que dans les actes publics, non dans vos lettres. Pour moi, qui ai soixante-dix ans, je continuerai à signer comme j'ai fait depuis vingt ans[1]. » Plus grave, la mère donne au jeune homme une *Imitation de Jésus-Christ*, dont la brève dédicace semblait vouloir le prémunir contre de moins sérieuses affections : « A Alfred, son unique amie »; puis, d'une main virile, elle se met à rédiger, sous le titre de « conseils à mon fils », un petit « bréviaire moral », destiné à exalter au milieu de toutes les

1. *Mémoires inédits*, cités par E. Dupuy (152). Dès 1820, le poème *le Bal* publié dans le *Conservateur littéraire* portait la signature *comte Alfred de Vigny*. Ainsi poussé en cette voie, Vigny en vint à écrire : « La branche aînée de ma famille étant éteinte et aucun fils ne restant hors moi seul porteur des noms et armes, j'aurais pu prendre le titre de *marquis*. Mais la célébrité littéraire acquise à mon nom (à tort ou à raison) par mes livres m'en empêcha. » (*Ibid.*, p. 160.) Mieux encore, il finit plus tard par se croire des ancêtres jusque parmi les premiers croisés qui entrèrent à Jérusalem et par dater sa généalogie de l'an 1096. Tant de complaisantes erreurs s'expliquent en partie par la confusion des Vigny de Courquetaine anoblis en 1690 et élevés au marquisat en 1722 avec une prétendue « branche aînée » des Vigny d'Emerville et en partie aussi par cet amour-propre si commun chez tous les hommes, et plus commode à satisfaire chez les nobles, lequel consiste à prolonger sa race, c'est-à-dire un peu de soi-même, dans le passé comme dans l'avenir. Il faut avouer que le poète de *l'Esprit pur* poussa un peu loin ce culte du moi ancestral. Sainte-Beuve, tout en mettant en doute le titre de comte, confond également les deux familles de Vigny. (*Nouv. Lundis*, VI, 401.) Il y eut, d'ailleurs, bien d'autres familles de Vigny, l'étymologie probable du nom étant *Vinetum*.

dangereuses tentations de la vie de caserne les chevaleresques vertus de piété, chasteté, honneur et courtoisie : « Te voilà armé pour ton roi et ta patrie, commandait la grande écriture rigide. Reste chrétien, catholique même, mais tolérant et moral avant tout, bien convaincu que les deux meilleures sauvegardes de la vertu sont la croyance en Dieu et en l'âme immortelle... Prie Dieu qu'il te donne la foi, mais conforme-toi et pense souvent à la morale sublime que notre religion enseigne. Une conscience pure et sans reproche est le seul bonheur que les hommes ne puissent nous ravir, et c'est la seule vertu qui nous la donne... Tu entendras dire à des hommes envieux que la noblesse n'est rien... La noblesse est quelque chose : c'est un titre écrit que le souverain confère pour des services rendus à l'État; il impose l'obligation de valoir mieux qu'un autre, d'être plus fidèle à son roi, d'une probité plus délicate, plus lent à donner sa parole, plus fidèle à l'observer[1]... Ne tente d'arriver au succès que par le mérite... Applique une indulgence raisonnée à toutes les faiblesses humaines, sans ironie facile ni basse complaisance... Tenir ou répéter un propos qui attaque la conduite d'une femme est un crime de lèse-société... Méfie-toi cependant par-dessus tout de certaine espèce de femmes aussi méprisées par leur état que par leur mœurs : je veux parler des comédiennes[2]. » Nobles conseils, à coup sûr, dont

1. On peut voir ici, en même temps que l'origine de cette haute opinion que Vigny professa toujours à l'égard de la noblesse (*Cinq-Mars*, *Wanda*, *l'Esprit pur*, etc.), le premier germe de cette religion de l'honneur dont il se fit l'apôtre si fervent dans *Servitude et Grandeur militaires*.

2. *Le Sillon*, janvier 1905.

l'austérité même, sans grâces, ni sourires, ni effusions, à peine tempérée de calme indulgence, montre bien quelle âme haute et droite, mais froide jusqu'en sa ferveur religieuse et rigide jusqu'en sa tendresse maternelle, présida à la sévère éducation du futur stoïcien et en façonna à son image l'âme immuablement sérieuse; si ces pieuses paroles ne fortifièrent point chez le jeune homme une foi qui semble avoir été de bonne heure ébranlée, elles ne manquèrent pas, du moins, de développer en sa raison si naturellement grave ces précoces habitudes de ferme discipline, de scrupuleuse conscience, de constante aspiration vers le bien qui devaient à la longue, en dépit de quelques défaillances juvéniles, raidir l'homme mûr en sa très digne, quoiqu'un peu contrainte, attitude de moraliste vigilant. « La morale, dira plus tard le digne fils de cette vertueuse mère, c'est l'axe du monde, c'est la sève de la terre, c'est l'élixir de la vie des hommes. »

Muni de ce double viatique spirituel et mondain, le jeune paladin attend : il attend impatiemment les grands événements capables de révéler aux yeux de tous ses ambitieuses aptitudes à l'action; il les attendit quatorze ans à l'armée; on peut dire que dans la société civile il les attendit de même toute sa vie. Une jambe cassée à la manœuvre, le piteux escortement clopin-clopant sous la pluie jusqu'à Béthune de la calèche royale en fuite vers Gand, un indolent internement à Anvers à l'heure héroïque des charges désespérées de Waterloo, le décevant passage après les Cent-Jours de la Maison-Rouge à la Garde-Royale, puis au banal 55e de ligne, beaucoup de changements de garnison de l'est à l'ouest

et du nord au midi, — au midi surtout, dont il n'aimait pas « la vivacité grimacière[1] », — plus de trois ans de congé pour causes de santé et raisons de famille, une lente promotion à l'ancienneté au grade de capitaine, une vaine attente au pied des Pyrénées de quelque participation à la guerre d'Espagne, d'inutiles démarches par l'intermédiaire de parents influents en vue d'un transfert de l'infanterie en province dans la garde à pied à Paris, tels furent les plus hauts faits de cette glorieuse carrière militaire « si vivement désirée », les seules prouesses de « quatorze années perdues où les fatigues et les ennuis ne furent pas épargnés », les uniques incidents d'une « vie agitée et grossière où l'activité physique tue l'activité morale »; bref « l'une des plus complètes déceptions d'une existence tout entière écoulée entre l'écho et le rêve des batailles[2] ».

Quelques années plus tôt, les prodigieux événements de l'épopée napoléonienne eussent-ils mieux servi ce foudre de guerre, si amoureux de la gloire des armes[3]? Encore moins, croyons-nous, qu'ils ne servirent Courier, Stendhal et tant d'autres intellectuels également fourvoyes dans les *impedimenta* de l'Empire, pas plus qu'ils n'eussent servi Poe alors égaré parmi les cadets de West-Point et Coleridge en son régiment de dragons. Vigny avait beau « étudier les Commentaires de César, Turenne et Frédéric II »; il avait beau « lire la vie de ces généraux de la République, si purement épris de la gloire »;

1. *Correspondance*, 9.
2. *Servitude et Grandeur militaires*, 8, 9, 11. Préface de *Chatterton*, 8. *Correspondance*, 45.
3. *Correspondance*, 13.

il avait beau envier la rapide élévation de « ces héros candides et pauvres comme Marceau, Desaix et Kléber, jeunes gens de vertu antique »; il avait beau même écrire « avec une amère tristesse » : « Nous n'osions quitter l'épée dans la crainte que le jour de la démission ne devînt la veille d'une campagne. Nous traînâmes et perdîmes ainsi des années précieuses, rêvant de champs de bataille dans le Champ de Mars et épuisant dans des exercices de parade et dans des querelles particulières une puissante et inutile énergie. L'armée nous semblait un corps sans mouvement. Nous étouffions enfermés dans le ventre de ce cheval de bois qui ne s'ouvrait jamais dans aucune Troie[1]. » L'humble vérité, à notre avis, c'est que, dupe de son imagination surchauffée, ce doux « jeune homme du monde aux formes grêles[2] » n'avait pas plus pour la double endurance du soldat les aptitudes physiques que les aptitudes morales.

Lorsqu'il se décrit quelque part, non sans quelque vague complaisance, « si jeune », « rose et blond, marchant à pied sur la route à la tête de ses vieux soldats, chantant Joconde à pleine voix, très fier et très heureux[3] », il ne faut pas oublier que le pauvre

1. *Servitude et Grandeur militaires*, 202.

2. Horace de Lagardie (*Revue nationale*, 10 octobre 1863).

3. *Servitude et Grandeur militaires*, 38. Il semble bien, comme on l'a fait remarquer (Cap. Marabail, *op. cit.*), que c'est encore à lui-même que Vigny songeait lorqu'il a décrit dans *la Canne de Jonc* (320) le jeune officier russe victime de la guerre : « Ses longs cheveux bouclés tombaient sur sa poitrine, aussi blonds, aussi soyeux que ceux d'une femme. Ses lèvres roses, épanouies comme celles d'un nouveau-né, semblaient engraissées par le lait de la nourrice, et ses grands yeux bleus entr'ouverts avaient une beauté de forme candide, féminine et caressante. »

lieutenant était en réalité phtisique ou, comme l'attestent les rapports officiels, « atteint de pneumonie chronique et d'hémoptysie assez fréquente, suite de la maladie primitive », « maladie grave qui paraît incurable [1] ». « J'étais malade en 1819, avoue-t-il lui-même, je crachais le sang. Mais, comme, à force de jeunesse et de courage, je me tenais debout, marchais et sortais, il fallut continuer le service jusqu'à la mort. Ce n'est que lorsqu'un homme est mort qu'on croit à sa maladie dans un régiment. Je marchai une fois d'Amiens à Paris par la pluie avec mon bataillon, crachant le sang sur toute la route et demandant du lait à toutes les chaumières, mais ne disant rien de ce que je souffrais. Je me laissais dévorer par le vautour intérieur. » « Mon pauvre corps si délicatement conformé, confie-t-il à Brizeux, aurait succombé à de plus longs services [2]. »

Au point de vue moral, même impuissance rédhibitoire. Qui croirait que l'auteur de *Servitude et Grandeur militaires*, cet éloquent apôtre de l'humble abnégation et des obscurs dévouements, n'a pas craint d'appeler « comédie nécessaire de l'autorité »

1. Dossier de Vigny aux archives du ministère de la Guerre, cité par Ern. Dupuy (*op. cit.*, 217).

2. *Journal*, 60 ; *Correspondance*, 45. « Mes camarades, dit de même l'adjudant de *Servitude et Grandeur militaires* (166), commençaient à me prendre en grand mépris, comme on prend ici toute maladie, vous le savez. Il y en avait qui me dédaignaient parce qu'ils me croyaient très malade, d'autres parce qu'ils soutenaient que je faisais semblant de l'être et, sur ce dernier cas, il ne me restait d'autre parti que de mourir pour prouver que je disais vrai, ne pouvant pas me rétablir tout à coup ni être assez mal pour me coucher, fâcheuse position. » De même, le « pâle » Chatterton dit : « Ce corps, dévoré dès l'enfance par les ardeurs de mes veilles, est trop faible pour les rudes travaux de la mer ou de l'armée » (II, 5).

l'obéissance passive, ce ressort essentiel de toute armature guerrière? « J'aimais fort à l'infliger et peu à la subir, avoue-t-il, je la trouvais admirable sous mes pieds, mais absurde sur ma tête[1]. » Même mépris de la hiérarchie, dont il se passait, du reste, pour obtenir congés et faveurs : « L'indignation que me causa toujours la suffisance dans les hommes si nuls qui sont revêtus d'une dignité ou d'une autorité me donna dès le premier jour une sorte de froideur révoltée avec les grades supérieurs et une extrême affabilité avec les inférieurs et les égaux[2]. » Conclusion, en partie imaginaire : « Cette froideur apparut à tous les ministères possibles une opposition permanente... J'étais indépendant d'esprit et de parole, j'étais sans fortune et poète, triple titre à la défaveur. Avec une indifférence cruelle le gouvernement, à la tête duquel se succédaient mes amis et jusqu'à mes parents, ne me donna qu'un grade en treize ans[3]. » Quoi d'étonnant si, s'extériorisant à l'excès, l'officier ennuyé et mécontent vit dans « l'ennui et le mécontentement » les deux traits dominants du visage militaire?

Sans doute, à regarder les choses de plus près, la situation peut paraître plus complexe. D'une part, en cette armée de la Restauration si souvent réorganisée, ou plutôt désorganisée, brutalement épurée, où les quartiers de noblesse et les convictions politiques constituaient les meilleurs titres de promotion, le jeune comte de Vigny, apparenté à toutes sortes d'ultras dont quelques-uns, en effet, sont très

1. *Servitude et Grandeur militaires*, 30, 102.
2. *Correspondance*, 45.
3. *Ibid.*, 46.

influents au ministère de la guerre[1], auteur applaudi d'œuvres « bien pensantes », telles que *le Trappiste* et *Cinq-Mars*, semblait selon toute apparence avoir les plus sérieuses chances d'avancement. Mais, d'autre part, en cette même armée trop émasculée, où sévissaient les plus déloyales manœuvres de la surenchère légitimiste et de la délation cléricale[2], l'incrédulité naissante de l'auteur d'*Eloa* et du *Déluge*, son mépris croissant à l'égard du gouvernement des Bourbons, sa sympathie hautement avouée pour les vieux grognards en demi-solde, son antipathie mal déguisée pour ses jeunes confrères pré-

1. Il était cousin du colonel comte de Clérembault, qui le recommanda à son beau-père, le général de Coëtlosquet, directeur général du personnel au ministère de la Guerre. Il fut également recommandé par le marquis de Rougé et le duc de Mortemart.

2. Sous l'influence prédominante des aumôniers, dit le capitaine Marabail (*De l'influence de l'esprit militaire sur Alfred de Vigny*, 24), tout militaire devait suivre les exercices du culte, écouter les sermons, faire preuve d'une piété exemplaire. La délation était partout. « On est obligé de s'y cacher pour parler de la gloire nationale, déclara le général Foy à la tribune. Les officiers ont l'âme decouragée,... ils tremblent devant les dénonciations, les provocations et les espions, eux qui ne tremblaient jamais sous les baïonnettes de l'ennemi. » Quelque chose de cette méfiance semble transparaître en ces lignes de *Servitude et Grandeur militaires* (30) : L'officier « se retranche l'abandon et la causerie amicale, de peur qu'on prenne acte contre lui de quelque aveu de la vie ou de quelque faiblesse qui serait de mauvais exemple. J'ai connu des officiers qui s'enfermaient dans un silence de trappiste, et dont la bouche sérieuse ne soulevait la moustache que pour laisser passage à un commandement. » La dernière note de *Cinq-Mars* achevé en 1826 parle plus nettement encore de « l'impossibilité de la dénonciation sur les lèvres de l'homme de bien. Les hommes d'État qui ont voulu acclimater la denonciation en France y ont échoué jusqu'ici à l'honneur de notre pays. C'est déjà une assez grande tache sur cette entreprise que le premier qui l'ait formée soit Louis XI, dont la bassesse était le caractère et la trahison le genie » (II, 349). « Un secret est un hôte qui vient se cacher dans le cœur de l'honnête homme comme dans un asile

somptueux, jouisseurs et hypocrites[1], enfin ses préférences fièrement affichées pour les hommes de lettres, les travaux intellectuels et les méditations poétiques devaient singulièrement déplaire à ses chefs comme à ses égaux, et finalement décourager jusqu'aux bonnes volontés les mieux disposées à son égard : l'officier romantique n'avait que trop l'air en son milieu militaire d'un transfuge également

inviolable. Quiconque le livre et le vend est hors la loi » (II, 358). Le ton flétrissant de cette longue note indique assez l'indignation de Vigny à l'égard de l'un des fléaux moraux qui avilissent le plus une société et déshonorent le plus un pays.

1. « Je n'ai jamais aimé l'espèce des jeunes officiers, même lorsque j'en faisais partie. Un secret instinct de la vérité m'avertissait qu'en toute chose la théorie n'est rien auprès de la pratique, et le grave et silencieux sourire des vieux capitaines me tenait en garde contre toute cette pauvre science qui s'apprend en quelques jours de lecture... Je trouvais, au contraire, quelque chose de fastidieux dans la fatuité confiante, désœuvrée et ignorante des jeunes officiers de cette époque, fumeurs et joueurs éternels, attentifs seulement à la rigueur de leur science, savants sur la coupe de leur habit, orateurs de café et de billard. Leur conversation n'avait rien de plus caractérisé que celle de tous les jeunes gens ordinaires du grand monde; seulement les banalités y étaient un peu plus grossières. » (*Servitude et Grandeur militaires*, 31.) Autant par distinction naturelle qu'en conformité avec les conseils de sa mère, « la camaraderie grossière, dit un de ses frères d'armes, Horace de Lagardie (*op. cit.*), l'épanchement banal, la fraternité du café et du billard lui étaient antipathiques ». Vigny se lia, en effet, aussi peu avec ses frères d'armes qu'avec ses camarades de collège : on ne lui connaît guère de relations postérieures à sa mise en réforme qu'avec Dittmer, Cailleux, le comte de Montcorps qui raillait ses vers sérieux, (le baron) Taylor qu'il retrouva administrateur du Théâtre-Français, Gaspard de Pons et Pauthier de Censay qui se mêlaient alors de poésie. Un passage de *Laurette* (46) montre l'aversion des vieux officiers pour les jeunes. « Eh bien! vous êtes bon enfant, quoique dans les Rouges », dit le vieux chef de bataillon. « Je sentis dans son accent amer, remarque Vigny, combien de préventions haineuses avaient données à l'armée le luxe et les grades de ces corps d'officiers. »

hostile à sa classe, à son parti, à sa religion et à son métier même. Et pourtant, si fortes que fussent ces raisons, elles semblent secondaires auprès de cette cause essentielle qui résidait au fond de sa nature morbide : Vigny n'avait pas plus en son âme l'esprit militaire qu'en son corps la vigueur guerrière.

Avec les années vint la sagesse; l'homme mûr en sa perspicacité et sa loyauté sut voir clair et parler franc : il confessa son défaut et avoua son erreur. « Bien souvent, dit-il, j'ai souri de pitié sur moi, en voyant avec quelle force une idée s'empare de nous, comme elle nous fait sa dupe et combien il faut de temps pour l'user... Ce ne fut que très tard que je m'aperçus que mes services n'étaient qu'une longue méprise et que j'avais porté dans une vie active une nature contemplative [1]. » Eh ! oui : voilà le mot juste, l'arrêt définitif de Vigny sur sa propre destinée : né rêveur, il était condamné à vivre et à mourir en rêveur; c'était la loi de son organisation débile, loi dure parce que trop stricte; chaque fois qu'il la viola, il en pâtit. Quelque illusion qu'il se fît, l'Homme, c'est-à-dire le Poète, ne s'effaça jamais en Vigny sous le Soldat [2]. Dès qu'il eut donc bien et dûment constaté dans les révoltes de sa chair dolente comme dans les défaillances de sa volonté fragile les symptômes évidents de sa « maladie » [3] (le mot est de lui), de cette maladie de sa sensibilité trop vive et de son imagi-

1. *Servitude et Grandeur militaires*, 16.

2. *Ibid.*, 28.

3. *Ibid.*, 97. « O rêves d'autorité et d'esclavage, s'écrie le capitaine Renaud à propos de « l'absurde entêtement de ses illusions » (226). O pensées corruptrices du pouvoir, bonnes à séduire les enfants! Faux enthousiasmes! poisons subtils, quel antidote pourra-t-on jamais trouver contre vous? »

nation trop exaltée, le pauvre rêveur si fâcheusement égaré sous les drapeaux eut raison de conclure en toute humilité et en toute justice : « J'étais bien déplacé dans l'armée »; et, « vivement blessé des étrangetés de la vie militaire », incapable de « renonciation entière à la liberté de penser et d'agir », las de « ce temps de peine et d'esclavage », dénué de « patience à toute épreuve » , il fit bien de s'affranchir de cette servitude volontaire, chaque jour à ses yeux « plus oisive et plus grossière que jamais [1] ».

Cet « amour immodéré des armes », si mal récompensé qu'il fût, ne fut pourtant pas aussi inutile à Vigny qu'il lui advint de le croire : car cet échec social eut ses compensations psychologiques et morales. Tout d'abord, Vigny dut à sa « vocation manquée » la meilleure part de cette précieuse qualité, qui devait toujours lui faire le plus défaut : le sens du réel, lequel ne peut évidemment s'acquérir qu'au contact des réalités, dans la fréquentation des hommes, par l'expérience de la vie ; grâce à cette pénible acquisition, si indispensable au bon sens et au bonheur, se trouvèrent sûrement atténués chez le poète son incorrigible penchant pour la rêverie sans but et sans fin et chez le penseur ce funeste esprit de chimère qui demeura malgré tout le vice incurable de sa raison. « C'eût été là assurément quatorze ans de perdus, avoue-t-il, si je n'y eusse exercé une observation attentive et persévérante, qui faisait son profit de tout pour l'avenir. Je dois même à la vie de l'armée des vues de la nature humaine que je n'eusse pas recherchées autrement que sous l'habit militaire. Il

1. *Servitude et Grandeur militaires*, 29, 3, 9, 5.

y a des scènes que l'on ne trouve qu'au milieu de dégoûts qui seraient vraiment intolérables, si l'on n'était pas forcé par l'honneur de les tolérer... L'Armée est un bon livre à ouvrir pour connaître l'humanité; on y apprend à mettre la main à tout, aux choses les plus basses comme aux plus élevées; les plus délicats et les plus riches sont forcés de voir vivre de près la pauvreté et de vivre avec elle, de lui mesurer son gros pain et de lui peser sa viande. Sans l'armée, tel fils de grand seigneur ne soupçonnerait pas comment un soldat vit, grandit, engraisse toute l'année avec neuf sous par jour et une cruche d'eau fraîche, portant sur le dos un sac dont le contenant et le contenu coûtent quarante francs à sa patrie. » Toutefois, encore plus que cette expérience psychologique, l'expérience morale que lui valut l'armée fut profitable au poète penseur. Sans doute, avec la mise en réforme s'évanouissaient à jamais pour le jeune officier tous ses beaux rêves de gloire militaire; il était écrit, devait-il penser en son fatalisme, que le dernier des Vigny ne dépasserait pas le plus haut grade atteint par ses ancêtres; « on n'est pas toujours, hélas! maître de jouer le rôle qu'on eût le mieux aimé », s'en allait-il répétant [1]; et,

1. *Servitude et Grandeur militaires*, 7. Dès le début de cet ouvrage, Vigny parle de « ce qu'il y a d'attachant dans la vie sauvage des armes, si pénible qu'elle soit » (9), et de « son mélancolique bonheur à jeter un triste regard sur ces temps de peine et d'esclavage » (1); il ne peut, dit-il, s'empêcher d'en parler « sans un attendrissement involontaire » (25). « La satiété même, ajoute-t-il, ne parvient qu'à me faire désobéir à cette idée, non à la détruire en moi, et ce livre aussi me prouve que je prends plaisir à la caresser et que je ne serais pas éloigné d'une rechute » (16). En son *Journal* de 1830 il note avec complaisance, en effet, tout le zèle qu'il apporte à ses fonctions bourgeoises de commandant de la

pauvre Bonaparte manqué, il devait se contenter des lauriers moins éclatants d'un Byron. Assurément, le pessimisme natif du poète d'*Eloa*, qu'avaient déjà tant aigri les déboires du collège, ne manqua pas de s'accroître encore de tout le désenchantement et de tout le découragement, de toute cette hantise de regrets et de toute cette rancœur d'amour-propre que laissent inévitablement derrière elles treize années d'efforts perdus. Toutefois, lorsqu'à la longue les sentiments de révolte qui l'animaient naguère contre « la rude discipline des armées » se furent apaisés en son cœur meurtri, lorsque vinrent le provoquer d'autres luttes et l'assaillir d'autres douleurs, Vigny dut, non sans quelque joie amère, constater qu'après tout, à l'encontre même des plus grandes adversités de la vie, il n'est pas encore de meilleures armes ni de meilleurs remparts que ces mêmes vertus militaires dont il avait bon gré mal gré pris l'habitude. « Cette grandeur passive, toute d'abnégation et de résignation[1], » lui parut alors le plus sûr des refuges; et l'apprentissage militaire, la meilleure école d'héroïsme. « La sévérité froide et un peu sombre de mon caractère n'était pas native, dit-il. Elle m'a été donnée par la vie... à l'armée par les officiers supérieurs. » « L'autorité absolue

garde nationale et les éloges qu'il reçoit du roi Louis-Philippe. « J'aime la profession des armes, faisait-il dire à Descartes (*Cinq-Mars*, II, 72) parce qu'elle soutient l'âme dans une région d'idées nobles par le sentiment continuel du sacrifice de la vie; cependant elle n'occupe pas tout l'homme; on ne peut pas y appliquer ses pensées continuellement; la paix les assoupit. » « Sa renommée littéraire, déclare un de ses anciens compagnons d'armes, ne le dédommagea jamais qu'imparfaitement de la gloire militaire que sa destinée lui refusait. » (*Revue nationale*, 10 oct. 1863.)

1. *Servitude et Grandeur militaires*, 344.

qu'exerce un homme le contraint à une perpétuelle réserve. Il ne peut dérider son front devant ses inférieurs, sans leur laisser prendre une familiarité qui porte atteinte à son pouvoir. » « Dans cette froideur apparente il y a de la pudeur et les sentiments vrais en ont besoin. Il y entre aussi du dédain, bonne monnaie pour payer les choses humaines. » « Ces mâles coutumes de l'armée trempèrent mon âme dans une patience à toute épreuve [1]. » En dépit donc des « langueurs et des dégoûts de la servitude militaire », le perpétuel spectacle de tant de « souffrances peu connues et courageusement supportées », de tant de « longues résignations, pleines d'honnêteté, de pudeur et de bonhomie », de tant de « sacrifices modestes, silencieux, sombres, sans espoir de nulle couronne divine ou humaine », apprit au poète dolent « l'art de bien souffrir et de bien mourir », « l'honneur de souffrir en silence [2] ». Se soumettre sans se plaindre, sans phrases obéir au devoir, ne chercher dans l'accomplissement « sacré » de ce devoir qu'une sorte de bonheur « ineffable » fait de sérénité calme et de « dignité froide », partant se dompter corps et âme pour être toujours prêt à « se donner corps et âme [3] », tel fut désormais l'austère idéal d'un homme à qui le caractère apparut infiniment plus précieux que l'intelligence, la beauté de l'effort infiniment supérieure à la vanité du succès. Ainsi le stoïcisme du philosophe se fortifia de l'honneur du soldat : aux plaintes de Moïse, aux blasphèmes de Jephté, aux imprécations du Masque

1. *Journal*; *Servitude et Grandeur militaires*, 30, *ibid.*, 218.
2. *Ibid.*, 203, 4, 106, 343, 204, 203.
3. *Ibid.*, 294, 204.

de Fer ne répondirent plus finalement que les notes résignées de la Flûte, le regard muet du Loup, le « froid silence » du Mont des Oliviers [1].

Avant toutefois d'atteindre à ce suprême triomphe de la volonté, « à cette égalité d'âme qui ressemble à du bonheur », le jeune officier démissionnaire qui, en quittant ses « nomades couvents d'hommes » bons et naïfs sous leur endurcissement, ne croyait guère emporter comme eux, sous « une allure mâle », qu' « une touchante simplicité de cœur », se trouvait, en réalité, bien plus profondément transformé qu'il ne se l'imaginait : ces beaux exemples « de gravité, de silence et de retenue » imposés à sa mémoire, ces indélébiles habitudes de stricte discipline morale inculquées à sa volonté allaient en sa nature propice s'épanouir à la longue en ce qu'il a si justement appelé : « un grand caractère de force et de candeur [2] ». Si donc la grave éducatrice que fut Mme de

1. Toutefois ce que Vigny ne subit jamais, sous l'influence de l'esprit militaire, ce fut l'abdication intellectuelle : s'il accepta par devoir l'obéissance passive dans l'action, il la déclina, au nom de la raison, dans le domaine de la pensée. A cet égard, il ne céda point à « ce besoin d'obéir et de remettre sa volonté en d'autres mains comme une chose lourde et importune » ; il repoussa comme avilissant « ce bonheur secret d'être débarrassé d'un fardeau », « d'être soulagé du poids énorme de la responsabilité » (40, 100). Sa dignité virile lui préféra toutes les angoissantes incertitudes du doute et jusqu'aux héroïques défaites de l'effort solitaire.

2. *Journal*; *Serv. et Grand. milit.*, 281, 29, 33, 205. Vigny signale en ses compagnons d'armes quelque chose de puéril, d'arriéré, de barbare même, mais aussi quelque chose de bon, de simple, de franc (4, 202, 29.) L'énergie l'emporte toutefois même à l'excès. « Il faut montrer à ses inférieurs le mépris du danger, le mépris des hommes, le mépris de la vie, le mépris de la mort et le mépris de soi-même; et tout cela cache, sous une dure enveloppe, presque toujours une sensibilité profonde » (80). « Les choses se passent

Vigny savait distinguer derrière les apparences sociales ces réalités morales qu'elle prêchait, elle n'avait pas, en somme, trop lieu de regretter pour son fils l'influence moralisatrice de cette belle carrière manquée; mais elle aussi n'était pas plus que lui, comme l'on va en juger, dénuée de tout préjugé traditionnel ni même de certaine frivolité mondaine.

IV. — Mariage.

L'affranchissement vint à Vigny sous forme de mariage. C'est en vain que dans les salons de Paris la très belle et très intelligente Delphine Gay s'était éprise du jeune « poète-guerrier » « le plus aimable de tous [1] », et que sa mère avait intrigué auprès de Mme Desbordes-Valmore pour amener une union apparemment idéale : Mme de Vigny n'y vit que mésalliance sans profit. « Tant de talent, de grâces, joints à une bonne dose de coquetterie, disait du poète Mme Sophie Gay, ont enchanté cette âme si pure, et la poésie est venue déifier tout cela. La pauvre enfant était loin de prévoir qu'une rêverie si douce lui coûterait des larmes; mais cette rêverie s'emparait de sa vie. Je l'ai vu, j'en ai tremblé, et, après m'être assurée que ce rêve ne pouvait se réaliser, j'ai

ainsi dans une société d'où la sensibilité est retranchée. C'est un des côtés mauvais du métier des armes que cet excès de force où l'on prétend toujours guinder son caractère. On s'exerce à durcir son cœur, on se cache de la pitié, de peur qu'elle ne ressemble à de la faiblesse; on se fait effort pour dissimuler le sentiment divin de la compassion, sans songer qu'à force d'enfermer un bon sentiment on étouffe le prisonnier » (194).

1. Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, 416.

hâté le réveil. — Pourquoi? me direz-vous. — Hélas! il le fallait. Peu de fortune de chaque côté : de l'un assez d'ambition, une mère ultra, vaine de son titre, de son fils, et l'ayant déjà promis à une parente riche, en voilà plus qu'il ne faut pour triompher d'une admiration plus vive que tendre; de l'autre un sentiment si pudique qu'il ne s'est jamais trahi que par une rougeur subite, et dans quelques vers où la même image se reproduisait sans cesse... Malgré moi j'éprouve une sorte de rancune pour celui qui dédaigne tant de biens. Sans doute, il ignore l'excès de cette préférence, mais il en sait assez pour regretter un jour d'avoir sacrifié le plus divin sentiment qu'on puisse inspirer aux misérables intérêts du grand monde [1]. » Peut-être, il est vrai, le mélancolique poète d'*Eloa* était-il de l'avis du mélancolique amant d'Elvire : cette charmante Delphine, dit Lamartine [2], « n'avait qu'une imperfection : elle riait trop; hélas! beau défaut de la jeunesse qui ignore la destinée; à cela près elle était accomplie ». Vigny ne devait-il pas, en effet, reprocher à sa meilleure amie de demain, Mme Dorval, le même défaut : « une gaieté bruyante »? Vingt-cinq années plus tard, le mari déçu regretta l'amante d'autrefois, et la chanta pâlie et attristée par les épreuves et par les ans.

A Madame Delphine de Girardin.

Lorsque sur ton beau front riait l'adolescence,
Lorsqu'elle rougissait sur tes lèvres de feu,
Lorsque ta joue en fleur célébrait ta croissance,
Quand la vie et l'amour ne te semblaient qu'un jeu;

1. Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, VI, 417.
2. *Souvenirs et Portraits*, I.

Lorsqu'on voyait encor grandir ta svelte taille
Et la Muse germer dans tes regards d'azur;
Quand tes deux beaux bras nus pressaient la blonde écaille
Dans la blonde forêt de tes cheveux d'or pur;
Quand des rires d'enfant vibraient dans ta poitrine
Et soulevaient ton sein sans agiter ton cœur,
Tu n'étais pas si belle en ce temps-là, Delphine,
Que depuis ton air triste et depuis ta pâleur.

15 avril 1848.

Comme Lamartine encore, Vigny devait épouser une Anglaise. Il était en garnison à Pau pendant l'hiver 1824-1825 lorsqu'au bal s'éprit de lui une belle, blonde, un peu indolente créole de vingt-cinq ans, miss Lydia-Alice Bunbury. Née en 1799 à Demerara, dans la Guyane anglaise, elle était la seconde fille d'un riche et excentrique colon, Hugh-Mill Bunbury, « trois fois millionnaire », disait-on; son parent Sir Edward Bunbury venait d'être sous-secrétaire de la guerre de 1809 à 1816, et son oncle le colonel Hamilton Bunbury allait bientôt devenir gouverneur de la Jamaïque. « La fortune à la mort du père, âgé de soixante-dix ans, déclara le colonel du 55e [2] en demandant l'autorisation de mariage, s'élèvera à plus de six cent mille francs, et elle jouira du jour de son mariage de huit à dix mille francs [3]. » Une si belle occasion de redorer le blason des aïeux désarma tous les préjugés possibles de Mme de Vigny sur la religion de sa future bru, sur sa

1. *Journal*, 171.

2. M. de Fontanges, que Vigny appelle dans *Servitude et Grandeur militaires* (196) « le plus chevaleresque et le plus aimable officier que j'aie connu, l'homme du monde qui m'a le mieux donné l'idée de ce que pouvaient être dans leurs manières le duc de Lauzun et le chevalier de Grammont ».

3. E. Dupuy, *op. cit.*, 213.

nationalité étrangère et sur son ignorance à peu près complète de la langue française : elle consentit sans venir pourtant à la cérémonie. Un peu hâtive, celle-ci eut lieu à Pau le 8 février 1825, non pas à l'église catholique, mais conformément à la religion de la mariée au temple protestant. Chose assez curieuse : pas un officier français, si ce n'est le colonel, ne signa l'acte de mariage; et, chose inquiétante pour une mère positive : aucun apport ne figure au contrat. Se croyant néanmoins à jamais délivré de toute préoccupation pécuniaire, le jeune capitaine sans avenir (il n'avait, à vrai dire, que vingt-sept ans) se hâta de prendre congé sur congé pendant plus de deux années; le 22 avril 1827, il obtint enfin sa mise en réforme avec jouissance pendant six ans d'une pension de six cents francs. Vigny allait donc pouvoir se livrer tout entier à sa chère littérature.

CHAPITRE II

DÉBUTS LITTÉRAIRES

I. — Poète et soldat.

Il ne l'avait, du reste, jamais entièrement abandonnée, tant s'en faut. « Accablé, dit-il[1], d'un ennui que je n'attendais pas dans cette vie de régiment, ce fut alors pour moi une nécessité que de me dérober dans les nuits, au tumulte fatigant et vain des journées militaires; de ces nuits, où j'agrandis en silence ce que j'avais reçu de savoir de nos études tumultueuses et publiques, sortirent mes poèmes et mes livres. » Alors en effet « lévite », « bénédictin » de caserne, comme il se désigne en ses *Mémoires* inédits[2], il sut avec une patience à toute épreuve, « rejetant ses forces dans le recueillement solitaire et l'étude », s'imposer « l'éducation volontaire, la vraie, dit-il, la seule qui donne à l'âme son élévation et sa forme définitive[3] ». « La distraction me soutenait, me berçait, dans les rangs, sur les grandes routes, au camp, à cheval, à pied, en

1. *Servitude et Grandeur militaires*, 17.
2. Ern. Dupuy, *op. cit.*
3. *Servitude et Grandeur militaires*, 9; *Correspondance*, 319.

commandant même, et me parlait à l'oreille de poésies et d'émotions divines nées de l'amour, de la philosophie et de l'art... L'état de somnambulisme (remarque singulièrement caractéristique) où me jette en tout temps la poésie passa quelquefois pour du dédain de ce qui m'entourait... » « Je portais la petite Bible que vous avez vue dans le sac d'un soldat de ma compagnie (c'était d'ordinaire Pauthier de Censay le futur sinologue). J'avais *Eloa*, j'avais tous mes poèmes dans ma tête ; ils marchaient avec moi par la pluie de Strasbourg à Bordeaux, de Dieppe à Nemours et à Pau ; et, quand on m'arrêtait, j'écrivais. J'ai daté chacun de mes poèmes du lieu où se posa mon front. » « J'étais lieutenant de la Garde royale, en garnison à Versailles, ajoute-t-il, lorsque je fis une assez mauvaise tragédie de *Julien l'Apostat*. Telle qu'elle était, je la montrai à M. de Beauchamp, qui avait fait quelques livres d'histoire. Après avoir entendu le préface et le premier acte, il me serra vivement la main et me dit : « Souvenez-vous de ceci : à dater d'aujourd'hui vous avez conquis votre indépendance[1] ». Grave parole que ne pouvait oublier un poète si désireux de l'entendre.

En présence de pareils « encouragements », tous les loisirs que le jeune officier s'efforçait, sous forme de congés ou autrement, de dérober à la routine de la vie militaire ne pouvaient longtemps suffire à la pleine satisfaction d'une vocation poétique chaque jour plus impérieuse, parce qu'elle était la vraie. « Je crois fermement, dit Stello[2], en une vocation ineffable qui me fut donnée. » Il fallait au senti-

1. *Correspondance*, 46, 9; *Journal*, 66.
2. *Stello*, 19.

mental rêveur, plus épris de prosodie que de stratégie, incapable de « lire deux *Harmonies* de Lamartine sans sentir des larmes dans ses yeux[1] », il lui fallait à tout prix un milieu favorable au culte absorbant de l'intolérante « religion des lettres », un sanctuaire propice où sa foi inquiète pût s'affirmer en manifestations publiques, et se fortifier d'approbations enthousiastes, il lui fallait Paris. « Voilà, répondit-il à de chaudes félicitations de Lamartine, voilà de ces échos qu'il est doux d'entendre répondre à sa voix! Je ne puis trop vous remercier de m'avoir laissé suivre la trace de vos émotions : j'ai besoin d'être raffermi pour croire en moi-même[2]. » Aussitôt libéré du joug militaire, Vigny vint donc définitivement se fixer dans la capitale, d'abord rue de la Ville-l'Évêque.

C'était justement l'heure fameuse où, dans le salon de Charles Nodier, à la Bibliothèque de l'Arsenal, et par l'intermédiaire du *Conservateur littéraire* (1819-1822) et de la *Muse française* (1823-1824), s'organisait le « Cénacle » de l'École Romantique. « Il se trouva, dit ce premier venu d'entre eux, quelques hommes très jeunes alors, épars, inconnus l'un à l'autre, qui méditaient une poésie nouvelle. Chacun d'eux dans le silence avait senti sa mission dans son cœur. Lorsqu'ils se virent mutuellement, ils marchèrent l'un vers l'autre, se reconnurent pour frères et se donnèrent la main[3]. » Dès l'aube de cette

1. *Journal*, 67, 118. « Il y a en général dans tous ses ouvrages, écrit-il à Victor Hugo, une verve de cœur, une fécondité d'émotion qui le feront toujours adorer. » (*Corr.*, 6.)

2. *Correspondance*, 10.

3. *Discours de réception à l'Académie française.*

renaissance poétique, en cette nouvelle Pléiade, pour parler le langage de l'époque, le poète d'*Eloa* parut et brilla comme l'une des plus pures et non des moins éclatantes étoiles. Il est curieux de voir, en effet, comment cette même âme de mystère et de rêve, dont la froide réserve était encore au régiment, comme elle avait naguère été au lycée, réfractaire à tout épanchement d'amitié ou de simple camaraderie, prit feu soudain en cette ardente atmosphère d'enthousiasme poétique et sembla se fondre, pour ainsi dire, ou plutôt vibrer en une communion parfois intime avec d'autres âmes à tout autre égard si différentes de la sienne. « Au bout de quelques minutes, dit un des néophytes, je causais avec Vigny comme si je l'avais connu depuis longtemps. » « Ce très pâle jeune homme à l'air souffrant, dit un autre, était le premier par l'imagination, c'est ce que je dirai toujours en prose comme en vers, moi qui ai assisté aux bouillonnements si riches de cette imagination dans toute sa force, dans toute la plénitude de son effervescence[1]. » Il convient donc de s'attarder en cette période capitale, quoique exceptionnelle de la vie de Vigny où, en une douzaine d'années, sa faible vitalité ne s'épanouit si brusquement en une belle floraison de chefs-d'œuvre que pour demeurer ensuite, pendant près de trente ans, plus ou moins stérile.

1. *Edouard Turquety*, par Fréd. Saulnier, 71; Gaspard de Pons, *Adieux poétiques.* Un jour Vigny, en garnison à Courbevoie, emmène en voiture ses deux amis Victor Hugo et Emile Deschamps pour déjeuner avec lui au mess des officiers; tout le long de la route, les trois amis, tenant une gageure, ne parlent qu'en vers : le cocher stupéfait les prit pour des fous. (*Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*)

II. — Amitiés romantiques.

Ce furent, sans doute, les frères Émile et Antoni Deschamps qui, dès l'année 1820, présentèrent leur voisin et camarade d'enfance au jeune rédacteur en chef du *Conservateur littéraire*, alors âgé de dix-huit ans : il s'appelait Victor Hugo. Sous l'influence entraînante de ce génial adolescent se développa en Vigny la plus ardente amitié qu'il ait jamais connue. D'abord, distantes de la part du grave officier-gentilhomme qui n'use que du « monsieur et ami » et déférentes chez le modeste, quoique exubérant et secrètement ambitieux poète-bourgeois, les relations des deux jeunes gens, également fils de militaires, prirent bientôt un tel ton de fervente intimité que l'aîné finit par signer ses propres lettres du prénom même de son cadet, Victor[1]. Et ce ne fut plus, dès lors, que fréquent échange de dithyrambiques compliments, de délicats conseils, de tendres recommandations, l'éloge abondant surtout sous la plume du plus jeune, longtemps fidèle à son « attitude de disciple ».

Au *Conservateur* Vigny donne bientôt un article sur Byron et une poésie, *le Bal*; à la *Muse*, deux autres poésies : *Dolorida* et *Sur la mort de Byron*, puis deux autres articles dont l'un sur son cousin Bruguière de Sorsum, traducteur de Shakespeare. Hugo recommande *Symétha* au secrétaire perpétuel de l'Académie des Jeux Floraux, Alexandre Soumet,

1. C'était, il est vrai, le second nom de baptême d'Alfred-*Victor* de Vigny.

puis fait dans la *Muse* un tel éloge d'*Eloa* qu'il n'eut plus tard qu'à changer un seul mot pour l'appliquer non sans perfidie au *Paradis Perdu* de Milton. Vigny est témoin au mariage de Hugo; il prend à la mort de sa mère, puis à celle de son premier-né, une part touchante; il lui confie précieusement la publication de son *Satan* inachevé, au cas où « les boulets espagnols ne respecteraient pas le poète [1] ». On eût même pu croire que les deux amis s'entendaient jusque pour l'impression de leurs œuvres, « alternant leurs récits ou leurs chants [2] », tant le parallélisme de leur double carrière était manifeste : tandis qu'en 1822 Vigny publiait ses *Poèmes*, Hugo publiait ses *Odes* et *Poésies diverses*; en 1824, le premier donnait *Eloa* et le second ses *Nouvelles Odes*; en 1826, l'un *Cinq-Mars* et *Poèmes Antiques et Modernes*, l'autre, *Bug-Jargal* et *Odes et Ballades*. La critique elle-même, comme par un tacite accord d'une rare délicatesse, semblait s'ingénier à tenir la balance en suspens entre deux rivaux si amicalement unis : si elle signalait, par exemple, une profonde différence entre leur originalité native, ce n'était que pour mieux insister sur l'égalité de leurs mérites. « La moindre préférence, conclut *le Moniteur* du 29 octobre 1822, serait une injustice; et cependant, comme pour doubler nos plaisirs en les variant, si tout est égal entre eux, rien n'est pareil, ni le système de composition, ni la facture du vers, ni le coloris et les mouvements du style. »

Comment donc oser séparer des amis si dignes du Monomotapa? Pourquoi faut-il que les exigences de

1. *Correspondance*, 7.
2. *Discours à l'Académie française.*

la vie retiennent l'un d'eux à Bordeaux ou à Rouen? « Trois jours seulement nous séparent et ces trois jours sont comme trois ans, » écrit Hugo. « J'ai besoin de vous dire avec la voix et le regard combien je vous aime : depuis si longtemps vous me manquez. » « J'ignore, déclare-t-il même, si ma lettre sera pour vous ce que les vôtres sont pour moi ; mais j'y puise du courage, de l'enthousiasme et du talent. Elles me rendent plus grand et meilleur quand je les reçois et quand je les relis. Votre courant est comme électrique, et mon mérite est de pouvoir quelquefois me mettre de niveau et entrer en communion avec vous... Vous savez combien je vous aime, Alfred. (Ailleurs : « J'aime votre cœur comme j'aime vos vers ».) Saluons ensemble cette année qui vieillit notre amitié sans vieillir notre cœur. » Bientôt même, avec toute la naïve exubérance d'un jeune époux en lune de miel, Victor félicite Alfred de son proche mariage avec une « douce et belle et bonne fille de Jephté ou d'Otaïti ». « Nous allons nous revoir, ajoute-t-il, et l'accord de nos caractères se complétera par la ressemblance de nos vies. Nos femmes s'aimeront comme nous nous aimons, et à nous quatre nous ne ferons qu'un [1]. » Ce fut précisément ce malencontreux mariage qui amena, au contraire, ou tout au moins prépara la désunion : une fois richement établi dans le faubourg Saint-Honoré, le comte de Vigny eut apparemment moins à cœur de faire fréquenter à l'exotique comtesse les modestes et parfois quelque peu bohèmes cénacles du quartier latin que les grands salons aristocra-

1. *Correspondance de Victor Hugo*, t. I : Ernest Dupuy, *op. cit.*, 239-249.

tiques des deux rives, chez les princesses de Ligne et de Craon, par exemple, chez les duchesses de Maillé et de la Trémoille, chez la marquise de Lagrange, chez la comtesse de Damrémont, chez Mme d'Agoult [1], etc. Dans le siège d'ami ainsi laissé vide au modeste foyer de la rue de Vaugirard un nouveau venu eut tôt fait de se glisser : ce fut pour le commun malheur de tous.

Celui-là, tout jeune aussi, était un pâle, timide, maladif carabin blond qui, récemment échappé aux horreurs des cliniques, se croyait pour la poésie une irrésistible vocation, alors qu'il était en réalité destiné à l'honneur, à ses yeux négligeable, de devenir l'un des maîtres de la prose française : c'était Sainte-Beuve. Il n'y a pas lieu de suivre ici le caméléonesque personnage en ses morbides et dangereuses, non moins que douloureuses, évolutions dans

1. C'est chez cette dernière qu'il lut sa *Frégate « la Sérieuse »* ; elle ne fut pas goûtée. « Ma pauvre frégate a fait naufrage dans votre salon », lui dit-il en se retirant. (Daniel Stern, *Mes Souvenirs*, 345.) Dans sa *Première Lettre Parisienne* (signée Y), parue dans *l'Avenir* du 3 avril 1831, Vigny s'efforce ingénuement de combattre le double préjugé qui lui semble si fâcheusement séparer le faubourg Saint-Germain du quartier latin. « A lire presque toutes les feuilles publiques, dit-il, à voir vos ignobles caricatures, à entendre les parodies grotesques de la scène, vous croiriez ce faubourg un repaire de douairières édentées, agenouillées devant de vieux portraits de famille ou furetant des parchemins poudreux. Il serait bien temps d'en finir avec ces billevesées... Cette politesse (du faubourg) gène, ajouta-t-il; elle est à charge aujourd'hui à beaucoup d'hommes : s'astreindre à quelques formes de langage ou de costumes; écouter quelquefois; renoncer aux jurons, à la colère et à la pipe, c'est pesant On s'éloigne, on ne voit plus que de bons compagnons et de joyeux convives; on fait de la rudesse, de la bonhomie, de la franchise à grands coups de poing sur l'épaule, entre le punch et l'écarté. Tout paraît bien fade auprès de cela; s'en tirer n'est pas facile; il est plus court de se faire de ses habitudes une vertu. »

le ménage Hugo, dont il devait si profondément troubler le bonheur : seule nous importe son attitude envers Vigny. Il venait justement d'écrire dans *le Globe* du 8 juillet 1826 une malveillante critique de *Cinq-Mars*, où il avoua plus tard « avoir plus soigneusement relevé les taches que fait valoir les beautés supérieures[1] ». Hugo s'empressa, par un élogieux article de *la Quotidienne* (30 juillet 1826), d'en atténuer la portée, non sans se ménager pourtant la faveur du critique. Si Vigny sut par les Hugo le nom de ce détracteur anonyme, il ne lui en garda guère rancune : Sainte-Beuve excellait déjà si bien dans l'art de la palinodie ! « Juliette et Roméo, écrit-il au « cher et excellent ami » de la veille, Othello et Desdémone sont à jamais liés à votre nom ; vous êtes Shakespearien de ce côté comme vous êtes Espagnol par Dolorida, comme vous êtes Grec par la Dryade et Symétha, comme vous êtes biblique par Moïse, comme vous êtes vous-même, vous seul, poète et romancier français du XIX[e] siècle par *Cinq-Mars* et *Eloa*[2]. » Et, prenant la lyre mal accordée de *Joseph Delorme*, le voilà qui s'écrie :

Chantre des saints amours, divin et chaste cygne,...
Reprends ton vol et plane à la voûte éternelle[3].

et qu'il prédit dans *les Consolations* :

Vous rentrerez au ciel une couronne au front
Et vous me trouverez, moi, sur votre passage,
Sur le seuil à genoux, pèlerin sans message...
Adorant au dehors l'éclat du sanctuaire...
Vous me prendrez la main et vous m'introduirez.

1. *Nouveaux Lundis.*
2. *Revue de Paris,* 15 avril 1906, p. 684.
3. « Cette image du cygne, dit Sainte-Beuve, volontiers employée

Le « séraphique » objet d'un pareil culte ne pouvait évidemment qu'être ému de pitié pour un adorateur si humblement prosterné : « Merci, cent fois, cher ami! écrit le digne frère de l'archange Eloa. Consolateur! puissiez-vous être consolé! Je vous écris les larmes aux yeux et ne sais vraiment quel éloge vous donner. Tout mon cœur est pris par votre émotion profonde, vous êtes un poète et cependant un homme. Vos gémissements sont harmonieux et admirables; mais ce sont des gémissements encore et, comme vous me parlez ma langue, j'entends et je souffre avec vous, parce que, à travers vos sourires consolateurs, on devine, on sent encore la tristesse toute vivante, toute poignante en vous; j'ai envie de vous rendre les douces espérances que vous donnez à vos amis. Que je suis fier de revoir ce chant angélique qui porte mon nom ! A présent je vais relire tout le livre avec ma tête, si je puis, et plus tranquillement. Mais vous me troublerez encore. Que vos vers sont parfaits! où se prendront vos ennemis, où est une pâture là dedans? En vérité, je ne le sais pas. J'irai vous voir et vous embrasser bien tendrement[1]. »

Dès lors, non content de « célébrer » lui-même en prose comme en vers les beautés de *Moïse* et d'*Eloa*, Sainte-Beuve, « ce plus aimable des hommes », Sainte-Beuve, « le plus officieux des servants », réchauffe l'ardeur d'autres « critiques de bonne volonté », du bibliophile Jacob (Paul Lacroix), par exemple, et de Charles Magnin, qui consacre dans *le Globe* du

par Vigny dans ses vers, était son propre emblème et revenait involontairement à la pensée en le lisant. » (*Nouveaux Lundis*, 411.)

1. *Correspondance*, 37.

21 octobre 1829 un élogieux article aux *Poèmes* de Vigny. Un poète romantique pouvait-il, en présence de tant de zèle, demeurer à court d'éloges? Oh! que non pas. Vigny ne trouve point seulement « beau », « d'une admirable justesse », étant « une douce et forte et grave étude », le *Tableau de la Poésie française au XVI*e *siècle* (« Oui, vraiment je ne peux quitter votre ouvrage que pour en parler et aller dire à tout le monde : « *Avez-vous lu Baruch?* ») : ce qui était en somme fort excusable en dépit de l'exagération et de l'erreur fondamentale. Il ne déclare point seulement « haut », « plein d'une onction et d'une sensibilité qui enchantent », l'article de la *Revue de Paris* sur *les Larmes de Racine* (« Vous avez vraiment créé une critique haute qui vous appartient en propre, et votre manière de passer de l'homme à l'œuvre et de chercher dans ses entrailles le germe de ses productions est une source intarissable d'aperçus nouveaux et de vues profondes ») : ce qui est encore à coup sûr fort légitime. Mais il proclame « adorables », « angéliques », « parfaits », « vers de poète », « d'un poète qui ne périra jamais », « aussi haut que les plus hauts », doué qu'il est de « plus que du talent », oui, de « génie », quoi donc? les pénibles et lamentables et éminemment prosaïques éjaculations de *Joseph Delorme* et des *Consolations*, y compris les *Rayons jaunes*[1]?

Que faut-il penser d'un pareil langage? Écoutez l'aveu d'un exalté d'alors venu plus tard à résipiscence : « Dans ces temps-là, dit-il, la simple admiration était trop peu de chose. Il fallait s'exalter,

1. *Revue de Paris*, 15 août 1906.

bondir, frémir; il fallait s'écrier avec Philaminte :

On n'en peut plus, on pâme, on se meurt de plaisir.

Ce n'étaient qu'interjections fortement exprimées, extases plus ou moins sonores[1]. » Voulez-vous plus bel exemple encore de si inlassable renchérissement? Écoutez Vigny, si grave d'ordinaire, si mesuré apparemment : « Je m'étonne souvent, écrit-il à Sainte-Beuve à propos de son *Tableau de la Poésie française*, que lorsqu'il paraît de ces sortes de livres il ne se fasse pas un grand cri de toute la France, comme d'un seul homme qui dirait : « Ah! c'est cela! enfin! » ou quelque chose de ce genre : « Quels vers parfaits! » après avoir lu vos vers *à la Rime* ou votre rondeau *Ronsardelet*... Je m'enferme avec vous, ou bien je vous emporte sous une allée, ou je marche tout seul, et je frappe sur le livre et je jette des cris de plaisir à me faire passer pour fou[2]. » Philaminte n'eût certes pas mieux dit : car Philaminte, n'étant point romantique, était moins sincère.

Il y eut alors, à n'en pas douter, un délire romantique, tout comme il y eut une folie révolutionnaire, la seconde crise étant, à vrai dire, infiniment moins grave que la première, puisqu'elle fut tout à la fois moins contagieuse et moins violente. Tandis que la fureur politique déchaînait les pires passions de haine et les plus cruels instincts sanguinaires, la fièvre poétique ne s'en prenait guère qu'à l'imagination et au sentiment qu'elle exalta parfois du reste non sans beauté ni sans noblesse; mais elle aussi eut ses

1. *Édouard Turquéty*, par Saulnier, p. 73.
2. *Correspondance*, 17-18.

victimes, c'est-à-dire ses détraqués, ses aliénés, ses suicidés[1]. Le bon sens des plus sages, on le voit, n'en sortit pas indemne. Si Vigny, si morbidement sensible sous ses airs de parfait gentilhomme pondéré, se ressentit de la tourmente plus profondément et plus longuement que bien d'autres, il n'y a pas lieu de s'en étonner : se méfiant moins, il s'abandonna davantage. Toutefois, des acclamations comme les siennes, dont l'écho retentit plus sonore encore dans la Correspondance de Hugo, montrent bien, par leur exagération même, tout ce qu'il y eut, en ces amitiés romantiques, d'exalté, de surchauffé et partant d'instable.

III. — Les grandes journées romantiques.

Plus l'exaltation est grande, plus la réaction est proche : après tant de protestations d'amitié, l'heure des inimitiés allait sonner. Le subtil Sainte-Beuve s'en doutait, lorsqu'il écrivit à Vigny dès 1829 :

Vous abordez la vie et le monde et les drames,
C'est bien : là sont des maux, mille dégoûts obscurs,
Mille embûches sans nom en des antres obscurs.

On en était alors, en effet, au plus fort de la mêlée littéraire : il s'agissait d'enlever aux classiques leur dernier boulevard, « la citadelle du Théâtre-Français ». Ce n'était plus derrière le rempart des livres, dans le silence du cabinet ou tout au plus

1. « Le romantique n'est pas seulement un ridicule, écrivait Cyprien Desmarais dans *le Globe* du 11 juin 1825; c'est une maladie comme le somnambulisme ou l'épilepsie. »

devant l'auditoire trié des petites chapelles qu'il fallait vaincre sans péril et triompher sans gloire; c'était au feu de la rampe, sous le brutal éclat des lustres, dans la fiévreuse rivalité de sympathies et d'antipathies surexcitées, qu'il fallait désormais, payant de sa personne, publiquement s'exposer à l'injure des sifflets à défaut de la clameur des applaudissements populaires : l'amour-propre, cette plaie toujours à vif des hommes de lettres, en devait singulièrement pâtir.

Dès 1823, Stendhal avait ouvert les hostilités contre Racine au nom de Shakespeare, récemment traduit à nouveau par Guizot; mais la véritable déclaration de guerre fut la *Préface de Cromwell* et le premier engagement sérieux le *Henri III* d'Alexandre Dumas. Tant qu'on s'en tint aux platoniques manifestations, si bruyantes qu'elles fussent, de l'injouable *Cromwell*, il n'y eut pas encore grand mal; Hugo, de son côté, approuva d'autant plus chaudement le *Roméo et Juliette* de Vigny et Émile Deschamps qu'il ne devait pas être joué : « Votre Roméo est admirable, écrit-il à Vigny, c'est le Roméo de William et cependant c'est le vôtre : il fallait avoir autant de génie que le vieux poète pour le traduire ainsi [1] ». C'est quand, non satisfait des enthousiasmes spontanés, on prétendit organiser de factices victoires que les choses commencèrent à se gâter.

Vigny s'avise, tout d'abord, de fonder « une sorte de syndicat d'auteurs » que Hugo baptise pompeusement « consulat de gloire et d'amitié »; il devait naturellement avoir son « organe périodique ». Mais

1. Lettre inédite publiée par Ern. Dupuy, *op. cit.*, 267.

Hugo, se ravisant : « Formons le bataillon carré, se contente-t-il de dire, serrons les rangs. On tâche de nous entamer de toute manière, isolément par des flatteries qui dénigrent nos amis, en masse par des mitrailles d'injures et de bêtises. Sachons résister au miel et au vitriol. Nous sommes en plein combat[1]. » On se contenta donc de lectures à domicile : c'était tantôt chez le beau-père de Hugo, à l'Hôtel des Conseils de guerre, rue du Cherche-Midi, tantôt chez Vigny, rue de Miromesnil, puis, 6, rue des Écuries-d'Artois, tantôt encore chez les frères Deschamps ; il n'y eut d'abord que des amis, puis vinrent des confrères toujours plus nombreux, enfin accoururent de véritables cohortes de partisans : c'était « l'admiration mutuelle organisée en bataillons volants ». Un transfuge romantique qui ne fut pas des moins exaltés en son temps, Henri de Latouche[2], se moque assez agréablement, sa cure opérée, de « ces poètes qui s'en vont en tout lieu escortés de leur public privé, qui fournissent en ville l'ouvrage et le parterre, qui ne hasarderaient pas la récitation d'une ballade, la bagatelle d'une élégie, sans s'être assuré de leurs compères, sans avoir flanqué leur fauteuil de superlatifs à leur dévotion, espèce de basse obligée qui ronfle d'hémistiche en hémistiche, mélopée de flagorneries domestiques à laquelle ils ont dressé leur langue par une sorte d'enseignement mutuel. » Édouard Turquéty n'est pas moins amusant, lorsque, dégrisé, lui aussi, il nous raconte la mémorable soirée de *Marion Delorme*. « Toute l'école romantique

1. Lettre inédite citée par Ern. Dupuy, *op. cit.*, 269.
2. Voir son article-pamphlet, *la Camaraderie littéraire*.

était ce soir-là chez Victor Hugo. On se figure mon enthousiasme : j'avais vingt ans; j'étais reçu à bras ouverts par les poètes les plus en renom et, après tout, Victor Hugo était un homme de génie. Je croyais assister à la lecture du *Cid*; j'avoue même que je ne rougis pas de le lui dire à la fin de la pièce... Le salon du messie romantique était curieux à voir : Victor Hugo lisait lui-même et lisait bien... Le petit Sainte-Beuve tournait autour du grand Victor... L'illustre Alexandre Dumas, qui n'avait pas encore fait schisme, agitait ses énormes bras avec une exaltation illimitée : je me rappelle même qu'après la lecture, il saisit le poète et, le soulevant avec une force herculéenne : « Nous vous porterons à la gloire », s'écria-t-il... Le statuaire David faisait mine de réfléchir. Quant à Émile Deschamps, il applaudissait avant d'avoir entendu... On servit des rafraîchissements : je vois encore l'immense Dumas se bourrer de gâteaux et répéter la bouche pleine : « Admirable! admirable! » Cette comédie qui succédait si gaiement à ce drame lugubre ne finit elle-même qu'à deux heures du matin [1]. »

Si pareilles manœuvres de stratégie littéraire répugnaient à la dignité de l'officier-poète, il eut certes grand tort de s'y prêter chez lui-même; mais la fièvre le tenait; et c'est d'une plume toute romantique qu'il rédigeait ses invitations à de si belles parades : « Vendredi 17, à sept heures et demie précises du soir, le More de Venise vivra et mourra par-devant vous, mon ami; si vous voulez faire asseoir l'Ombre de Joseph Delorme à ce banquet funèbre, sa place

1. *Édouard Turquéty*, par Saulnier, 75.

est réservée comme celle de Banquo[1]. » Hugo, également convié, eut à cœur de « s'acquitter jour pour jour de la lettre de change ainsi tirée sur lui » : il vint occuper « son poste », flanqué d'un « sien ami » qui brûlait lui aussi de « pénétrer dans le sanctuaire pour entendre la voix du dieu[2] ». Le bon Turquéty, qui n'en manquait pas une apparemment, fut plus ébloui que jamais : « La soirée fut très brillante, dit-il : on n'annonçait que comtes et barons; les appartements sont pleins de luxe et d'ornements. La lecture dura fort tard et m'intéressa au point de me faire beaucoup de mal. Je vis là beaucoup d'hommes de lettres », entre autres Alfred de Musset, « bon soldat », également « commandé de service ». Ce fut bien pis encore le jour de la représentation au Théâtre-Français. « J'attends une nouvelle liste de conjurés, écrit à un de ses confrères recruteurs notre capitaine en réforme. Qu'elle soit bien nombreuse, je vous en prie ; c'est la cause de la jeunesse, et c'est une liberté de plus qu'elle m'aidera à conquérir. Cette vieille citadelle de la rue Richelieu va nous appartenir si nous ouvrons la brèche... Depuis que j'ai quitté le service, il ne m'arrive rien; cela m'ennuie. Je me suis fait là un petit événement. » « On cherche à nous désunir, promettait Hugo; mais je vous prouverai le jour d'*Othello* que je suis plus que jamais votre bon et dévoué ami[3]. » Il le prouva si bien, en effet, escorté de son beau-père et de toute une horde d'alliés, que Vigny eut, en dépit de la cabale classique, malgré toutes les vociférations

1. Lettre à Sainte-Beuve, *Correspondance*, 26.
2. Dupuy, *op. cit.*, 273.
3. *Correspondance*, 29; Ern. Dupuy, *op. cit.*, 275.

indignées aux fameux mots de « mouchoir » et de « à bas, prostituée », « sa soirée », ou, comme il se plaisait à dire assez pompeusement, « son 24 octobre ». « *Othello* a réussi, insinue le rival ombrageux, non pas avec fureur, il est vrai ; mais autant qu'il le pouvait et grâce à nous. Ma conduite en cette occasion nous a tout à fait ramené Alfred de Vigny et les Shakespeariens. » Et Sainte-Beuve d'évoquer aussitôt le Cid : « Triomphe mémorable !... s'écrie-t-il ; grâce à Shakespeare et à vous, voilà une large brèche ouverte, où désormais vous et Victor allez entrer et planter chacun votre drapeau ; le vôtre y est déjà, je le salue d'en bas avec orgueil et bonheur comme Othello et les siens [1] ».

Est-ce l'excès ou l'insuffisance du succès qui en fut cause? Toujours est-il que les symptômes de refroidissement qui viennent de poindre dans les relations de Vigny et Hugo vont désormais s'aggraver. On sent déjà comme un blâme indiscret en ces plaintes de Vigny à Sainte-Beuve : « Notre pauvre Victor, que fait-il dans ce théâtre? que je le plains ! Sait-il et savez-vous que les baladins de l'Académie et des théâtres font des parades sur nous [2] ? » Il y a plus encore dans l'attitude réservée de Vigny dès la première lecture d'*Hernani* chez Hugo. « Tous les chefs du romantisme avaient été fidèles au rendez-vous, dit Auguste Barbier, un seul tardait à paraître : c'était l'auteur d'*Eloa*. Enfin il arriva, et je vis passer à travers les rangs des Jeune-France barbus et chevelus un gentleman d'une tenue parfaite, en

1. *Revue de Paris*, 15 août 1906, p. 686.
2. *Correspondance*, 36.

habit noir, cravate noire et gilet blanc. La taille était élancée, la figure pâle et régulière, les lèvres minces, un nez légèrement aquilin et des yeux gris bleu sous un beau front encadré de cheveux blonds, un air de grande distinction... La lecture achevée, tout le monde alla féliciter l'auteur et, dans le défilé, je vis le chantre d'*Eloa*, toujours la figure froide et réservée, venir serrer la main de son confrère et ami; après quoi, il s'éclipsa discrètement[1]. » Le grand triomphe fut toutefois cette héroï-comique soirée du 20 février 1830 au Français, où l'on vit, autour du truculent chef de claque, Théophile Gautier, insolemment sanglé de son vaste gilet cramoisi, tout le ban et l'arrière-ban des rapins bohèmes, fidèlement descendus des hauteurs de Montparnasse et de Montmartre, remplir avec le zèle le plus farouche le rôle tapageur que le prudent dramaturge leur avait à chacun assigné sur cette autre scène qu'était la salle du théâtre, aux places mêmes pour lesquelles Mme Hugo leur avait de ses mains distribué plus de quatre-vingts billets. En pareille nuit de « délire poétique », ni réserve ni rancune n'étaient de mise : aussi vit-on, au milieu de la frénétique cohue des siffleurs glabres et des applaudisseurs hirsutes, le noble comte, emporté par la fureur révolutionnaire, clamer son fameux mot quasi historique : « Aux fureurs qui m'agitent. je comprends les fureurs politiques de 93 ».

De si bruyantes victoires, aussi contestables du

1. Turquéty, si sa mémoire ne le trahit pas, avait remarqué cette froideur dès la lecture de *Marion Delorme* (10 juillet 1829) : « Alfred de Vigny, retiré dans un coin, dit-il, méditait déjà, je pense, une rupture prochaine ».

reste que contestées, ne vont pas malheureusement sans lendemains de lassitude, voire de dégoût. Sainte-Beuve lui-même en eut un haut-le-cœur. « Il m'est impossible, écrit-il à Hugo, de faire en ce moment-ci un article qui ne soit détestable de forme comme de fond... Je suis blasé sur *Hernani*... Je n'y puis songer cinq minutes sans penser à cette voie de luttes et de concessions éternelles où vous vous engagez, à votre chasteté lyrique compromise, à la tactique obligée qui va présider à toutes vos démarches, aux sales gens que vous devez voir, auxquels il faudra serrer la main... Je crois qu'il n'y a pas à espérer de faire adorer l'art en place publique et que c'est s'exposer à des avanies. » Si telle était l'impression du peu délicat propagandiste du romantisme, que devait être celle du discret et aristocratique auteur de *Moïse*? Nul doute que cet envahissement du foyer de Hugo, jadis si délicieusement intime, par toute la bohème artistique et littéraire de Paris en devait chasser les plus délicats d'entre les premiers amis.

A l'ambitieux coryphée des Jeune-France devenu l'impresario sans vergogne de ses propres drames, Vigny en vint à préférer leur rival commun, Alexandre Dumas, à son tour ennemi déclaré de Hugo. Dès les premières répétitions d'*Antony*, on vit l'aristocratique poète, crayon d'or en main, noter sur le manuscrit de l'auteur de complaisantes corrections. « Je me fie bien plus à votre goût qu'au mien, lui écrit Dumas; vous jugerez en dernier ressort... Vous me donnerez ainsi qu'aux acteurs tous les conseils que vous croirez nécessaires au bien de votre fils adoptif[1]. »

1. Lettre inédite de Dumas à Vigny, citée par Ern. Dupuy, *op. cit.*, 279.

Et Vigny, entre autres conseils, recommande à Dumas de ne point faire de son héros un athée. A titre de revanche, Dumas signale à Vigny les passages de *la Maréchale d'Ancre* qui lui semblent faire longueur.

Une telle liaison entre son meilleur ami de naguère et son plus redoutable adversaire d'alors ne pouvait certes plaire à Hugo. Sainte-Beuve en profite pour pénétrer plus intimement que jamais dans l'amité du trop confiant mari d'Adèle Foucher : il reprend avec ardeur son ancien rôle d'imperturbable panégyriste et ses complaisantes habitudes de factotum littéraire; il s'en acquitte même avec un manque d'équité si blessant pour Vigny que celui-ci réclame : un duel, assure l'éditeur Renduel, faillit en résulter entre les deux poètes. « J'ai cru, s'empresse d'insinuer Sainte-Beuve, que vous saviez les misères d'un gentilhomme de ma connaissance : un homme qui en est venu là ne fera plus que de la satire; son enthousiasme et son génie poétique sont morts. Les génies féconds sont à l'abri de ces bassesses que j'appellerai sordides [1]. » A quoi Hugo répond sèchement : « Le gentilhomme devient en effet fabuleux; mais que voulez-vous? il faut le plaindre encore plus que le blâmer. Il sera bien ravi si *le Roi s'amuse* fait fiasco. C'est ainsi qu'il me paie des applaudissements frénétiques d'*Othello* [2]. »

Si *le Roi s'amuse* fut interdit par la censure, Vigny n'y fut évidemment pour rien. Par contre, son drame historique, *la Maréchale d'Ancre*, joué à

1. *Revue de Paris*, 15 janvier 1905, p. 331.
2. *Correspondance de Victor Hugo*, I, 293.

l'Odéon le 25 juin 1831, dut aux talents unis de Frédérick Lemaître et de Mlle Georges un succès qui, assez franc d'abord, ne se soutint pas longtemps. L'audacieuse et spirituelle petite comédie, *Quitte pour la Peur*, reçut à l'Opéra, le 30 mai 1833, l'accueil bienveillant d'un public d'élite, mais un accueil sans lendemain. Incontestablement Victor Hugo, avec *Marion Delorme*, *Hernani*, *Lucrèce Borgia* (1833) et *Marie Tudor* (1838), allait rester le maître incontesté de la scène romantique, lorsque soudain, le 12 février 1835, *Chatterton* obtint à la Comédie-Française, grâce en partie au génial concours de Marie Dorval, un triomphe égal à celui d'*Hernani*, moins factice toutefois et moins bruyant, plus sincère, tout mouillé de larmes : « Où étiez-vous, mon ami? où étiez-vous? écrit l'auteur à Brizeux. Quand Auguste Barbier, Berlioz, Antoni et tous mes bons et fidèles amis me serraient sur leur poitrine en pleurant, où étiez-vous?... Je leur avais fait la surprise de ce drame; personne n'en avait rien entendu [1]. » Même émotion chez George Sand : « J'en suis sortie en larmes, dit-elle, sans vouloir en dire un mot à personne parce que je ne pouvais pas parler... Il n'y a que de nobles cœurs et des esprits d'une grande élévation qui puissent produire de telles choses. » « Son beau triomphe, avoue Sainte-Beuve, fut la soirée de *Chatterton* où, après quatre ans d'efforts silencieux et pénibles, Vigny força la foule assemblée, les salons, les critiques eux-mêmes à applaudir et à frémir au spectacle déchirant d'une douleur que la plupart méconnaissent ou enveniment. » Tel était,

1. *Correspondance*, 57.

en effet, l'engouement de ce public, si passionnément littéraire, qu'un article peu favorable de Planche dans la *Revue des Deux Mondes* souleva, dit Sainte-Beuve en ses *Mémoires* inédits, des scandales et de vives colères. « Péhant, jeune auteur de sonnets, a quasi demandé Buloz en duel; Émile Deschamps s'est remis aux vers et a rimé une ballade sur Chatterton; Barbier et tous les autres poètes à la Chatterton crochent sur Planche qui relève la tête. Enfin, ajoute-t-il méchamment à l'égard de Hugo, avec lequel il s'est cette fois définitivement brouillé, Hugo doit être singulièrement excité au drame qu'il achève en ce moment, et le quatrième acte où il était, quand *Chatterton* a paru, en sortira éperonné jusqu'au sang. » *Angelo* fut, en effet, joué à la Comédie-Française le 28 avril 1835, enlevant ainsi à *Chatterton* dès la quarantième représentation sa meilleure interprète, ainsi qu'au poète sa plus chère amie. Quelles amitiés pouvaient survivre à de si âpres et si sournoises rivalités? Aux approches de la gloire s'enfuyait la généreuse camaraderie des premiers combats; aux luttes fraternelles succédaient les luttes fratricides; le beau Cénacle d'antan n'était plus qu'un nom, dont Vigny même allait bientôt nier jusqu'au sens [1].

L'influence du Cénacle sur Vigny n'est pourtant guère contestable : lui-même, rappelant ces « pre-

1. « Sainte-Beuve fait un long article sur moi, écrit Vigny en son *Journal* (78-79). Trop préoccupé du Cénacle qu'il avait chanté autrefois, il lui a donné dans ma vie littéraire plus d'importance qu'il n'en eut dans le temps de ces réunions rares et légères. » En 1833, du moins, Sainte-Beuve reconnaît la dispersion du Cénacle dans son article sur Musset. (*Portraits contemporains*, II, 181.)

mières et fraternelles réunions », écrivait tendrement à Sainte-Beuve en 1835 : « J'ai revu, depuis, ces autres soirées, où vous veniez chez moi écouter et applaudir *les Orientales* avec mes amis et quelques femmes de ma famille. Vous y disiez avec tant de grâce et de douceur :

Fraternité des arts ! union fortunée,
Soirs dont le souvenir, même après mainte année,
Charmera le vieillard [1].

Hélas ! nous sommes encore bien loin de la vieillesse, mon ami, et déjà s'est rompue, par quelques anneaux, cette autre chaîne amicale. Moi, du moins, je n'en ai brisé aucun, et je plains ceux qui se sont séparés [2]. » Non; si grand que fût chez Vigny l'amour de la gloire, si intense même en certaines heures la passion du succès, jamais son intégrité morale n'en fut profondément atteinte : au milieu de toutes ces mesquines intrigues de l'amour-propre, toujours le très noble poète, plus victime que coupable, restait comme sous le drapeau fidèle à l'honneur. Qu'on en juge par ces paroles réconfortantes adressées à l'instable Delorme d'alors, si prompt à tourmenter les autres et lui-même par les basses insinuations de sa nature soupçonneuse : toute la tendresse exquise et toute la scrupuleuse délicatesse de Vigny, en même temps que sa ferme droiture, s'y montrent à découvert. « Quand j'ai le malheur d'analyser ainsi

1. Vers extraits du *Cénacle* (*Vies, poésies et pensées de Joseph Delorme*).
2. *Correspondance*, 66. C'est en 1834 que, dans *Littérature et Philosophie mêlées*, Hugo appliqua au *Paradis Perdu* les éloges antérieurs d'*Eloa*.

les cœurs de ceux qui m'entourent, dit-il, je me sens prêt à mourir de désespoir; l'effroi me prend comme si j'étais seul au monde, comme le dernier homme; et c'est donc là ce que vous souffrez et ce que nous faisons souffrir? Nous qui vous aimons tant! nous qui parlons sans cesse de vous! qui vous admirons, qui vivons en votre pensée comme en la nôtre! Si vous aviez pu nous entendre ce matin!... Ils étaient tous là, ceux dont les noms baptisent vos élégies, et ils ne cessaient d'écouter, de sentir, d'aimer, d'adorer, d'applaudir, en même temps que je vous lisais, ingrat que vous êtes! Je veux que vous ayez des remords comme j'en ai lorsque me prend cette mauvaise pensée. Oui, lorsque j'ai le malheur de faire cette analyse funeste, je m'en confesse à moi-même, comme d'un péché, d'un crime véritable, et je ne m'absous pas; et il faut que je retrouve un de mes amis avant la fin du jour pour réparer ma faute, en lui faisant quelque amitié. Quel est leur crime? d'être des hommes. Et que suis-je donc? Je suis distrait, mais j'aime. La pensée est mobile, le cœur ne l'est pas [1]. » A l'heure donc, ou peu s'en faut, où Hugo et Sainte-Beuve échangeaient ironiquement sur le compte du *gentilhomme* leurs malveillants propos, le gentilhomme pouvait en toute justice — ce qui leur eût été à l'un et l'autre bien difficile — conclure son *Journal* de 1831 par ces belles paroles : « L'année est écoulée... Je n'ai fait de mal à personne... Je n'ai pas écrit une ligne contre ma conscience, ni contre aucun être vivant. Cette année a été inoffensive comme les autres années de

1. *Correspondance*, 39.
2. *Journal*, 57.

ma vie[2]. » Jusqu'en pleine tourmente romantique Vigny cultivait donc aussi pieusement en son cœur la beauté morale qu'en ses œuvres toutes les beautés littéraires.

Le romantisme n'influa pas moins cependant sur le génie que sur l'existence de Vigny. Tout comme l'épidémie guerrière sous l'Empire, l'épidémie littéraire sous la Restauration s'était rapidement emparée de son impressionnable personnalité de poète : ce fut une nouvelle crise, une crise durable cette fois, de son âme enthousiaste. Tandis que, faute de trouver en sa nature trop peu vigoureuse un milieu favorable, la première contagion ne l'avait guère atteint que d'une manière superficielle et partant éphémère, la seconde devait, au contraire, longuement persister en ses conséquences profondes, parce qu'en son instable sensibilité, tour à tour exaltée et déprimée à l'excès, elle rencontrait précisément un fonds morbide analogue à ce mal du siècle qui est sa propre essence. Sous la surexcitante influence de cette fièvre régnante, le frêle Vigny put, en la fleur de son âge, au grand étonnement de ceux qui le connurent plus tard, prodiguer ses faibles forces dans l'agitation publique de son exubérante école comme dans les exaltations nocturnes de sa vie privée ; de là, ses poèmes, ses drames, ses romans. Dès maintenant, toutefois, les plus perspicaces d'entre ses rivaux, Sainte-Beuve, par exemple, savent prévoir l'heure où, son inspiration tôt épuisée, il devra, loin de toute mêlée publique, s'abandonner au précoce marasme de l'impuissance et du découragement. Il lui faudra alors, par un revirement commun

à toutes les natures excessives, fatalement substituer ou plutôt fragilement allier à sa primitive religion de l'enthousiasme une non moins logique religion du désespoir ; seule la base morale ne changera jamais.

DEUXIÈME PARTIE

ÉPANOUISSEMENT

CHAPITRE III

POÈMES ANTIQUES ET MODERNES

Une vingtaine de poésies : *Poèmes* (1822)[1], *Poèmes antiques et modernes* (1826) ; un roman historique : *Cinq-Mars* (1826) ; deux trios de récits : *Stello* (1832) et *Servitude et Grandeur militaires* (1835) ; cinq pièces de théâtre, dont deux traduites de Shakespeare : *Shylock* (1828) et *Othello* (1829), et trois originales : *la Maréchale d'Ancre* (1831), *Quitte pour la Peur* (1833) et *Chatterton* (1834), voilà la floraison de ces treize années de fécondité.

1. Alors que les *Méditations* de Lamartine parurent en 1820 avec le succès que l'on sait, les *Poèmes* de Vigny, en 1822, n'attirèrent guère l'attention. Ce premier volume in-8° contient en une première partie les trois chants d'*Héléna* et, en une seconde, POÈMES ANTIQUES : *la Dryade*, *Symétha*, *le Somnambule* ; POÈMES JUDAÏQUES : *la Fille de Jephté*, *le Bain d'une Dame romaine*, *la Femme adultère* ; POÈMES MODERNES : *la Prison*, *le Bal*, *l'Ode au Malheur*. Lorsque parut en 1829 une troisième édition des *Poèmes antiques et modernes* qui contenait à la place d'*Héléna* et de l'*Ode au Malheur*, *Madame de Soubise*, *le Bain d'une Dame romaine* et *la Frégate « la Sérieuse »*,

L'éclosion fut tout d'abord pénible. De ces vingt poésies, « l'élite de mes créations[1] », comme les désigne l'auteur en sa *Préface*, plus de la moitié n'est que pastiches, essais ou fragments : c'est assez dire que chez peu de grands poètes la préparation technique fut, sinon plus tardive, du moins plus lente et plus laborieuse. Vigny ne fut, du reste, jamais un virtuose, tant s'en faut : jusqu'en ses meilleures œuvres, l'exécution, loin d'atteindre à une maîtrise parfaite, égale rarement la conception. Par contre, s'il fut souvent imitateur, plus souvent encore il fut initiateur : aussi a-t-il raison d'affirmer qu' « en cette route d'innovations l'auteur se mit en marche bien jeune, mais le premier ». « Leur date de naissance, écrivait-il à Sainte-Beuve, est leur unique mérite et ma seule excuse[2]. » On a minutieusement recherché en ces derniers temps tout ce qu'en ses débuts le poète a dû, pour la forme surtout, à Delille, à André Chénier, et plus particulièrement à Millevoye, et, pour l'inspiration comme pour la forme, à Chateaubriand, à Byron, à Milton et par delà à la Bible[3]. Mais ce qu'on n'a peut-être pas encore assez

Vigny écrivit en avant-propos : « Ces poèmes viennent d'être réimprimés, et voilà qu'on les imprime encore peu de jours après. Lorsqu'ils parurent il y a neuf ans [il faut lire sept ans], ils furent presque inaperçus du public. C'est bien peu de chose qu'un livre comme celui-ci : mais, s'il plaît aujourd'hui, c'est qu'alors il étonna. » Or de janvier à février *les Orientales* venaient d'avoir quatorze éditions.

1. A propos de ses autres *Juvenilia* non publiés, Vigny écrit en son *Journal* (p. 27) : « Étant malade aujourd'hui, j'ai brûlé, dans la crainte des éditeurs posthumes : une tragédie de *Roland*, une de *Julien l'Apostat* et une d'*Antoine et Cléopâtre*, essayées, griffonnées, manquées par moi de dix-huit à vingt ans ».

2. *Nouveaux Lundis*, VI, 463.

3. Voir particulièrement *les Origines littéraires d'Alfred de Vigny*

signalé, c'est comment de cette complexe imitation plus ou moins superficielle se dégagent lentement les tendances prédominantes qui vont peu à peu constituer, chez le poète penseur, sa double originalité et de poète et de penseur : c'est là ce qu'en d'étroites limites nous voudrions tenter d'indiquer.

Le premier poème du recueil est le plus long que Vigny ait jamais écrit : *Héléna*, trois chants de plus de neuf cents vers; « essai, dit-il cavalièrement, fait à dix-neuf ans ». Il ne semble que trop prouvé, il est vrai, qu'à part certains morceaux de bravoure, comme il s'en trouve au début du deuxième chant, l'œuvre en son ensemble ne date guère, ainsi que le présumait Sainte-Beuve, que de 1821 [1]. « *La Fiancée*

dans *la Jeunesse des Romantiques* (p. 290-368), par M. Ernest Dupuy, *Byron et le Romantisme français* (p. 360-406), par M. Estève, et *Thomas Moore et Alfred de Vigny*, par M. Baldensperger, dans *The Modern Language Review*, July 1906.

1. Dans l'étude aussi minutieuse qu'approfondie qui précède sa réédition d'*Héléna* (Paris, 1907), M. Estève semble bien avoir irréfutablement démontré que les soupçons de Sainte-Beuve attribuant à l'année 1821 l'exécution définitive de ce poème ne sont que trop justifiés. On ne commença guère à connaître en France les œuvres de Byron qu'en 1818 par l'édition anglaise publiée à Paris par la librairie Galignani et aussitôt signalée avec faveur par Malte-Brun dans le *Journal des Débats*. Mais « la grande vogue ne date que de l'apparition en 1819 et 1820 de la traduction Amédée Pichot ». Or, comme le prouve incontestablement la confrontation de certains passages imités ou même paraphrasés par Vigny, c'est de cette traduction que le poète français se servit, dès lors comme presque toujours, faute d'avoir, surtout à cette époque, une connaissance suffisante de la langue anglaise pour ne recourir qu'au seul texte de Byron. Ce ne fut vraisemblablement que quelques semaines plus tôt que l'attention de Vigny dut être attirée vers Byron par les traductions de *Parisina* (août 1819), *Darkness* (octobre 1819) et d'extraits de *Manfred* (janv.-fév. 1820) données dans le *Lycée français* par son cousin Bruguière de

d'Abydos, disait Vigny en décembre 1820[1], étale toute la grâce des mœurs asiatiques et toute la patience servile des Grecs opposées à la cruauté infatigable des musulmans; de temps à autre, au milieu de ces contrastes modernes, le poète réveille les souvenirs de la Grèce antique. » Or le premier chant d'*Héléna*, s'inspirant surtout de *Childe Harold*, du *Giaour* et du *Corsaire*, montre précisément « la grâce des mœurs asiatiques et la patience servile des Grecs »; le deuxième, s'aidant surtout des *Martyrs* et de l'*Itinéraire* de Chateaubriand, « réveille les souvenirs de la Grèce antique »; enfin, le troisième emprunte au *Siège de Corinthe* un dénouement conforme à « la cruauté infatigable des Musulmans ». Par malheur, toute la couleur ou toute la véhémence de ces deux grands maîtres de Vigny : images, comparaisons, descriptions de l'un, mouvements, violences, outrances pathétiques de l'autre, s'harmonisent assez mal avec le pâle et pénible style pseudo-classique : froides personnifications, exsangue mythologie, banales épithètes et métaphores usées, antithèses et périphrases savantes, qui forment le fond suranné de cette œuvre par trop composite. N'étaient quelques qualités de verve, de grâce et d'harmonie éparses en de rares passages, cet ambi-

sorsum. Vigny semble bien être sous l'influence de ces récentes lectures lorsqu'en décembre 1820 il écrit dans le *Conservateur littéraire* son article dithyrambique sur les *Œuvres complètes de Lord Biron* (*sic*). « De 1819 à 1820, conclut M. Estève, il n'y a pas ou peu s'en faut un seul poème de Vigny qui ne porte à un degré plus ou moins sensible les traces de l'inspiration byronienne. » Comme Lamartine, Vigny eut donc pu répéter : « Je suis ivre de cette poésie ».

1. *Conservateur littéraire.*

tieux roman en vers, laborieusement improvisé pour la cause philhelléniste[1], ne mériterait guère mieux, malgré quelques approbations contemporaines, que le jugement du poète et de sa mère : « Vous avez bien raison, écrivait-il à propos des sévères critiques de celle-ci; c'est fort mauvais, et j'ai supprimé le poème entier[2] »; car « ce poème, ajoute-t-il, n'a d'autre mérite que sa date qui rappelle une époque [1824-1828] où la mode de l'intérêt pour les Hellènes n'était pas encore venue[3] ». Le vieil adage : « Poésie de circonstance, poésie éphémère », ne reste donc pas moins vrai d'*Héléna* que de ses rivales, *les Messéniennes*.

Si forte et si persistante qu'elle dût être plus tard, l'influence de Byron ne fut pas la première qui s'exerça sur le poète novice. Avant de s'enquérir de modèles étrangers, un débutant reçoit d'ordinaire assez docilement des maîtres de son pays l'indispensable enseignement de son métier : Vigny eut le bon goût d'atténuer par l'imitation raisonnée de chefs-d'œuvre encore peu connus ce que la technique

1. « Peu d'entre mes ouvrages, dit la courte Préface de 1822, se rattacheront à des intérêts politiques. Puisse du moins le premier de ces poèmes n'être pas sorti infructueusement de ma plume! Je serai content s'il échauffe un cœur de plus pour une cause sacrée. »

2. « Il y a un vice fondamental, ajoute-t-il en son *Journal*, c'est l'action du poème... C'est une aventure souillée par le fond même du sujet [héroïne violée par les Turcs]... Moi-même j'étais saisi de dégoût et d'ennui seulement en relisant cet essai. » Trois morceaux du chant II ayant été publiés par Soulié sous le titre de *la Jeune Hellénienne* dans le *Keepsake français de 1830*, Vigny en désavoua la publication (*Corr.*, 51). Quatre fragments en ont été néanmoins publiés par M. Ratisbonne à la suite du *Journal d'un Poète*.

3. Vigny à Paul Foucher, 20 avril 1828. (*Corr.*, 14.)

traditionnelle de l'auteur des *Jardins* avait de trop insuffisant et surtout de trop machinal; au banal cours de versification que Delille, suppléé par Millevoye, adressait ainsi à toute la génération contemporaine, il ajouta quelques bonnes leçons de métrique demandées au génial novateur de *la Jeune Tarentine* et de *l'Aveugle*[1]. Et il se trouve que ce laborieux apprentissage, qui dénotait chez le jeune poète « un invincible amour de l'harmonie », lui valut parfois, dès ses premières œuvres, une souplesse de mouvement qu'il n'eut point toujours dans les dernières; qu'on en juge par la variété des rythmes, si impétueux chez Ménalque, si vifs et si gracieux chez Bathylle, si tristement langoureux chez l'amant de Symétha.

En ces charmants « poèmes antiques », dont la grâce maniérée sortit si étrangement de tabagies de corps de garde, — dans *la Dryade* surtout (1815), cette délicieuse « idylle dans le goût de Théocrite », ou plutôt de Virgile, et bien plus encore de Chénier dont se retrouve la facture brisée, — ce qu'il y a de

1. Sainte-Beuve, en sa malveillance habituelle pour Vigny, l'accuse d'avoir antidaté ses « poèmes antiques » de quatre ou cinq ans, non seulement dans le but, dit-il, d'exagérer sa précocité, mais encore d'échapper au soupçon d'avoir imité André Chénier dont les poésies ne furent publiées par Henri de Latouche qu'en 1819. M. Ernest Dupuy a fort bien démontré que, sans parler des vers politiques de Chénier parus de son vivant, *la Jeune Captive* avait été publiée dans la *Décade Philosophique* de 1795 et *la Jeune Tarentine* dans le *Mercure de France* de 1801. Chateaubriand cita, en outre, divers passages de Chénier dans *le Génie du Christianisme* et Millevoye cita *l'Aveugle* presque en entier. Cela ne suffit-il pas à expliquer l'influence de Chénier sur Vigny avant 1819? Cette influence n'échappa point, du reste, aux contemporains : « Toi qui nous rends Chénier, jeune et brillant Vigny », disait Gaspard de Pons en ses *Inspirations poétiques* (p. 87).

plus remarquable, toutefois, au point de vue des sentiments, c'est que l'ardente volupté des beautés plastiques semble mieux inspirer le poète de *Suzanne* que la chaste extase des passions idéales. Si l'on en juge par l'éclat des couleurs et la verve du style, la brune bacchante Ida l'emporte autant sur la blonde vierge Glycère que demain encore le démon des jouissances terrestres Satan l'emportera sur l'ange des célestes tendresses Eloa, et longtemps aussi la sensuelle Dalila sur l'intellectuelle Éva. En ces premières heures l'amour ne fait encore que sourire une aimable sensualité, qui, cruellement déçue plus tard, ira s'exaspérant en fureurs tragiques. Samson jeune, en dépit des tendres avis maternels, se joue, avant de la maudire, de « la vipère dorée »: il l'aime, n'en connaissant que les souples caresses et non la morsure envenimée [1].

1. « Entre 1818 et 1825, dit M. Ernest Dupuy (*Revue de l'hist. litt. de la France*, avril-juin 1903) le camarade et complice des folies amoureuses de Gaspard de Pons n'avait rien de mélancolique: comme poète, il écrivait des vers antiques très ardents qu'il n'a pas publiés; comme homme, il ressemblait alors à Don Juan plus qu'à René ou à Werther. » M[me] Ancelot laisse, en effet, deviner chez son jeune ami vers 1824 quelque chose de plus vif encore que cette « coquetterie » dont parle aussi M[me] Sophie Gay : « Au milieu de cette réunion de femmes, quelle est donc cette figure, gracieuse et maligne en même temps, qui ressemble à un page prêt à faire une espièglerie ? Prenez garde ! il est capable, à en juger à son air, de dérober un ruban à celle-ci, un baiser à celle-là : c'est Chérubin, blond, vif, alerte... et déjà officier... un peu mauvais sujet. » (*Un Salon de Paris, 1824-1864*, Paris, 1866). Sous la mélancolie générale du portrait de Carnavalet perce, de même au fond du regard souriant, une pointe de cette malice ingénue. Au moins ne faut-il pas exagérer : sous ces accès d'exubérance juvénile persiste la mélancolie foncière dont nous entretiennent complaisamment Vigny et ses amis; et il convient, croyons-nous, d'interpréter avec M. Estève cette très commune dualité juvénile par les paroles même de Vigny à propos d'un pareil contraste

Dans *la Femme adultère* des « poèmes bibliques » (1819) où, pour la première fois, apparaît nettement l'influence de Byron[1], cette même volupté, romantiquement exaltée par les affres du crime et de la mort, se trouve, en outre, comme enflammée par tout le feu sacré du *Cantique des Cantiques* et comme amplifiée par le vaste décor des grandes images orientales; déjà s'insinuent toutefois la pitié évangélique et une tendresse bien moderne. En cette même année, il est vrai, au pathétique dénouement du *Somnambule* (1819) également imité de *Parisina*, se mêle une impitoyable morale biblique :

Il ne m'a point aimée ! Oh ! ta sainte colère
A comme un Dieu vengeur poursuivi nos amours !

Ainsi viennent presque dès le début, en partie à vrai dire sous l'influence byronienne, se mêler les préoccupations morales à ces premières inspirations si franchement voluptueuses.

d'apparente gaieté et de noire tristesse qu'il signale chez Byron. « Ne serait-ce pas simplement l'effet du monde sur l'homme? dit-il. Tous n'ont pas le courage de se montrer tels qu'ils sont... Il est des peines intérieures si ridicules aux yeux du vulgaire et qui jettent dans un si étrange étonnement ces gens qui ne comprennent d'autres chagrins que ceux des conventions sociales, qu'il n'est pas surprenant qu'un homme de génie malheureux cherche dans un visage impassible et froid un rempart contre la pitié curieuse et glacée du commun des hommes. » (*Conservateur littéraire*, déc. 1820.)

1. M. Estève a nettement montré que « la peinture du trouble de l'épouse coupable, et surtout le trait qui la termine », sont empruntés à la traduction de *Parisina* par Bruguière de Sorsum, justement parue dans *le Lycée français* d'août 1819. « Dans *Parisina*, écrivait du reste Vigny dès décembre 1820 (*Conservateur littéraire*, III, 212-216), nous trouvons un modèle ravissant de descriptions voluptueuses. » On voit qu'il en a fait son profit.

« Lord Byron jette une telle défaveur sur la vie présente, dit Vigny vers cette époque, et tant de doutes sur la vie future que l'on partage le désespoir qui semble avoir inspiré le poète [1]. » Il est bien remarquable, toutefois, que c'est moins contre la souffrance de sa propre vie que contre l'iniquité de toute vie humaine que Vigny n'a dès lors cessé de se révolter. Ses Emmanuel et ses Eloa, loin d'être, comme les Harold et les Manfred, d'égoïstes aristocrates tout à la fois fiers et furieux de leurs souffrances, sont de modestes et calmes héros de la pitié. Une inextinguible soif de justice exalte autant leur raison qu'elle exaspère leur cœur. Aussi est-ce plus encore l'élément intellectuel de son scepticisme et de son pessimisme que l'élément sentimental de son égoïsme et de sa révolte que Vigny emprunte à Byron; et, jusqu'en ses plus sacrilèges audaces, c'est moins contre Dieu qu'en faveur de l'homme que sa voix s'élève. L'athéisme de Vigny n'est donc jusqu'en son fond morbide qu'une forme pervertie de sa moralité, et le poète du *Déluge* et d'*Eloa* demeure, jusqu'en son impiété, sinon théologiquement croyant, du moins très humainement religieux.

Ces poèmes bibliques appellent une autre remarque. C'est bien moins à l'Evangile qu'à la Bible que Vigny emprunte sa première conception de la divinité, car son Dieu est bien plus l'impitoyable tyran vengeur du petit peuple hébreu que l'universel père miséricordieux des chrétiens et particulièrement des catholiques. Cette étroite conception de Dieu qui l'a fait appeler janséniste, si elle ne vint pas à

1. *Conservateur littéraire*, III, 122-126.

Vigny uniquement de la rigide piété de sa mère et d'une lecture assidue de la Bible, dut tout au moins se trouver singulièrement fortifiée par l'influence inconsciemment protestante de Byron, dont les premières notions religieuses furent presbytériennes, c'est-à-dire calvinistes. Vigny fut toujours assez tendre, au contraire, pour la douce morale évangélique : dans *le Mont des Oliviers*, par exemple, c'est pour la détresse tout humaine du Fils qu'il prend parti contre la dureté archaïque du Père [1]. Il n'est pas douteux qu'à s'attaquer ainsi à l'antique Dieu du Déluge, de Moïse, de Jephté et d'Eloa, l'athéisme de Vigny perd en portée tout ce qu'il gagne en âpreté. Sans doute, c'est au nom des meilleures aspirations du cœur et de la raison; c'est en faveur d'un plus parfait idéal de justice et de bonté que part en guerre ce vaillant chevalier de la Conscience outragée ; mais il faut avouer qu'en dirigeant sa lance contre l'un des épouvantails hiératiques qui de nos jours effraient le moins les âmes humaines, il donne à sa très noble attitude un aspect tant soit peu donquichottesque. Or, lorsqu'à la longue, comme l'indique le *Journal* plus encore que les poèmes, Vigny mêle à sa vieille notion anthropomorphique de la divinité nos plus modernes concepts de déterminisme scientifique, il est remarquable que sa primitive haine du Créateur, graduellement refroidie par tant d'abstractions, s'exaspère de moins en moins de toute l'immense

1. Voici, entre autres, une note de son *Journal* de 1829. « Du Christ. — L'humanité devrait tomber à genoux devant cette histoire, parce que le sacrifice est ce qu'il y a de plus beau au monde, et qu'un Dieu né sur la crèche et mort sur la croix dépasse les bornes du plus grand sacrifice » (p. 42).

puissance et de toute la transcendante iniquité qu'il prête ainsi à un Dieu devenu à ses yeux de plus en plus impersonnel. Son fatalisme à demi scientifique s'apaise en résignation stoïque, et le silence bientôt lui suffit. Au fond, pourtant, la douleur de vivre et la soif de justice persistent si intenses chez Vigny qu'à défaut de la divinité traditionnelle elles ont encore besoin de quelque suprême personnification diabolique pour s'épancher en plaintes ou s'exalter en malédictions; la fameuse prosopopée de *la Maison du Berger* nous en est la meilleure preuve : si ce n'est plus désormais au Dieu d'aucune religion que s'en prend la morale outragée de Vigny, c'est, du moins, à une vivante Nature des choses qu'il hait d'autant plus qu'il l'admire, parce que sa froide beauté écrase notre bonté méconnue. Bref, pour qui voit dans l'idée de Dieu l'idéal toujours progressant d'une humanité en marche, il paraîtra que c'est au nom du Dieu de l'avenir contre le Dieu du passé que Vigny s'est toute sa vie épuisé en luttes héroïques, sinon chimériques [1].

Jusqu'ici, à vrai dire, en cet aimable, habile et érotique pasticheur éphémère dont la mièvre élégance un peu surannée de troubadour tour à tour hellénisant et hébraïsant s'ingénie si curieusement à mêler le nouveau bric-à-brac romantique au vieux magasin des accessoires classiques, rien ne transparaît encore

1. Il était logique qu'en se plaçant à ce point de vue l'homme apparût parfois à Vigny supérieur à Dieu : « La question serait que l'homme est plus grand que Dieu, écrit-il à propos d'un projet de « poème » ou de « drame », en ce sens qu'il peut sacrifier sa vie pour un principe tandis que la divinité ne le peut pas ». « J'ai trop d'estime pour Dieu, écrit-il dans le même sens, pour craindre le diable. »

ou à peu près de cet épique moraliste stoïcien dont l'âpre austérité va bientôt imposer sa rude vertu à l'attention de tous. Soudain cette forte originalité s'annonce nettement dans l'*Ode au Malheur* (1818). Ce poème — sur l'intérêt ou la valeur duquel Vigny hésita longtemps, le supprimant en sa deuxième édition de 1829 pour le rétablir en sa troisième de 1841 — est bien de toutes ses œuvres de début si remarquablement impersonnelles la plus personnelle en son fond comme en sa forme, n'étaient quelques emprunts de détails[1]. « Si le malheur m'assaille de toutes parts et m'accable, moi, « fils de douleur », s'écrie en son orgueil naissant ce persécuté par persuasion, eh bien! soit : viens, ô gloire, par mes vers immortaliser mon malheur; car mon malheur est signe d'élection divine, et c'est là encore m'immortaliser moi-même. » Voilà certes un raisonnement bien byronien, presque même avant l'heure; chose curieuse, il coïncide exactement avec la crise de pessimisme qu'à cette même époque, et sous la même influence étrangère, traverse Lamartine et qu'il révèle si éloquemment en sa propre *Ode au Malheur*[2]. C'est mieux encore : la conception de cette œuvre, voire quelques vers, évoquent déjà certaines *Nuits* de Musset; bien plus, l'inspiration sinistre, le ton parfois brutal, le rythme court et dur anticipent

1. La personnification du Malheur semble, en effet, moins due à l'influence même de *Childe Harold* et de *Manfred* qu'à certain passage de *la Fiancée de Messine* que cite Mme de Staël (*De l'Allemagne*, II, ch. XIX) et dont Victor Hugo tire en cette même année son épigraphe pour l'*Ode sur la Mort du Duc de Berry* (cf. Estève, *op. cit.*, 368).

2. En ce « blasphème byronien », écrit sous l'influence manifeste de *Childe Harold* et plus tard intitulé *Désespoir*, se trouvent

jusqu'aux *Fleurs du Mal*. Baudelaire dut s'y découvrir un modèle; et le maître ne désavoua pas, du reste, ce disciple compromettant.

Le Malheur rôde, il nous épie,
Près de nos seuils épouvantés...
Où fuir?...
Au soleil et dans les ténèbres,
En tous lieux ces ailes funèbres
Me couvrent comme un noir manteau.
.... et ses mains livides
Sur mon cœur tiennent le couteau.

Il me parle dans le silence,
Et mes nuits entendent sa voix;
Dans les arbres il se balance
Quand je cherche la paix des bois;
Près de mon oreille il soupire;
On dirait qu'un mortel expire.
Mon cœur se serre épouvanté.
Vers les astres mon œil se lève,
Mais il y voit pendre le glaive
De l'antique fatalité.

En dépit du gracieux mouvement rythmique qui le parcourt (*Courez, jeunes beautés... dansez...*), le poème suivant, dont le mélange encore assez neuf d'observation réaliste et de clichés classiques, fit,

d'inoubliables paroles qui durent hanter la mémoire de l'auteur du *Mont des Oliviers* et de *la Maison du Berger* :

Levez donc vos regards vers les célestes plaines :
Cherchez Dieu dans son œuvre; invoquez dans vos peines
Ce grand consolateur:
Malheureux! sa bonté de son œuvre est absente;
Vous cherchez votre appui? l'univers vous présente
Votre persécuteur.
Héritiers des douleurs, victimes de la vie,
Non, non, n'espérez pas que sa rage assouvie
Endorme le malheur,
Jusqu'à ce que la Mort, ouvrant son aile immense,
Engloutisse à jamais dans l'éternel silence
L'éternelle douleur!

paraît-il, sensation à l'époque, *le Bal* (1818), si « moderne », à entendre Sainte-Beuve [1], si « éblouissamment beau », nous ramène en arrière, au contraire, au temps des Delille, des Soumet et des Guiraud, avec tout son faux luxe de fades épithètes, de métaphores fanées, de périphrases guindées, de mièvres grâces pédantesques. On croit y voir un grave jeune homme, trop semblable à l'auteur lui-même, qui, dans un vieux salon démodé de la Restauration, se prodigue, assez piteusement du reste, en froides minauderies et en prudhommesques conseils devant un groupe justement railleur de « folâtres » valseuses.

Autrement poignante, malgré son ton quelque peu mélodramatique, est *la Prison*, écrite en 1821 sous l'influence probable du *Prisoner of Chillon*, puis complètement remaniée en 1829. Là s'affirme le premier blasphème de Vigny : « Comment pourrais-je croire en votre Dieu, raisonne le Masque de Fer, moi qui, le plus innocent des hommes, ai toute ma vie tant souffert? » et, rebelle aux supplications du vieux prêtre attendri, l'incrédule raisonneur expire, comme plus tard le Loup, en un mutisme imperturbable.

« Dites : « Je crois en Dieu. » La mort vous est ravie.
— Laissez en paix ma mort : on y laissa ma vie. »

Ce farouche prisonnier n'en évoque-t-il pas un autre? Lisez le journal de 1832 : « Je sens sur ma tête, dit

1. Il est vrai que, plus tard, en 1864, sous l'influence des progrès accomplis ou de son hostilité croissante à l'égard de Vigny, il l'appelle « poésie de transition, qui cherchait à s'insinuer dans la vie, dans les sentiments et les mœurs du jour, en évitant toutefois le mot propre ». (*Nouv. Lundis*, VI, 406.)

Vigny, le poids d'une condamnation que je subis toujours, ô Seigneur! mais, ignorant la faute et le procès, je subis ma prison. J'y tresse de la paille quelquefois, pour oublier. » La condition humaine n'a point varié : la terre est toujours une prison inique ; seul, l'état d'âme varie : il oscille de l'imprécation irritée à la plainte dolente, de la révolte à la patience. — En apparente opposition, quoiqu'en réelle concordance, avec cette attitude indignée ou résignée, *le Trappiste* fait entendre dès octobre 1822 un premier appel au dévouement aveugle pour quelque noble cause (ici la cause légitimiste), dussent les maîtres, rois ou dieux, être injustes envers leurs héroïques victimes.

Hommes toujours déçus, j'en appelle à vous tous.
Interrogez vos cœurs, voyez autour de vous...
Amis, frères, amants, qui vous a donc appris [1]
Qu'un dévouement jamais dût recevoir son prix?

Supprimez une dernière profession de foi en Dieu et en la légitimité des rois, et vous voyez nettement se manifester ici, en son premier germe et sous son double aspect : endurance et dévouement, la double

1. Cette conception du devoir poussé jusqu'à l'abnégation à l'égard des rois, fussent-ils ingrats et traîtres, domine tout le roman de *Cinq-Mars*, auquel Vigny devait songer, sinon travailler, dès cette époque. Bassompierre refuse d'être enlevé à la soldatesque qui vient l'arrêter : « C'est par ordre du roi, dit-il ; nous devons respecter ses volontés ; gardez cette ardeur pour son service. » « Les héros » de Perpignan « sont bien mal récompensés ; pas une faveur, pas une question flatteuse ! — Cela ne nous empêchera pas de nous faire tuer demain, s'il le faut, dit le jeune Olivier en riant. » Ailleurs (II, 87) le roi trahit le sujet. Vigny, officier pauvre sans avancement, ne se considérait-il pas lui-même comme une victime de la sotte ingratitude des Bourbons?

moralité des *Destinées*. A l'iniquité du dehors répond l'abnégation du dedans; au pessimisme né des choses, le stoïcisme né de l'homme. Si le mal est au-dessus de nous, autour de nous, en nous-même, qu'importe, pourvu que vaillante soit notre volonté et claire notre intelligence? Ce mal universel, dominons-le, méprisons-le, subissons-le fièrement; même écrasés par lui, fût-il d'origine divine, nous valons mieux que lui. Contre tous les stupides assauts de la fatalité prévaut l'orgueil puissant.

Sans doute, malgré toute leur portée morale, en dépit des fortes descriptions imagées de l'un et des pathétiques visions hallucinées de l'autre[1], ces deux poèmes, le dernier surtout, n'en restent pas moins en leur pénible exécution manifestement médiocres; *Moïse* (1822), au contraire, est un pur chef-d'œuvre, une de ces magistrales créations que la perfection de la forme comme l'originalité du fond sauveront à jamais de l'oubli. Le pire des malheurs, y proclame Vigny, c'est la grandeur; eh! oui : quoi qu'en disent les vieux préjugés vulgaires, il n'est pire malédiction pour la créature que la prédilection même du Créa-

1. Ces deux vers ne bondissent-ils pas d'une saine allégresse :

> Dieu! qu'on doit être heureux parmi les matelots!
> Que je voudrais nager dans la fraîcheur des flots!

Par contre, inutile d'insister sur les faiblesses, les gaucheries, les puériles ou ambitieuses prétentions de ces œuvres lentes, obscures, avortées. En présence de si pénibles débuts, comment a-t-on pu affirmer que Vigny avait « le travail facile » ? L'énergique concision de ses meilleures œuvres vient, au contraire, de l'opiniâtreté acharnée de son labeur, de la persévérante contention de sa pensée; pour lui, surtout, il est vrai de dire que le génie est une longue patience. Quelle différence avec la facile quoique trop souvent vaine exubérance de Victor Hugo, de Lamartine et de Byron!

teur. Être l'élu de Dieu, c'est être l'exclu des hommes. « Il n'y a de bonheur que dans les voies communes », avait dit Chateaubriand ; « toute supériorité est un exil », répétait Mme Swetchine. Le malheur est la rançon du génie. Heureux donc les médiocres, comme le prêchent à l'envi l'Évangile et la science ! car à eux seuls appartient le repos sans souci, l'amitié sans contrainte, l'amour sans réserve ; à eux, en même temps que l'idéal royaume des cieux, les vulgaires jouissances de la terre ! Le « sage parmi les sages » voit « tarir ses espérances » ; le puissant parmi les puissants n'inspire que « l'effroi » ; « triste et seul en sa gloire », « l'homme de Dieu » passe « étranger » ici-bas, en exilé des cieux, toujours méconnu, plus redouté ou plus envié qu'admiré, tout au moins plus admiré qu'aimé, « pleuré » seulement hélas ! quand il n'est plus :

Que vous ai-je donc fait pour être votre élu ?
. . . .
Je suis très grand, mes pieds sont sur les nations ;
Ma main fait et défait les générations...
J'engloutis les cités sous les sables mouvants ;
Je renverse les monts sous les ailes des vents ;
Mon pied infatigable est plus fort que l'espace ;
Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe,
Et la voix de la mer se tait devant ma voix.
Lorsque mon peuple souffre, ou qu'il lui faut des lois,
J'élève mes regards, votre esprit me visite ;
La terre alors chancelle et le soleil hésite.
Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux ;
Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux...
Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,
Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche,
L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche ;
Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.
O Seigneur, j'ai vécu puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

Pour qu'un frêle lieutenant de vingt-cinq ans pût si superbement sortir de son chétif égotisme de petit noble brimé au lycée et de poète méconnu au régiment, pour qu'il pût dès ses premiers efforts atteindre à cette suprême création de paria surhumain qu'anime un souffle rival de celui qui soulève le puissant bloc de Michel-Ange, il a certes fallu un merveilleux concours de fugitives circonstances : il a fallu qu'en cet âge romantique, dans la grave et lucide et noble contemplation du jeune poète français, par une brève inspiration toute géniale, vînt s'unir à l'ample, abrupte, intense imagination de la vieille Bible des Hébreux l'âpre désespoir, ici plus concentré qu'impulsif, plus attendri qu'exaspéré, plutôt purifié que perverti, des Childe Harold et des Manfred d'un récent poète anglais [1]. Mais il a fallu

1. Depuis Rousseau et Gœthe, depuis le romantisme allemand, le vieux thème de la solitude et de la désolation de l'homme supérieur n'avait cessé de hanter l'imagination des poètes. « Si tu souffres plus qu'un autre des choses de la vie, disait Chactas à René, il ne faut pas t'en étonner : une grande âme doit contenir plus de douleurs qu'une petite. » Childe Harold et Manfred, tout comme les Conrad et les Lara, ne manquent pas non plus d'attribuer à leur géniale supériorité leur irrémédiable isolement et leurs infortunes extraordinaires. Moïse diffère toutefois du héros byronien. L'orgueilleux défi de ces rebelles intransigeants s'atténue ici en la plainte résignée d'un serviteur docile ; l'aspiration au repos final ne provient plus de l'exaspération des mauvais instincts ni d'un mortel mépris du genre humain ; ce n'est plus de l'égoïsme perverti par la haine ou par la satiété ; c'est la légitime détente d'un héroïsme trop longtemps exalté ; loin de vouloir fuir le pauvre troupeau des hommes au bonheur duquel il a voué des facultés plus qu'humaines, l'élu de Dieu n'envie point d'autre faveur que le sort commun, la paisible jouissance des biens ordinaires de la vie. L'injustice du Ciel en semble ici presque disparue. Dans ce calme purifiant, l'œuvre française ne gagne pas moins en noblesse morale qu'en dignité classique. — Ce sentiment si romantique de la solitude fatale de l'homme supé-

plus encore : il a fallu, selon une expression chère au poète, pour fondre tant d'éléments disparates et les cristalliser en « diamant pur », une secrète magie. Cette magie, c'est bien moins ici le prestige même de l'art, si imposant qu'il soit dès ce majestueux préambule où la sonorité orientale des mots escorte si noblement la marche ascendante du pasteur de peuples, que le pouvoir transfigurant d'une pensée lucide, celui de la claire raison mise au service de rêveries obscures. Une sorte de réfraction mentale ou, si l'on préfère, une sorte de mirage intellectuel semble tout à la fois amplifier et illuminer en un sublime type de Moïse romantique la maigre silhouette du pauvre Stello de caserne [1].

rieur et surtout du poète ne cessera pas, du reste, de se retrouver selon les tempéraments mêlé de résignation dans *les Solitudes* de Sully Prudhomme, particulièrement dans *la Mer* et *le Peuple s'amuse*, et aggravé d'exaspération dans *les Fleurs du Mal* de Baudelaire, particulièrement dans *l'Albatros* et *la Bénédiction*. Ajoutons que cette solitude morale dont les premiers romantiques faisaient le triste privilège de l'homme supérieur, en quelque sorte la rançon de son génie, leurs successeurs ne manqueront pas de l'attribuer à tous les hommes, si médiocres qu'ils soient, et naturellement aux égoïstes surtout dont elle est, en effet, l'apanage légitime. Flaubert montre bien chez Mme Bovary comme chez Frédéric Moreau toute la prétentieuse banalité de cette exagération romantique; les tristes héros de Maupassant et de bien d'autres romanciers contemporains ne s'en targuent pas moins béatement.

1. Sainte-Beuve a un bien joli développement sur cette inconsciente « transmutation de la vérité » dans l'âme idéaliste de Vigny qui, « comme l'alchimiste, fait de l'or avec de la terre, du diamant avec le charbon ». « Il est des sources dites autrefois merveilleuses, dans lesquelles, si l'on plonge une baguette, un rameau vert, on ne les retire que chargés de sels brillants et à facettes, d'aiguilles diamantées d'incrustations élégantes et bizarres : c'est à croire à une magie, à un jeu de la nature. L'esprit de Vigny ressemblait à ses sources : on n'y introduisait impunément aucun fait, aucune particularité positive, aucune

Maladif, Vigny a trop de sensibilité pour ne point subir la hantise de son mal; gentilhomme, trop de dignité pour faire étalage de souffrances intimes: penseur, trop de raison pour ne point leur découvrir un aspect commun à tous les hommes; poète, assez d'imagination pour revêtir sentiment et raisonnement intimement unis d'une impérissable forme esthétique. Il souffre, il pense, il crée : émotion personnelle, idée générale, image poétique, voilà pour lui les trois phases de toute genèse esthétique. Un lyrisme indirect qui prête aux plus impersonnelles manifestations les plus personnelles inspirations, voilà l'unique voix sans cesse transposée de ce prétendu prisonnier à vie qui, du fond de son imaginaire tour d'ivoire, gémit si éloquemment sur l'immensité d'infortunes nées de ses propres illusions. Durant toute son existence, en prose comme en vers, sur la scène comme en ses livres, cet égoïste raisonneur ne cessera de dégager ainsi de ses plus douloureuses épreuves sentimentales de froides conceptions qu'un art laborieux animera en vivants symboles. Toujours invisible en ses œuvres, Vigny n'en est jamais absent; sous les masques épiques ou dramatiques de ses héros, c'est lui partout, lui toujours. Le plus romantique des romantiques en son fonds malade, il en est par son art impassible le plus classique [1].

anecdote réelle; elles en ressortaient tout autres et méconnaissables pour celui même qui les y avait fait entrer. L'idée lui faisait nuage et lui cachait tout. » On voit pourtant qu'en dépit de toute la finesse et de toute la justesse de cette analogie psychologique, Sainte-Beuve, comme la plupart des contemporains de Vigny, s'aveugle sur la force et la grandeur de son génie pour ne voir en lui que de l'élégant, du délicat et du joli.

1. Jusqu'en 1838, c'est-à-dire jusqu'au temps des *Destinées*,

On ne peut pas longtemps, il est vrai, fût-on un Vigny, demeurer dans la trop pure atmosphère de ce Sinaï où s'opèrent les plus nobles des enchantements et aussi des désenchantements humains : bien vite il en faut redescendre. Trop exalté par la plupart des critiques d'autrefois et en particulier par Théophile Gautier qui le proclame « le plus beau poème, le plus parfait peut-être de la langue française », le mystère d'*Eloa* (1823), « d'une élévation si pure », à en croire également Sainte-Beuve [1], nous précipite

Vigny ne cessa de préférer à toutes ses autres œuvres ce poème juvénile. Ses termes mêmes révèlent assez tout ce qu'il y sentait encore de personnel : « Aucun d'eux, écrivait-il à sa traductrice anglaise, n'a encore dit toute mon âme; mais, s'il y en a un que je préfère aux autres, c'est *Moïse*. Je l'ai toujours placé le premier... Ce grand nom ne sert que de masque à un homme de tous les siècles et plus moderne qu'antique : l'homme de génie las de son éternel veuvage et désespéré de voir sa solitude plus vaste et plus aride à mesure qu'il grandit. Fatigué de sa grandeur, il demande le néant. » (*Revue de Paris*, 1er sept. 1897.)

1. Sainte-Beuve ajoute : « Rappellerai-je au siècle ingrat ce poème trop peu compris, dans lequel notre langue a pour la première fois appris à redire, sans les profaner, les secrets des chérubins? » Et il ajoutera encore trente-six ans plus tard (1864), non sans mélange de raillerie : « On n'avait pas encore en français, si l'on excepte quelques beaux endroits des *Martyrs*, d'aussi éclatants produits d'un art pur et désintéressé ». Voici le fameux passage que Hugo en 1824 écrivit dans *la Muse Française* et appliqua plus tard en 1834 au *Paradis Perdu* : « Si jamais composition littéraire a profondément porté l'empreinte ineffaçable de la méditation et de l'inspiration, c'est ce poème. Une idée morale, qui touche à la fois aux deux natures de l'homme; une leçon terrible donnée en vers enchanteurs; une des plus hautes vérités de la religion et de la philosophie développée dans une des plus belles fictions de la poésie; l'échelle entière de la création parcourue depuis le degré le plus bas; une action qui commence par Jésus et se termine par Satan; la sœur des anges entraînée par la curiosité, la compassion et l'imprudence jusqu'au prince des réprouvés : voilà ce que présente *Eloa*, drame simple et immense, dont tous les ressorts sont des sentiments, le tableau

de ces hauteurs sereines en un monde vraiment inférieur dont les platitudes, les confusions et les invraisemblances, loin d'être célestes ou terrestres, ne possèdent pas même la sombre beauté des lieux infernaux. La conception philosophique d'*Eloa* est pourtant plus sublime encore que celle de *Moïse*, puisque le moraliste exalte l'absolu dévouement de soi par pure pitié au plus malheureux des êtres, c'est-à-dire au plus méchant :

Le plus beau don, c'est nous-mêmes.

La traduction symbolique n'est pas moins belle : née d'une larme du Christ, l'ange de la pitié aime Satan. Par malheur, c'est l'artiste qui trahit à la fois le poète et le penseur. Le Lucifer de Vigny, moins miltonien certes que byronien, parfois même plus voisin de Lalla-Rookh ou de Namouna que de Manfred, n'apparaît trop dès le début qu'en fastidieux don Juan, dont les fausses élégances sont bien moins dignes des tragiques cercles de Dante que des voluptueux paradis de Mahomet tout peuplés de lascives houris.

Le jeune homme inconnu mollement s'appuyait
Sur ce lit de vapeurs qui sous son bras fuyait.
Sa robe était de pourpre et, flamboyante ou pâle,
Enchantait les regards des teintes de l'opale...
Des diamants nombreux rayonnent avec grâce
Sur ses pieds délicats qu'un cercle d'or embrasse;
Mollement entourés d'anneaux mystérieux,
Ses bras et tous ses doigts éblouissent les yeux [1].

magique qui fait graduellement succéder à toutes les teintes de lumière toutes les nuances de ténèbres : poème singulier qui charme et qui effraie. »

1. En passant, remarquons toutefois que Vigny ne manque pas

Quoi d'étonnant si, dupe d'un si fade enjôleur, la séraphique Eloa, dont tout le pauvre être éternellement rêveur[1] n'est qu'un fragile tissu d'inconsistantes métaphores (voir son portrait au premier chant), en oublie ses héroïques desseins et, naïve Marguerite des cieux, ou plutôt, pour être fidèle à ses origines britanniques, falote Adah d'un Caïn

de prêter à Satan ce mystérieux pouvoir fascinateur, semblable, paraît-il, à celui de l'œil du serpent pour la colombe, que Byron avait déjà attribué à son Lucifer dans *Caïn* comme à son Giaour. Combien, sous l'influence des épidémies littéraires, cette attraction malfaisante du héros byronien correspondait alors dans la réalité avec la faiblesse attendrie des Eloa ou des Adah, un aveu de Mme de Rémusat le prouve assez : « J'ai vu lord Byron; il me charme. Je voudrais être jeune et belle, sans liens; je crois que j'irais chercher cet homme pour tenter de le ramener au bonheur et à la vertu; à la vérité, je crois que ce serait aux dépens de la mienne. Il doit y avoir bien de la souffrance en son âme, et vous savez que la souffrance m'attire toujours. » (*Corr. de Ch. de Rémusat*, VI, 202.)

1. Il est remarquable que le caractère tristement rêveur d'Eloa est précisément celui de Vigny. « Elle apprit à rêver, » dès qu'elle connut le malheur et, semble-t-il, *parce qu'*elle connut le malheur, comme si la rêverie était uniquement fille de la douleur. A cette triste rêverie rien ne peut l'arracher, ni les joies du Ciel, ni les tribulations de la Terre.

Toujours dans la suite un rêve lui montrait
Un ange malheureux qui au loin l'implorait.

Aussi veut-elle fuir enfin, lorsque

Les cantiques sacrés troublaient sa rêverie,

et

Chercher quelque nuage où dans l'obscurité
Elle pourrait du moins rêver en liberté.

Or, Vigny parle justement vers cette époque de « son âme bien jeune encore, ouverte à toutes les sympathies et comme amoureuse de ses douleurs fictives ». « Je me mis à rêver, ajoute-t-il, avec un attendrissement qui, je ne sais pourquoi, était douloureux. » (*Grandeur et Servitude militaires*, 127, 128.)

sans prestige, succombe piteusement, en d'inconséquentes coquetteries, à de fâcheuses concupiscences imprévues?

Il disait; et bientôt, comme une jeune reine
Qui rougit de plaisir au nom de souveraine
Et fait à ses sujets un geste gracieux,
Ou donne à ses transports un regard de ses yeux,
Eloa, soulevant le voile de sa tête,
Avec un doux sourire à lui parler s'apprête,
Descend plus près de lui, se penche, et mollement
Contemple avec orgueil son immortel amant.
Son beau sein,... etc.

Qu'est donc devenu en cette « molle » défaite des sens cette divine pitié du cœur tant prônée au début? Où donc la sainte abnégation rédemptrice? Le grave poète et sa céleste héroïne ne s'oublient-ils pas trop longuement en ces perfides bosquets d'amour, aussi peu dignes de l'Enfer que des Cieux? Le lent récit a beau prodiguer en son cours inégal et trop souvent interrompu de nobles pensées, des traits énergiques, des nuances délicates :

Elle tombait déjà : car elle rougissait...

L'homme qui gémit trouve la solitude...

Je suis moins criminel puisque je l'aime encore...

Des anges au chaos allaient puiser des mondes...

L'Aigle des Asturies
Monte aussi vite au ciel que l'éclair en descend...

Dans un fluide d'or il nage puissamment...
L'ombre écoute un mystère avec recueillement [1].

1. Ces deux derniers vers, l'un par sa vigueur et son éclat, l'autre par son ton sibyllin, n'évoquent-ils pas déjà le Hugo de *la Légende des Siècles*? Hugo a, du reste, repris le sujet d'*Eloa* dans *la Fin de Satan*, comme Lamartine le reprit dans *la Chute d'un Ange*, et leur propre façon de concevoir et d'exécuter montre

En dépit de tant de beautés éparses, que de hors-d'œuvre disparates! que de fastidieuses descriptions! que de comparaisons oiseuses! que de vers faibles ou pénibles! Les fameux morceaux de bravoure : le Colibri, Evir-Coma, l'aigle blessé, détonnent en un ensemble si hétéroclite [1].

Si pénible morcellement ne trahit-il pas dès cette date le vice radical de Vigny? c'est-à-dire une impuissance native à soulever, à manier, à amalgamer d'amples et complexes matières. Un irrémédiable manque de souffle paralyse le poète et le tient suspendu entre terre et cieux; il lui faudrait, pour le soutenir, une inspiration jaillissant des plus intimes profondeurs de sa sensibilité émue [1]. Son égotisme,

assez la différence de leur génie. De même, exaltant tout ce satanisme latent, Leconte de Lisle personnifie en son *Qaïn* l'humanité souffrante en révolte contre les injustices d'un Dieu jaloux.

1. Sainte-Beuve semble avoir été le premier à remarquer que la description du colibri, si « éblouissante de ton, de touche, et d'une magnificence élégante que la poésie française n'avait point connue jusqu'alors », est en grande partie faite d'après l'*Atala* de Chateaubriand, auquel Vigny emprunte « tous les noms d'arbres les plus harmonieux, les plus doux à l'oreille ». M. Dupuy y voit, ainsi que dans le passage d'Evir-Coma, « un morceau de rapport, une sorte de carton préparé d'avance, dont le poète n'a dû faire usage qu'assez longtemps après l'avoir exécuté ». C'est fort vraisemblable : la facture générale du poème n'évoque que trop des idées de marqueterie et même de mosaïque.

2. Il n'est que trop juste de dire toutefois que, comme Lamartine dans *la Mort de Socrate*, Vigny dut se croire autorisé par l'exemple même de Byron à user et abuser de ce développement fragmentaire par couplets inégaux qui ne convient que trop à son souffle haletant. Il y a recours dès la composition d'*Héléna*: on le retrouve jusque dans *la Maison du Berger*. Ici encore on peut mesurer toute la différence qu'il y a entre la pénible juxtaposition, faite à froid en quelque sorte, de tous ces morceaux de rapport et l'aisance, l'abondance, l'exubérance même des ardentes improvisations byroniennes ou lamartiniennes.

même caché, fait sa force; vient-il à manquer, sa voix hésite et défaille ou se tait. Lente du reste, et pénible fut, nous le savons, la genèse de ce plus long de ses poèmes définitifs. Né dans les Vosges, d'abord baptisé Satan, puis ballotté à travers toute la France, tour à tour abandonné et repris pendant des mois, finalement menacé de male mort par les boulets espagnols [1], ce chétif enfant, d'autant plus cher au poète qu'il était plus malmené et plus mal venu, ne fut pas moins victime, pour comble de

1. « Écrit dans les Vosges en 1823 » porte l'édition de 1829. « J'écrivis une partie d'*Eloa* à Strasbourg, ajoute un manuscrit inédit de Vigny (E. Dupuy, *op. cit.*, 298). Elle traversa avec moi la France, tandis qu'étant un jeune capitaine blond je marchais à la tête de ma compagnie, et je la portais en moi, ne sachant où poser ma tête pour l'ouvrir, et en faisant sortir cette petite déesse tout armée dont la vue intérieure me ravissait. Je fus malade à Bordeaux et je prolongeai ma convalescence pour avoir le temps d'achever mon poème. » A Victor Hugo il écrit encore de Bordeaux, dans l'attente de son départ pour l'Espagne : « J'ai fini *Satan*; j'avais le pressentiment de notre départ et me suis enfermé un mois pour cela. Je le crois supérieur à tout ce que j'ai fait: ce n'est pas dire beaucoup, mais c'est quelque chose pour moi. Cette composition s'est beaucoup étendue sous mes doigts, elle renferme d'immenses développements. Il y a encore deux lacunes; j'espère avoir le temps de les remplir ici avant le jour de départ... Si les boulets ne respectent pas le poète, je vous prie de faire imprimer *Satan* à part et tel qu'il est, sans corrections... Les lacunes seront remplies en prose que j'y mettrai si je n'ai pas le temps. » Le changement de titre et partant le déplacement d'intérêt qu'implique la substitution d'*Eloa* à *Satan* caractérise bien l'âme plus délicate que violente de Vigny : la pitié et la tendresse l'emportant chez lui sur la haine et la fureur, il devait fatalement se complaire dans la peinture de la plus douce et la plus frêle de ces deux victimes de Dieu : de byronien par contagion, il redevient par nature racinien. Vigny satanique a donc beau vouloir se venger de Dieu en divinisant le mal : l'âcreté du virus byronien ne saurait longtemps contracter en rictus diabolique l'expression naturellement « séraphique » de son pâle visage de rêveur.

malheur, d'influences contradictoires que de préoccupations discordantes : Chateaubriand, Byron, Milton, Klopstock, Moore, Ossian même, voire Shakespeare, se sont tour à tour disputé sa formation [1]. Réjouis-

1. M. Dupuy a fort bien montré l'idée première du poème dans un passage du *Génie du Christianisme* et le nom même d'*Eloa* dans une citation de la *Messiade* de Klopstock par Chateaubriand à propos de l'ange mystique que « l'Éternel nomme Elu et le ciel Eloa ». Il a encore indiqué certaines traces de Milton dans l'invocation à la Pudeur, dans la comparaison d'Eloa avec la villageoise qui se mire dans les eaux de la fontaine et dans l'éloge des voluptés nocturnes. Il a en outre signalé, en même temps que certaines réminiscences de *Caïn*, l'influence de Byron sur la conception même de Satan et d'Eloa. Mais si tout l'affaiblissement des caractères épiques et tout l'affadissement de maints passages ne tiennent pas à la nature même de Vigny, pourquoi ne proviendraient-ils pas de l'influence amollissante des *Amours des Anges* de Thomas Moore, œuvre analogue qui a précisément ces défauts? Or, Vigny appréciait Moore, auquel il doit *le Bateau*, tiré d'une des *Mélodies Irlandaises*. Enfin, si fugitives qu'elles soient, l'influence d'Ossian n'est guère contestable non plus dans le passage d'Evir-Coma (chant II), et celle du Shakespeare des féeries dans le langage de Lucifer attribuant à Eloa certaines des fonctions aériennes de Puck et d'Ariel :

Vas-tu...
... troublant les amants d'une crainte idéale,
Leur montrer dans la nuit l'aurore boréale,
Partager la rosée aux calices des fleurs,
Ou courber sur les morts l'écharpe aux sept couleurs?

A ce propos, signalons encore l'influence d'Ossian dans ce beau passage de *la Veillée de Vincennes* où Vigny décrit « les mobiles images » en lesquelles son imagination visuelle traduit « les mobiles modulations des voix » (*Servitude et Grandeur militaires*, 127). — Cette note était écrite lorsque nous fut signalé l'excellent article de M. Baldensperger dans le *Modern Language Review* (july 1906) à propos de l'influence de Thomas Moore sur Vigny : l'auteur y montre, avec la plus parfaite précision de faits et de dates, combien était grand le prestige de Thomas Moore dans les salons aristocratiques de Paris de 1819 à 1822, combien il est vraisemblable que dans l'un d'eux, chez la duchesse de Broglie, par exemple, Vigny se soit, comme Lamartine, rencontré avec lui. En outre, *the Loves of the Angels*, paru en jan-

sons-nous donc, bien loin de nous plaindre, puisque à tant d'avatars successifs l'originalité native du poète a pu çà et là survivre éclatante : dans l'invocation à la Pudeur, par exemple, dans le repos d'Eloa, et surtout en cette merveilleuse évocation des voluptés nocturnes vraiment digne du *Paradis perdu* :

« Je suis celui qu'on aime et qu'on ne connaît pas.
Sur l'homme j'ai fondé mon empire de flamme,
Dans les désirs du cœur, dans les rêves de l'âme.
Dans les désirs du corps, attraits mystérieux,
Dans les trésors du sang, dans les regards des yeux.
C'est moi qui fais parler l'épouse dans ses songes;
La jeune fille heureuse apprend d'heureux mensonges.
Je leur donne des nuits qui consolent des jours,
Je suis le roi secret des secrètes amours;
J'unis les cœurs, je romps les chaînes rigoureuses,
Comme le papillon sur ses ailes poudreuses
Porte aux gazons émus des peuplades de fleurs,
Et leur fait des amours sans périls et sans pleurs.
J'ai pris au Créateur sa faible créature;
Nous avons, malgré lui, partagé la nature :
Je la laisse, orgueilleuse des bruits du jour vermeil,
Cacher des astres d'or sous l'éclat d'un soleil.
Moi, j'ai l'ombre muette, et je donne à la terre
La volupté des soirs et les biens du mystère [1].

En ces deux poèmes si inégaux de mérite, dans le premier où sentiment, pensée et symbole sont si

vier 1823, fut dès le mois de juillet suivant traduit en français par Mme (Swanton-)Belloc. En dehors de nombreux et très légitimes rapprochements de textes, M. Baldensperger signale d'incontestables ressemblances dans le ton, le décor et la conception même des deux œuvres : il n'est guère niable, du reste, qu'à cette date l'afféterie, le faux brillant, le fade orientalisme du poète de *Lalla-Rookh* n'étaient que trop conformes au goût encore peu sûr de Vigny.

1. Les sept derniers vers du passage suivant, comme l'a remarqué M. Estève, contiennent quelques réminiscences de *Manfred* (I, 1), de même que l'avant-dernier vers du poème français rappelle encore le début du drame anglais.

harmonieusement unis, comme dans le second où les dissonances artistiques trahissent l'inconsistance logique, le blasphème n'en persiste pas moins, plutôt inhérent, il est vrai, qu'apparent : sont également victimes de Dieu, entrevoit-on, ses élus comme ses victimes, ceux qui se dévouent comme ceux qui désobéissent. Les chœurs célestes ont beau chanter :

Gloire dans l'univers, dans le temps, à celui
Qui s'immole à jamais pour le salut d'autrui;

cette morale d'abnégation, apparemment plus humaine, à en croire Vigny, que divine, ce ne sont pas les bons anges amis de Dieu, « toujours prudents et toujours sages », qui la mettent en pratique, ce sont ses victimes, hommes sacrifiés ou anges perdus. La vraie bonté n'est pas au Ciel, mais partout ailleurs, sur terre et jusqu'aux Enfers; la créature apparaît dès maintenant supérieure au Créateur.

Dans *le Déluge* (« écrit à Oloron en 1823 »)[1], —

1. L'influence du beau drame de Byron, *Heaven and Earth*, dont on trouve quelque trace dans *Eloa*, se fait profondément sentir dans *le Déluge* de Vigny. « Qu'est-ce que *le Déluge*, dit M. Ernest Dupuy (*op. cit.*, p. 353), sinon la mise en œuvre, sous la forme du récit epique, d'une partie des éléments du drame de Byron qui a pour titre : *le Ciel et la Terre*? Dans une des scènes de ce drame, Japhet voudrait sauver deux femmes qui ont aimé des anges et qui, pour ce crime contre nature, si belles qu'elles soient, sont condamnées. « Fils! Fils! s'écrie l'implacable Noé, si tu veux éviter de partager leur perdition, oublie qu'elles existent; tandis que toi, tu dois être le père d'un monde nouveau, d'un monde meilleur. — Japhet. Laisse-moi périr avec celui-ci et avec elles. » Tout ce qui n'est pas pure description dans *le Déluge* d'Alfred de Vigny est la mise en action de cette parole de Japhet : c'est la partie intéressante du poème. » En cette partie descriptive même, la supériorité de Byron est écrasante. Ici plus encore qu'ailleurs on peut remarquer combien le poète anglais surpasse le poète français par la passion, le pathétique, l'abondance des

long poème bien froid jusqu'en ses plus hardies conceptions, presque incolore en ses plus vigoureuses descriptions, monotone même à force de laconisme et de régularité rythmique [1], — le conflit va toujours s'aggravant entre l'homme et la divinité : l'éternelle question du mal s'y pose avec une netteté qui n'admet plus d'équivoque. « Serait-il dit, se demande Vigny dès l'épigraphe dans les termes mêmes de la Genèse, que vous fassiez mourir

mots, des images, des sentiments, bref par toute une riche vitalité. Le poète français, qui ne le cède en rien pour la clarté de l'intelligence et la pureté de l'art, semble éternellement paralysé par une certaine pauvreté de l'imagination, de la parole et, au fond, des sens; il a l'air d'un puissant penseur qui, frappé de mutisme partiel, manque d'interprète.

1. Voici pourtant quelques beaux vers, dont la concision même ne fait qu'ajouter à l'ampleur des images et à la gravité de la pensée :

Les mortels savaient tout, et tout les affligeait...
L'amour survivait seul à la beauté bannie...
Le crime universel s'élevait jusqu'aux cieux :
Dieu s'attrista lui-même et détourna les yeux...
La terre va mourir sous des eaux éternelles,
Et l'ange en la cherchant fatiguera ses ailes.

(Cf. Byron : Angels shall tire their wings, but find no spot...)

Toujours succédera, dans l'univers sans bruits,
Au silence des jours le silence des nuits...
L'aigle tomba des airs, repoussé par la nue...
Les vents, sans résistance, étaient silencieux ;
La foudre, sans échos, expirait dans les cieux ;
Les cieux devenaient purs, et, réfléchis dans l'onde,
Teignaient d'un azur clair l'immensité profonde.

Il y a, à coup sûr, en ces passages et bien d'autres une clarté de pensée, une précision de langage, une pureté de lignes, bref quelque chose de net, de défini, de lumineux auquel n'atteint guère toute la fougue tumultueuse d'un Byron fulgurant dans la tempête; en cela Vigny n'est pas seulement classique; il est latin, il est grec même. Une clarté de soleil illumine le ferme contour de ses meilleures œuvres.

le juste avec le méchant? » et par la bouche du messager des cieux vient cette désespérante réponse :

La mort de l'innocence est pour l'homme un mystère;
Ne t'en étonne pas, n'y porte pas les yeux.
La pitié du mortel n'est point celle des Cieux :
Dieu ne fait point de pacte avec la race humaine.
Qui créa sans amour fera périr sans haine[1].

Loin de détourner les yeux, Vigny, « des secrets divins se faisant une étude », ne cessera plus guère de les fixer sur cet odieux mystère qui met en conflit son cœur et sa raison. Pourquoi le Tout-Puissant n'est-il pas aussi le Très-Sage et le Très-Bon? Pourquoi a-t-il créé un monde dont les iniquités non moins que les criantes imperfections sont pour ses créatures une source de souffrances en même temps qu'un sujet de scandale? Pourquoi sa justice n'est-elle pas notre justice, sa raison notre raison? Y a-t-il donc deux vérités? Héritier de l'individualisme intellectuel et du rationalisme absolu du XVIIIe siècle,

1. Dans *le Déluge* comme dans *la Fille de Jephté*, dans *Stello* (173-178) comme dans *Servitude et Grandeur militaires* (104), Vigny s'en prend aux théories forcenées, aux « sophismes métaphysiques et énigmatiques, » aux « dogmes de fer » de cet « Esprit sombre et falsificateur » qui, tout « empanaché d'oracles foudroyants », grondait « comme un orage prophétique autour de la France révolutionnaire, » Joseph de Maistre. « Le Ciel ne peut être apaisé que par le sang, lui fait dire Stello, l'effusion du sang est expiatrice... L'innocent peut payer pour le coupable et sauver la nation... La Croix atteste le salut par le sang... A la Rédemption du Christ doivent s'ajouter des rédemptions humaines... La Terre, continuellement imbibée de sang, n'est qu'un autel immense où tout ce qui vit doit être immolé sans fin jusqu'à l'extinction du mal! » Il va de soi qu'une conception aussi outrée de « la substitution des souffrances expiatoires » ne put qu'exaspérer l'hostilité primitive de Vigny à l'égard d'une divinité ainsi envisagée en bourreau sanguinaire.

adversaire acharné du dogmatisme fanatique de Joseph de Maistre, Vigny ne cherche de solution qu'en son moi conscient dont il fait la mesure de toute chose ; déchirant tout pacte céleste, ce sceptique contempteur d'une création où s'étalent le mal et le malheur humilie toute loi divine devant la seule loi humaine. Déjà même l'ironie de ces vers et surtout l'imprécation du dernier ne trahissent-elles pas l'hostilité naissante d'une fière solidarité humaine à l'encontre de tout égoïsme religieux né de la peur?

Prie, et seul, sans songer au destin des mortels,
Tiens toujours tes regards plus haut que sur la terre...
Ah ! louons l'Eternel : il punit, mais rassemble...
De ton lâche salut je refuse l'exil.

Bien plus, l'énigmatique silence de la divinité :

Et l'arc-en-ciel brilla, tout étant accompli,

en réponse au cri si plein d'abnégation, au « dernier cri du dernier des humains » :

Recevez-là, mon père, aux voûtes éternelles,

ne semble-t-il pas dès maintenant provoquer le silence rebelle de l'homme plus tard muet à son tour au *Mont des Oliviers*? En cette première période la Nature toutefois apparaît souriante encore à celui qui bientôt ne verra plus en elle que l'insensible instrument des malédictions divines :

La terre était riante en sa fleur première...
Et la beauté du monde attestait son enfance...
Comme la terre est belle en sa rondeur immense !

Et pourtant, quatre vers expriment déjà en leur si simple majesté toute cette mélancolie des aurores

qui ne tardera pas à étreindre si fort le cœur du poète désolé :

> Le soleil, dévoilant sa figure agrandie,
> S'éleva sur les bois comme un vaste incendie;
> Et la terre aussitôt, s'agitant longuement,
> Salua son retour par un gémissement [1].

A cette croissante hantise du mal Vigny échappe quelque peu en un romantique poème d'amour et de mort, *Dolorida* (« écrit en 1823, dans les Pyrénées »), curieux mélange de fade mièvrerie et d'énergique passion, de superficielle couleur locale et de pathos mélodramatique, où s'amalgament étrangement les apports disparates de Théocrite et de Byron, de Delille, de Millevoye et d'Émile Deschamps [2]. Par delà les réalistes Espagnes de Mérimée, le romantisme naissant de Vigny s'achemine un moment vers les truculentes Castilles de Victor Hugo et de Théophile Gautier, vers les conventionnelles Anda-

1. Cf. *Stello*, 87, et plus loin, p. 238.
2. La périphrase à la Delille entre autres :

> ... et bien du temps a fui
> Depuis que sur l'émail, dans les douze demeures,
> Ils suivent le compas qui tourne avec les heures,

est vraisemblablement une réminiscence, ainsi que l'a signalé M. Ernest Dupuy (*op. cit.*, 307), de *la Maison abandonnée* de Millevoye :

> L'aiguille qui du temps, dans ses douze demeures,
> Ne marque plus les pas, ne fixe plus le cours,
> Laisse en silence fuir les heures.

De même, le deuxième couplet rappelle le premier chant de *Childe Harold*. « Il méditait, dit du reste Lamartine, un poème sur le mode amer et mystérieux de lord Byron : *Dolorida*. » (*Souvenirs et Portraits*, III, 146.) Et l'auteur du *Dernier Pèlerinage de Childe Harold* ne semble pas s'être moins souvenu de *Dolorida* que du poème anglais lorsqu'il décrit la chambre de Léna. Ajoutons que *Dolorida* fut laborieusement retouchée en 1826 et en 1829.

lousies de Musset. En ce langage un peu trop convenu surgissent pourtant de beaux vers et de fortes pensées :

La mort n'est que la mort et n'est pas la vengeance...
Je jure que jamais mon amour égarée
N'oublia loin de toi ton image adorée;
L'infidélité même était pleine de toi :
Je te voyais partout entre ma faute et moi,
Et sur un autre cœur mon cœur rêvait tes charmes,
Plus touchants par mon crime et plus beaux par tes larmes.

La Fille de Jephté (« écrite en 1824 ») a beau être suggérée par un passage du *Génie du Christianisme*; elle a beau être influencée par l'imitation d'une des *Mélodies hébraïques* de Byron [2]; elle a beau même garder l'empreinte d'une main fidèle aux procédés de Chénier; en dépit de toute la couleur et de toute l'harmonie locales prodiguées en mots sonores ou en images pittoresques, l'obsession morale propre à Vigny y revient; elle domine tout ce beau poème d'un pathétique si sobre et si puissant; cette fois la guerre impie est franchement déclarée :

Seigneur, vous êtes bien le Dieu de la vengeance;
En échange du crime il vous faut l'innocence.
C'est la vapeur du sang qui plaît au Dieu jaloux!
Je lui dois une hostie, ô ma fille! et c'est vous!

De nouveau, pourtant, Vigny se détourne encore de ses préoccupations religieuses pour se divertir en

1. Comme l'a indiqué M. Estève, le rythme nouveau en poésie française de *la Fille de Jephté* semble bien imité des *Hebrew Melodies*: il dut plaire à Vigny, puisqu'on retrouve ces stances de quatre vers à rimes plates dans *le Cor*, *la Neige*, l'invocation à la Grèce (*Hélèna*, II) et même dans le fragment *Sur la mort de Byron* (*Muse Française*, 1824).

des contes et ballades archaïques : *le Cor* (« écrit à Pau en 1825 »), où dans le pittoresque paysage des Pyrénées l'inspire dignement l'une des plus nobles légendes patriotiques de la France ; *la Neige* (1830), dont le mélodieux début, en dépit du récit pénible qui suit, évoque si délicieusement le doux pays des rêves[1] ; *la Frégate « la Sérieuse »* (« écrite à Dieppe en 1828 »), où le poète mêle assez froidement à des réminiscences de Byron et même de Campbell les souvenirs de son propre aïeul maternel ; enfin *Madame de Soubise* (« écrite en Beauce en 1828 »), étrange écho goguenard de la Ligue et de la Saint-Barthelémy ; tous poèmes éminemment romantiques, à coup sûr[2], où le grave penseur se livre inopinément, avec une vigueur, une habileté et parfois une grâce aussi méritoires qu'imprévues, à toutes sortes de tours de force prosodiques : rimes[3] et rythmes compliqués, répétitions de mots et parallélismes de cons-

1. Le sujet de *la Neige* avait été traité par Millevoye en 1822 dans son long poème *Emma et Eginhard*.

2. *Le Cor* et *la Neige* sont *romantiques* surtout dans le sens un peu superficiel que Vigny donnait encore à ce mot en 1846 dans son *Discours de réception à l'Académie française* : « Il avait toujours (?), dit-il, exprimé le sentiment mélancolique produit dans l'âme par les aspects de la nature et des grandes ruines, par la majesté des horizons et les bruits indéfinissables des belles solitudes. » Vigny n'oublie pas seulement toute la réforme artistique à laquelle ici même il s'efforça de prendre part : il oublie encore tout le mal du siècle dont son âme était si profondément atteinte et dont son œuvre entière offre des symptômes si caractéristiques.

3. Malgré ces intermittents efforts pour combiner savamment les rimes, Vigny ne fut jamais très difficile dans le choix de leurs sonorités, quelques-unes étant particulièrement faibles : par exemple, un beau *lis* rime avec les *plis* (*Eloa*, I) ; les *tapis*, avec le *lapis* (*la Femme adultère*, I) ; *lotus*, avec *revêtus* (*la Dryade*) ; *mer*, avec *nommer* (*la Sérieuse*) ; *minarets*, avec *forêts* (*Paris*).

tructions[1]; l'humour même, plein de rondeur et d'entrain chez le vieux loup de mer comme chez le

1. C'est sans doute à l'imitation de la poésie anglaise et surtout des ballades anglaises que ces quatre œuvres doivent non seulement ce mélange si savoureux d'humour et de pathétique que nous signalons plus haut, mais encore et surtout cet emploi si caractéristique des répétitions de mots et des parallélismes de construction. On sait que c'est là un double procédé de prosodie très primitive qu'ont repris avec un charme et une variété infinie, de l'autre côté de la Manche ou de l'Atlantique, tous les auteurs de ballades modernes, depuis Coleridge, Walter Scott, Byron et Poe pour la première période jusqu'aux préraphaélites, Rossetti, Tennyson et Swinburne pour la dernière. En France, Baudelaire aussi les tenta à l'imitation de Longfellow et surtout de Poe. En voici les principaux exemples chez Vigny. En trois de ces ballades, le début qui donne le ton à l'ensemble, qui en est comme le *leitmotiv* sentimental, revient à la fin en refrain partiel ou modifié, en écho lointain d'un très grand charme.

J'aime *le son du cor*, le soir, *au fond des bois*.
. . . .
Dieu! que *le son du cor* est triste *au fond des bois!*
Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter *des histoires*,
Des histoires du temps passé,
Quand les branches d'arbre sont noires,
Quand la neige est épaisse, et charge un sol glacé!
Quand seul dans un ciel pâle un peuplier s'élance,
Quand sous le manteau blanc qui vient le cacher
L'immobile corbeau sur l'arbre se balance,
Comme la girouette au bout du long clocher!

(Les quatre premiers vers de cette strophe initiale sont seuls répétés à la fin de *la Neige*, dont ils encadrent ainsi le récit et interprètent le charme sentimental. Remarquons, en outre, comme les indolentes répliques en italiques soutiennent le rythme langoureux de cette rêverie.)

Qu'elle était belle, ma frégate,
Lorsqu'elle voguait dans le vent!

(Ces deux vers, qui expriment tout l'amour fait de joie et d'admiration du vieux capitaine pour son vaisseau, sont repris non seulement à la fin de la poésie, mais encore à la fin de la première strophe : ils sont bien l'âme de l'œuvre comme de l'homme. C'est souvent de si simples et pourtant si profonds cris du cœur que sont nés chez des poètes comme Tennyson de grandes

rude et vaillant baron, y venant comme dans les ballades anglaises se jouer agréablement sur le fond

œuvres lyriques : c'est comme le premier souffle de leur inspiration.) Dans *le Cor*, après le parallélisme des apostrophes (strophes 3 et 4) viennent les deux répétitions de ce vers aux hémistiches parallèles qui soutiennent le mouvement :

> *C'est là qu'il faut* s'asseoir, *c'est là qu'il faut* entendre.

Plus loin (strophe 10) nous remarquons ce bon effet de répétition pittoresque.

> Et du plus haut des monts un grand rocher *roula*,
> Il bondit, il *roula* jusqu'au fond de l'abîme

Dans *la Neige*, deux vers sont unis par une répétition initiale qui amène un léger parallélisme (effet si fréquent et autrement perfectionné en poésie anglaise) :

> *Doucement* son bras droit étreint un cou d'ivoire.
> *Doucement* son baiser suit une tresse noire.

De même dans *Madame de Soubise*, avec encore plus de pauvreté :

> *Cœur* d'amiral arraché dans la rue,
> *Cœur* gangrené du schisme de Calvin.

Là aussi se rencontre un effet de répétition particulièrement fréquent dans les ballades anglaises : la répétition des premiers mots employés dans un dialogue, à tout le moins dans le style direct :

> *Je vis encor, je vis encor*, Madame.
> *Place!* dit-il; tenons notre promesse.
> D'épargner ceux qui viennent à la messe!
> *Place!*

Deux autres strophes de *la Sérieuse* sont unies par une répétition initiale qui naturellement en prolonge le mouvement joyeux :

> *Quel plaisir* d'aller si vite,
> . . . .
> *Quel plaisir!* et quel spectacle.

Enfin deux autres strophes de la même poésie sont assez curieusement et agréablement unies par une répétition finale dans l'une et initiale dans l'autre :

> Elle part *comme un dauphin*,
> *Comme un dauphin* elle saute.

De même, dans *la Fille de Jephté*, deux strophes avaient été

pathétique du récit. Est-ce bien toutefois en ces prestigieux tours d'adresse où le surpassent sans peine tant d'habiles versificateurs infiniment moins intellectuels, à commencer par l'auteur des *Orientales* pour finir par celui des *Camées*, est-ce bien en ces laborieuses œuvres enjouées qu'il faut admirer le vrai Vigny, qu'il faut chercher cette âpre originalité qui distingue entre tous ses rivaux l'auteur des *Destinées*? Non, la réussite partielle de quelques-unes de ces jolies œuvres d'amateur ne saurait pallier l'erreur fondamentale qu'elles impliquent : une funeste méprise de soi dont l'auteur fut la première victime. « Sérieux jusqu'à la tristesse », comme

réunies par une répétition analogue suivie d'une troisième répétition finale.

> Tout à coup il s'arrête, *il a fermé les yeux.*
> *Il a fermé les yeux*; car, au loin de la ville,
> . . . .
> .... plein de crainte, *il a fermé les yeux.*

Déjà dans *Moïse* Vigny avait dit sans grand effet, quoique avec une intention bien naturelle :

> Il voit tout Chanaan...
> . . . .
> Il voit...

Autrement heureuse est la quadruple répétition à variante des deux vers :

> O Seigneur, j'ai vécu *puissant et solitaire*,
> *Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre!*

(Toute cette répétition correspond bien à la hantise d'une obsession mélancolique.) Nous avons déjà remarqué que dans *le Bal* la répétition initiale des impératifs *Courez, dansez* (4 fois) aide bien à maintenir le mouvement général de la danse. A signaler encore un effet de répétition bien voulue au début de *Paris* :

> *Regarde* tout en bas, et *regarde* à l'entour :
> *Regarde* jusqu'au bout de l'horizon, *regarde*.
> Du Nord au Sud.

il le dit quelque part, Vigny n'eut que trop souvent, en ses livres comme dans les salons, la prétention de contraindre sa nature : à force de vouloir se donner pour un aimable dilettante et un élégant virtuose, il ne lui est que trop fréquemment arrivé de faire ricaner en sourires amers ses lèvres minces ou de substituer de froides œuvres imparfaites à quelques rares chefs-d'œuvre profondément originaux.

Vigny se retrouve en partie, non sans recherche encore assez pénible, dans *les Amants de Montmorency* (« écrit à Montmorency le 27 avril 1830 »). En ce poème aussi moderne par l'inspiration que par la forme, l'âpre moraliste ose en cet âge de renaissance religieuse proclamer l'athéisme du siècle et l'excuse du suicide :

Et Dieu ? Tel est le siècle : ils n'y pensèrent pas [1];

de même, artiste initiateur, par le réalisme de ses descriptions suburbaines, il anticipe déjà le réalisme des *Promenades et Intérieurs* de Coppée et, par une gracieuse interprétation de la Nature, évoque à l'avance *les Voix de la Nature* de Hugo.

L'extase avait fini par éblouir leur âme.
Un bourdonnement faible emplissait leur oreille
D'une musique vague au bruit des mers pareille,

1. On lit dans le *Journal* de 1831 (p. 64) : « Bonaparte meurt en disant : *Tête d'armée*, et repassant ses premières batailles en sa mémoire ; Canning, en parlant d'affaires ; Cuvier, en s'analysant lui-même, et disant : *La tête s'engage*. Et Dieu ? Tel est le siècle : ils n'y pensèrent pas ! — Oui, tel est le siècle. C'est que la raison humaine est arrivée en ces hommes et doit arriver en tous *à la résignation de notre faiblesse et de notre ignorance*. » De même, dans *Servitude et Grandeur militaires* (347) : « Les hommes de guerre combattent et meurent sans presque se souvenir de Dieu. Notre siècle sait qu'il est ainsi, voudrait être autrement et ne le peut pas. »

Et formant des propos tendres, légers, confus,
Que tous deux entendaient, et qu'on n'entendra plus.
Le vent léger disait de sa voix la plus douce :
« Quand l'amour m'a troublé, je gémis sous la mousse. »
Les mélèzes touffus s'agitaient en disant :
« Secouons dans les airs le parfum séduisant
Du soir, car le parfum est le secret langage
Que l'amour enflammé fait sortir du feuillage. »
Le soleil incliné sur les monts dit encor :
« Par mes flots de lumière et par mes gestes d'or,
Je réponds en élans aux élans de votre âme;
Pour exprimer l'amour mon langage est la flamme. »
Et les fleurs exhalaient de suaves odeurs;
Autant que les rayons de suaves ardeurs;
Et l'on eût dit des voix timides et flûtées
Qui sortaient à la fois des feuilles veloutées.
Et, comme un seul accord d'accents harmonieux,
Tout semblait s'élever en chœur jusques aux cieux.
Et ces voix s'éloignaient, en rasant les campagnes,
Dans les enfoncements magiques des montagnes;
Et la terre sous eux palpitait mollement,
Comme le flot des mers ou le cœur d'un amant;
Et tout ce qui vivait par un hymne suprême
Accompagnait leurs voix qui se disaient : « Je t'aime! »

Au terme de cette première étape survient une révolution politique, 1830, qui transforme inopinément notre rêveur philosophe en un chimérique pasteur de peuples. « Une troisième époque commence depuis deux ans, constate Vigny en son Journal de 1832, celle de la Révolution ; ce sera la plus philosophique de ma vie, je pense. » C'est, en effet, celle de *Stello* (1832) et de *Servitude et Grandeur militaires* (1835) que vont suivre les poèmes philosophiques. « Il faut, disait-il dès 1829 en son généreux besoin d'activité sociale, il faut que les hommes de talent se portent sur les points menacés du cercle de l'esprit humain, et se rendent forts sur ce qui manque à la nation. » A l'heure donc où Lamartine aussi pré-

disait que de lyrique la poésie allait désormais devenir philosophique, Vigny, acceptant le mot d'ordre, écrivait sa première *Élévation philosophique* (1834) et en méditait d'autres. « J'ai nommé ces poèmes *Élévations*, dit-il [1], parce que tous doivent partir de la peinture d'une image toute terrestre pour s'élever à des vues d'une nature plus divine et laisser (autant que je puis le faire) l'âme qui me suivra dans des régions supérieures, la prendre sur terre et la déposer aux pieds de Dieu. » Ainsi va croissant le symbolisme de Vigny; il n'est plus seulement poétique désormais : il est politique et social. Le nouveau Julien en sa Daphné idéale sent que, pour préserver dans l'âme barbare des masses populaires le précieux trésor des institutions et des lois, il faut quelque chose de plus sûr que la fragile et fuyante pensée des livres abstraits, il faut la transparente, mais résistante enveloppe des dogmes religieux : le nouveau monde, prédit-il,

> ... Vêtira pour tous quelque forme animée,
> Symbolique, imprévue et pure, on ne sait quoi,
> Qui sera pour chacun le signe d'une foi.

Par malheur, ce symbole sauveur, « ce beau cristal qui enchâsse la momie », Vigny ne l'a pas plus découvert que bien d'autres [2]. Du haut de sa tour ennuagée

1. *Revue de Paris*, 15 août 1897.

2. N'était la date du *Journal* (1835) — il est vrai que ces dates sont bien souvent inexactes, — on pourrait voir dans le passage suivant l'idée première de *Paris* : « L'autre jour, je montai à Montmartre. Ce qui m'attrista le plus fut le silence de Paris quand on le contemple d'en haut. Cette grande ville, cette immense cité ne fait donc aucun bruit, et que de choses s'y disputent! que de cris s'y poussent! que de plaintes au ciel! Et l'amas de pierre semble

de Montmartre où Paris en mal de parturition sociale lui apparaît fantastiquement « ombre et flambeau », « axe du monde », « le Poète cherche vainement aux étoiles quelle route nous montre le doigt du Seigneur[1] » ; fatigué de vaticiner dans le vide, notre apocalyptique Moïse redescend de son Sinaï dans la plaine et y reprend humblement sa primitive attitude morale : à l'anarchique invasion d'un scepticisme et d'un pessimisme triomphants, il oppose comme naguère le stoïque rempart d'une abnégation imperturbable.

Je ne vois d'assuré dans le chaos du sort
Que deux points seulement : LA SOUFFRANCE ET LA MORT ;
. . . .
Il en fut de meilleurs (hommes) et de plus purs encore...
Des hommes pleins d'amour, de doute et de pitié,
Qui disaient : *Je ne sais*, des choses de la vie,
Dont le pouvoir ou l'or ne fut jamais l'envie,
Et qui, par dévouement, sans détourner les yeux,
Burent jusqu'à la lie un calice odieux.

En somme, ce mince volume de vers, le plus complet qui ait paru du vivant de son auteur, laisse deviner plutôt qu'il ne révèle pleinement la nature propre de son génie, « la belle gravité de sa poésie[2] ». L'originalité poétique de Vigny ne s'y dégage, en effet, qu'assez péniblement de l'imitation, complai-

muet. Un peu plus haut, que serait cette ville ? que serait cette terre ? que sommes-nous devant Dieu ? » Vigny regrette plus tard (1849) sa prédiction sinistre de la destruction de Paris : « Je me reproche presque cette Élévation de *Paris*, écrit-il, parce qu'elle assombrit quelques âmes qui m'écrivent les unes avec douleur, d'autres avec une joie cruelle et une sorte de vengeance impie que j'ai eté prophète et que ce sera le sort de Paris. » (*Revue de Paris*, 15 septembre 1897.)

1. *Stello*, 74.
2. *La Maison du Berger*.

sante jusqu'à paraître contradictoire, des moindres comme des meilleurs d'entre ses contemporains et ses prédécesseurs : Delille, Millevoye, Soumet, Guiraud et bien d'autres méconnus y rivalisent d'influence avec Chénier, Chateaubriand et Byron, pour ne point parler des classiques anciens et modernes, Théocrite, Virgile et Milton, ni même de la Bible qui à l'éclat de ses images orientales ajoute sa conception barbare de Dieu. De cette complexe imitation, aussi curieuse de formes artistiques et de procédés techniques que d'images, de sentiments et de pensées, naquit chez Vigny ce goût si romantique à la fois pour la diversité des décors naturels et artificiels et pour la diversité des attitudes humaines dans les différents pays et les différents âges, ce nouvel amour tout ensemble de la couleur locale et du sens historique qui devait renouveler le drame comme la poésie, l'histoire comme l'art; ainsi envisagée, cette courte suite bigarrée de sujets hébraïques, grecs, romains, espagnols, mais surtout de sujets français du Moyen Age, de la Renaissance, du XVII[e] siècle, des temps modernes, peut légitimement apparaître comme une première esquisse, si fragmentaire soit-elle, de ces vastes galeries de tableaux où de plus vigoureux artistes, tels que Victor Hugo et Leconte de Lisle, vont faire défiler toutes les grandes scènes de l'épopée humaine.

Plus romantique encore que cet aspect superficiel des œuvres est l'inspiration profonde qui les anime : c'est le souffle morbide du mal du siècle. La débilité native d'un être chétif, dont la volonté peu stable oscille sans cesse au gré d'une sensibilité trop délicate et d'une imagination trop exaltée, se manifeste

dans l'œuvre comme dans la vie de Vigny. Tandis que dans sa vie elle se décèle par une inadaptation organique aux conditions normales de l'existence, c'est-à-dire par un déséquilibre mental entre les facultés du rêve et celles de l'action, par un désaccord permanent entre la réalité et l'idéal, d'où fausse vocation, aspirations outrées, ambitions déçues, tenaces chimères dangereuses, froissements et souffrances multiples, cette même débilité physique se trahit dans l'œuvre par une mélancolie profonde, par un désenchantement prématuré, par un accablement apparemment irrémédiable, par d'obsédantes inquiétudes morales, par le tourment religieux, par l'angoisse métaphysique. Le monde ici-bas n'apparaît plus au poète pessimiste que comme un lieu de souffrances (*le Malheur*, *la Prison*) où de misérables captifs, coupables ou non, sont à jamais poursuivis par l'impitoyable fureur d'un Dieu plus cruel, étant plus personnel, que la fatalité antique. Bien plus, victimes de leur propre vertu, les soldats en leur loyauté sont sacrifiés par leur roi (*le Trappiste*), l'époux pour sa fidélité conjugale est rejeté par l'ange son père (*le Déluge*), la fille par excès de tendresse filiale périt sous le glaive paternel (*la Fille de Jephté*). Toute supériorité, celle du génie comme celle de la bonté, la grandeur de Moïse comme la pitié d'Eloa, se trouve également vouée ou aux navrantes tristesses de l'isolement ou aux cruelles duperies de l'immolation. L'amour, tour à tour passion voluptueuse ou égarement mystique, surgit aveugle et irrésistible pour être condamné à l'abandon, au châtiment, à la trahison (*Symétha*, *le Somnambule, la Femme adultère*, *Dolorida*, *Eloa*). Quoi

d'étonnant, si, éperdus en l'ivresse de tels amours, de jeunes amants veulent, de gaieté de cœur, s'échapper de cette prison odieuse, dédaigneux du bourreau créateur (*les Amants de Montmorency*)! quoi d'étonnant, si le tourbillonnant « pivot » d'un monde si mal équilibré n'inspire au poète songeur qu'effarement et angoisse (*Paris*)! Le mal et le malheur étant partout au dehors, l'âme héroïque ne trouve de refuge qu'en son for intérieur : en présence de l'incertitude et de la malfaisance universelles, il n'y a de sûreté et de beauté, sinon de bonheur, que dans l'estime de soi, fondée sur le dévouement aux autres, sur une abnégation intrépidement bienfaisante. L'orgueil du révolté ne s'en prend donc si violemment à la malveillance divine que pour mieux se prodiguer en pitié aux hommes. Ainsi guidé par la raison et soutenu par le cœur, le dolent pessimisme de Vigny, au lieu de sombrer dans le total naufrage du nihilisme qui le menaçait, se ressaisit soudain et, réparant ses propres ruines, s'érige fièrement en stoïcisme généreux.

Or cette même raison, qui ramène ainsi l'ordre dans les confusions d'un univers odieux, sait également imposer aux désordres de l'inspiration personnelle une souveraine loi d'harmonie. Ce n'est que sous une austère forme impersonnelle, ce n'est que dans la transparence et l'universalité du symbole, que daignent ici s'avouer les troubles les plus intimes d'une personnalité morbide : Moïse, Eloa, Jephté, Emmanuel, le Trappiste, le Masque de Fer peuvent, sous leur nom d'emprunt, avouer des misères, proférer des imprécations, adresser des messages que la dignité ou la pudeur du poète rou-

girait d'exprimer. Ce noble « moraliste épique » a beau être profondément atteint du mal romantique, il sait, sous l'étrangeté de ses divers accoutrements à la mode du jour, garder l'immuable gravité d'une éternelle attitude classique.

Aussi les contemporains s'y trompèrent-ils; ils s'y trompèrent d'autant mieux que des rares œuvres que leur livrait l'énigmatique auteur les plus parfaites étaient précisément les moins originales, c'est-à-dire les moins neuves et les moins profondes, partant les plus conformes à la banalité de leurs préférences passagères : ils prirent donc naïvement pour un subtil dandy, à vrai dire un peu plus satanique que d'autres, le trop discret penseur dont l'audace, parfois déconcertante, ne leur semblait qu'un byronisme de plus. Seuls les plus avisés virent mieux : dès 1828 et 1829 Émile Deschamps et Nisard [1] s'aperçurent qu'unique entre tous ses rivaux, le sobre auteur de ce suprême chef-d'œuvre, *Moïse*, sachant « être grand sans être long », dotait, sous

1. « M. Alfred de Vigny, un des premiers, a senti que la vieille épopée était devenue impossible... A l'exemple de lord Byron, il a su renfermer la poésie épique dans des compositions d'une moyenne étendue et il a su être grand sans être long. » (Emile Deschamps. *Études françaises et étrangères*, p. XIII.) Pour Nisard, cf. *le Journal des Débats*, 24 juillet 1829. De même, en 1839, Vigny, voulant démontrer au prince Maximilien de Bavière que le romantisme n'a pas fait faillite à ses promesses, lui écrit : « Pour trouver l'expression juste des chants intérieurs de sa pensée, il fallut bien que chaque poete commençât par se faire une lyre, et qu'il se trouvât quelques hommes jeunes, hardis, qui s'acquittèrent de cette tâche difficile... L'élégie, l'ode, le poème naquirent ensemble sous de nouvelles formes, et leurs voix séparées, bien distinctes, n'eurent point de sons pareils, presque aucune ressemblance ; ce fut là ce qu'on prit pour une école, et ce qu'on nomma Romantique à tout hasard. » (*Corr.*, 85.)

l'influence de Byron, notre littérature si incomplète d'un « inépuisable » genre nouveau : le Poème, ou du moins le Poème philosophique, où l'idée abstraite s'incarne sous la forme vivante du symbole; et, il donnait à la France cette brève, mais forte épopée morale, à l'heure même où Victor Hugo lui prodiguait les amples sonorités de l'Ode et Lamartine les abondantes effusions de l'Élégie. Prenant donc conscience de son propre génie, le poète novateur avait dès 1834 le droit d'écrire en son *Journal* : « Je crois, ma foi! que je suis une sorte de moraliste épique »; ses œuvres postérieures et même posthumes ont éloquemment justifié une si modeste assertion.

Ainsi, lentement, péniblement même, au milieu de bien des hésitations, de bien des imperfections, de bien des contradictions, commençait à poindre, après le romantisme sentimental de Lamartine, auprès du romantisme sensationnel de Hugo, avant le romantisme émotionnel de Musset, le romantisme intellectuel de Vigny. Assurément, c'est faire injure à l'auteur des *Destinées* que de prétendre, avec le parti-pris d'un Sainte-Beuve [1], faire tenir toute sa grandeur poétique dans le mince format des *Poèmes antiques et modernes;* sans doute, tous les germes d'une forte originalité sont bien là ; mais ils n'y sont

1. Sainte-Beuve dit, en effet (*Nouveaux Lundis*, VI, 415), qu' « avec ses trois plus beaux poèmes : *Eloa, Moïse, Dolorida* (?), Vigny avait atteint un sommet de l'art au-dessus duquel il ne devait pas s'élever ». « Peu connu du grand et du gros public, ajoute-t-il, ignoré même de la foule (ce qui est un charme), apprécié seulement d'une noble et chère élite, il occupait dans la jeune école de poésie, entre Lamartine, déjà régnant, et Victor Hugo, qu'on voyait grandir, une position élevée et originale. »

qu'épars encore, mêlés de végétations parasites, et pour la plupart informes; ce n'est que pendant les quinze longues années de stérilité apparente qui vont suivre que ces germes vont croître, s'épanouir en sombres floraisons tardives et mûrir en beaux fruits amers dont la rareté même ajoutera au prix.

CHAPITRE IV

CINQ-MARS

Dès le lendemain d'*Eloa*, du *Déluge* et de *Dolorida* également datés de 1823, la production poétique de Vigny se ralentit brusquement; il ne produit plus durant les onze années qui suivent que six poèmes qu'on peut classer parmi les plus impersonnels de son œuvre : *le Cor* en 1825, *Mademoiselle de Soubise* et *la Frégate « la Sérieuse »* en 1828, *la Neige* et *les Amants de Montmorency* en 1830, *Paris* en 1834. Vigny n'avait donc pas vingt-sept ans qu'en lui tarissait déjà l'inspiration lyrique; la prose devenait le langage naturel de sa raison apaisée. « L'Amour chante, va dire Stello; mais la Raison parle [1]. »

Vigny nous a lui-même complaisamment exposé la genèse de cette première œuvre de prose. Très tôt, à l'en croire, l'histoire avait captivé son attention. « Mes études historiques, dit son *Journal*, furent poussées fort avant dès l'enfance. On ne se contentait pas des études du collège; et moi, éternel et ardent questionneur, je ne cessais, le soir, au retour de la pension de M. Hix, de venir obséder

1. *Stello*, 246.

mon père de questions sur les personnages dont je savais vaguement les grands noms. Les mémoires m'étaient permis alors et jetés comme réponse pour se défaire de mes questions... Après avoir lu les *Mémoires* du Cardinal de Retz, il me vint dans l'esprit d'écrire l'Histoire de la Fronde. J'avais quatorze ans. C'était fort mauvais, certainement, et je déchirai cela depuis; mais j'en conservai la mémoire la plus minutieuse des faits de cette époque, et cette première passion de curiosité historique me laissa des personnages que j'aimais un souvenir pareil à celui que l'on a des hommes qu'on a connus dès l'enfance. Il me sembla depuis acquitter une véritable dette d'amitié lorsque j'écrivis *Cinq-Mars* et peignis l'abbé de Gondi... Il me restait un regret : c'était de n'avoir rien créé d'assez large pour être comparable par la composition aux grands poèmes épiques... En 1824, à Oloron, je composai entièrement et écrivis sur une feuille de papier le plan entier de *Cinq-Mars*. Il n'y a pas de livre que j'aie plus longtemps et plus sérieusement médité. Je ne l'écrivais pas, mais partout je le composais, et j'en resserrais le plan dans ma tête... J'attendis mon retour à Paris pour faire les recherches qui m'étaient nécessaires, et ce ne fut qu'en 1826 que je me mis à écrire le livre d'un bout à l'autre, et, comme on dit, d'une seule encre. » « *Cinq-Mars* fut écrit dans un congé que j'avais, ajoute-t-il ailleurs, et il me fallut une prolongation pour corriger les épreuves [1]. » Il en fallut même plusieurs : le jeune capitaine du 55e, après un congé du 3 février au 6 juin 1824, s'en fit

1. *Journal*, 277; *Correspondance*, 49.

dès le 10 décembre de la même année renouveler plusieurs autres sans interruption pour affaires de famille ou raisons de santé jusqu'en avril 1827, époque de sa mise en réforme [1]. Les loisirs ne manquèrent donc pas plus à Vigny pour rédiger que pour préparer sa plus longue œuvre. Il suffit de la parcourir pour s'en rendre compte : cette minutieuse reconstitution historique doublée d'une rigoureuse thèse politique ne pouvait pas être et ne fut pas en fait une improvisation ; le style châtié, à lui seul, le prouve assez.

La mode était alors au roman historique ; sans quitter le pays de sa femme, le mari de Lydia Bunbury n'eut, pour s'y conformer, qu'à passer de l'influence de Byron à celle de Walter Scott ; il venait justement, vers la fin de 1826, de faire à Paris la connaissance du fameux romancier. L'imitation tout extérieure de ce nouveau modèle ne troubla nullement, du reste, l'originalité intellectuelle de Vigny. A l'encontre du superficiel auteur des *Waverley novels* si remarquablement dénué d'idées, l'auteur de *Cinq-Mars* a, comme toujours, une pensée maîtresse qui le dirige et qui l'inspire ; c'est l'âme même de son œuvre. Sans doute, cette idée première vint à Vigny de son milieu social ; mais il l'adopta si jeune, la caressa si longuement, et la présenta ici comme ailleurs avec tant de ferveur qu'on peut dire qu'il la fit pleinement sienne. Cette idée, c'est l'importance sociale de la noblesse [2] ; *Cinq-Mars* est un

1. Cf. Dupuy, *op. cit.*, 216-217.

2. Nous avons vu, p. 22, quelle haute conception avait de la noblesse et de ses devoirs la mère de Vigny et, p. 32, jusqu'à quel point cette conception put influer en lui à la fois sur sa

plaidoyer rétrospectif en faveur d'une aristocratie nationale. La noblesse française de la Restauration, tant en son aveuglement que pour des motifs intéressés, se plaisait à voir en sa propre ruine la cause même de la ruine de la monarchie des Bourbons; et l'origine de cette double décadence, c'est bien loin, par delà la Révolution de 89, dans la politique de Richelieu qu'elle prétendait la trouver. Par l'abaissement systématique des grandes familles nobles, la tyrannie niveleuse du ministre de Louis XIII n'avait fait, à l'en croire, que préparer le désastre ultérieur d'une éphémère royauté absolue : elle livra un trône

carrière militaire et sur sa discipline morale. Cette conception Vigny la garda toute sa vie : elle fortifia tout ensemble son pessimisme et son héroïsme. « Je désire ardemment, pour le bien que je vous souhaite, écrira-t-il demain dans *Stello* (238), que vous ne soyez pas né dans cette caste de Parias, jadis Brahmes, qu'on nommait la noblesse, et que l'on a flétrie d'autres noms : classe toujours dévouée à la France et lui donnant ses plus belles gloires, achetant de son sang le plus pur le droit de la défendre en se dépouillant de ses biens pièce à pièce et de père en fils; grande famille pipée, trompée, sapée par ses plus grands rois, sortis d'elle; hachée par quelques-uns, les servant sans cesse, et leur parlant haut et franc; traquée, exilée, plus que décimée, et toujours dévouée tantôt au Prince qui la ruine, ou la renie, ou l'abandonne, tantôt au Peuple qui la méconnait et la massacre; entre ce marteau et cette enclume, toujours pure et toujours frappée, comme un fer rougi au feu, entre cette hache et ce billot, toujours saignante et souriante comme les martyrs; race aujourd'hui rayée du livre de vie et regardée de côté comme la race juive. Je désire que vous n'en soyez pas. » Même conception dans *la Maréchale d'Ancre*, et jusque dans *Wanda* (1847), où le czar Pierre apparaît en Richelieu de la Russie.

Non, non, il n'est pas vrai que le peuple, en tout âge,
Lui seul ait travaillé, lui seul ait combattu;
Que l'immolation, la force et le courage
N'habitent pas un cœur de velours revêtu.
Plus belle était la vie et plus grande est sa perte,
Plus pur est le calice où l'hostie est offerte.
Sacrifice, ô toi seul peut-être es la vertu!

sans appui aux assauts d'un tiers état sans rival. Cette politique tant vantée ne fut donc, au gré des légitimistes, qu'une aveugle politique de suicide ; et le trop fameux Cardinal n'eût été qu'un fou, s'il n'avait encore plus été un fourbe. Telle est la thèse de *Cinq-Mars*.

Il faut avouer qu'en dépit de bien des exagérations les porte-paroles de Vigny ne manquent parfois pas plus d'éloquence que de logique. « Le Cardinal-Duc accomplira son dessein en entier, prédit le vieux Bassompierre ; la grande noblesse quittera et perdra ses terres ; et, cessant d'être la grande propriété, elle cessera d'être une puissance ; la cour n'est déjà plus qu'un palais où l'on sollicite ; elle deviendra plus tard une antichambre, quand elle ne se composera plus que des gens de la suite du roi ; les grands noms commenceront par ennoblir les charges viles ; mais, par une terrible réaction, ces charges finiront par avilir les grands noms. Étrangère à ses foyers, la noblesse ne sera plus rien que par les emplois qu'elle aura reçus ; et, si les peuples, sur lesquels elle n'aura plus d'influence, veulent se révolter... » Richelieu, ose dire le duc de Bouillon au futur Louis XIV encore dauphin, « vous prépare une grande puissance sans doute : vous aurez un sceptre absolu ; mais il a rompu le faisceau d'armes qui le soutenait. Ce faisceau-là, c'était votre vieille noblesse qu'il a décimée. » « Messieurs, dit de même Cinq-Mars à ses nobles conjurés, je vois en vous les derniers hommes de la France : car vous seuls osez encore lever une tête libre et digne de votre vieille franchise. Si Richelieu triomphe, les antiques monuments de la vieille monarchie crouleront avec nous ;

la cour régnera seule à la place des Parlements, antiques barrières et en même temps puissants appuis de l'autorité royale; mais soyons vainqueurs, et la France nous devra la conservation de ses anciennes mœurs et de ses sûretés. » Ils sont vaincus et meurent. « Leur dernier soupir, conclut Corneille, a été celui de l'ancienne monarchie; il ne peut plus régner ici qu'une cour dorénavant; les Grands et les Sénats sont anéantis. » La foule anarchique a tôt fait de s'en apercevoir. « Le peuple cherchait en vain sur toute la surface du royaume ces colosses de la Noblesse aux pieds desquels il avait coutume de se mettre à l'abri dans les orages politiques; il ne voyait plus que leurs tombeaux récents; les Parlements étaient muets, et l'on sentait que rien ne s'opposerait au monstrueux accroissement de ce pouvoir usurpateur. » « Le Parlement est mort, s'écrie déjà l'un des hommes, les seigneurs sont morts; dansons, nous sommes les maîtres; le vieux Cardinal s'en va; il n'y a plus que le Roi et nous [1]. » Ce paradoxe contient comme tant d'autres sa part de vérité et d'erreur. Il est assurément faux que Richelieu eut tort de dompter même brutalement une noblesse turbulente dont les menées anarchiques ne tendaient à rien moins qu'à ruiner l'unité nationale; en épousant trop aveuglément la cause de son parti, l'officier légitimiste ne s'aperçoit pas

1. *Cinq-Mars*, I, 32; II, 24, 121, 293, 50, 281.

« Ah ! courtisans, prédira plus tard la Maréchale d'Ancre, ah ! vous avez mêlé le peuple à nos affaires; il vous mènera loin. » Et Picard ajoute, en effet : « Nous ne mettrons plus la main à vos querelles, s'il nous est loisible, que pour vous faire taire tous. » (*Théâtre*, 198, 206.)

qu'il en arrive, comme ses amis les émigrés, à sacrifier la cause même de la patrie. Mais il est incontestable — et ceci est moins la faute de Richelieu, à vrai dire, que celle de ses successeurs — que la monarchie française commit, en asservissant les nobles, la même faute que plus tard la démocratie française, en les excluant : toutes deux ont également corrompu une classe sociale en la condamnant à l'inaction. Une nation sage, l'Angleterre, par exemple, sait, en sa clairvoyance et sa tolérance, faire conspirer toutes les forces nationales à la grandeur du pays; elle ne crée pas plus l'anarchie par une opposition systématique que l'inertie par une servitude dégradante [1].

Il va de soi que les faits historiques démentent outrageusement le paradoxe politique de Vigny. Vigny le sait mieux que personne, mais il n'en a cure. Sans doute, il lui est bien arrivé d'écrire au sortir de ses recherches érudites : « Ce qui fait l'originalité de ce livre, c'est que tout y a l'air d'un roman et que tout y est histoire »; à la longue, détrompé par la majorité des critiques qui lui reprochent « la hardiesse dans laquelle son imagination s'est jouée des personnages les plus graves qui aient jamais

1. Si l'on veut bien songer que des écrivains contemporains tels que M. Paul Bourget et M. René Bazin ont repris la même thèse, on reconnaîtra à l'œuvre de Vigny un véritable intérêt d'actualité. Au fond Vigny n'eut sans doute dans *Cinq-Mars* comme dans *Stello* (pour Gilbert, Chénier et Chatterton) que le tort de mal choisir ses exemples. Les déformations historiques lui sont imputées comme erreurs de logique. En réalité, la question politique est éternelle, et partant plus ou moins pressante selon les temps : une nation n'a-t-elle pas toujours besoin d'une aristocratie ? et, quand elle en a une, ne ferait-elle pas mieux de l'utiliser en la réformant au besoin que d'en improviser d'autres à l'aventure ?

vécu[1] », il se ravise et prend hardiment son parti, il se déclare plus artiste et plus poète qu'historien. Son fier idéalisme brave dès lors tout aussi intrépidement les plus flagrantes contradictions de la science du passé que les plus évidentes affirmations de l'expérience du présent; et, prenant une habitude qui lui demeurera chère, son esprit systématique érige en principes d'une théorie générale les pratiques spontanées de son art idéaliste; de là, ce manifeste littéraire, *Réflexions sur la Vérité dans l'art*, qui sert de préface à *Cinq-Mars* et explique, on peut le dire, toute son œuvre, prose et poésie : « L'idée est tout », dit-il maintenant de l'histoire, comme plus tard il dira du poème : « L'idée est l'héroïne[2] ». « La Vérité de la Muse est plus belle que le Vrai. » « A quoi bon les Arts, s'ils ne sont que le redoublement et la contre-épreuve de l'existence? » « L'*art* ne doit jamais être considéré que dans ses rapports avec la *beauté idéale*. Il faut le dire, ce qu'il y a de *vrai* n'est que secondaire... La vérité dont il doit se nourrir est *la vérité d'observation sur la nature humaine*, et non l'*authenticité du fait.* » Bien plus, la légende traditionnelle vaut mieux que la vérité prouvée : car « le fait adopté est toujours mieux composé que le vrai, et n'est

1. *Journal*, 34; Préface de *Cinq-Mars*, I, 7. « C'est un tour de force dont on ne sait pas gré, ajoute-t-il dès lors, et qui, tout en rendant la lecture de l'histoire plus attachante par le jeu des passions, la fait suspecter de fausseté et quelquefois la fausse en effet. »

2. *Cinq-Mars*, Préface, 13.

« Qu'est-ce pourtant que l'histoire, dit Vigny au comte Molé qui blâmait « l'histoire systématique » (*Journal*, 226), sans une pensée décidée et sans une conclusion philosophique, morale ou pratique? Qu'est-ce que l'œuvre de Tacite, sinon une protestation patricienne contre les empereurs démocratiques? »

même adopté que parce qu'il est plus beau que lui ; c'est que l'*humanité entière* a besoin que ses destinées soient pour elle-même une suite de leçons ». « L'esprit humain ne se soucie du *vrai* que dans le caractère général d'une époque ; ce qui lui importe surtout, c'est la masse des événements et les grands pas de l'humanité qui emportent les individus ; mais, indifférent sur les détails, il les aime moins réels que beaux, ou plutôt grands que complets. » « L'humanité, dira-t-il plus tard, fait un interminable discours dont chaque homme illustre est une idée... Chaque homme n'est que l'image d'une idée de l'esprit général. » « La vie de tout homme célèbre, dit-il dès maintenant, a un sens unique et précis. » Walter Scott, en sa circonspection, n'ose guère aborder ces grands hommes ; il a tort, au gré de Vigny, puisqu'eux seuls importent. « Je crus, dit-il, ne pas devoir imiter les étrangers qui, dans leurs tableaux, montrent à peine à l'horizon les hommes dominants de leur histoire ; je plaçai les nôtres sur le devant de la scène [1]. » Pourquoi, en effet, ne pas user de

1. *Cinq-Mars*, I, 14, 13, 10, 8 ; II, notes, 348 ; I, 2. La façon même dont Vigny prend le contre-pied de la méthode de Walter Scott montre bien toute l'intensité de son idéalisme. « Je pensais que les romans historiques de Walter Scott étaient trop faciles à faire, dit-il en son *Journal* (277), en ce que l'action était placée dans les personnages inventés que l'on fait agir comme l'on veut, tandis qu'il passe de loin en loin à l'horizon une grande figure historique dont la présence accroît l'importance du livre et lui donne une date. Ces rois ne représentent ainsi qu'un chiffre. Je cherchai à faire le contraire de ce travail et à renverser sa manière... Il fallait que la tragédie du roman tournât autour de tous ces personnages [historiques] et les enveloppât de ses nœuds comme le serpent de Laocoon, sans déranger l'authenticité des faits et c'était là une grande difficulté à vaincre dans l'art, pour une époque aussi éclairée de toutes parts que celle de Louis XIII. Mais

« cette liberté que doit avoir l'imagination d'enlacer dans ses nœuds formateurs toutes les figures principales d'un siècle »? « Cette liberté, les anciens la portaient dans l'histoire même ». Comme eux, sachons donc ne voir sur ce grand fleuve de l'histoire que « quelques figures colossales, symboles d'un grand caractère et d'une haute pensée ». « Rassemblant les traits d'un *caractère* épars dans mille individus, la Muse en compose un *type* dont le nom seul est imaginaire. » « Les noms des personnages ne font rien à la chose. » Pourquoi se contraindre? « Lorsque la Muse vient raconter sous des formes passionnées les aventures d'un personnage que je sais avoir vécu, elle recompose les événements, selon la plus grande idée de vice ou de vertu que l'on puisse concevoir de lui, réparant les vides, voilant les disparates de sa vie et lui rendant cette unité parfaite de conduite que nous aimons à voir représentée même dans le mal. » Dès lors, si « le nom propre n'est rien que l'exemple et la preuve de l'idée », si « l'imagination, cette puissance créatrice, fait d'aussi belles choses avec les êtres fabuleux qu'elle anime qu'avec les êtres réels qu'elle ranime », à quoi bon, à force de lente, et minutieuse, et fastidieuse exactitude, s'acharner à reconstituer « la triste et désenchanteresse réalité[1] »? « Ce n'est là qu'un pauvre mérite d'attention, de patience et de

la pensée de personnifier dans Richelieu l'ambition froide et obstinée luttant contre la royauté même dont elle emprunte son autorité: l'amitié dans le sacrifice et l'abnégation de M. de Thou, me séduisaient et ne me donnèrent pas relâche jusqu'à l'exécution du projet que j'avais formé. »

1. *Cinq-Mars*, I, 11, 12, 14, 17; II, 348; I, 2.

mémoire. » Non, la plus savante érudition n'est pour l'artiste penseur qu'une esclave née pour obéir, bonne tout au plus à enfanter, fût-ce par la violence, des êtres plutôt beaux que viables; l'histoire n'est, pour le romancier visionnaire, tout comme la légende pour le poète moraliste, que malléable matière à symboles, prétexte à réalisations allégoriques tout à la fois de cette « beauté idéale » qui est le rêve du poète et de cette « vérité intellectuelle » qui est le but du philosophe; voilà, à en croire Vigny, l'œuvre légitime de « ce grand *bon sens* qu'est le génie ». « Mes histoires, conclut sceptiquement l'idéaliste Stello, sont, comme toutes les paroles humaines, à moitié vraies[1]. »

A leur application se jugent les théories. Or, de l'application de cette méthode idéaliste à un paradoxe politique, que résulte-t-il, sinon une œuvre hybride? *Cinq-Mars* n'est pas plus en réalité roman que histoire; ses personnages factices sont aussi dénués de vie que de vérité. « J'avais dessein, dit Vigny, de peindre les trois sortes d'ambition qui peuvent nous dominer et, à côté d'elles, la beauté du sacrifice de soi-même à une généreuse pensée. » Belle prétention encore, morale cette fois, mais qui ruine toute psychologie! Tout d'abord, peut-on honorer du nom d'ambition la basse envie du père Joseph? « La haine de tout ce qui m'est supérieur, avoue son cynisme, et le désir de fouler aux pieds tous ceux que je hais m'ont rendu ambitieux[2]. » La fougue impulsive de Cinq-Mars ne perd-elle pas autant en clairvoyance

1. *Stello*, 221.
2. *Cinq-Mars*, II, 230.

qu'en mérite, puisqu'elle a pour mobile secret l'amour d'une femme bien plus encore que l'amour de la patrie, puisqu'elle va même jusqu'à sacrifier cette patrie au parti, double fin égoïste? Enfin, par la faute d'un fâcheux parti-pris, la pure ambition de Richelieu, cet aveugle passion du pouvoir perd elle-même en mesquins scrupules tout ce qu'elle peut bien gagner de force instinctive. « L'amour du pouvoir est bien puéril, dit Milton; et cet homme en est dévoré sans avoir la force de le saisir tout entier. Chose risible! il est tyran sous un maître... Est-ce là le génie? Non, non. » « Pourquoi? pour qui? se demande Richelieu lui-même; est-ce pour la gloire? c'est un mot vide; est-ce pour les hommes? je les méprise. Pour qui donc, puisque je vais mourir avant deux, avant trois ans peut-être? » Et il hésite en son œuvre. « Je semblerai méchant aux hommes, avoue-t-il; mais toi, juge suprême, me verras-tu ainsi? Non,... ce n'est pas Armand de Richelieu qui fait périr, c'est le premier ministre. Ce n'est pas pour ses injures personnelles, c'est pour suivre un système. Mais un système... qu'est-ce que ce mot? M'était-il permis de jouer ainsi avec les hommes, et de les regarder comme des nombres pour accomplir une pensée, fausse peut-être? Je renverse l'entourage du Trône. Si, sans le savoir, je sapais ses fondements et hâtais sa chute? Oui, mon pouvoir d'emprunt m'a séduit. O dédale, ô faiblesse de la pensée humaine! » « Ce prétendu grand homme, conclut Vigny, a ébranlé ce qu'il devait soutenir, et on l'admire[1]. » Ainsi le génial Richelieu, rendu odieux

1 *Cinq-Mars*, II, 294, 258; I, 258; II, 293.

et mesquin à plaisir, descend au rôle de machiavélique non moins que maladroit instigateur d'une politique de casse-cou ; ainsi le brouillon Cinq-Mars prétend, à force d'agitation, s'élever au rang d'héroïque quoique criminelle victime de la plus sainte des causes, cependant que le froid de Thou périt par son magnanime autant qu'inutile dévouement en pâle modèle d'une amitié sublime. La vérité humaine, tout comme la vérité historique, s'évanouit donc en ce décevant mirage d'idéalisme. Bien plus, si les plus grands personnages, à force de survivances traditionnelles, résistent encore à l'analyse, qu'advient-il des autres? Le père Joseph mué en vil mouchard, le juge Laubardemont surchargé de crimes, le traître spadassin Ambrogio apte à tous les déguisements, bref tout l'épisodique cortège de persécuteurs et d'acolytes se dissipe en une vague fantasmagorie de comparses irréels à force de vouloir être typiques : c'est la falote lignée d'Ann Radcliffe vainement ressuscitée pour l'ébahissement ou plutôt pour l'effarement d'un jour. Et voilà comment, sous prétexte de « perfectionner les événements pour leur donner une plus grande signification morale », comment, en croyant « déserter le positif pour apporter l'idéal jusque dans les annales », cette prétentieuse « œuvre épique », qui aspire à être « le résumé d'un siècle[1] », finit, égarée en une

1. *Cinq-Mars*, I, 10, 11 : II, notes, 299. Dès le 8 juillet 1826, en son article du *Globe*, Sainte-Beuve, « quoiqu'encore bien novice et inexpérimenté, avoue-t-il, en matière d'histoire et en jugement politique », critiqua — avec une brutalité excessive, il est vrai — « la fausseté de la couleur, le travestissement des caractères, les anachronismes de tons perpétuels » de ce roman « tout à fait manqué, affirme-t-il, en tant qu'historique ». « M. de Vigny n'eut

invraisemblable intrigue mélodramatique et empêtrée en de fastueux décors et de pompeux accoutrements, par se démener sinistrement en picaresque roman de cape et d'épée. Dépouillé de tout son apparat politico-philosophique, *Cinq-Mars* ne nous apparaît plus de nos jours que comme le romanesque prélude du truculent drame romantique qui va naître [1].

En dépit de ce double défaut essentiel, de ce manque tout à la fois de véracité et de vitalité, *Cinq-*

jamais, à l'en croire, pour réussir à pareil rôle, la première des conditions, le sentiment et la vue de la réalité... Il n'avait que de l'imagination et de la poésie », et c'est à ce seul titre que le peu indulgent critique fait grâce au poète fourvoyé en faveur de quelques scènes délicates et de quelques morceaux poétiques. (*Nouveaux Lundis*, 414.) Il est remarquable que Hugo, comme Sainte-Beuve dont il cultivait alors l'amitié, fait des réserves sur la conception de l'Eminence grise dans *Cinq-Mars* : « Il devrait avoir du génie », dit-il; mais, en vrai légitimiste qu'il était alors, il abonde dans le sens de Vigny à propos de l'Éminence rouge. « Ce qu'on admirera surtout, dit-il, c'est la grande et sombre figure de Richelieu, sur laquelle l'auteur semble avoir épuisé tout le secret du talent de peindre qu'il possède si bien... Il eût pu sauver la France en continuant obscurément l'ouvrage de Sully; il préféra la perdre en continuant avec éclat l'ouvrage de Louis XI, Aussi la postérité maudit-elle sa grandeur. » Non content de louer une heureuse « soudaineté d'expression », il insiste, en futur dramaturge, sur « la manière ingénieuse dont l'auteur introduit Milton dans le cercle de Marion Delorme, peint un duel au XVII[e] siècle, la scène périlleuse et gaie de l'assaut, le tableau grave et sombre de la bataille; et nous promène tour à tour du Louvre à une baraque de contrebandiers, d'un champ de carnage à une représentation de *Mirame* de Richelieu, etc. »

1. « Non seulement, dit M. Souriau (*De la Convention dans la tragédie classique et dans le drame romantique*, p. 239), *Marion Delorme* a été composée après *Cinq-Mars*, mais encore il n'y a pas dans le drame une situation, un caractère historique, qui n'ait dans le roman un précédent, ou, pour mieux dire, un modèle. » Les amis de Vigny remarquaient déjà, dit Dumas (*Mémoires*, V, 283), que Didier et Saverny, les deux principaux personnages du

Mars n'en a pas moins de très nobles mérites : par l'ingénieuse habileté de sa construction, par le pathétique de certaines scènes, par la poésie de certaines inspirations [1], par la fréquente élévation de la pensée, par la pureté surtout et l'éclat du style, c'est en ce genre à peu près impossible du roman historique l'une des meilleures œuvres, en même temps que la première en date, de notre littérature française ; elle ne le cède en rien ni pour l'art ni pour la vraisemblance même aux prétendus chefs-d'œuvre du père du genre, Walter Scott. Ce fut, du reste, l'avis des contemporains, comme celui des étrangers : leur engouement fit, selon les prévisions de l'auteur, et comme il arrive fort souvent, de la moins originale de ses œuvres la plus populaire [2].

drame, étaient une imitation de Cinq-Mars et de Thou. La thèse : « Ton amour m'a fait une virginité », est indiquée dans le fameux chapitre de la soirée chez *Marion Delorme* (II, 187-188). Dans le drame comme dans le roman, Richelieu n'apparaît guère qu'en froid ambitieux, cruel jusqu'à se faire bourreau ; et le roi Louis XIII s'efface devant ce tyran de son royaume jusqu'à devenir grotesque.

1. On a justement fait remarquer que certains chapitres, entre autres *l'Orage*, *l'Absence*, commencent par des « échappées lyriques » qui sont tout à fait dans le goût des tirades de *Childe Harold*. (Estève, *op. cit.*, 487.) « On ne saura jamais, avoue Vigny à Lamartine (*Corr.*, 11), combien de fois la simple prose que vous louez a été la traduction d'une pensée poétique que j'éteignais à regret. Je fuis la Poésie autant que je la cherchais. »

2. « En faisant *Cinq-Mars*, écrit Vigny (*Journal*, 80), je dis à mes amis : « C'est un ouvrage à public : celui-ci fera lire les autres. » Je ne me trompais pas. » Les deux premières éditions se succédèrent, en effet, en deux mois (mars et juin 1826). « Treize éditions réelles de formats divers et des traductions dans toutes les langues peuvent être la preuve de son succès », dit dès 1827 une note de l'éditeur. « Ce roman, constate Sainte-Beuve (*Nouv. Lundis*, VI, 413), fit plus que tous les poèmes pour la réputation de M. de Vigny : très lu dans le monde du faubourg Saint-Germain

et dans la jeunesse aristocratique, il eut une vogue élégante qui ne fut pourtant pas confirmée par des suffrages plus difficiles. » Hugo, en son article de *la Quotidienne* (30 juillet 1826), justifie ce « succès populaire » par des éloges presque sans réserves ; il fit mieux du reste que louer *Cinq-Mars* : il s'en inspira dans *Marion Delorme* comme dans *Cromwell*. « Vous savez, écrit-il à Vigny le 8 février 1827, que j'ai pris le XVIIe siècle où vous l'avez quitté et que j'ai fait du dernier mot de votre roman le premier de mon drame. »

CHAPITRE V

STELLO

Trop original, au contraire, trop personnel même en sa fausse allure cavalière, le volume qui suit, *Stello* (1832), déplut, parce qu'il déconcerta et même dégut. On en aima mieux, se dit complaisamment l'auteur, la forme que le fond. Forme et fond y sont pourtant également caractéristiques de Vigny. Aucune de ses œuvres ne révèle mieux peut-être l'excentricité, en même temps que l'intensité, de son inspiration morbide; tant toute sa complexe nature se montre ici à la fois mièvre et ardente, subtile et simpliste, chimérique et clairvoyante, alambiquée même et naïve. Exalté par le grand souffle révolutionnaire qui agitait alors si étrangement le plus bourgeois des gouvernements, voilà cet ennemi-né des révolutions qui se sent pris à son tour de l'enthousiasme utopique des grands pontifes du jour; seulement sa mission à lui, Moïse littéraire, ou, pour parler comme Sainte-Beuve, « apôtre en poésie », c'est l'apologie du Poète, aussi odieusement méconnu des hommes que cruellement opprimé par la vie; c'est la défense de cet éternel paria des sociétés humaines qui, destiné à être leur guide, n'est en

réalité que leur victime. *Stello* apparait ainsi comme une véritable Déclaration des Droits du Poète, et Vigny se trouve être le Rousseau d'une nouvelle campagne individualiste[1].

Moïse avait déjà superbement exprimé l'accablante solitude de tout grand homme élu de Dieu; *Stello* prétend avec plus de précision logique et de portée pratique montrer tout à la fois les misères physiques, les aspirations idéales et l'impuissance sociale de cet autre messager divin qu'est le poète. Toutes les vagues idées qui flottaient alors éparses et diffuses dans la trouble atmosphère de l'Europe romantique, Vigny les rassemble et les condense en claires formules. Le sentimental Werther avait longuement gémi de ses impuissances d'artiste avant de mourir de son désespoir d'amant. Les sataniques héros de Byron ne doutaient guère de leur douloureuse supériorité, lorsqu'ils bravaient sous un masque de dédain

1. Issu de Rousseau, exalté par Mme de Staël, poétisé par Chateaubriand et par Byron, « le type de l'homme supérieur, a-t-on très justement dit (René Canat, *Du sentiment de la solitude morale au XIXe siècle*, p. 42-43) domine tout le XIXe siècle. Pour Obermann, c'est le Rêveur; pour Hugo, le Songeur: pour Vigny, le Poète: pour Stendhal, l'Homme Différent: pour Dumas fils, l'Homme Fort: pour Renan, le Dilettante; pour Flaubert et les Goncourt, l'Artiste. L'Anglais Carlyle le nomme le Héros, et Emerson le Sur-Humain. » N'oublions pas Nietzsche qui vient d'en faire le Surhomme. Pour Carlyle, en particulier, l'Homme supérieur doit avoir tous les talents à la fois: mais le type le plus complet lui parait réalisé par le Poète. « J'imagine, écrit-il, qu'il y a dans le Poète le Politique, le Penseur, le Législateur, le Philosophe. » Vigny, qui n'a cessé de mettre le Poète si fort au-dessus du simple Homme de Lettres et du Grand Écrivain et à plus forte raison de l'Homme d'Action et surtout du Politicien (cf. particulièrement la Préface de *Chatterton*), ajoute en son *Discours de réception* : « Le grand artiste doit sentir en lui quelque chose de ces trois hommes à la fois : le poète, le philosophe et le législateur ».

l'hypocrisie des hommes et la colère des Cieux : dès 1824, cette âme « belle, forte et blessée » qui les anime tous, apparaissait à Vigny comme « un aigle d'Hélicon vaincu par la douleur ». Shelley, tout frémissant de souffrance et d'enthousiasme, prend dès ses premiers pas une attitude de *vates* qui tour à tour dénonce les iniquités du présent et chante le millénium à venir. En France, surtout Mme de Staël, sous l'influence des poètes et des penseurs allemands, Herder entre autres, confond dans le génie poétique un enthousiasme religieux, un don prophétique et un amour infini également inséparables d'une mélancolie profonde; « le politique et le poète sont les deux moitiés d'un homme, dit-elle en un passage que ne dut certes pas ignorer Vigny; l'opposition entre la nature exaltée et cultivée par la poésie et la nature refroidie et dirigée par la politique est une idée mère de mille idées [1]. » René attribue aux poètes toutes les forces et toutes les faiblesses de sa propre âme aussi impuissante qu'orgueilleuse. « Ces chantres sont de race divine, dit-il; ils possèdent le seul talent incontestable dont le ciel ait fait présent à la terre. Leur vie est à la fois naïve et sublime; ils célèbrent les dieux avec un bouche d'or, et sont les plus simples des hommes; ils causent comme des immortels ou comme des petits enfants; ils expliquent les lois de l'univers, et ne peuvent comprendre les affaires les plus innocentes de la vie; ils ont des idées merveilleuses de la mort et meurent sans s'en apercevoir, comme des nouveau-nés. » Sénancour voyait également dans la littérature « l'art par

1. *De l'Allemagne*, II, 130.

excellence, celui d'écrire pour le bonheur des hommes ». — En donnant libre essor à toutes les chimères politico-sociales, la Révolution de 1830 apparut aux poètes comme l'aurore promise. Ballanche assigne à de nouveaux Orphées et à de modernes Tyrtées le rôle patriotique et sacré de haranguer les foules, de les affranchir de l'anarchie comme du despotisme et de les guider au son de la lyre vers l'idéal révélé à leur génie. Ce rôle sacerdotal, Lamartine le revendique d'abord en ses *Destinées de la Poésie*, puis l'assume en ces vingt-deux strophes *Contre la peine de mort* qu'il adresse directement au peuple par l'intermédiaire de cette faculté nouvelle, la presse. Hugo, qui sait que « le poète a charge d'âmes », suivra bientôt son exemple. Vigny le précède en son élévation philosophique, *Paris*. Enfin, dès le 30 mars 1831, il épanche dans le cœur d'un ami un peu de cette indignation contenue qui va bientôt déborder en *Stello* : « Les parias de la société sont les poètes, les hommes d'âme et de cœur, les hommes supérieurs et honorables. Tous les pouvoirs les détestent, parce qu'ils voient en eux leurs juges, ceux qui les condamnent avant la postérité. Ils aiment la médiocrité qui se vend bon marché, ils la craignent parce qu'elle peut jeter sa boue; mais ils ne craignent pas ceux qui planent comme ceux qui pataugent. Ha! quelle horreur que tout cela. *Desperatio*[1]*!* » Infirmité du poète, sacerdoce du poète, ostracisme du poète, voilà bien la triple thèse de *Stello*.

Pour Vigny, qui se connaît si bien lui-même, le

1. *Correspondance*, 41.

poète est, au fond, un « malade », un névropathe, diraient les médecins de nos jours, un neurasthénique. Ses révélations plus ou moins personnelles s'accordent merveilleusement ici avec les constatations de la science moderne[1]. « Voué aux émotions profondes[2], » le poète est nerveusement instable : sa vie mal équilibrée évolue sans cesse de la dépression à l'exaltation, de la douleur à la joie, du surmenage au marasme. « Il se trouve des jours dans l'année, dit Stello, où il est saisi d'une sorte de souffrance chagrine que la moindre peine de l'âme peut faire éclater, et dont il sent les approches quelques jours à l'avance. C'est alors qu'il redouble de vie et d'activité pour conjurer l'orage... Tout le monde alors est bien vu de lui et bien accueilli; il n'en veut à qui que ce soit, de quoi que ce soit... Aux approches de sa crise de tristesse et d'affliction, la vie extérieure, avec ses fatigues et ses chagrins, avec tous les coups qu'elle donne à l'âme et au corps, lui vaut mieux que la solitude. » Est-il en proie à ses « migraines poétiques », comme dit Sainte-Beuve, ou à ses *blue-devils*, comme disent les Anglais, il a tout l'aspect des mélancoliques : « Stello était, hier matin, aussi changé en une heure qu'après vingt jours de malaise, les yeux fixes, les lèvres pâles, et la tête

1. Les psychiâtres s'accordent, en effet, à voir fréquemment dans le poète un être instable, souvent au-dessus ou au-dessous de l'équilibre normal, n'achetant guère ses rares instants d'exaltation extatique qu'au prix de longues dépressions mélancoliques, bref maladif en raison même de sa délicatesse. Nous nous sommes efforcé d'analyser un de ces cas extrêmes de dégénérescence supérieure dans *la Vie et l'Œuvre d'Edgar Poe* (Bibliothèque de Philosophie contemporaine. Alcan, 1904). Voir plus loin pp. 177-182.
2. *Stello*, 226.

abattue sur la poitrine par les coups d'une tristesse impérissable. » Il se sent alors « horriblement las ». « Tout ce qu'il voit lui est en dégoût profond; il a le soleil en haine et la pluie en horreur. » Il n'échappe au plus pesant ennui que pour tomber dans le plus sombre désespoir. Son inexplicable « spleen », « qui précède les douleurs nerveuses », lui est « une incroyable souffrance », « une affliction secrète[1] ».

1. *Stello*, 2, 3, 4, 9. Cf. Shelley's Adonais : a Power girt round with weakness. En sa Préface de *Chatterton* — où il distingue soigneusement du Poète d'une part l'Homme de Lettres « habile aux choses de la vie », « convenable à tout et en tout », doué d'un « esprit libre, frais et dispos », aussi apte « à l'œuvre d'art qu'à la critique », mais froid, « léger », superficiel, « l'aimable roi du moment », et d'autre part le Grand Écrivain « d'une nature plus forte », « studieux et calme », « exempt de troubles », « maître de lui », pourvu d'une « riche mémoire », d'un « jugement sain », d'une « exacte raison », dont « le génie », fait « d'ordre et de clarté », n'est que « l'attention portée au degré le plus élevé », « le bon sens en sa plus magnifique expression ». — Vigny insiste longuement sur le caractère morbide du Poète, sorte de « malade » atteint de la « radicale » et « malseante » « infirmité de l'inspiration ». « D'une race exquise » et « rare », dit-il, le Poète est « inhabile à tout ce qui n'est pas l'œuvre divine » et, partant, « à charge aux autres ». « L'émotion est née avec lui si profonde et si intime qu'elle l'a plongé, dès l'enfance, dans des extases involontaires, dans des rêveries interminables, dans des inventions infinies. L'imagination le possède par-dessus tout... Dès lors, plus de rapports avec les hommes qui ne soient altérés et rompus par quelques points. Sa sensibilité est devenue trop vive : ce qui ne fait qu'effleurer les autres la blesse jusqu'au sang : les affections et les tendresses de sa vie sont écrasantes et disproportionnées : ses enthousiasmes excessifs l'égarent; ses sympathies sont trop vraies : ceux qu'il plaint souffrent moins que lui, et il se meurt des peines des autres. Les dégoûts, les froissements et les résistances de la société humaine le jettent dans des abattements profonds, dans de noires indignations, dans des désolations insurmontables... Dans l'intérieur de sa tête brûlée se forme et s'accroît quelque chose de pareil à un volcan... Mais, le jour de l'éruption, le sait-il? On dirait qu'il assiste en étranger à ce qui se passe en lui-même, tout cela est imprévu et

Est-il, au contraire, en ses heures d'exaltation, tout son visage s'illumine d' « un éternel sourire indulgent et miséricordieux ». « Je sens au fond de mon cœur, dit-il, en une magnifique page d'éloquence poétique, une puissance secrète, invisible et indéfinissable, toute pareille à un pressentiment de l'avenir et à une révélation des causes mystérieuses du temps présent. Je crois en moi parce qu'il n'est dans la nature aucune beauté, aucune grandeur, aucune harmonie qui ne me cause un frisson prophétique, qui ne porte l'émotion profonde dans mes entrailles et ne gonfle mes paupières par des larmes toutes divines et inexplicables. Je crois fermement en une vocation ineffable qui m'est donnée, et j'y crois à cause de la pitié sans bornes que m'inspirent les hommes,... mes compagnons en misère... Je sens s'éteindre les éclairs de l'inspiration et les clartés de la pensée lorsque la force indéfinissable qui soutient ma vie, l'amour, cesse de me remplir de sa chaleureuse puissance; et, lorsqu'il circule en moi, toute mon âme en est illuminée; je crois comprendre tout à la fois l'Éternité, l'Espace, la Création, les Créa-

céleste! Il marche consumé par des ardeurs secrètes et des langueurs inexplicables. Il va comme un malade et ne sait où il va... C'est le Poète : toutes vos larmes, toute votre pitié pour lui. » Chatterton est atteint d'une véritable folie délirante dont les idées de persécution et de grandeur s'unissent pour le réduire à l'impuissance et le condamner au suicide. « La Poésie est une maladie du cerveau, conclut le Quaker; l'imagination et le recueillement sont deux maladies dont personne n'a pitié » (30, 68). Jusque dans son *Discours de réception* Vigny parle encore des « troubles profonds », des « rêves redoutables » du Penseur. Même idée en son *Journal* (39). « La pensée est semblable au compas qui perce le point sur lequel il tourne, quoique sa seconde branche décrive un cercle éloigné. L'homme succombe sous son travail et est percé par le compas. »

tures et la Destinée; c'est alors que l'Illusion, phénix au plumage doré, vient se poser sur mes lèvres, et chante.[1] » Bref l'inspiration poétique de ce malade génial, c'est l'extase, une généreuse et douloureuse extase dont les intermittentes effusions, surtout fréquentes dans la jeunesse, s'épanchent en « pitié et en dévouement » pour tout le genre humain[2].

1. « C'est dans la première jeunesse qu'il sent sa force naître, qu'il pressent l'avenir de son génie, qu'il étreint d'un amour immense l'humanité et la nature, et c'est alors qu'on se défie de lui et qu'on le repousse. » (Préface de *Chatterton*, 8.) Cf. *la Maison du Berger* :

> S'il ne voit plus l'amour, son étoile fidèle,
> Eclairer pour lui seul l'horizon effacé.

2. « Je crois, dit encore Stello (20), que, lorsque le don de fortifier les faibles commencera de tarir dans le Poète, alors aussi tarira sa vie; car, s'il n'est bon à tous, il n'est plus bon au monde. » Et encore : « Toutes (les œuvres d'art) portent les malheureux mortels à la loi impérissable de l'*Amour* et de la *Pitié* » (231). Le très grand rôle que ce sentiment de la Pitié joue dans l'œuvre comme dans la vie de Vigny (amour d'Eloa, tendresse de Kitty Bell pour Chatterton, source d'inspiration d'après Stello, mobile d'action dans le *Journal*, religion de l'humanité dans *la Maison du Berger*) devait surtout provenir, à coup sûr, de la bonté naturelle du poète; mais il n'en dut pas moins être singulièrement influencé par les diverses doctrines de Mme de Staël sur ce thème essentiel de sa prédication sociale. Après avoir fait de la Pitié, dans son traité *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, « le véritable lien des êtres mortels entre eux », le seul et unique guide de l'homme dans toutes les circonstances et toutes les situations de la vie, la grande instigatrice du romantisme en fait également dans ses romans de *Delphine* et de *Corinne* le ressort essentiel de l'amour, « le plus irrésistible des sentiments du cœur ». « Qu'est-ce que l'Amour sans la pitié? » demande Delphine à Léonce, et Léonce de répondre : « Ne regardez-vous pas comme un devoir de soulager ma douleur? » Dans le livre *De l'Allemagne* surtout, la Pitié devient une des sources les plus fécondes de l'inspiration, une suprême exaltation de l'âme émue, une véritable révélation de

Quoi d'étonnant, si malade pareillement inspiré se croit une mission divine? Il la sent rien qu'à sa dignité naturelle : car « cette dignité n'est autre chose que le sentiment continuel de sa mission que doit avoir toujours en lui l'homme qui se sent une Muse au fond du cœur. Ce n'est pas pour rien que cette Muse y est venue[1]. » « La mission du Poète ou de l'Artiste est de produire, et tout ce qu'il produit est utile, « si cela est admiré », car l'œuvre de beauté « unit les hommes dans un sentiment commun d'adoration et de contemplation pour elle et la pensée qu'elle représente ». « Les premiers des hommes seront toujours ceux qui feront d'une feuille de papier, d'une toile, d'un marbre, d'un son, des choses impérissables. » « Les œuvres immortelles sont faites pour duper la Mort en faisant survivre nos idées à notre corps[2]. » « Il faut bien plus de génie pour résumer tout ce qu'on sait de la vie dans une œuvre d'art que pour jeter cette semence sur la terre toujours remuée des événements politiques. Il est plus difficile d'organiser tel petit livre que tel gros gouvernement. » « Un vers coûte plus à l'empereur

l'infini et du divin. « L'enthousiasme », ce « noble frémissement », qui « signifie Dieu en nous », « c'est l'amour du bien, l'élévation de l'âme, *la jouissance du dévouement* réunis en un même sentiment. » (Cf. René Canat, *op. cit.*, chap. II.)

1. *Stello*, 232.

2. *Ibid.*, 232, 244, 240, 241. « On croirait, dit Vigny dans la Préface de *Chatterton* (4), à vous voir en faire un si bon marché, que c'est une chose commune qu'un Poète. Songez donc que, lorsqu'une nation en a deux en dix siècles, elle se trouve heureuse et s'enorgueillit. Il y a tel peuple qui n'en a pas un, et n'en aura jamais. » « Les plus intelligents » des hommes appartiennent « à cette race exquise et puissante qui fut celle des grands hommes inspirés » (4, 6).

Julien que le plan d'une bataille. » « Le don le plus précieux, c'est le plus rare [1]. » Vrai Moïse en tous temps et en tous lieux, « le Poète cherche aux étoiles quelle route nous montre le doigt du Seigneur ». Ici-bas, en nos conflits terrestres, « il met un doigt sur la balance et l'emporte. Tantôt il presse, tantôt il arrête l'esprit des nations; il inspire les actions publiques et proteste contre elles, selon qu'il lui est révélé de le faire par la conscience qu'il a de l'avenir. Il dit le mot qu'il faut dire, et la lumière se fait. Il dit ce mot de loin en loin, et tandis que le mot fait son bruit, il rentre dans son silencieux travail et ne pense plus à ce qu'il a fait. [2] » « Suivez donc votre vocation », jeunes poètes, « heureux si vos veilles peuvent aider l'humanité à se grouper et s'unir autour d'une clarté plus pure ». Car le premier des devoirs, c'est de « suivre les conditions de son être [3] »; c'est de savoir, « seul et libre, accomplir sa mission ».

Mais cette mission sacrée, comment le poète

1. *Stello*, 240, 231. *Journal*, 106. Pour Stello, la politique se réduit ou à peu près à l'art « de manier des idiots et des circonstances » (240). « L'Imagination avec ses Elus, dit-il encore, est aussi supérieure au Jugement seul avec ses Orateurs que les dieux de l'Olympe aux demi-dieux. » « Le poète, ajoute-t-il ailleurs (8, 5), apôtre de la vérité toujours jeune, cause un éternel ombrage à l'homme de Pouvoir, apôtre d'une vieille fiction, parce que l'un a l'inspiration et l'autre seulement l'attention ou l'aptitude d'esprit » (245). Pour Vigny la haine de l'homme politique devient à la longue une véritable phobie, assez justifiée d'ailleurs par tous les bas exploits de certaine démagogie. Cf. p. 337, note 1.

2. *Ibid.*, 74, 245, 246.

3. *Ibid.*, 243. « Pourquoi ne se laisserait-on pas aller à la pente de son caractère? dit Chatterton (II, sc. 5). La Providence n'avait-elle pas son but en me créant? Ai-je le droit de me roidir contre elle pour réformer la nature? Est-ce à moi de démentir Dieu? »

malade pourrait-il l'accomplir, s'il n'a pas cette solitude et cette liberté indispensables au morbide enfantement de ses puissants rêves? « La Muse sait ce qu'elle doit faire; le Poète ne le sait pas d'avance. Ce n'est qu'au moment de l'inspiration qu'il l'apprend. Il doit attendre que nulle influence étrangère ne lui dicte ses paroles : elles seraient périssables[1]. » Faute d'une mansarde et d'un peu de pain, le poète ne peut attendre : il meurt de faim, est abreuvé d'humiliations, jeté en prison. Faute de pouvoir adapter sa chétive personne aux impérieuses exigences de l'existence commune, il est condamné à une perpétuelle souffrance et partant à une ruine aussi précoce que fatale si la société ne lui vient en aide. Or, l'humanité entière n'est organisée qu'en sociétés également funestes à sa nature d'exception. « Des trois formes du Pouvoir possibles, la première nous craint, la seconde nous dédaigne comme inutiles, la troisième nous hait et nous nivelle comme supériorités aristocratiques. » « Ce sont nos ennemis naturels que vos beaux esprits », dit plaisamment le roi Louis XV; « la plus belle muse du monde ne peut suffire à nourrir son homme », constate platement Lord Beckford; « les poètes seront les plus dangereux ennemis de la patrie », glapit aigrement Robespierre; « nulle race n'est plus dangereuse pour la liberté, plus ennemie de l'égalité que celle de ces

1. *Stello*, 2. « Il a besoin de *ne rien faire*, ajoute Chatterton, pour faire quelque chose en son art. Il faut qu'il ne fasse rien d'utile et de journalier pour avoir le temps d'écouter les accords qui se forment lentement en son âme, et que le bruit d'un travail positif et régulier interrompt et fait infailliblement évanouir. » (*Chatterton*, Préface, 7.) « Il ne lui faut que deux choses : la vie et la rêverie; le *Pain* et le *Temps*. » (*Ibid.*, 12.)

aristocrates de l'intelligence [1] ». « Sommes-nous donc les ilotes éternels des sociétés? » gémit le pauvre Stello. « O Multitude, Multitude sans nom! vous êtes née ennemie des noms!... Votre unique passion est l'égalité; et, tant que vous serez, vous vous sentirez poussée par le besoin simultané d'un *ostracisme perpétuel.* » « Race toujours maudite par toutes les puissances de la terre, » les poètes sont « frappés d'une réprobation universelle ». « Ces hommes sont les plus grands et les plus malheureux aussi. Ils forment une chaîne presque ininterrompue de glorieux exilés, de courageux persécutés, de penseurs affolés par la misère, de guerriers inspirés au camp, de marins sauvant leur lyre de l'Océan et non des cachots; hommes remplis d'amour et rangés autour du premier et du plus misérable, comme pour lui demander compte de tant de haine qui les rend immobiles d'étonnement. » « Triple divinité du ciel! que t'ont-ils donc fait, ces Poètes que tu créas les premiers des hommes, pour que les derniers des hommes les renient, les repoussent ainsi [2]? » En vérité, à la fois élu et condamné, moitié prophète et moitié malade, tour à tour prêtre et victime, « le Poète a, tout autant qu'une bénédiction sur son nom, une malédiction sur sa vie ». « Ce qu'on

1. *Stello*, 232, 33, 35, 185, 189.
2. *Ibid.*, 222, 223, 40, 229, 228. Dorison, *op. cit.*, 142.
« Vous ne cessez de vanter l'intelligence, et vous tuez les plus intelligents. Vous les tuez en leur refusant le pouvoir de vivre selon les conditions de leur nature. » « Les hommes d'imagination sont éternellement sacrifiés; le sarcasme et la misère sont les clous de leur croix. » « Une âme contemplative est à charge à tous les désœuvrés remuants qui couvrent la terre. » (*Chatterton*, 4, 69, 30.)

nomme un signe d'élection constitue une quasi-impossibilité de vivre[1]. »

Telle est donc la thèse de *Stello*. L'exagération romantique en paraît, de nos jours, si criante qu'il semble superflu de la réfuter. Non, le Poète n'est tout à la fois ni si malade, ni si sublime, ni si honni. Qu'est-ce que *le* Poète, du reste? Il n'est en ce monde de réalités individuelles que *des* poètes, tous en somme assez différents les uns des autres; et les plus grands qui vécurent ne furent certes pas les plus morbides, pas plus que les moins heureux ne furent les plus sublimes. Le Poète n'est ici pour Vigny, comme ailleurs le gentilhomme ou le soldat, qu'un de ces types abstraits que son imagination idéaliste fait sortir des conceptions de sa propre nature pour les projeter ensuite dans l'infini de son rêve; et, alors même qu'il prétend nous fournir des preuves concrètes tirées des vies de poètes réels, il déforme, de son propre aveu, chacun de ces exem-

1. *Stello*, 85, 245. « Comme toutes les formes exagérées de l'individualisme, l'idée que l'homme supérieur est essentiellement différent et par suite irrémédiablement antipathique à la foule médiocre date surtout de Rousseau : « Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus », proclament orgueilleusement les *Confessions*, et on sait à quelle monomanie de la persécution aboutit cette monomanie de grandeur. Cette malsaine influence a laissé sa trace chez tous ses disciples. « Celui qui s'est élevé au-dessus des hommes par le talent ou par la puissance, dit Childe Harold, doit s'attendre à trouver au-dessous de lui la haine de la foule qu'il domine. » « Mon roman *Delphine* dit à la société, conclut Mme de Staël : ménagez davantage la supériorité de l'esprit et de l'âme; vous ne savez pas le mal que vous faites et l'injustice que vous commettez, quand vous vous laissez aller à votre haine contre cette supériorité, parce qu'elle ne se soumet pas à toutes vos lois; vous brisez des cœurs, vous renversez des destinées qui auraient fait l'ornement du monde. » « Différence engendre haine », ne cesse de répéter Stendhal.

plaires d'humanité pour les accommoder aux besoins de sa cause et aux exigences de son idéal, et cela au point de rendre chacun d'eux méconnaissable; le Gilbert, le Chatterton et le Chénier de *Stello* ne ressemblent pas plus à leurs originaux, que le de Thou et le Richelieu de *Cinq-Mars*. Un nom propre ne fut jamais pour Vigny qu'un symbole. — Les revendications sociales de cette thèse demeurent, du reste, aussi vagues que ses prétentions morales et intellectuelles, tout en étant aussi exagérées. Sans doute, cet Homme Supérieur qu'est le Poète semble à Vigny comme à Carlyle doué d'une sorte de géniale « universalité d'esprit[1] » qui le rend apte à s'acquitter des plus hautes fonctions politiques et sociales. Vigny ne lui en conseille pas moins de s'abstenir, « de rentrer dans son silencieux travail », « d'employer toutes les forces de sa volonté à détourner sa vue des entreprises trop faciles de la vie active, parce que ce serait avilir son œuvre que de l'empreindre de ce qu'il y a de plus fragile et de plus passager dans les événements du jour »; il lui recommande de se confiner sagement en une « neutralité armée ». « La République des lettres, dit-il, est la seule qui puisse jamais être composée de citoyens vraiment libres, car elle est formée de penseurs isolés, séparés et souvent inconnus les uns aux autres[2]. » « Toutes les Associations ont tous les défauts des couvents. Elles tendent à classer et diriger les intelligences, et fondent peu à peu une autorité tyrannique qui, ôtant aux intelligences la

1. *Stello*, 90.
2. *Ibid.*, 244.

liberté et l'individualité, sans lesquelles elles ne sont rien, étoufferait le génie même sous l'empire d'une communauté jalouse. » « L'Imagination ne vit que d'émotions spontanées et particulières à l'organisation et aux penchants de chacun. » « La Solitude est sainte », parce que « la Solitude est la source des inspirations ». Quoiqu'il se contente ici de demander beaucoup plus à l'abnégation du poète qu'aux largesses de la société, Vigny sent bien tout ce que cette hostile attitude du poète sacrifié peut encore à elle seule impliquer d'anarchie; Stello exaspéré s'écrie : « En vérité, je vous le dis : l'homme a rarement tort, et l'ordre social toujours. Quiconque est traité comme Gilbert et Chatterton, qu'il frappe, qu'il frappe partout! Je sens pour lui (s'attaquerait-il à moi-même) l'attendrissement d'une mère pour son fils, atteint injustement en son berceau d'une maladie douloureuse et incurable. « Frappe-moi, mon fils! lui dit-elle; mords-moi, pauvre innocent! tu n'as rien fait de mal pour mériter de tant souffrir! Mords mon sein, cela te soulagera! mords, enfant, cela fait du bien! » Et voilà ce que notre protagoniste de la raison, s'abandonnant aux théories humanitaires de Godwin, appelle ingénument « d'inépuisables sources de miséricorde et d'indulgence », « un instinct de tendresse angélique ». Au moins, notre utopiste demeure-t-il logique jusqu'en son absurdité : il sent que, lorsqu'on accorde à une « caste à part » tous les droits, il faut prendre à sa charge tous les devoirs et il accepte son propre suicide; il est certes des réformateurs moins sensés en leur généreux délire. — Telle quelle, jusqu'en ses plus fâcheuses aberrations, cette idée de la transcen-

dante supériorité du poète n'en demeure pas moins éminemment chère au cœur de Vigny; toute sa vie il la caressa avec tendresse, il la reprit passionnément sous toutes les formes, poème ou plaidoyer, il s'ingénia même à la faire pénétrer dans les mœurs et jusque dans la législation du pays. Pour l'heure, toutefois, son prosélytisme se contente de lui prêter la forme persuasive d'un dialogue à demi dramatique; demain, il en tirera un drame.

« J'ai pris dès l'âge où l'on commence à réfléchir, dit Vigny, la coutume de m'examiner moi-même et de m'analyser avec autant de soin que je ferais un autre homme. Je dois donc dire que j'ai cru démêler en moi deux êtres bien distincts l'un de l'autre : le *moi dramatique* qui vit avec activité et violence, éprouve avec douleur et enivrement, agit avec énergie et persévérance, et le *moi philosophique* qui, se séparant journellement de l'autre moi, le dédaigne, le juge, le regarde passer et rit ou pleure de ses faux pas comme ferait un ange gardien [1]. » Profitant de ce dédoublement naturel de son être, Vigny s'avise ingénuement de nous laisser entendre le mystérieux dialogue intérieur : baptisant donc sa « raison lucide » du nom de Docteur Noir et son « sentiment aveugle » du nom de Stello, il met aux prises ces deux moitiés de son être [2]. Pour guérir

1. *Les Lettres*, 6 avril 1906.

2. *Ibid.*, 93. Vigny, du reste, conclut *Stello* (249) par ces mots : « Stello ne ressemble-t-il pas à quelque chose comme le *sentiment*? Le Docteur Noir à quelque chose comme le *raisonnement*? Ce que je crois, c'est que si mon cœur et ma tête avaient, entre eux, agité la même question, ils ne se seraient pas autrement parlé. » « Le Docteur Noir, dit-il encore dans le *Journal* de 1832, c'est la vie. Ce que la vie a de réel, de triste, de désespérant doit

une cruelle attaque de *diables bleus*, le génial et splénétique Stello consulte le positif et sardonique Docteur; or, « ce rude médecin des âmes », « très bon malgré l'inflexibilité de ses raisonnements et la dure analyse de ses observations[1] », ne trouve pas de meilleure cure pour pareil désordre mental qu'un bon traitement homéopathique : il se met incontinent, en une interminable nuit d'insomnie, à administrer à son malheureux patient, avec grand renfort de digressions philosophiques et de procédés mélodramatiques, l'interminable récit de l'immolation au triple Moloch des sociétés modernes de trois poètes, idéalisés en purs martyrs et en parfaits héros : le délirant Gilbert sacrifié par la royauté absolue à l'égoïsme frivole de Louis XV, l'impuissant Chatterton sacrifié sous la monarchie constitutionnelle à l'utilitarisme béat d'un Lord Maire, l'impulsif Chénier sacrifié en pleine démocratie républicaine à la brutalité envieuse de Robespierre. On devine tout ce que pareille discussion peut avoir de piquant et d'ingénieux; on devine aussi tout ce que ses lentes et laborieuses reprises peuvent après des heures et des heures susciter d'irritation et d'énervement. En l'unique personne de ce Janus à double voix comme à double face en lequel s'est dûment mué l'instable Vigny, ce long dialogue ou plutôt ce monologue inégal, décousu, factice, cette bizarre alternance

être représenté par lui et par ses paroles, et toujours le malade doit être supérieur à la triste raison de tout ce qu'a la poésie de supérieur à la réalité douloureuse qui nous enserre; mais cette raison selon la vie doit toujours réduire le sentiment au silence, et le silence sera la meilleure critique de la vie. » Le mutisme splénétique de Stello prépare donc au silence systématique du Loup.

1. *Stello*, 50.

d'humour glacé et d'émotions chaleureuses, de pointes drolatiques et d'effusions lyriques, deviendrait vite plus fastidieux que la plus filandreuse prose de Sterne dont il dérive, n'était une véhémente passion qui, mal contenue, éclate çà et là, à propos de la Révolution française, par exemple, en paroles véhémentes et profondes : c'est la forme logique de Burke prenant inopinément le ton apocalyptique de Carlyle [1].

On ne sent que trop bien que, pour raviver un intérêt sans cesse languissant, le pauvre poète, à court de hors-d'œuvre, s'est durement mis à la torture. *Plus poetice quam humane locutus es*, lui eût fort justement dit Pascal : « Si mon premier langage était scintillant et musqué comme l'épée de bal et la poudre, avoue-t-il, si le second était pédantesque et prolongé comme la perruque et la queue d'un alderman, je sens que ma parole doit être ici forte et brève comme le coup d'une hache qui sort fumante d'une tête tranchée. » Voulez-vous du fantastique à la Hoffmann : lisez la burlesque attaque des bosses craniales par la cruelle bande des Farfadets sanguinaires; voulez-vous le plus frivole raffinement de grâces mignardes et évaporées : lisez l'entrevue du roi et de Mlle de Coulanges. Sans doute, le Credo de Stello vous arrêtera soudainement exalté par son puissant élan de foi poétique, tout comme le grabat de Gilbert vous retiendra ému par

1. A propos de ce dernier, voir surtout le début de ce fameux chapitre xx dont certaines vues d'ensemble concordent si bien avec les récentes révélations de Georges Lenôtre sur les hommes de la Révolution. L'intuition du poète idéaliste se trouve ici merveilleusement confirmée par les plus minutieuses constatations de l'histoire réaliste.

cette horreur réaliste. Voulez-vous maintenant la plus insupportable fatuité d'auteur faisant la roue devant son public ou devant sa maîtresse : lisez les subtiles manèges du Docteur Noir dans la pâtisserie de Kitty Bell ou encore l'outrecuidante lettre de Chatterton [1]. Je doute que la lourde charge caricaturesque du Lord Maire déride beaucoup votre visage crispé par tant de froides prétentions; mais ce dont je ne doute guère, c'est que, par son âpre ton de satire cinglante, par la justesse et la pénétration de ses vues, par le pathétique contenu et soutenu de son récit, le troisième des épisodes ne réussisse pas, en dépit de quelques exagérations et de quelques artifices encore, à tour à tour vous plaire, vous captiver et vous émouvoir : Vigny y a mis le meilleur de sa pensée et de son cœur, tout son art et toute son âme. Après cette belle manifestation de vitalité intense, les conclusions théoriques ne vous paraîtront peut-être, il est vrai, que plus froides, plus incohérentes, plus dénuées de vie et d'intérêt.

Malgré son habituelle complaisance pour ses propres œuvres, Vigny se rendit assez bien compte du médiocre succès de ses pénibles efforts : « Parmi les hommes qui m'ont écouté, dit-il, les uns ont applaudi la composition des trois drames suspendus à un même principe, comme trois tableaux à un même support; les autres ont approuvé la manière dont se nouent les arguments aux preuves, les règles aux

1. « Helas ! s'écrie douloureusement Stello, d'où vient le langage que vous prenez ? Vous partez quelquefois du dernier mot de chaque phrase pour grimper à un autre, comme un invalide monte un escalier avec deux jambes de bois. — C'est, avoue le Docteur Noir, que j'ai la manie de faire du style pour me mettre bien dans l'esprit de quelques-uns de vos amis. » (*Stello*, 15.)

exemples, les corollaires aux propositions; quelques-uns se sont attachés particulièrement à considérer les pages où se pressent les idées laconiques, serrées comme les combattants d'une épaisse phalange; d'autres ont souri à la vue des couleurs chatoyantes ou sombres du style; mais les cœurs ont-ils été attendris? Rien ne me le prouve. L'endurcissement ne s'amollit point tout à coup par un livre[1]. » Non; pour imposer à l'attention récalcitrante de lecteurs blasés un nouvel Évangile social, le froid intermédiaire d'un style précieux parut à bon droit insuffisant au prophète qui se sentait désormais « de race religieuse et sacerdotale ». « La poésie pure est sentie par bien peu d'âmes, disait déjà le Corneille de *Cinq-Mars*[2]; il faut pour le vulgaire des hommes qu'elle s'allie à l'intérêt presque physique du drame. » « Las des compositions entortillées[3] », Vigny se trouve donc par l'ardeur même de son idéalisme engagé dans le théâtre à demi réaliste des romantiques : sa foi prosélytique prétend s'en faire « une tribune publique », « une chaire sociale[4] ».

1. *Chatterton*, Préface.
2. *Cinq-Mars*, II, 103.
3. *Journal*, 103.
4. *Chatterton*, Préface.

CHAPITRE VI

THÉATRE

Vigny avait déjà largement contribué à cette rénovation dramatique. Le *Journal* de 1824 mentionne trois tragédies : « une de *Roland* (en trois actes, d'après l'Arioste), une de *Julien l'Apostat*, et une d'*Antoine et Cléopâtre*, essayées, griffonnées, manquées par moi de dix-huit à vingt ans » ; mais, plus ou moins conformes aux procédés classiques, il les brûla « dans la crainte des éditeurs posthumes[1] ». L'idéal romantique les condamnait. Sous l'influence des critiques exagérées de Lessing et de Schlegel, à la suite de Mme de Staël qui les résume et de Stendhal qui les aggrave, Victor Hugo, en sa *Préface de Cromwell*, venait, avec plus de violence que de justesse, de lancer le manifeste de la nouvelle école. Alfred de Vigny, plus sage et en littérature anglaise plus compétent que Hugo, quoique non moins dévoué au même idéal, se fit un devoir, lui aussi, de « faire entendre ses idées » : renonçant non sans regret à son « recueillement de poète », il asservit son inspiration à « l'art de la scène, à l'en

1. *Journal*, 27.

croire, le plus étroit qui existe » ; « déjà trop borné pour les développements philosophes (*sic*), dit-il, à cause de l'impatience d'une assemblée et du temps qu'elle ne veut pas dépasser, cet art est encore resserré par des entraves de tout genre[1]. » Une réforme littéraire précède donc, au théâtre comme en poésie, la mission sociale de Vigny et la prépare.

Avec sa hauteur de vues habituelle, Vigny apporte autant de tolérance que de lucidité dans la critique de l'ancien système dramatique comme dans l'exposé du nouveau : il y ajoute même, en sa *Lettre à Lord* ***, une verve et une ironie imprévues, « cette âpreté nerveuse et un peu trop cavalière que donnait à tout le monde alors l'ardeur du combat[2] ». Après avoir finement montré tout ce qu'il y avait de logique et d'harmonieux, mais aussi de faux et de stérilisant en cette vieille tragédie si solennellement héroïque dont la vraie Muse, à l'entendre, eût dû s'appeler « Politesse », Vigny pose très nettement le triple problème à résoudre : « La scène française s'ouvrira-t-elle, ou non, à une tragédie moderne produisant : dans sa conception, un tableau large de la vie, au lieu du tableau resserré de la catastrophe d'une intrigue ; — dans sa composition, des caractères, non des rôles, des scènes paisibles sans drames, mêlées à des scènes comiques et tragiques : — dans son exécution, un style familier, comique, tragique, et parfois épique[3] ? »

Loin d'être une solution, une pièce injouable comme *Cromwell* était à ses yeux un aveu d'impuis-

1. *Théâtre*, Préface d'*Othello*, 265.
2. *Ibid.*, 259.
3. *Ibid.*, 264.

sance, une défaite. « Le système entier, dit-il, sera mieux expliqué par des œuvres que par des théories. » Mais, ajoute-t-il aussitôt : « Une nouvelle œuvre prouverait seulement que j'ai inventé une tragédie bonne ou mauvaise, les contestations s'élèveraient infailliblement pour savoir si elle est un exemple satisfaisant du système à établir[1] ». Prenons donc un chef-d'œuvre étranger qui soit à la fois « consacré par plusieurs siècles » et conforme au « système convenable à notre époque », un chef-d'œuvre du « grand Shakespeare[2] » ; et, s'il réussit sur la scène française, la démonstration est faite. Cette démonstration venait, à vrai dire, d'être à moitié faite : les acteurs anglais Charles Kemble et Miss Smithson eurent en septembre 1827 un tel succès à l'Odéon, surtout dans *Roméo* et *Hamlet*, que Kean et Macready vinrent également les deux années suivantes. Aussi Vigny, de concert avec Émile Deschamps, s'avisa-t-il dès 1827 de traduire *Roméo et Juliette*[3] ; mais cette traduction, quoique bien accueillie à la Comédie-Française, ne put être jouée. Nullement découragé, Vigny l'année suivante resserre en trois actes *le Marchand de Venise* qu'il baptise *Shylock* ; même insuccès : « des obstacles de censure et de rivalité

1. *Théâtre*. Préface d'*Othello*, 278, 264.

2. *Ibid.*, 264, 280.

3. Émile Deschamps traduisit les trois premiers actes et Vigny les deux derniers. « J'ai entendu de lui, dit Gaspard de Pons (*Adieux poétiques*, II, 246), la traduction des deux derniers actes de *Roméo et Juliette*, et j'y ai trouvé une œuvre tragique bien supérieure à la traduction complète du *More*. » La piece fut en avril 1827 accueillie « par acclamation », dit Deschamps, au comité de lecture du Théâtre-Français : elle ne fut sans doute pas jouée par suite de la concurrence ou du peu de succès d'un *Roméo* de Frédéric Soulié à l'Odéon.

entre deux théâtres retardèrent cette représentation [1]. » C'est alors que l'administrateur du Théâtre-Français, le baron Taylor, ancien camarade de régiment de Vigny, eut l'heureuse idée de lui demander *Othello* : de toutes les pièces de Shakespeare *le More de Venise* (ainsi que Vigny préfère l'appeler) est, en effet, par son sujet, l'amour, comme par sa conception, une crise, la moins éloignée du vieil idéal classique [2]. Voltaire et Ducis s'en étaient bien doutés [3]. Vigny allègue, il est vrai, une autre raison : « Si j'avais connu, dit-il, une histoire plus racontée,

1. Préface d'*Othello*, 260.

2. Le Dr Samuel Johnson avait depuis bien longtemps signalé en sa préface de Shakespeare qu'il suffit de placer le début de l'action à Chypre et de faire rapporter dans un récit les événements antérieurs pour obtenir une tragédie classique.

3. Il est vrai que dans *Zaïre* l'intérêt de l'épisode chrétien l'emporte sur les amours d'Orosmane et de l'héroïne : ainsi sacrifiée, la jalousie du Soudan d'Asie se trouve, en outre, aussi inexplicable en sa naissance et en son développement qu'odieuse en son dénouement qui reste atroce : comment un prince oriental qui affecte le langage et les sentiments d'un galant chevalier français peut-il accomplir sans motif vraisemblable un forfait tel que ce meurtre de sa femme ? Même invraisemblance fondamentale dans la pièce de Ducis, et provenant de cette même criante contradiction entre les bienséances du langage et l'horreur des actions. Ducis n'ose même montrer son Yago que « tout à la fin du dénouement », pensant que « si le spectateur français avait pu, dans le cours de la tragédie, le soupçonner, seulement au travers de son masque, d'être le plus scélérat des hommes, c'en était fait du sort de l'ouvrage », et, pour se mieux conformer encore au caractère si sensible de ses auditeurs, Ducis « substitue un dénouement heureux à celui qui les blessait ». Le langage est dans le goût de l'époque, galant, sententieux, surchargé de périphrases et d'antithèses. Vigny rendit donc un véritable service en osant produire sur la scène française un *Othello* presque authentique. En 1882, M. de Gramont a donné une nouvelle traduction d'*Othello* qui, tout à la fois encore plus souple et plus fidèle que celle de Vigny, a eu successivement les honneurs de l'Odéon et ceux du Théâtre-Français.

plus lue, plus représentée, plus chantée, plus dansée, plus coupée, plus enjolivée, plus gâtée que celle du *More de Venise*, je l'aurais choisie précisément pour que l'attention se portât sans distraction sur un seul point : l'*exécution.* » « Il fallait refaire l'instrument (le style), et l'essayer en public avant de jouer un air de son invention. » « Je n'ai rien fait cette fois qu'une œuvre de forme [1]. » Voilà donc pour la troisième fois, par pur « dévouement », dit-il, par « abnégation », le poète de Moïse résigné au « travail ingrat » de traducteur de Shakespeare [2]; son lyrisme apaisé s'en accommodait.

L'unique « question de forme », à laquelle Vigny réduisait ainsi le triple problème dramatique, était, il faut bien l'avouer, de la plus haute importance pour la nouvelle école de poésie ; il s'agissait de donner au drame romantique un mode d'expression adéquat, un vers conforme à son idéal. Or, si « le balancement régulier et monotone du vers alexandrin », « vers épique [3] », avait imposé à la tragédie en même temps que son style noble sa préférence pour les héros solennels, le nouveau vers français devait à tout prix s'assouplir pour exprimer toute la variété de style et de ton qui sied à la foule bigarrée de personnages tour à tour lyriques et positifs. « Nous ne sommes pas assez heureux, dit très justement Vigny à son prétendu lord anglais, pour mêler dans la même scène la prose aux vers blancs et aux vers rimés; vous avez en Angleterre ces trois octaves à parcourir, et elles ont en elles une harmonie qui ne peut s'éta-

1. Préface d'*Othello*, 278.
2. *Ibid.*, 260, 277.
3. *Ibid.*, 274, 273.

blir en français. Il fallait pour les traduire détendre le vers alexandrin jusqu'à la négligence la plus familière, puis le remonter jusqu'au lyrisme le plus haut; c'est ce que j'ai tenté. » « Écoutez ce soir, ajoute-t-il, le langage que je pense devoir être celui de la tragédie moderne; dans lequel chaque personnage parlera selon son caractère, et, dans l'art comme dans la vie, passera de la simplicité habituelle à l'exaltation passionnée; du *récitatif* au *chant*[1]. » Pour obtenir cet assouplissement du vers, Vigny a naturellement recours à deux moyens : fréquente suppression de l'hémistiche, fréquent usage de l'enjambement. Plus hardi que Hugo, il abuse même de ce double procédé jusqu'à verser dans la prose rimée; « plus ami de l'enjambement qui allonge que de l'inversion qui embrouille », il se débarrasse tant bien que mal des formes les plus surannées du style pseudo-classique : périphrases et autres tropes par trop poncifs. Il en garde pourtant, il en garde même tellement qu'en dépit d'une plus grande liberté d'allure, son vers dramatique a encore une classique solennité

1. Préface d'*Othello*, 276. 265.

Dès 1824, Vigny avait signalé dans *la Muse française* « l'honorable tentative » de son cousin B. de Sorsum qui avait « traduit plusieurs tragédies de Shakespeare en prose, vers blancs et vers rimés..., système, ajoute-t-il, à jamais impraticable dans notre langue ». Ces traductions furent publiées après la mort de leur auteur en 1826 par Chênedollé. — Pour se rendre compte de cette alternance du *récitatif* et du *chant* dont parle Vigny, il faut voir tout particulièrement le fameux discours d'Othello au Doge. « Dans cette prière, ajoute Vigny à propos de la prière d'Yago (III, 10), dans les adieux d'Othello à la guerre, et partout où l'exaltation de l'âme élève le personnage, j'ai cherché à élever aussi le style. Dans ces morceaux, plus d'enjambements, de césures rompues, les vers marchent à plus grands pas, ce me semble, dans ma poésie; dans celle de Shakespeare, ils volent » (351).

de ton que n'a déjà plus le vers, plus régulier cependant, de *Hernani*.

Le même caractère classique persiste, malgré tous les efforts du poète, jusqu'en son travail de traduction. Vigny a beau se moquer des libertés que prend Ducis avec Shakespeare, lui aussi est bien contraint de se faire tout à la fois adaptateur et « interprète ». « Il n'y a pas une seule bonne traduction, dit-il très justement, pour celui qui sait la langue originale... En vain, on répète le même chant dans sa langue, c'est un autre instrument; il a donc un autre son et un autre toucher, d'autres modulations, d'autres accords, dont il faut se servir pour rendre l'harmonie étrangère, la *naturaliser*; mais une chose y manque toujours, l'union intime de la pensée d'un homme avec sa langue maternelle. J'ai donc cherché à rendre l'esprit, non la lettre[1]. » Si donc, pour le besoin de la cause romantique, Vigny ajoute çà et là quelques ornements poétiques à l'âpre sauvagerie de Shakespeare, il lui enlève bien davantage pour satisfaire à « quelques usages de la scène et à la chasteté du discours[2] » : toute la violence brutale d'une passion charnelle, toute l'emphase exubérante de certaines tirades, toute la mièvre préciosité de certains dialogues, toute la burlesque vulgarité de certains mots à double entente, bref toute l'outrance du vieux Will se trouvent mainte et mainte fois ou prudemment atténuées en un langage plus abstrait et plus froid ou franchement supprimées par de hardies coupures. Vigny ne prétendait pas être, et à juste titre, plus

1. Préface d'*Othello*, 278.
2. *Ibid.*, 265.

anglais que les Anglais même; comme eux sur leurs propres scènes, il se résigne sur la nôtre à mainte mutilation, à bien des « adoucissements[1] ».

N'empêche qu'au seul mot de *mouchoir* audacieusement substitué aux nobles termes de *tissu* et de *bandeau*, au cri de : « à bas, prostituée », aux premiers accords de la romance du saule, il fallut toute une cabale romantique pour vaincre les protestations indignées de la coterie classique : « lorsque je fis escalader par cet Arabe la citadelle du Théâtre-Français, dit fièrement Vigny, ce fut un scandale qui eût été moins grand si le More eût profané une église »; ce ne fut donc que par une sorte d' « émeute littéraire », digne prélude des orageux triomphes d'*Hernani*, qu'en « ce jour de bataille » Vigny arbora en France « le drapeau de l'art aux armoiries de Shakespeare[2] ».

Pour notre réformateur dramatique Shakespeare n'était, à vrai dire, qu'un exemple et non un modèle. « Un imitateur de Shakespeare, dit-il, serait aussi faux dans notre temps que le sont les imitateurs d'*Athalie*[3] ». Ce qu'il fallait, c'était égaler, sinon surpasser, le modèle de la renaissance anglaise en une œuvre qui fût tout à la fois et française et moderne. L'idéalisme systématique de Vigny s'accommodait,

1. Préface d'*Othello*, 287, 267. « J'ai recomposé et resserré le dénouement tout entier », dit-il en particulier (405). Stuart Mill, en son article de la *Westminter Review* (1839), fut le premier à rendre justice aux mérites de cette « belle infidèle », et Heine reconnaît de même que « dans cette œuvre M. de Vigny a sondé plus profondément qu'aucun de ses compatriotes le génie de Shakespeare ».

2. *Ibid.*, 259. Cf. Gautier, *Histoire du Romantisme*, 188.

3. *Théâtre*, 264, 279.

du reste, aussi mal que possible du réalisme exubérant de Shakespeare : est-il rien, en effet, d'aussi peu conforme aux habitudes rêveuses d'un poète idéaliste que l'observation précise de la vie réelle et la vivante création de caractères individuels? Or Vigny préparait, nous dit-il, « une histoire dans le genre de *Cinq-Mars*[1] », au moment même où la question de forme dramatique était inopinément venue lui suggérer « quelque chose de plus pressé à dire au public ». Maintenant que ce problème était résolu, pourquoi ne mettrait-il pas en drame précisément son nouveau sujet de roman Louis XIII? Qu'est-ce, en effet, que *la Maréchale d'Ancre*, sinon un autre *Cinq-Mars* porté sur la scène? Victor Hugo s'était sans vergogne servi du roman de Vigny pour en tirer la conception, les situations et les personnages politiques de *Marion Delorme*[2]; pourquoi Vigny, à son tour, ne tirerait-il point parti des procédés scéniques de son peu scrupuleux rival? Vigny se gêna d'autant moins peut-être que *Marion Delorme*, lue à huis-clos, demeurait interdite par la censure. Née du roman historique et soumise à l'influence mélodramatique de Hugo, *la Maréchale d'Ancre* se trouve ainsi, en même temps que la première en date, la plus romantique des pièces originales de Vigny.

Elle le fut beaucoup moins, d'ailleurs, que celles de ses rivaux, Hugo et Dumas. Jusqu'en ce drame de la première heure, l'idéalisme du poète rêveur se

1. *Théâtre*, 263.

2. « Non seulement, dit M. Souriau (*op. cit.*, 239), cette pièce a été composée après *Cinq-Mars*, mais encore il n'y a pas dans le drame une situation, un caractère historique qui n'ait dans le roman un précédent ou, pour mieux dire, un modèle. » Cf. *suprà*.

trahit dans la conception comme dans l'exécution : car Vigny demeure toujours plus hardi en théorie qu'en pratique. Il a beau ajouter aux précédentes revendications en faveur du dramaturge romantique les plus présomptueuses promesses : « Il prendra dans sa large main beaucoup de temps, dit-il, et y fera mouvoir des existences entières ; il créera l'homme, non comme *espèce*, mais comme *individu*, seul moyen d'intéresser à l'humanité ; il laissera ses créatures vivre de leur propre vie, et jettera seulement dans leur cœur ces germes de passions par où se préparent les grands événements ; puis, lorsque l'heure en sera venue et seulement alors, sans que l'on sente que son doigt la hâte, il montrera la destinée enveloppant ses victimes dans des nœuds inextricables et multipliés. Alors, bien loin de trouver des personnages trop petits pour l'espace, il gémira, il s'écriera qu'il manque d'air et d'espace : car l'art sera tout semblable à la vie, et dans la vie une action principale entraîne autour d'elle un tourbillon de faits nécessaires et innombrables. Alors, le créateur trouvera dans ses personnages assez de têtes pour répandre toutes ses idées, assez de cœurs à faire battre de tous ses sentiments, et partout on sentira son âme entière agitant la masse. *Mens agitat molem*[1]. » De toutes ces superbes prétentions, que reste-t-il? Tout d'abord, le beau vers assoupli, qui devait si harmonieusement passer du récitatif au chant, disparaît dès le lendemain d'*Othello* ; il ne reparaîtra jamais dans le théâtre de Vigny ; il fait dès maintenant place à une simple prose, aussi alerte que possible, dans les plus

1. *Théâtre* , 269.

lyriques tirades comme dans les plus longs récits. Les unités de temps et de lieu, tant vilipendées dans la *Lettre à Lord****, ne se trouvent en réalité guère plus sacrifiées ici que dans certaines tragédies de Corneille, Vigny ayant bien soin de ne réduire qu'à deux jours l'action de la pièce et de n'en placer la scène qu'en divers quartiers de Paris; il concentre même en un si court espace de temps la suite confuse des événements qu'il se voit contraint, pour en atténuer l'invraisemblance, d'en préciser l'horaire[1]; autrement telle scène du drame, la première scène du quatrième acte, par exemple, semblerait devoir en bonne logique précéder celles qu'elle suit. L'action, ainsi confinée en d'étroites limites, n'en paraît, il est vrai, que plus agitée, plus illogiquement désordonnée, tant se succèdent aux dépens du développement psychologique incidents et surprises, coups de théâtre et coups d'épée.

Le poète a beau nous dire gravement que c'est la Destinée qui mène ainsi le monde[2]; nous n'en croyons rien, car nous surprenons en sa main les fils de l'intrigue et sous sa plume l'aveu même de falsifications historiques. De ces vingt-trois personnages qui se démènent sur la scène, combien ne sont que naïfs comparses trop dociles au mot d'ordre, gentes marionnettes étiquetées d'un beau nom, solennels fantoches en vêtements fastueux? Les plus dramatiques de ces turbulents et truculents héros, loin de s'animer en souples et complexes individualités, ne se guindent que trop, conformément à de sèches

1. *Théâtre*, 220.
2. *Ibid.*, 173, 187, 200.

formules, en raides types encore plus romanesques que tragiques. Qu'est-ce, par exemple, que ce Déageant, « magistrat courtisan à figure pâle et à l'œil fixe », sinon une faible réplique du trop fameux Laubardemont? qu'est-ce que ce Samuel Montalto, « juif de cour, pas trop sale au dehors, beaucoup en dessous », sinon une banale silhouette d'enfant d'Israël aussi connue que le Juif-Errant? A quoi se réduit l'âme « naïve et passionnée » de cette « jeune Italienne », Isabella Monti, qu'un portrait égaré et deux mots de calomnie métamorphosent inopinément en furie? A quoi se ramène la psychologie d'un Concini, « voluptueux et astucieux Italien », sinon à l'application du principe idéaliste cher à Vigny : il faut le façonner « selon la plus grande idée de vice qu'on puisse avoir de lui pour donner à un personnage cette unité parfaite de conduite que nous aimons à voir dans le mal[1] ». Et Borgia, « montagnard brusque et bon », n'est-ce pas le type par trop légendaire du Corse vindicatif qui, à l'aveugle fureur d'une vendetta, sacrifie tout : ici, l'amour de deux femmes qu'il aime et dont il est aimé? Et la Maréchale elle-même, noble figure à coup sûr, d'une mâle énergie et d'une maternelle tendresse, « tête forte et cœur faible[2] »? Mais ses bizarres accès de superstition puérile, loin de diversifier sa nature, ne nous en détruisent-ils point l'harmonie, tant ils jurent avec sa constante lucidité d'esprit et avec son habituelle grandeur d'âme? Que dire de Fiesque, « bon et spirituel garçon », sinon qu'un peu de noblesse de cœur

1. *Cinq-Mars*, Préface, 197.
2. *Théâtre*, 125.

et de gaieté étourdie le distingue bien faiblement de toute cette fringante troupe de gentilshommes si galamment et si gaillardement équipés de capes et de manteaux zinzolins? Que penser surtout de cet honnête « maître serrurier », Picard, si ce n'est que ce brave garde national de Louis-Philippe, « gros et gras, franc du collier, probe et brusque », s'est pour notre ébahissement étrangement égaré dans l'arrière-ban des bons ligueurs du roi Henri? Aussi nous semble-t-il faire preuve d'une bien prétentieuse naïveté, quand il s'avise de nous prédire un avenir qui n'est en réalité que du passé pour lui. « Allez, dit-il, la vieille ville de Paris est bien mécontente de vos querelles : nous n'y mettrons plus la main, s'il nous est loisible, que pour vous faire taire tous [1]. » Un autre personnage, encore énigmatique, quoique déjà fort envahissant, se rattache à notre temps : c'est le peuple ou plutôt cette basse populace de Paris, « toujours lâche et cruelle », que Vigny avait déjà flétrie en *Cinq-Mars* et en *Stello* et qu'il ne cesse de redouter plus qu'il ne l'aime. « Ah! courtisans, prophétise *la Maréchale*, ah! vous avez mêlé le peuple à nos affaires : il vous mènera loin [2]. » De toute cette foule bigarrée est-il un personnage qui apparaisse vivant? en est-il un qu'anime cette complexe vie spontanée qui déborde du théâtre de Shakespeare? Et comment pourrait-il s'en trouver, chacun de ces caractères n'étant pas plus conforme à la vérité psychologique qu'à la vérité historique?

L'histoire, pourtant, l'histoire moderne surtout,

1. *Théâtre*, 206.
2. *Ibid.*, 198.

devait, au dire des réformateurs dramatiques, renouveler le drame; or, l'auteur de *Cinq-Mars*, tout comme ceux de *Cromwell* et de *Henri III*, la traite sur la scène avec la même désinvolture qu'en ses romans : il la sacrifie comme le dernier des classiques à son idéal poétique. Sans doute, cet idéal romantique est le contraire de l'idéal classique : alors que la tragédie, en son excès d'idéalisme solennel, ne voyait guère l'histoire qu'en beau, le drame, en son excès de réalisme brutal, ne voit guère l'histoire qu'en laid; qu'y gagne le théâtre? Oublieux de ses aspirations patriotiques, il ne découvre en nos annales nationales que hontes, crimes et désastres : bel avantage! Une même outrance mélodramatique avilit chez Vigny la minorité de Louis XIII comme naguère le déclin du règne; elle en fausse l'esprit; elle en dénature les faits; elle en défigure les personnages; la noblesse en pâtit ici tout comme ailleurs la royauté. En vain Vigny, à l'exemple de ses rivaux, pousse jusqu'à la minutie le souci des détails visibles : costumes et coutumes, mœurs et attitudes; tout ce luxe de réalités matérielles, loin d'atténuer le mal, ne fait que mieux mettre en évidence la pauvreté, comme la fausseté, du fond idéal que revêt l'histoire.

Une sorte d'idéalisme propre à Vigny persiste pourtant jusque sous le faux réalisme de ce théâtre romantique et le caractérise. « Si l'art est une fable, dit-il, il doit être une fable philosophique [1]. » Une idée morale d'expiation domine *la Maréchale d'Ancre*, y asservissant l'art et l'histoire. « Pour la faire voir à tous les yeux, dit Vigny, j'ai ramené au même

1. *Théâtre*, Avant-propos, 105.

lieu le pistolet de Vitry, et le couteau de Ravaillac, instruments de l'élévation et de la chute du maréchal d'Ancre[1]. » Ici, aux yeux mystiques du poète de *Moïse*, c'est la borne de la rue de la Ferronnerie qui prend un sinistre aspect de symbole[2]. Pareille contemplation philosophique transfigure l'œuvre entière : « Au centre du cercle que décrit cette composition, dit le moraliste, un regard sûr peut entrevoir la destinée, contre laquelle nous luttons toujours, mais qui l'emporte sur nous dès que le caractère s'affaiblit ou s'altère, et qui, d'un pas très sûr, nous mène à ses fins mystérieuses, et souvent à l'expiation, par des voies impossibles à prévoir. Autour de cette idée, le pouvoir souverain dans les mains d'une femme; l'incapacité d'une cour à manier les affaires publiques; la cruauté polie des favoris; les besoins et les afflictions des peuples sous leurs règnes. Ensuite les tortures de remords politique; puis celles de l'adultère frappé, au milieu de ses joies, des mêmes peines qu'il donnait sans scrupule, et, après tout, la pitié que tous méritent[3]. » Belles conceptions à coup sûr; mais combien funestes! Tant d'abstraction paralyse toute faculté dramatique; raisonnant peu, le bon Will de Stratford n'en créait que plus librement. Qu'advient-il à notre pauvre philosophe égaré sur la scène? C'est que, lente

1. *Théâtre*, Avant-propos, 107; cf. 149, note. « A cette pensée d'une expiation... j'ai fait céder quelquefois l'histoire. »

2. « Ah! cette borne est celle de Ravaillac. Oui, je la reconnais dans l'ombre, ce fut là qu'il posa le pied. Elle est de niveau avec la ceinture d'un homme, le cœur d'un roi. C'est donc sur cette pierre que j'ai bâti ma fortune et c'est sur elle qu'elle va s'écrouler. »

3. *Ibid.*, 105.

au départ, compliquée en son mécanisme, lourde de froide rhétorique et de faux pathétique, tout encombrée d'une remuante foule bariolée, sa grande machine de guerre, en dépit de quelques héroïques personnages et de quelques nobles efforts tragiques, succomba après quelques assauts; il ne nous en reste plus guère que le souvenir d'une œuvre, plus bruyante que forte, plus curieuse qu'émouvante, occupant entre le *Henri III* de Dumas et la *Marion Delorme* de Hugo un honorable rang chronologique.

Dès le lendemain de cet éphémère succès, Vigny échappe à la malencontreuse influence de Shakespeare et de ses imitateurs pour revenir tout naturellement vers notre tradition classique française. C'est la comédie toutefois qui, en un persistant aveuglement, attire son humeur austère, non pas, il est vrai, la comédie de Molière et de Regnard, gens trop exubérants pour un froid humoriste, mais celle de Marivaux et surtout de Crébillon fils, esprits plus subtils que vigoureux; de là l'ingénieux et parfois même très gracieux acte de *Quitte pour la Peur* [1] (30 mai 1833). Jusque sous l'apparente frivolité de ce plus scabreux des marivaudages persiste, néanmoins, l'éternelle gravité de notre idéaliste généreux. « Une question bien grave, dit-il, était enfermée sous cette forme légère. A-t-il le droit d'être un juge implacable, a-t-il le droit de vie et de mort, l'homme qui lui-même est attaché par une chaîne étrangère et

1. Vigny attribue à une anecdote de la princesse de Béthune l'origine de cette comédie (J., 63): elle provient en réalité des *Anecdotes* de Chamfort. (Cf. *Mercure de France*, 16 janvier 1909.)

qui a méconnu ou brisé la chaîne légitime [1] ? Il fallait, pour avoir un exemple complet, le puiser dans une époque où régnaient à la fois le rigorisme du point d'honneur [2] et la légèreté des mœurs. Car, si l'un ordonne la vengeance, l'autre en enlève le droit à l'offensé, qui ne se sent plus assez irréprochable pour condamner. Afin de compenser ce qui pouvait, au premier abord, sembler immodeste dans la situation et dans le langage, l'auteur n'a laissé voir ni l'amant de la jeune femme, ni la maîtresse du jeune mari. Le mariage, seul avec lui-même, se retourne et se débat dans ses propres nœuds, et non sans douleur, malgré le sourire apparent du visage et du discours. Il fallait choisir, pour l'offensé, entre quelque cruauté grossière et basse ou un pardon dédaigneux. L'auteur a conclu pour une miséricorde

1. Remarquons que cette solution ni lâche ni grossière d'un cas délicat d'adultère est une élégante réponse aux déclamations forcenées des Antonys d'alors, une fine riposte aux gestes brutaux des lyriques amants meurtriers. « Dans la passion, le meurtre peut être sublime, avoue le Duc ; mais, dans l'indifférence, il serait ridicule ; dans un homme d'État ou un homme de cour, par ma foi, il serait fou. » (Sc. VIII, p. 238.)

2. Deux ans avant la publication de *Servitude et Grandeur militaires*, Vigny faisait donc dire au Duc : « Dirigeons-nous, lorsqu'il le faudra, selon cette loi que, ma foi, je ne vis jamais nulle part écrite, mais que je sentis toujours vivante en moi, la loi de l'honneur... Il est dans tous les instants de la vie d'un galant homme, madame ; mais il doit surtout le faire consister dans le soin de soutenir la dignité de son nom, et, en supposant qu'on eût porté quelque atteinte à la pureté de ce nom, il ne doit hésiter devant aucun sacrifice pour réparer l'injure ou la cacher éternellement. » (Sc. XII, p. 252.) On voit qu'en dépit de toute sa ferveur cette « loi de l'honneur », ou plutôt du « point d'honneur », qui ne sait encore que sauvegarder « un nom », des « apparences », « le respect des convenances », n'a pas encore grandi chez Vigny en une religion morale qui aspire à gouverner tout l'être actif et pensant. (Cf. plus loin, pp. 199-202.)

qui ne manque peut-être pas de dignité[1]. » Ce joli tour de force accompli, non sans quelque effort, à vrai dire, Vigny abandonne aux *Comédies et Proverbes* de Musset la voie qu'il venait ainsi de rouvrir[2]; puis, s'affranchissant désormais de toute influence française ou étrangère, il se livre pleinement à ses seules tendances idéalistes : c'est dire que, de romantique par contagion, il redevient classique par tempérament.

En sa préface d'*Othello*, Vigny théoricien du romantisme écrivait : « Tout homme qui a des idées et ne les enchaîne pas dans un système entier est un homme incomplet, il ne produira rien que de vague; s'il fait quelque chose de passable, ce sera au

1. *Théâtre*, 223. Il est bon de remarquer que le D[r] Tronchin forme ici la transition naturelle entre le D[r] Noir de *Stello* et le Quaker de *Chatterton* : c'est toujours Vigny affectant de cacher sous une franchise un peu rude une tendresse sensible jusqu'aux larmes. « Comme ces vieux médecins sont durs! » dit la soubrette, c'est-à-dire le jugement superficiel des têtes légères. « Elle souffrira, pense-t-il en s'essuyant les yeux, parce qu'elle a une âme candide dans son égarement, franche au milieu de la fausseté du monde, sensible dans une société froide et polie, passionnée dans un temps d'indifférence, pieuse dans un siècle d'irréligion. » (Sc. IV, p. 235.) Voici maintenant le Vigny sententieux qui persifle le monde : « Madame, quand une jeune femme a une faiblesse publique, tout le monde a son pardon dans le cœur et sa condamnation sur les lèvres... Ce n'est pas la faute qui est punie, c'est le bruit qu'elle fait... Les plus bruyantes, ce sont d'ordinaire les plus légères fautes, et les plus fortes sont les plus silencieuses. » (Sc. III, p. 232.) Voilà encore le Vigny stoïcien déjà épris de la douleur. « La science inutile des hommes ne pourra jamais faire autre chose que détourner une douleur par une autre plus grande. A la place de l'inquiétude et de l'insomnie, je vous donne la certitude et le désespoir. » (Sc. IV, p. 235.)

2. La pièce fut alors assez bien accueillie, puis reprise avec succès au Gymnase en juillet 1849.

hasard, et comme par bouffées; il marchera toujours à tâtons dans le brouillard [1] ». Six ans plus tard, notre logicien, insoucieux de se contredire, plaide les droits oubliés de l'inspiration spontanée : « La vanité la plus vaine, dit-il maintenant, est peut-être celle des théories littéraires. Je ne cesse de m'étonner qu'il y ait eu des hommes qui aient pu croire de bonne foi durant un jour entier à la durée des règles qu'ils écrivaient. Une idée vient au monde tout armée, comme Minerve; elle revêt en naissant la seule armure qui lui convienne et qui doive dans l'avenir être sa forme durable; l'une, aujourd'hui, aura un vêtement composé de mille pièces; l'autre, demain, un vêtement simple. Si elle paraît belle à tous, on se hâte de calquer sa forme et de prendre sa mesure; les rhéteurs notent ses dimensions pour qu'à l'avenir on en taille de semblables. Soin puéril! Il n'y a ni maître ni école en poésie; le seul maître, c'est celui qui daigne faire descendre dans l'homme l'émotion féconde, et faire sortir les idées de nos fronts, qui en sont brisés quelquefois [2]. » Eh! oui, assurément : que Vigny n'a-t-il plus tôt conçu et pratiqué cette suprême loi de la liberté dans l'art? Au lieu de s'abandonner tour à tour aux contraintes de l'école classique et aux licences de l'école romantique, au lieu de passer péniblement du néo-hellénisme de Chénier ou du pseudo-judaïsme de Millevoye au satanisme exotique de Byron, son sobre génie y eût gagné d'exalter en sa pureté toute la beauté de son idéalisme hautain. Par malheur, une spécieuse

1. *Théâtre*, p. 267.
2. *Ibid.*, 11-12.

logique payait volontiers de sophismes l'instabilité native de ce poète raisonneur; le systématique Vigny, sous son aspect rigidement immuable, ne changeait que trop aisément, sinon consciemment, de système : de là, tant d'inconsistance en son œuvre comme en sa vie, ce je ne sais quoi de fuyant et d'insaisissable au fond de son être incertain. Trop diversement inspirée, trop contradictoirement guidée, sa poésie surtout n'a été que trop souvent dupe de tous ces faux-semblants d'une dialectique trompeuse.

Tout ce que notre réformateur dramatique retient maintenant de ses théories antérieures, c'est précisément la moins romantique des conceptions : « Une tragédie, disait-il, est une pensée qui se métamorphose tout à coup en *machine*... Les idées y sont réduites en mécaniques à ressorts dramatiques... La soirée finie, trois mille intelligences ont été remplies de vos idées. N'est-ce pas une invention merveilleuse[1] ? » *Le More de Venise* était déjà à sa façon « une entreprise très désintéressée », destinée à « faire entendre des idées[2] »: mais des idées purement techniques, ne concernant que la forme du drame nouveau. « Avec *la Maréchale d'Ancre*, ajoute Vigny, j'essayai de faire lire une page d'histoire sur le théâtre. » Il y mit, à vrai dire, bien autre chose. « Avec *Chatterton*, déclare-t-il enfin, j'essaie d'y faire lire une page de philosophie[3]. » Que nous voilà loin du théâtre sensationnel où, comme naguère Vigny, se complaisaient encore Victor Hugo et Alexandre Dumas!

1. *Théâtre*, 263.
2. *Ibid.*, 265.
3. *Journal*, 97.

« Les drames, dit le romantique assagi, tendent à présent à faire de l'intérêt et des rencontres surprenantes en inventant des rapports accumulés, inimaginables [1]. » Qu'importe si des rivaux y réussissent? Vigny affecte, désormais, « peu d'estime pour une pièce qui réussit [2] ». « Je crois surtout, dit-il, à l'avenir et au besoin universel de choses sérieuses; maintenant que l'amusement des yeux par des surprises enfantines fait sourire tout le monde au milieu même de ses grandes aventures, c'est, ce me semble, le temps du DRAME DE LA PENSÉE [3]. » « Essayons donc de tirer la scène du dédain où sa futilité l'ensevelirait infailliblement en peu de temps. Les hommes sérieux et les familles honorables qui s'en éloignent pourront revenir à cette tribune et à cette chaire, si l'on y trouve des pensées et des sentiments dignes de graves réflexions [4]. » « Agiter une question sociale », « faire sortir quelques vérités morales [5] », voilà le but du prophète renaissant : Vigny n'a pas plus tôt acquis l'expérience des procédés scéniques que, fidèle à sa nature idéaliste, il s'en fait un moyen de propagande sociale.

En cette nouvelle phase de sa mission soi-disant divine, Vigny apporte toute la ferveur sacerdotale d'un élu du Seigneur : comme Moïse, il sent qu'il a charge d'âmes; il en souffre, mais en est fier. « Il y a, dit-il, quelque chose de grand, de grave et de presque religieux dans cette alliance contractée

1. *Journal*, 62.
2. *Ibid.*, 99.
3. *Chatterton*, Préface, 13.
4. *Ibid.*, 86.
5. *Ibid.*, 86.

avec l'assemblée dont on est entendu, et c'est une solennelle récompense aux fatigues de l'esprit[1]. » Or, à défaut des problèmes métaphysiques inabordables au théâtre, quel sujet pouvait bien sembler à l'auteur de *Stello* plus digne tout à la fois et de lui, et de son public, et de son Créateur que son éternel plaidoyer en faveur du Poète? hier sujet d'un livre, demain objet d'une requête au Parlement, c'était là pour notre réformateur, comme le dit l'épigraphe, « la question » par excellence; rien ne devant jamais lui tenir plus à cœur toute sa vie, il était naturel que rien alors ne lui parût plus urgent. « Je ne puis me résoudre, disait-il du reste, à quitter une idée sans l'avoir épuisée. » « La cause, ô grand Dieu! s'écrie-t-il donc, la cause pendante à votre tribunal, ils n'y ont plus pensé! La cause, c'est le martyre perpétuel et la perpétuelle immolation du Poète. La cause, c'est le droit qu'il aurait de vivre. La cause, c'est le pain qu'on ne lui donne pas. La cause, c'est la mort qu'il est forcé de se donner. » « Cette plaie est l'une des plus vives et des plus profondes de notre corps social[2]. » Et voilà cet imprévu « plaideur

1. *Chatterton*, Préface, 84.

2. *Ibid.*, 83, 4, 12. « Le Poète crie à la multitude : « C'est à vous que je parle, faites que je vive! » Et la multitude ne l'entend pas; elle répond : « Je ne te comprends point! » Et elle a raison. — Car son langage n'est compris que d'un petit nombre d'hommes choisi lui-même. Il leur crie : « Écoutez-moi, et faites que je vive! » Mais les uns sont enivrés de leurs propres œuvres, les autres sont dédaigneux et veulent dans l'enfant la perfection de l'homme, la plupart sont distraits et indifférents, tous sont impuissants à faire le bien. Ils répondent : « Nous ne pouvons rien! » Et ils ont raison. — Il crie au pouvoir : « Écoutez-moi, et faites que je ne meure pas ». Mais le pouvoir déclare qu'il ne protège que les intérêts positifs, et qu'il est étranger à l'intelligence, dont il a ombrage; cela hautement déclaré et imprimé, il répond : « Que

d'affaires publiques » induit par la force même de ses convictions à dramatiser tout à fait, et non sans le fausser encore davantage, l'un des dialogues de *Stello* : du second épisode de son livre, il tire le drame de *Chatterton*.

On comprend qu'aussi religieusement conçu, aussi tragiquement envisagé, ce drame social inspire à son auteur, encore « tout ému de l'enthousiasme fiévreux du travail », en même temps qu'une solennité de langage quasi biblique, une intrépide confiance qui lui vient de « ce caractère sacré que donne la présence divine du vrai [1] ». « Je crois trop pour craindre beaucoup », dit-il. « Je viens d'achever cet ouvrage austère dans le silence d'un travail de dix-sept nuits. Les bruits de chaque jour l'interrompaient à peine, et, sans s'arrêter, les paroles ont coulé dans le moule qu'avait creusé ma pensée. A présent que l'ouvrage est accompli, frémissant encore des souffrances qu'il m'a causées et dans un recueillement aussi saint que la prière, je le considère avec tristesse, et je me demande s'il sera utile ou s'il sera écouté des hommes. Mon âme s'effraye pour eux en considérant combien il faut de temps à la plus simple idée d'un seul pour pénétrer dans le cœur de tous... » « Peut-on frapper trop fort sur l'indifférence si difficile à éveiller, sur la distraction si difficile à fixer? Y a-t-il un autre moyen de toucher la société que de lui montrer la torture de ses victimes [2]? » A ce ton d'apôtre inspiré on devine quelle fière attitude peut

ferais-je de vous ? » Et il a raison. Tout le monde a raison contre lui. Et lui, a-t-il tort ? » (8).

1. *Journal*, 99.

2. *Chatterton*, Préface, 3, 14.

prendre au théâtre un pontife qui se sent tout à la fois révélateur et réformateur.

A une si grave pensée ne pouvait évidemment convenir qu'une forme austère; dépouillé de tout apparat romantique, le drame de la Pensée se trouve logiquement plus idéaliste que la tragédie même. « Une idée qui est l'examen d'une blessure de l'âme, dit Vigny, devait avoir dans sa forme l'unité la plus complète, la simplicité la plus sévère. S'il existait une intrigue moins compliquée que celle-ci, je la choisirais. C'est l'histoire d'un homme qui a écrit une lettre le matin, et qui attend la réponse jusqu'au soir; elle arrive et le tue. Mais ici l'action morale est tout. L'action est dans cette âme livrée à de noires tempêtes; elle est dans les cœurs de cette jeune femme et de ce vieillard qui assistent à la tourmente[1]. » Ainsi, unité de temps, unité de lieu, unité d'intérêt; et partant, simplicité de l'intrigue, suite logique des scènes, concentration des forces dramatiques à la fois sur un caractère dominant, sur une passion maîtresse, sur une crise rapide, prépondérance de l'analyse sur l'action; bref toute la vieille armature de la tragédie classique s'imposant par une nécessité interne à l'idéalisme raisonneur du romantique pénitent. Seuls, le caractère bourgeois des personnages et l'intrusion de l'élément grotesque[2]

1. *Chatterton*, Préface, 13.

2. Vigny, qui dans *la Maréchale d'Ancre* avait non sans habileté fait usage du grotesque, surtout au début d'actes qui finissent plus ou moins tragiquement, abuse dans *Chatterton* de cet élément comique moins bien réparti, par exemple, quand interviennent les jeunes lords et Lord Beckford, lesquels sont à vrai dire presque aussi odieux qu'ils sont grotesques, ce qui n'est pas peu dire.

nous ramènent des sereines hauteurs de la mythologie antique vers le prosaïque niveau des larmoyantes comédies d'antan[1]. N'était ce double élément bâtard, il ne resterait de vraiment romantique en cette première des pièces à thèse que la thèse elle-même : revendication exaltée des droits du poète[2].

Les personnages de *Chatterton* répondent, en effet, aussi peu que « la conception » aux présomptueuses promesses d'*Othello*. De même que l'intrigue, ramenée à l'ultime crise d'une « catastrophe »,

1. Vigny semble bien songer à son *Chatterton* lorsqu'à propos du *Philosophe sans le savoir* de Sedaine il s'attarde complaisamment dans l'éloge des *drames sérieux* à la Diderot, « le genre le plus difficile à bien traiter au théâtre, mais dont la puissance ira toujours en s'accroissant à mesure qu'il traitera des questions plus graves et plus étendues ».

2. A vrai dire, ce qu'il y a en cette pièce de plus intéressant pour le grand public, sinon pour le lecteur réfléchi, c'est moins la thèse elle-même que l'épisode amoureux qui en est le prétexte. Nul n'en a, du reste, mieux montré tout le charme que Vigny : « Derrière le drame écrit, dit-il (p. 84), il y a comme un second drame que l'écriture n'atteint pas et que n'expriment pas les paroles. Ce drame repose dans le mystérieux amour de Chatterton et de Kitty Bell ; cet amour qui se devine toujours et ne se dit jamais ; cet amour de deux êtres si purs, qu'ils n'oseront jamais se parler, ni rester seuls qu'au moment de la mort ; amour qui n'a pour expressions que de timides regards, pour message qu'une Bible, pour messagers que deux enfants, pour caresses que la trace des livres et des larmes que ces fronts innocents portent de la jeune mère au poète, amour que le quaker repousse toujours d'une main tremblante et gronde d'une voix attendrie. » Il est remarquable que ce platonique sentiment, si différent des passions frénétiques que Victor Hugo et Alexandre Dumas prêtaient alors à leurs héros romantiques, est précisément celui dont Vigny était le plus susceptible et qu'il éprouvait justement alors au début de sa liaison avec l'actrice qui jouait le rôle de Kitty Bell, madame Dorval. « Elle est poétique, dit-il (85) à propos de son jeu, dans tous les détails de ce rôle qu'elle caresse avec amour et dans son ensemble qu'elle paraît avoir composé avec prédilection. »

n'offre nullement « un tableau large de la vie », mais uniquement « l'aspect sévère et simple d'un tableau flamand », de même, les personnages, réduits aux conventionnels « rôles » de types généraux de l'humanité, ne manifestent nullement de réels « caractères » individuels : ce ne sont qu'abstractions aussi dénuées de vérité que de vie, inventées pour le seul besoin de « la cause [1] ».

Tout d'abord, le Chatterton de Vigny n'a rien de commun avec l'actif, rusé, érotique petit poète faussaire que révélait déjà la critique contemporaine [2] : il n'est que le « symbole » romantique du noble et

1. *Chatterton*, Préface ; *Othello*, Avant-propos.

2. A l'occasion d'une édition anglaise de *Chatterton* (Clarendon Press, Oxford), laquelle a précisément été le point de départ de ce présent travail sur Vigny, nous avons fait, en même temps qu'un examen plus détaillé de la pièce française (p. 103-133), une étude attentive de la vie et de l'œuvre de Thomas Chatterton. Il en résulte nettement que le héros du drame ressemble bien plus à son créateur français qu'à son prototype anglais. Au physique Vigny lui prête gratuitement cet « air à la fois militaire et ecclésiastique » qu'il revendique ailleurs pour lui-même. Au moral, il fait d' « une rêverie continuelle » le fond de sa nature, alors que l'infatigable petit polémiste, à l'inverse de Vigny, n'était rien moins qu'un rêveur mystique ; une réserve timide ne caractérise pas davantage son attitude sociale. L'amour platonique que Vigny lui attribue ne correspond nullement à ce que nous savons des passions sensuelles de l'auteur d'*Exhibition* et de sa conception cynique de l'amour. Il n'est pas jusqu'aux épisodes de sa propre vie, particulièrement son passage à l'armée, que Vigny ne laisse se refléter dans le drame (31) comme dans la préface (p. 8 : « Il peut...). Quant aux multiples contradictions que présente le drame français avec la biographie du poète anglais, avec l'histoire d'Angleterre et avec les mœurs londoniennes, nous renvoyons aux notes du susdit ouvrage. Ce qui apparaît bien clairement, c'est que jusque sur la scène, tout comme dans ses poèmes, sous des noms symboliques, en des thèses générales, c'est toujours au fond la personnalité même de Vigny qui est en jeu. Il n'oubliait que trop manifestement son propre principe : « Le premier devoir du poète dramatique est le détachement de lui-même ».

malheureux fils de « cette fée malfaisante qu'on appelle Poésie [1] ». « Le poète était tout pour moi, avoue l'auteur ; Chatterton n'était qu'un nom d'homme » ; sa légende, « une arme [2] ». A mesure donc que décroît la vitalité du poète ne cesse de croître le mal intime qui le caractérise, la morbide essence de sa nature poétique. Or, depuis ses fâcheux accès de *blue devils* en sa première incarnation, cette native, « fatale », « incurable » « maladie du cerveau [3] » qu'est, de son propre aveu, la Poésie, s'est développée en une permanente « folie » tour à tour exaltée et mélancolique, livrée tantôt aux « noires indignations » et tantôt aux « abattements profonds », en proie successivement aux impulsifs accès de délire grandiloquent et aux mornes hantises du suicide [4]. Le « pâle » jeune homme, « faible de corps », « épuisé de veilles », tout à la fois « timide et fier », « grave et passionné », d'une « sensibilité trop vive » et d'un « enthousiasme excessif [5] », bref le débile adolescent mal équilibré a beau vouloir en la pieuse indolence de ses jours comme en la funeste activité de ses nuits « sanctifier sa vie et sa pensée [6] » ; il sent cruellement que, faute d'énergie et de raison, l'inspiration indisciplinée lui échappe et s'en va, s'égarant au gré des émotions et des mots ; « lyrique et somnambule », elle n'est plus à ses propres yeux qu'une orgueilleuse « infirmité », qu'un triste « ridi-

1. *Chatterton*, 14.
2. *Ibid.*, 14, 87.
3. *Ibid.*, 32, 68.
4. *Ibid.*, 56, 7 ; *Stello*, 56.
5. *Ibid.*, 15, 7.
6. *Ibid.*, 30.

cule[1] ». « Est-ce excès de force ou n'est-ce que faiblesse honteuse? Je n'en sais rien, se dit-il avec inquiétude; mais jamais je ne pus enchaîner dans des canaux étroits et réguliers les débordements tumultueux de mon esprit qui toujours inondait ses rives malgré moi... L'ennemie fatale née avec moi,... la distraction se met partout : elle me donne tout et m'ôte tout; elle charme et détruit toute chose; elle m'a sauvé, elle m'a perdu[2]. » Voyez-le à l'œuvre. « Me voilà seul devant mon travail... Ecris donc, malheureux; évoque donc ta volonté!... Voilà une humiliation toute nouvelle pour moi! Jusqu'ici j'avais toujours vu partir avant son maître cet esprit rebelle; il fallait un frein; et, cette nuit, c'est l'éperon qu'il faut... Où vais-je? où vais-je? Le mot entraîne l'idée malgré elle. O ciel! la folie ne marche-t-elle pas ainsi? Voilà qui peut épouvanter le plus brave[3]! » Ainsi l'illusoire activité de rêveries déréglées a fini par épuiser en Chatterton jusqu'aux sources mêmes de la vie : « En toi, lui dit-on avec justesse, le rêve a tué l'action; ton âme te ronge le corps; ton esprit a trop vite mûri sous les ardeurs de la poésie comme en une serre brûlante[4]. » En vain son corps avoue dix-huit printemps; son âme se sent vieille de « mille ans[5] ». — A ses regards hallucinés la Nature n'offre plus ni beauté ni joie : elle

1. *Chatterton*, 10.
2. *Ibid.*, 31. Cf.
3. *Ibid.*, 56.
4. *Ibid.*, 27, 51.
5. *Ibid.*, 28. « Ma vie a deux cents ans, dit Vigny pour son propre compte (*Journal*, 1824). L'imagination nous vieillit, et souvent il semble qu'on ait vu plus de temps en rêvant que dans la vie. »

est « morte devant ses yeux [1] ». Son cœur meurtri ne trouve plus dans l'amour qu'un nouveau supplice : « le cerveau se nourrit aux dépens du cœur [2] ». Son humeur misanthropique, passant du mépris de l'humanité aux idées de persécution, n'aperçoit plus en ses amis de la veille que méchants et que sots : il ne saurait « étouffer les vives indignations que donne la vue des hommes [3] ». « On me trahit de tous côtés, dit le pauvre « sanglier solitaire », je le vois, et me laisse tromper par dédain de moi-même, par ennui de prendre ma défense. J'envie quelques hommes en voyant le plaisir qu'ils trouvent à triompher de moi par des ruses grossières; je les vois de loin en ourdir les fils, et je ne me baisserais pas pour en rompre un seul, tant je suis devenu indifférent à ma vie. Je suis d'ailleurs assez vengé par leur abaissement qui m'élève à mes yeux [4]. » Ainsi retranché du reste des mortels, ce « malade » que « tourmente la passion de la pensée [5] » se trouve condamné à l'unique contemplation de son être morbide; et sa sensibilité pervertie n'en est que plus exaspérée : « La solitude devient un amour bien dangereux; à vivre dans cette atmosphère on ne peut plus supporter le moindre souffle étranger [6]. » L'impuissant « ouvrier en livres [7] » a-t-il à contraindre à une misérable tâche qui doit être son gagne-pain sa pauvre cervelle anémiée que dans l'outrecuidance de sa personnalité

1. *Chatterton*, 37.
2. *Ibid.*, 76.
3. *Ibid.*, 44.
4. *Ibid.*, 38, 29.
5. *Ibid.*, 30.
6. *Ibid.*, 44.
7. *Ibid.*, 55.

exaltée il s'écrie : « O dégradation! ô honteux travail!... J'ai manqué de respect à mon âme immortelle, je l'ai louée à l'heure et vendue[1]. » « Ame céleste[2] », aussi incapable de s'adapter aux plus simples devoirs de la société qu'aux plus impérieuses exigences de la vie, à charge aux autres comme à lui-même[3], il se fait naïvement gloire de sa propre impuissance. « Pour moi, j'ai résolu de ne me point masquer et d'être moi-même jusqu'à la fin, d'écouter, en tout, mon cœur dans ses épanchements comme dans ses indignations et de me résigner à bien accomplir ma loi... Ai-je le droit de me roidir contre elle pour réformer la nature? Est-ce à moi de démentir Dieu[4]? » Si orgueilleux pessimisme tourne naturellement au fatalisme; à qui lui dit : « L'inspiration t'a marqué au front de son caractère fatal[5] », il répond tragiquement : « Mon ennemie, c'est la Destinée; je sens autour de moi quelque malheur inévitable, j'y suis accoutumé, je ne résiste plus[6] ». — Marasme si désespéré ne voit bientôt plus de remède que dans une mort prématurée. « Mieux vaut la mort que la folie[7], » lui crie la voix de l'amitié : inséparables, elles viennent l'une et l'autre ensemble le délivrer : « Ce paria intelligent[8] », conclut la science du médecin, « est atteint d'une maladie toute morale et presque incurable; maladie

1. *Chatterton*, 68.
2. *Ibid.*, 52.
3. *Ibid.*, 6, 30, 28.
4. *Ibid.*, 29. Cf. *suprà*, p. 141.
5. *Ibid.*, 29.
6. *Ibid.*, 38. Cf. 208-210.
7. *Ibid.*, 50.
8. *Ibid.*, 57.

terrible qui se saisit surtout des âmes jeunes, ardentes et toutes neuves à la vie, éprises de l'amour du juste et du beau, et venant dans le monde pour y rencontrer, à chaque pas, toutes les iniquités et toutes les laideurs d'une société mal construite. Ce mal, c'est la haine de la vie et l'amour de la mort; c'est l'obstiné suicide[1]. » « Martyr de

1. *Chatterton*, 52. Vigny s'est énergiquement défendu d'avoir fait en son drame un plaidoyer en faveur du suicide comme on l'en accusa maintes fois, même en pleine Chambre des Députés (29 août 1833). « Je n'ai point prétendu justifier les actes désespérés des malheureux, dit-il en sa Préface (p. 14), mais protester contre l'indifférence qui les y contraint. » « Le Suicide, affirme-t-il (p. 9), est un crime religieux et social. Qui veut le nier ? qui pense à dire autre chose ? C'est ma conviction, comme c'est, je crois, celle de tout le monde. Voilà qui est bien entendu. » « Le devoir et la raison le disent, ajoute-t-il; mais il s'agit de savoir si le désespoir n'est pas quelque chose d'un peu plus fort que la raison et le devoir » (9); et d'accord avec les aliénistes il déclare comme ci-dessus non sans quelque emphase : « Le Désespoir véritable est une puissance dévorante, irrésistible, hors des raisonnements. Le Désespoir n'est pas une idée; c'est une chose qui torture et qui broie le cœur d'un homme comme une tenaille, jusqu'à ce qu'il soit fou et se jette dans la mort comme dans les bras d'une mère... Il y a telle cause de désespoir extrême qui tue les idées d'abord et l'homme ensuite. » (9, 10.) Dans le cours du drame, il est vrai, le suicide ne cesse guère d'être présenté comme « un affranchissement » (28), comme « une sortie raisonnable de la vie » (58) jusqu'à ce que, la fiole vide à la main, Chatterton s'écrie enfin (75) : « Libre de tous ! égal à tous, à présent ! Salut, première heure de repos que j'ai goûtée ! Dernière heure de ma vie, aurore du jour éternel, salut ! Adieu, humiliations, haines, sarcasmes, travaux dégradants, incertitudes, angoisses, misères, tortures du cœur, adieu ! Oh ! quel bonheur, je vous dis adieu ! Si l'on savait ! si l'on savait ce bonheur que j'ai, on n'hésiterait pas longtemps... O Mort, ange de délivrance, que ta paix est douce ! j'avais bien raison de t'adorer ; mais je n'avais pas la force de te conquérir. (Il jette au feu tous ses papiers.) Allez, nobles pensées écrites pour tous ces ingrats dédaigneux, purifiez-vous dans la flamme et remontez au ciel avec moi ! » Et Vigny, en sa seconde Préface (85), loue chez son interprète, « par-dessus tout, l'élévation de sa joie lorsqu'enfin

tous[1] » et surtout de lui-même, le pauvre dégénéré supérieur auquel n'a manqué qu'un peu de santé morale, c'est-à-dire de bon sens et de bonne volonté, se tue, en effet, tout délirant d'orgueil et d'impuissance, mais non sans propager autour de lui « la contagion[2] » de son mal et de son malheur[3].

Comme toujours, la première victime de ce mor-

il a délivré son âme et la sent libre de retourner dans sa véritable patrie ». Il faut avouer que le lyrisme d'une pareille apologie sans réserve est autrement entraînant que l'hésitant monologue de Hamlet. Vigny a beau dire : il a l'air de plaider pour le poète le droit de se tuer, bien plutôt que le droit de vivre. Les jeunes poètes prédisposés d'alors ne s'y trompèrent point, du reste : il y eut une épidémie de chattertonisme tout comme naguère il y en avait eu une de werthérisme. « Eh ! n'entendez-vous pas le bruit des pistolets solitaires ? avoue Vigny (12) ; leur explosion est bien plus éloquente que ma faible voix... Cesserons-nous de leur dire : Désespère et meurs; *despair and die* ? » Vigny avait, d'ailleurs, déjà manifesté son indulgence pour le suicide dans *Les Amants de Montmorency* (1839). Enfin, comme dans *Stello*, s'abandonnant davantage à ses tendances anti-sociales : « Ce suicide, dit-il (*Corresp.*, 83) fut un homicide de la société : « Est-ce lui qui est coupable, dites-le-moi ? (Préface, 9) ou bien est-ce la société qui le traque jusqu'au bout... Quand un homme meurt de cette manière, c'est la société qui le jette dans le brasier. »

1. *Chatterton*, 28.

2. *Ibid.*, 38. « Je suis convaincu de ceci, disait de même Byron à Lady Blessington (trad. Le Tellier, p. 100), c'est qu'il y a dans le tempérament du poète quelque chose non seulement qui le rend inaccessible au bonheur, mais qui déborde sur ceux qui lui adhèrent par quelque fibre. »

3. Il serait injuste de ne pas reconnaître certains mérites de Chatterton : il a surtout comme Vigny les qualités tendres et délicates du cœur. « Ah ! bonté ! bonté ! s'écrie-t-il à propos de Kitty Bell, tu me fais plus de mal que leurs noirceurs. » Il est de même, en son amour, capable d'autant d'héroïsme que sa dolente nature en comporte : il consent à prolonger sa vie pour ne point entraîner en sa mort celle qui l'aime; il ne laisse qu'en mourant échapper l'aveu de cet amour (78). Enfin sa « fierté naturelle » s'érige en un noble orgueil lorsqu' « elle lui crie de ne pas ployer et de ne pas avoir l'air malheureux » (55). Il est dommage qu'en une si

bide idéaliste, la Charlotte de ce nouveau Werther, ou plutôt, pour ne point quitter son pays d'origine, l'Ophélie de cet Hamlet de la lyre, c'est une âme simple et douce et tendre à l'excès : c'est Kitty Bell. Sans doute, la « placide » et quelque peu railleuse petite marchande de *buns* et de *mince-pies* au « doux visage de marbre », dont la timide charité se manifestait en *Stello* [1] par de clandestines aumônes de gâteaux au bohème errant, s'est ici élevée au plus haut rang de riche bourgeoise, qui, assez étrangement, du reste, héberge en son luxueux logis lords et poètes de passage ; mais, toujours « terrestre fille d'Eloa », qui lui légua « la plus belle vertu, la Pitié », elle n'en reste pas moins en sa protestante Angleterre une « angélique puritaine » au langage à demi biblique, à la « dévotion bienfaisante [2] », une naïve sœur de la scrupuleuse Paméla, une pieuse cousine de la candide Miranda. « La conscience ne peut avoir tort », pense-t-elle [3]. Aussi, « tourmentée » à la fois par la pudeur et par la tendresse, cette grande « enfant [4] », qui semble vierge jusqu'en sa maternité, ne saurait-elle, à l'égard de tout pauvre jeune homme mélancolique, qu'il fût poète ou non, éprouver d'autre sentiment qu'une platonique affection, bien plus faite de compassion instinctive que de sympathie clairvoyante. « Faible de corps et

noble nature tant de bonne volonté ne grandisse pas, faute d'un peu de vitalité native ou surtout de forte discipline morale, en vraie volonté virile, en énergique empire sur soi.

1. *Stello*, 48, 87.
2. *Chatterton*, 51, 85. Th. Gautier, *op. cit.*, 60.
3. *Ibid.*, 35.
4. *Ibid.*, 20, 21.

d'âme », elle est « forte de cœur seulement[1] » : aggravée de réserve religieuse, sa native timidité ne sait tout d'abord s'abandonner à l'expansion que dans l'intimité de l'amour maternel; mais, vienne le suprême désespoir de l'amour, elle se révèle « surprenante d'énergie, de tragique grandeur et d'inspirations imprévues[2] ». Pareille crise, il est vrai, épuise subitement sa chétive nature : tout indiquait en elle dès le premier abord qu'une douleur excessive et une subite terreur la feraient mourir, et elle meurt soudain, en effet, comme Juliette, défaillante sur le corps de son Roméo sans vie[3]. Ainsi, en sa mièvre pâleur, en dépit de sa faible intelligence, par la grâce de sa délicate tendresse, en vertu de son héroïque dévouement, cette petite âme blanche, née « esclave » et « martyre[4] » de tous les préjugés comme de tous les maîtres, demeure jusqu'en nos répertoires contemporains l'un des plus touchants types, plus anglais, à vrai dire, que français, de douce fragilité féminine.

En face des « martyrs », leurs « bourreaux[5] »! Encore plus conventionnellement anglais est le lourd duo de matérialistes qui s'oppose à cet éthéré duo d'idéalistes. De vague sellier de Londres qu'il était naguère, le rustre de mari, ce positif et sanguin et colérique Master Bell a grandi, en ces rudes temps de crise sociale[6], en un riche et infatigable et auto-

1. *Chatterton*, 61.
2. *Ibid.*, 85.
3. *Ibid.*, 16.
4. *Ibid.*, 27, 28, 81.
5. *Ibid.*, 28, 81.
6. On voit que Vigny dut vivement s'intéresser à la crise sociale que traversait l'Angleterre d'alors. En dépit de son habituelle

ritaire « baron » d'usine à coton, en un vrai type antipathique à plaisir de l'avide patron cynique, du grossier John Bull, qui, sans plus de cœur que de raison, exploite sa femme comme ses ouvriers, moins encore par amour du lucre que par snobisme vaniteux; « espèce de vautour qui écrase sa couvée », « calculateur bourru, aussi bas avec les grands qu'insolent avec les petits », « égoïste par excellence » qu'une courte logique de moraliste utilitaire érige en « juste selon la loi », malveillant pharisien dont l'âme soupçonneuse a pris pour devise : « Où je vois un mystère, je vois une faute [1] ». — Son noble hôte de passage, Lord Beckford, le complète dignement : car cet « imposant » protecteur, aussi dénué de délicatesse que de finesse, « rempli d'estime pour la richesse et de mépris pour la pauvreté », c'est tout bonnement le Tom Bell de demain, indûment porté par la fortune au faîte des honneurs civiques; c'est notre « brusque » et « vigoureux » parvenu de

antipathie pour la populace, si manifeste hier dans *Stello* et *La Maréchale d'Ancre* et demain dans *Grandeur et Servitude militaires*, il prend ici franchement parti pour les ouvriers contre le patron, à tel point que, sept ans plus tard, lors de sa candidature à l'Académie française, M. de Barante lui tenait grief de cette pièce « anti-sociale ». Vigny ne trouve pas de meilleur argument à lui opposer que celui-ci : « Le sermon, la satire, la comédie ne doivent pas avoir d'impartialité. Le devoir, à mon sens, d'un poète, d'un écrivain, d'un orateur, est d'être partial. » (*Journal*, 222.) Il faut avouer que pareille défense du paradoxe gâte une cause plutôt qu'elle ne la sert : et, la gagnerait-elle, que ces excès même ne manqueraient pas d'amener une réaction. La justice n'est que dans la justesse. Nous en avons ici deux preuves : au point de vue littéraire, les détracteurs de John Bell en 1835 furent ses défenseurs en 1857; effrayé des menées anarchiques de 1848, Vigny voulut bientôt « un sauveur à tout prix ».

1. *Chatterton*, 21, 25, 85, 22, 24.

la veille mué par l'or et la bonne chère en un béat et solennel bourgeois bien repu, dont l'ample masse adipeuse étale une suffisance d'amour-propre plus vaste encore, s'il est possible, que son insuffisance d'esprit et de cœur; type non moins grotesque qu'odieux du malfaisant « plaideur d'affaires publiques[1] ».

Tout est symbole en ce drame, tout, avons-nous dit, en ce symétrique cortège de personnages typiques prétend avoir quelque portée générale. Voyez même la falote silhouette du jeune fat écervelé, Lord Talbot : ce « bon garçon » tout pétri d'égoïsme inconscient, ce « joyeux compagnon » dont la vivacité étourdie « ne dit pas un mot qui ne soit de trop », n'est-ce pas le type abhorré par tout Alceste de « cette race de sauterelles qu'on appelle les hommes aimables », un de ces sots amis qui, « obligeants sans bonté », ne sont guère plus méchants que d'autres hommes[2]? Quant au quaker, qui comme le Vigny de demain « achève sa vie dans l'immobilité et la méditation[3] », c'est évidemment Vigny lui-

1. *Chatterton*, 17, 16; *Stello*.

2. *Ibid.*, 17, 42, 46, 48, 86, 36.

3. *Ibid.*, 23. « Le premier devoir du Poète dramatique est le détachement de lui-même », a dit Vigny (*Mlle de Sedaine et la Propriété littéraire*). On voit que pas plus dans le personnage du Quaker que dans celui de Chatterton, pas plus en ses drames et ses œuvres de prose qu'en ses poésies, Vigny n'a jamais pu entièrement s'oublier lui-même. Il a beau dire qu' « avant de mettre le pied dans l'enceinte de son théâtre idéal, il faut que l'imagination du Poète boive une coupe de l'eau du Léthé, qu'elle oublie son séjour dans une tête humaine, son rôle dans la comédie de la vie » : il a beau reprocher aux critiques (comme Sainte-Beuve dès lors) de « chercher trop minutieusement dans ses œuvres l'histoire détaillée des souffrances de son cœur ou la chronique des accidents et des rencontres de sa vie » : il n'est que trop évi-

même en son typique rôle de grand-prêtre de la morale, à la fois réformateur de société et directeur de conscience. Il a beau troquer la solennelle canne à pomme d'or du Docteur Noir et la perruque à la Voltaire du vieux Tronchin contre le grand chapeau rond à larges bords et la sombre défroque noisette du « plus tendre des puritains »; il a beau mêler à la mordante humeur de son indignation misanthropique une bonne dose de compassion chaleureuse et d'onction ecclésiastique, il n'en reste pas moins essentiellement un doctoral « médecin des âmes [1] », dont la paterne indulgence est plus encline à verser le baume qu'à manier le scalpel sur les plaies imaginaires de ses trop sympathiques clients. Et comment n'éprouverait-il pas un faible pour des malades dont il se sent au fond le frère aîné, un frère encore mal guéri, n'ayant survécu à leur crise mortelle qu'à force de « demi-suicides [2] »? Aussi sa raison d'homme mûr ne trouve-t-elle en son cœur sénile que tendre partialité pour des erreurs de sensibilité et des écarts d'imagination qui furent ses propres péchés de jeunesse. Loin d'être, comme il se laisse dire, le « sévère ami » « qui a toujours raison [3] », ce

dent que, sous presque tous les masques de ses héros, tremble, en dépit de tous ses efforts, et le trahit la voix grave et tendre du poète ému; les émotions de sa sensibilité maladive qui donnent le branle à son imagination et par suite l'inspirent, demeurent trop fortes, en somme, pour qu'il puisse, en les réprimant, se conformer tout à fait aux impérieuses exigences d'un art froidement impersonnel.

1. *Chatterton*, *Stello*, 45, 47.

2. *Ibid.*, 68, 9.

3. *Ibid.*, 27, 21. « Oh! mon ami, mon père, lui dit Kitty Bell, votre bonté a quelquefois un air méchant, mais c'est toujours la bonté la meilleure. Vous êtes au-dessus de nous par votre pru-

« bon vieillard » ne fait en réalité qu'aggraver le mal de son pauvre protégé : il aime mieux s'en prendre aux défauts irrémédiables de la société qu'aux vices réformables d'un individu [1] ; commune méprise qui implique, hélas! autant de maladresse que d'injustice. En dépit donc de toutes ses belles qualités d'esprit et de cœur, en dépit même d'un zèle d'intervention plus actif qu'habile ou même discret, ce beau parleur, ce subtil dialecticien, ce complaisant sermonneur, bref cet homme qui a toutes les perfections, n'étaient une fatuité qui l'aveugle et une chimère qui l'égare, montre bien par sa propre impuissance à empêcher les malheurs qu'il prévoit la vaine fragilité de tout idéalisme simpliste en ce complexe monde de réalités solides. « L'homme spiritualiste, gémit le poète, succombe sous le lourd poids des sociétés matérialistes [2]. »

En cette courte période d'exaltation lyrique que fut 1835, devant un « parterre de pâles adolescents

dence; vous pourriez voir à vos pieds tous nos petits orages que vous méprisez, et cependant sans être atteint, vous y prenez part : vous en souffrez par indulgence, et puis vous laissez tomber quelques mots, et les nuages se dissipent, et nous vous rendons grâces, et les larmes s'effacent, et nous sourions parce que vous l'avez permis » (64). Il faut avouer que ce rôle providentiel du Quaker évoque quelque peu le ton solennellement protecteur de Vigny en sa correspondance avec certaines femmes; mais toutes, et particulièrement la « petite vicomtesse », ne se montrèrent pas, et il en souffrit assez, aussi soumises que la patiente Kitty.

1. « La maladie est incurable! dit négligemment le Quaker. — La mienne? s'écrie Chatterton. — Non, celle de l'humanité » (30). Bien mieux, il entretient naïvement la manie de la persécution chez son pauvre ami : « Je t'aime parce que je devine que tout le monde te hait..... Tu ne sais pas seulement les noms des ennemis secrets qui rôdent autour de toi ; mais j'en sais qui te haïssent d'autant plus qu'ils ne te connaissent pas » (30).

2. *Chatterton*, 13.

à longs cheveux, ivres d'art, de passion et de poésie [1] », le triomphe de *Chatterton* fut aussi éclatant qu'éphémère, un beau succès d'enthousiasme mouillé de larmes. « Où étiez-vous, mon ami? où étiez-vous? écrivait à Brizeux l'auteur attendri. Quand Auguste Barbier, Berlioz, Antoni et tous mes bons et fidèles amis me serraient sur leur poitrine en pleurant, où étiez-vous?... Quel bonheur! France! France! On peut donc te parler gravement quand on est grave, et avec tristesse quand on est mélancolique... J'ai réussi à ce que j'avais entrepris. Ma récompense est grande, puisque je puis dorénavant avoir confiance entière dans l'attention d'un public dont on avait trop douté [2]. » « Son plus beau triomphe en cette voie, confirme froidement Sainte-Beuve, fut la soirée de *Chatterton*, où, après quatre ans d'efforts silencieux et pénibles, il força la foule

1. Th. Gautier, *op. cit.*, 153.

2. *Correspondance*, 57. « La Comédie-Française, ajoute-t-il en cette lettre, répandait partout le bruit que cette pièce tomberait. Il m'a fallu beaucoup de force pour former et encourager les acteurs. » Avec sa générosité habituelle, Vigny rendit pleine justice aux interprètes qui lui valurent, à l'en croire, cette « gloire solide », ce succès « supérieur aux espérances les plus exagérées ». « Jamais aucune pièce ne fut mieux jouée que ne l'a été celle-ci, » dit-il en une longue note qui signale avec complaisance les mérites de chaque acteur et tout particulièrement ceux de Mme Dorval. (*Théâtre*, 84.) « Cette porte est ouverte, ajoute-t-il, et le peuple le plus impatient a écouté les plus longs développements philosophiques et lyriques. » Il y a, en outre, dans l'adresse aux députés (*Stello*, 257) un éloge du théâtre qui semble bien inspiré par les joies de ce triomphe. « Le théâtre est un livre dont chaque phrase prend une voix humaine... Comme écrivain et comme peintre, l'auteur jouit plus pleinement de sa pensée et de sa forme... Ajoutez à ces jouissances complètes de l'art quelque chose des émotions de la guerre: car le théâtre met l'auteur en face de l'ennemi, le lui fait voir, compter et combattre... Le peuple s'avoue vaincu et applaudit à sa défaite et à la victoire d'une idée heureuse. »

assemblée, les salons, les critiques eux-mêmes à applaudir et à frémir au spectacle déchirant d'une douleur que la plupart méconnaissent ou enveniment »; et sa haine pour Hugo ajoute aussitôt non sans justesse : « A l'auteur de *Stello*, la gloire d'avoir le premier tenté une réaction contre le drame frénétique et le drame à spectacle [1] ». Or, vingt-deux ans plus tard, en décembre 1857, Théophile Gautier qui avait, lui aussi, gardé le souvenir de la première représentation de *Chatterton* comme « une des plus vives impressions de sa jeunesse », gémit à propos de son inopportune reprise : « Aucune femme ne comprend plus Kitty Bell et les jeunes filles la trouvent absurde... Le génie, ô Chatterton, ce n'est pas seulement l'inspiration, c'est aussi la patience. Le Quaker, malgré ses excellentes intentions, fait sur sa chaise l'effet d'un radoteur en enfance... John Bell, ce Barbe-Bleue commerçant qu'on haïssait d'une si violente impulsion comme un traître de mélodrame tout chargé de noirceurs et de crimes, semble aujourd'hui le seul personnage raisonnable de la pièce [2]. » De même, en une récente reprise à l'Odéon,

1. *Nouveaux Lundis*, 424. Il est vrai qu'en 1864, se ravisant, il écrit : « Son *Chatterton*, une fois mis sur le théâtre et admirablement servi par l'actrice qui faisait Kitty Bell, alla aux nues; il méritait les applaudissements et une larme par des scènes touchantes, dramatiques même vers la fin. C'était éloquent à entendre, émouvant à voir; mais il faut ajouter que c'était maladif, vaniteux, douloureux : de la souffrance au lieu de passion... L'effet n'en était que plus vif et plus aigu auprès d'une génération littéraire atteinte du même mal et très surexcitée. » (*Nouv. Lundis*, 424.)

2. *Moniteur*, 14 déc. 1857. « Ah! disait également Lamartine en ses *Entretiens* (328-329), alors que l'âge, l'expérience de la vie, la pratique des affaires et la fréquentation des hommes avaient atténué son propre esprit de chimère, combien depuis Vigny ne s'est-il pas accusé d'avoir plaidé cette cause absurde contre laquelle

notre positive génération n'a guère su faire grâce qu'au sympathique rôle de Kitty Bell et à l'émouvante scène finale. L'ère romantique semble donc décidément révolue.

Ces tribulations de la plus heureuse des pièces de Vigny rendent plus facile l'appréciation de toute son œuvre dramatique. Drame de la pensée ou drame d'histoire, tragique ou comique, demi-romantique ou demi-classique, le théâtre de Vigny, plus riche d'idées et d'idéal que de réalité et de vie, plus théorique et ingénieux que solide et vrai, plus peuplé de personnages typiques que de caractères individuels, demeure en son ensemble une belle et noble création assurément, mais froide parce que factice, mais fausse parce qu'exagérée, mais éphémère parce que soumise à la vogue; l'intérêt dramatique, malgré de rares qualités de pensée et de style, n'y survit guère à l'intérêt historique. Aussi, Vigny, malgré tous ses beaux espoirs ambitieux, sentant son « génie épique » mal à l'aise en ces étroites proportions de la scène [1], eut raison après *Chatterton* de s'en détourner pour n'y plus jamais revenir.

il s'est armé avec moi et les bons esprits en 1848!... La société ne doit à personne, et surtout à un enfant de dix-huit ans comme Chatterton, que le prix réel de ses services et non le prix auquel il évalue ses rêves. Le cri de haine contre la société ainsi étayé est le cri d'un fou qui veut avoir raison contre la nature des choses. »

1. *Journal*, 64.

CHAPITRE VII

SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES

En pleine maturité, l'idéalisme de Vigny s'affranchit enfin de l'apparat de l'histoire, des artifices du théâtre et du prestige même de la poésie; il aborde en simple prose aussi peu romantique que peu humoristique un nouveau problème social : il écrit *Servitude et Grandeur militaires* (1835). « Las des compositions trop tortillées, dit-il, je viens d'en faire une dont on peut dire : Il n'y a rien de trop compliqué, c'est tout simple. Un caractère développé, et voilà tout [1]. » Non, il y a davantage encore. Ici, du moins, le fond solide émerge nettement du flux capricieux des circonstances; la pensée austère a franchement raison des jeux de l'imagination; la morale éclipse l'art. Jamais Vigny n'est plus grand que lorsqu'ainsi il vise moins à l'être; en restant gravement lui-même, « écrivain solitaire et indépendant [2], » il s'élève; sinon, il s'abaisse. Au fond, en dépit de quelques poésies suprêmes, Vigny était peut-être plus penseur que poète : il avait plus de

1. *Journal*, 1835, p. 103. Cf. *Ibid.*, 97.
2. *Servitude et Grandeur militaires*, 310; *Journal*, 37.

préoccupations morales, plus de ténacité logique qu'il n'avait en réalité de ressources imaginatives, de mobile sensibilité, de virtuosité artistique. Seule, sa rêverie extatique, trop souvent impuissante à se réaliser en chefs-d'œuvre, entretenait ses illusions de « fils inspiré de la Muse ». N'était cette intermittente inspiration, il fût peut-être devenu l'un de ces grands écrivains penseurs que son orgueil de poète affectait de ne placer qu'au second rang de la hiérarchie intellectuelle. « Après avoir, sous plusieurs formes, dit-il désormais, expliqué la nature et plaint la condition du poète dans notre société, j'ai voulu montrer ici celle du soldat, autre paria moderne; » car « ce qu'il y a de plus beau après l'inspiration, c'est le dévouement », « le Sacrifice étant la plus belle chose de la terre ». « Ce qu'il y a de plus pur en notre temps, c'est l'âme d'un soldat [1]. »

Or, qu'est-ce que l'armée de nos jours? non pas, ce qu'elle devrait être théoriquement, « une noble espèce d'hommes uniquement consacrée à la défense du pays », non plus, ce qu'elle fut naguère, « une grande famille de soldats héréditaires », non pas, ce qu'elle sera demain peut-être, « une milice de citoyens disciplinés pour l'exécution dans les camps de lois votées par eux dans la cité »; non, l'armée n'est actuellement qu' « une sorte de gendarmerie »,

1. *Servitude et Grandeur militaires*, 342, 25, 203, 181. Déjà, dans *Cinq-Mars*, Vigny avait montré la beauté du sacrifice de soi-même à une généreuse pensée. « Ce qui caractérise la véritable dignité morale de l'homme, avait dit Mme de Staël (*Réflexions sur le suicide*, 3e section), c'est le dévouement. Ce qu'on fait pour soi-même peut avoir une sorte de grandeur qui commande la surprise; mais l'admiration n'est due qu'au sacrifice de la personnalité sous quelque forme qu'elle se présente. »

« une grande machine que l'on meut et qui tue, mais qui souffre [1] ». « L'homme soldé est un pauvre glorieux, victime et bourreau, bouc émissaire journellement sacrifié à son peuple et pour son peuple qui se joue de lui »; « un gladiateur, aveugle et muet, malheureux et féroce, qui, combattant aujourd'hui telle cocarde, se demande s'il ne la mettra pas demain à son chapeau [2]. » A propos de ce mal politique qui n'a fait que croître on sent la poignante actualité de ces lignes dont l'ironie voile mal toute la pitié et toute l'indignation : « Que quelques ouvriers, devenus plus misérables à mesure que s'accroissent leur travail et leur industrie, viennent s'ameuter contre leur chef d'atelier; ou qu'un fabricant ait la fantaisie d'ajouter cette année quelque cent mille francs à son revenu ; ou seulement qu'une *bonne ville*, jalouse de Paris, veuille avoir aussi ses trois journées de fusillade, on crie au secours de part et d'autre. Le gouvernement, quel qu'il soit, répond avec assez de sens : « La loi ne me permet pas de juger entre vous; tout le monde a raison; moi, je n'ai à vous envoyer que mes gladiateurs, qui vous tueront et que vous tuerez ». En effet, ils vont, ils tuent et sont tués. La paix revient, on s'embrasse, on se complimente, et les chasseurs de lièvres se félicitent de leur adresse dans le tir à l'officier et au soldat. Tout calcul fait, reste une simple soustraction de quelques morts; mais les soldats n'y sont pas portés en nombre, ils ne comptent pas. On s'en inquiète peu. Il est convenu que ceux qui meurent sous

1. *Servitude*, etc., 97, 10, 103, 23, 25.
2. *Ibid.*, 23, 4, 346.

l'uniforme n'ont ni père, ni mère, ni femme, ni amie à faire mourir dans les larmes. C'est un sang anonyme[1]. »

D'où vient donc ce malheur social? Il vient de ce qu'en nos instables gouvernements démocratiques, pour ne point dire démagogiques, l'armée permanente se trouve fatalement « un corps séparé du grand corps de la nation », « une nation dans la nation[2] », livrée sans défense aux caprices d'un chef de passage ou, qui pis est, d'une majorité d'occasion qui, indigne ou incapable, voire irresponsable, l'oppose à la nation même. « Race d'hommes toujours dédaignée ou honorée outre mesure, selon que les nations la trouvent utile ou nécessaire », « elle se sent honteuse d'elle-même et ne sait ni ce qu'elle fait ni ce qu'elle est; elle se demande sans cesse si elle est esclave ou reine de l'État; ce corps cherche partout son âme et ne la trouve pas. » « Le soldat a besoin d'être consolé de la rigueur de sa condition : il sent que la Patrie, qui l'aimait à cause des gloires dont il la couronnait, commence à le dédaigner pour son oisiveté ou le haïr à cause des guerres civiles dans lesquelles on l'emploie à frapper sa mère[3]. » Voilà le « vice de nos temps », le « mal moderne » que « l'ambition ou les terreurs des gouvernements ont accru », « chose nuisible aux gouvernements mêmes, car l'organisation actuelle peut rendre par trop simple le renversement total d'un État ». « Les armées permanentes embarrassent jusqu'à leurs maîtres . »

1. *Servitude*, etc., 24.
2. *Ibid.*, 22, 19.
3. *Ibid.*, 4, 20, 345.
4. *Ibid.*, 5, 103, 344.

Que faire? Supprimer l'armée? Si chimérique qu'il soit d'ordinaire, notre utopiste ne croit pas, sinon à la possibilité future, du moins à l'opportunité présente d'une si aventureuse entreprise. Sans doute, ancien soldat, il sait mieux que personne « de combien d'assassinats se compose une grande bataille »; sans doute, philanthrope mystique, il nie moins que personne que « la guerre est maudite de Dieu et des hommes même qui la font »; sans doute, observateur attentif, il constate avec tout le monde que les mœurs, la diplomatie, la science paralysent quelque peu ce « jeu féroce » de la guerre[1]. Oui, assure-t-il, vaguement prophète, « les armes de la guerre n'auront qu'un temps »; mais, le millénium où « régnerait sur la terre l'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre », où « le globe ne portera plus qu'une nation unanime », n'étant pas encore venu, force nous est, « en attendant cet accomplissement bien lent », de nous accommoder des maux présents : « haïr la guerre tout en la faisant énergiquement », ou, du moins, apporter tous les palliatifs opportuns. « Je crois peu aux bienfaits des subites organisations, lui dit le bon sens; mais je conçois ceux des améliorations successives. » « Ce vœu, lui suggère même son habituelle complaisance, aura reçu de moi sa forme et les difficultés en seront peut-être diminuées[2]. »

Quel est donc, au gré de notre idéaliste réformateur, le remède le plus urgent? c'est de rendre à l'armée désemparée cette âme qu'elle cherche si

1. *Servitude*, etc., 338, 204, 345.
2. *Ibid.*, 204, 101, 6, 345, 327, 5.

péniblement : car cette âme n'est point morte, elle n'est qu'égarée. Cette âme, c'est « l'abnégation complète de soi[1] ».

En temps de guerre, « le combat étant la vie de l'armée », deux mobiles soutiennent le soldat dans l'héroïque accomplissement du devoir. L'un, c'est « l'amour du danger, sorte de combat corps à corps contre la destinée dans l'attente continuelle et indifférente de la mort, lutte qui est la source de mille voluptés inconnues au reste des hommes et dont les triomphes intérieurs sont remplis de magnificence[2] ». L'autre, c'est l'amour de la gloire; mais cette ambition, égoïste en son fond, est trop souvent le principe d'actions mauvaises : car « l'admiration est corrompue et corruptrice ». « Les plus illustres sacrifices ont quelque chose en eux qui prétend à l'illustration[3]. » Et puis, en pays latin surtout, l'ambition militaire mène trop facilement au « séidisme », « mal contagieux », qui provient à la fois « d'un grand besoin d'action et d'une grande paresse de réflexion ». Or, « l'admiration d'un chef militaire, dit notre détracteur de Napoléon, devient une passion, un fanatisme, une frénésie, qui font de nous des esclaves, des furieux, des aveugles[4] ». Il faut « se dévouer à un principe plutôt qu'à un homme; »

1. *Servitude*, etc., 29.
2. *Ibid.*, 205, 29, 121.
3. *Ibid.*, 217, 343.
4. « L'homme est si faible, dit le *Journal* de 1829, que lorsqu'un de ses semblables se présente, disant : « Je peux tout », comme Bonaparte, ou : « Je sais tout », comme Mahomet, il est vainqueur et a déjà à moitié réussi. De là, le succès de tant d'aventuriers. » « Bonaparte, dit-il ailleurs (87), c'est l'homme; Napoléon, c'est le rôle. Le premier a une redingote et un chapeau; le second, une couronne de lauriers et une toge. »

« c'est folie de se dévouer à un homme, puisque l'autorité despotique ne peut manquer de rendre mauvais nos faibles cœurs. » En tout cas, « la guerre console par son éclat des peines inouïes que la léthargie de la paix cause aux esclaves de l'armée »; mais « ce n'est pas dans les combats que sont les plus pures grandeurs [1] ».

En temps de paix, à défaut de ces deux mobiles, que reste-t-il au soldat? Assurément, « il est à souhaiter que des limites immuables soient posées une fois pour toujours à ces ordres absolus donnés aux armées par le souverain Pouvoir, si souvent tombé en d'indignes mains, qu'il ne soit jamais possible à quelques aventuriers parvenus à la dictature de transformer en assassins quatre cent mille hommes d'honneur par une loi d'un jour comme leur règne ». Mais, tant qu'une loi n'aura pas « mis d'accord le Devoir et la Conscience », à supposer que pareille loi soit possible, tant que « la délibération ne sera pas permise à l'homme armé », il ne restera rien au soldat dépouillé de tout libre arbitre que l'abnégation plus stricte et plus ingrate, parfois plus cruelle que jamais, rien que, « l'homme s'effaçant sous le soldat », « la renonciation à ses actions, à ses paroles, à ses désirs et presque à ses pensées », rien que « l'obéissance passive recevant l'ordre et l'exécutant, frappant, les yeux fermés, comme le Destin antique », rien que « ces sacrifices modestes, silencieux, sombres, sans espoir de nulle couronne humaine ou divine », rien que ces longues et muettes résignations de toute une vie en des fonctions non

1. *Servitude*, etc., 232, 237, 304, 267, 205.

seulement humbles, mais souvent sinistres, où ne s'exerce sincèrement que l'art de bien souffrir et de bien mourir, bref la plus complète et la plus aveugle immolation de tout l'être à l'idéal invisible[1]. « Je compris, dit le pur héros militaire, qu'il n'y avait qu'une chose plus belle que la famille et à laquelle on peut saintement l'immoler : c'était l'autre famille, la Patrie. » « La Patrie est un être idéal que je n'ai fait qu'entrevoir, mais que je sers en esclave et qui augmente pour moi de rigueur à mesure que je deviens plus nécessaire. » « L'amour de la Patrie est assez grand pour remplir tout un cœur et occuper toute une intelligence[2]. »

Or cette conception exaltée du « devoir sacré » a son nom : c'est l'Honneur. L'Honneur, c'est la religion du soldat. Pourquoi l'Honneur ne serait-il pas la religion de tout homme de cœur? « Une vitalité indéfinissable anime cette vertu orgueilleuse qui se tient debout au milieu de tous nos vices, s'accordant même avec eux au point de s'accroître de leur énergie. » « Tantôt il porte l'homme à ne pas survivre à un affront, tantôt à le soutenir avec un éclat et une grandeur qui en réparent et en effacent la souillure. D'autres fois, il sait cacher ensemble l'injure et l'expiation[3]. En d'autres temps, il invente

1. *Servitude*, etc., 100, 98, 28, 40, 41, 343, 106, 201, 304.

2. *Ibid.*, 286, 279, 304.

3. « Dirigeons-nous, lorsqu'il le faudra, dit le Duc dans *Quitte pour la Peur* (p. 252), selon cette loi que, ma foi, je ne vis jamais nulle part écrite, mais que je sentis toujours vivante en moi, la loi de l'honneur... Il est dans tous les instants de la vie d'un galant homme, madame; mais il doit surtout le faire consister dans le soin de maintenir la dignité de son nom, et... en supposant qu'on ait porté atteinte à la pureté de ce nom, il ne doit

de grandes entreprises, des luttes magnifiques et persévérantes, des sacrifices inouïs, lentement accomplis, et plus beaux par leur patience et leur obscurité que les élans d'un enthousiasme subit ou d'une violente indignation; il produit des actes de bienfaisance que l'évangélique charité ne surpassa jamais; il a des tolérances merveilleuses, de délicates bontés, des indulgences divines et de sublimes pardons. Toujours et partout il maintient dans toute sa beauté la dignité personnelle de l'homme. » « Dès ce jour, dit un nouveau converti, je commençai à m'estimer intérieurement, à avoir confiance en moi, à sentir mon caractère s'épurer, se former, se compléter, s'affermir. Dès ce jour, je vis clairement que les événements ne sont rien, que l'homme intérieur est tout; je me plaçai bien au-dessus de nos juges. Enfin, je sentis ma conscience, je résolus de m'appuyer uniquement sur elle, de considérer les jugements publics, les récompenses éclatantes, les fortunes rapides, les réputations de bulletin, comme de ridicules forfanteries et un jeu de hasard qui ne valait pas la peine qu'on s'en occupât. » Cette religion du Devoir trouve donc en elle-même sa force comme sa récompense : « Le sentiment du Devoir finit par dominer tellement l'esprit qu'il entre dans le caractère et devient un de ses traits principaux, justement comme une saine nourriture, perpétuellement reçue, peut changer la masse du sang et devenir un des principes de notre constitution. » « Comme je sentais en mon cœur un calme profond et inaltérable, j'en

hésiter devant aucun sacrifice pour réparer l'injure ou la cacher éternellement. »

rendis grâces à ce sentiment ineffable du Devoir[1]. » Ainsi, vertu tout humaine, née de la terre et non des cieux, apparemment innée, dénuée d'images et de symboles, sans dogmes ni cérémonies, sans lois écrites nulle part, sans palme céleste après la mort : « l'Honneur est la seule religion aujourd'hui vivante dans les cœurs mâles et sincères », « la plus pure des religions », la dernière épave qui flotte encore « dans le naufrage universel des croyances », l'unique bouée solide qui résiste au flux toujours montant des égoïsmes et des matérialismes destructeurs[2] » : car l'Honneur, « c'est le respect de soi-même et de la beauté de sa vie », « l'Honneur, c'est la conscience

1. *Servitude*, etc., 350, 353, 311, 281, 39.

2. *Ibid.*, 350, 346, 349 ; *Journal*, 118.

« Quels débris, dit-il (346), où puissent se rattacher encore les mains généreuses? Hors de l'amour du bien-être et du luxe d'un jour, rien ne se voit à la surface de l'abîme. On croirait que l'égoïsme a tout submergé. » Et il manifeste à ce sujet toute sa sceptique méfiance à l'égard des tentatives de restauration artificielle de la religion d'État. « Les chefs des partis politiques prennent aujourd'hui le catholicisme comme un mot d'ordre et un drapeau ; mais quelle foi ont-ils dans ses merveilles, et comment suivent-ils sa loi dans la vie? Les artistes le mettent en lumière comme une précieuse médaille, et se plongent dans ses dogmes comme dans une source épique de poésie; mais combien y en a-t-il qui se mettent à genoux dans l'église qu'ils décorent? Beaucoup de philosophes embrassent sa cause et la plaident, comme des avocats généreux celle d'un client pauvre et délaissé; leurs écrits et leurs paroles aiment à s'empreindre de ses couleurs et de ses formes, leurs livres aiment à s'orner des dorures gothiques, leur travail entier se plaît à faire serpenter autour de la croix le labyrinthe habile de leurs arguments; mais il est rare que cette croix soit à leur côté dans la solitude. » On saisit encore ici tout le caractère d'actualité de l'œuvre de Vigny : ces paroles ne trouveraient-elles pas encore leur application de nos jours? « La religion, conclut le Duc dans *Quitte pour la Peur* (251), irréparable malheur, peut-être! s'en est allée en plaisanteries, fondue avec le sel attique dans le creuset des philosophes. »

exaltée », « l'Honneur, c'est la pudeur virile »; l'Honneur, c'est « la vertu de la vie »; « l'Honneur, c'est la poésie du devoir [1] ».

Telle est la nouvelle religion stoïcienne qu'avec une lyrique ferveur prêche à notre « décadence de Bas-Empire » ce moraliste libre-penseur, si « désireux de spiritualiser les masses » en « divinisant la conscience »; et, cet évangile laïque, en apôtre averti, notre « prêtre militaire » le prêche bien moins en arguments contestables qu'en vivants paraboles. S'il est vrai que la véritable grandeur réside bien plus dans l'obéissance que dans le commandement, dans « l'honneur de souffrir en silence » que dans les gloires de « l'esprit de conquête [2] », alors le

1. *Servitude*, etc., 331, 350, 353; *Journal*, 102.

Mme de Staël avait dit : « L'enthousiasme est à la conscience ce que l'honneur est au devoir, et il y a dans l'enthousiasme la jouissance du dévouement. » (*De l'Allemagne*, IV, 10.) Notons également les énergiques formules de J. de Maistre : c'est « la superstition de la volonté »; de Salvador : c'est « le sceau de la France »; de Ballanche : « c'est la religion civile du peuple français ». Cette belle expression de « religion de l'honneur » se trouve déjà dans une des notes qui terminent le second volume de *Cinq-Mars* (II, 349) : « Le sang du Français de Thou a coulé au nom d'une idée sacrée, et qui demeurera telle, tant que la *religion de l'Honneur* vivra parmi nous; c'est l'impossibilité de la dénonciation sur les lèvres de l'homme de bien ». Il est possible que le sentiment de l'honneur se soit trouvé exalté chez Vigny précisément par l'indignation qu'avaient dû lui causer naguère les basses pratiques de délation qui sévissaient dans l'armée de la Restauration.

2. *Ibid.*, 348, 203; *Journal*, 117, 255.

Au début de l'année 1834, il notait ce projet : « *Roman moderne* : un homme d'honneur. — L'honneur est la seule base de sa conduite et remplace la religion en lui. Le faire passer sa vie entière par toutes les professions actuelles, dont en même temps son contact fera ressortir les défauts et dont sa conduite fera la satire. L'honneur le défend de tous les crimes et de toutes les bassesses : c'est sa religion. » « Le *gentleman* ou gentilhomme, dit-il encore, est l'homme d'honneur même qui, par les convenances, est retenu

tragique scrupule de l'adjudant de Vincennes, la sinistre exécution et la lamentable expiation du commandant du *Marat*, la piteuse vie et la mort plus pitoyable encore du capitaine Renaud, bref tout l'obscur dévouement des plus passifs héros surpasse en mérite et en majesté même toute la gloire éclatante des plus illustres conquérants, celle d'un Napoléon comme celle d'un Alexandre; car ces tragiques « charlatans » de l'histoire ne cherchaient en réalité que la fastueuse satisfaction de leur égoïsme, tandis que les autres s'immolaient humblement au devoir. « Il y a donc quelque chose d'aussi beau qu'un grand homme, c'est un homme d'honneur, » « un puritain de l'honneur [1] ». Ennoblis par la beauté de leur inspiration morale, les trois récits symboliques [2] qui illustrent cette pieuse thèse, pour être un

dans les limites de bonne conduite et de bienséance que la religion n'atteindrait pas; car il y a des choses que ferait un prêtre et que jamais ne pourrait faire un galant homme. » « La religion de l'honneur a son dieu toujours présent dans notre cœur. D'où vient qu'un homme qui n'est plus chrétien ne fait pas un vol qui serait inconnu? L'*honneur* invisible l'arrête. » (*Journal*, 92, 93, 101.) A propos de la mort héroïque de Bisson, Vigny note encore en son *Journal* (304) : « Tel est l'homme moderne en France. L'honneur est sa foi, la conscience sa morale, le devoir sa loi. Il combat et sert la patrie et l'espèce humaine dans les temps présents, sans vouloir préjuger de l'éternité. »

En 1852, Vigny notait encore un autre projet de « Livre à écrire : le Code de l'honneur. C'est le catéchisme de la Religion mâle qui vit en nous, religion secondaire qui s'accorde en tous points avec la religion chrétienne et avec ce que les autres ont de beau, car c'est la justice, la charité, la dignité humaine. » On voit qu'en véritable homme de caractère, Vigny, toujours fidèle à ses rares principes, tendait à la longue à y rattacher l'ensemble des choses.

1. *Servitude*, etc., 217, 113.

2. Bien que Vigny parle de « détails de mœurs observés de ses yeux » (4) et qu'il ait écrit à Mme Louise Lachaud : « Il faut que vous sachiez, Louise, que toutes les fois que dans ce livre, il y a

peu décousus encore et maniérés même[1], n'en constituent pas moins la plus durable peut-être, en même temps que de nos jours la plus populaire, des œuvres en prose du très noble auteur. En cette mémorable année 1835, après la grande vogue de *Cinq-Mars*, par le légitime succès de *Servitude et Grandeur militaires*,

je, c'est la vérité », il ne serait pas plus sage de demander la vérité ni même la vraisemblance à ces récits qu'à ceux de *Stello* ni qu'à *Cinq-Mars*. Ici comme partout, l'idéalisme du poète ne demande à la réalité que des symboles. « J'aurais trop à dire, avoue-t-il, si je voulais faire des récits qui n'ont pour eux que le mérite d'une vérité naïve : mais je choisirai dans mes souvenirs ceux qui se présentent à moi comme un vêtement assez décent et d'une forme digne d'envelopper une pensée choisie » (34). On trouve, du reste, dans le *Journal* de 1829 la brève anecdote d'où sortit le récit de *Laurette* ; qu'on lise, et l'on jugera de la métamorphose. « Pour les poetes et la postérité, dit-il conformément à l'avant-propos de *Cinq-Mars*, il suffit de savoir que le fait soit beau et probable. Aussi je réponds sur *Laurette* et les autres : « Cela pourrait avoir été vrai ». Voir, de même, le premier germe de *La Canne de Jonc* dans le *Journal* de 1830 et un premier projet de roman sur *La Vie et la Mort d'un soldat* (p. 82).

L'idée fantastique que le buste du corps de l'adjudant, projeté par l'explosion, avait été « gravé en traits durables sur la muraille » de la chapelle du donjon de Vincennes semble avoir été utilisée par Edgar Poë dans son fameux *Chat Noir*, qui est d'août 1843. — A ce propos, notons une observation commune à Chateaubriand, Vigny et Tennyson, laquelle est, en dépit de son exagération apparente, conforme à la réalité dans les régions tropicales : « Toutes les étoiles des tropiques étaient à leur poste, dit Vigny (68), larges comme des petites lunes », « Then the great-stars that globed themselves in Heaven. » (*Enoch Arden*.)

1. Le second récit surtout a trop l'air d'un conte de fées illustré par Greuze, tant s'y mêle de mièvre fadeur aux puériles invraisemblances ; et puis, en dépit de cette prétendue « pudeur » qui l'empêche, dit-il, de parler de lui-même, Vigny y met vraiment trop de complaisance à donner d'inutiles détails sur sa personne, sa vie et ses œuvres. Dans le troisième figure au second plan un personnage qui aurait pu être intéressant si l'auteur lui avait donné plus de vie : c'est l'amiral anglais Collingwood. Vigny en fait le type du « vrai citoyen dévoué non à un homme, mais à la Patrie et au Devoir ». « Jamais, dit-il, aucun homme ne posséda à

comme par l'éclatant triomphe de *Chatterton*, Vigny semble donc bien atteindre l'apogée de sa grandeur; aux yeux d'un public superficiel, il ne lui reste plus désormais qu'à descendre.

L'unité morale de toute cette période touffue jusqu'à paraître confuse, Vigny l'a mieux vue et mieux exprimée que personne : « *Cinq-Mars*, *Stello*, *Servitude et Grandeur militaires* sont, dit-il, les chants d'une sorte de poème épique sur la désillusion... Étant né gentilhomme, j'ai fait l'oraison funèbre de la noblesse écrasée

Entre les rois ingrats et les bourgeois jaloux.

Étant poète, j'ai montré l'ombrage qu'a du poète tout plaideur d'affaires publiques et le vulgaire des salons et du peuple. Officier, j'ai peint ce que j'ai vu : le gladiateur, sacrifié aux fantaisies politiques du peuple et du souverain. J'ai dit ce que je savais et ce que je souffrais... Mais ce ne sera que des choses sociales et fausses que je ferai perdre et que je foulerai aux pieds les illusions; j'élèverai sur ces débris, sur cette poussière la sainte beauté de l'enthousiasme, de l'amour, de l'honneur, de la bonté, la miséricordieuse et universelle indulgence

un plus haut degré cette paix intérieure qui naît du sentiment du Devoir sacré » (294). Il lui prête même quelquefois une épique attitude de Moïse sacrifié. « Je gémis de ce que sur tant d'officiers il est si difficile de me trouver un remplaçant supérieur en habileté. » L'Angleterre répondait : « Vous resterez en mer, toujours en mer. Et il resta jusqu'à sa mort. » Par ailleurs, Vigny lui prête trop une traditionnelle allure de froid mannequin automate, que viennent étrangement secouer de brusques accès de sensiblerie : c'est un rigide principe ambulant.

qui remet toutes les fautes et d'autant plus étendue que l'intelligence est plus grande [1]. » Donc, une inspiration intimement personnelle, en dépit de son double aspect, impassible, de pessimisme systématique et d'idéalisme raisonné, voilà bien l'unique souffle de vie qui anime l'œuvre entière de Vigny, prose et vers, livres et drames, en ce qu'elle a tout à la fois de plus original et de plus durable, de plus destructeur et de plus conservateur.

1. *Journal*, 31, 315.

Cette belle attitude de Vigny est conforme, du reste, au généreux *Credo* de Stello. « Je crois au combat éternel de notre vie intérieure qui féconde et appelle contre la vie extérieure qui tarit et repousse, et j'invoque la pensée d'en haut, la plus propre à concentrer et à rallumer les forces poétiques de ma vie : le Dévouement et la Pitié. » (*Stello*, 20.)

TROISIÈME PARTIE

MATURITÉ ET MARASME

CHAPITRE VIII

VIE INTIME

Dans la vie du poète le pessimisme domine parce qu'il sort du fond même, du fond morbide, de l'être physique, alors que l'idéalisme rayonne mieux dans l'œuvre parce qu'il est l'efflorescence suprême de l'être mental. Or, ce pessimisme, expression plus ou moins consciente d'une inadaptation organique, s'était, avons-nous vu, déjà manifesté chez Vigny dès l'enfance et l'adolescence, à l'école comme au régiment ; s'il vient de s'éclipser partiellement dans le fiévreux enthousiasme de la crise romantique, il va maintenant, sous l'empire d'une inévitable réaction, dans le précoce épuisement qui suit un surmenage prolongé, se révéler d'autant mieux qu'aux forces déclinantes de l'adulte correspondent précisément de croissantes difficultés d'existence. On a beau dire, en effet, que Vigny fut pessimiste de

naissance[1], les causes occasionnelles n'en vinrent pas moins chez lui singulièrement aggraver l'originel mal de vivre : quatre surtout, amour et mariage, littérature et politique, n'ont cessé de nourrir et d'exalter le sombre fatalisme des *Destinées*. « Le fort fait les événements; le faible subit ceux que le destin lui impose; les grands caractères sont ceux qui luttent », écrit dès la première page de son *Journal* (1824) l'adolescent présomptueux de ses forces; « c'est manquer de force, affirme-t-il encore sept ans plus tard, que de ne pas fouler aux pieds la destinée qui nous entraîne[2] »; mais l'homme mûr s'avoue bientôt, sinon vaincu, du moins « impuissant nageur qu'emporte vers le but toujours voilé l'invincible courant des mers adverses[3]. « Le Destin est

1. « On naît pessimiste, dit Brunetière : on ne le devient pas; » et M. Hémon parle de même d'un « pessimisme altier, naissant et croissant en dehors des causes occasionnelles ».

2. « La fatalité, disait encore son optimisme en 1833, est une folie inventée par l'esprit de la paresse qui domine toujours les hommes. L'homme est libre de faire tout ce qui lui plaît, en long et en large, dans une étendue de quatre mille lieues et de six pieds en hauteur, durant cent ans, en traitant les choses au mieux. » « Les hommes, dit également *Stello* (99), sont partout et toujours de simples et faibles créatures plus ou moins ballottées et contrefaites par leur destinée. Seulement les plus forts et les meilleurs se redressent contre elle et la façonnent à leur gré au lieu de se laisser pétrir par sa main capricieuse. » Cinq-Mars (II, 17) avait déjà dit : « Notre existence est double : notre vie intérieure, celle de nos sentiments, nous travaille avec violence, tandis que la vie extérieure nous échappe » : parole que Vigny reprend pour son propre compte, lorsqu'il écrit en son *Journal*, 128 : « Mon âme et ma destinée furent toujours en contradiction », et dans sa *Correspondance* (1849) : « La Destinée dirige toujours une moitié de la vie de chaque homme, et son caractère, l'autre moitié ». Cf. *Journal*, 25 (Le Port).

3. Au début l'homme sur la terre apparaît à Vigny surtout comme un « nageur » entraîné par « un courant », ou même

plus fort que tout le monde, » déclare la Maréchale d'Ancre; « le hasard est notre maître à tous, » répète le capitaine Renaud[1]. Enfin, aux approches de la mort,

> ... Le grave marin voit que le vent l'emporte
> Que dans son grand duel la mer est la plus forte,
> Et que par des calculs l'esprit en vain répond...
> Il se croise les bras dans un calme profond.

I. — L'Épouse.

A voir les choses de ce point de vue positif, on ne saurait nier qu'après l'infélicité de sa naissance le plus grand malheur de Vigny fut son mariage avec Lydia Bunbury : le poète ne trouva en cette alliance fortuite ni l'indépendance matérielle, ni le commerce intellectuel, ni l'union intime, ni même le calme d'esprit qu'il espérait; ce fut, à part les belles qualités morales qui s'y développèrent, un irréparable désastre.

« submergé » par un océan (*Journal*, 1824). Dans la « tragédie », dit-il, en 1829, « je veux représenter toujours *la destinée* et *l'homme*, tels que je les conçois : l'une emportant comme la mer, et l'autre grand, parce qu'il la devance ou grand parce qu'il lui résiste. » (*Journal*, 40.) C'est l'image qui persiste dans *La Bouteille à la mer*. Puis, peu à peu, sous l'influence de Pascal peut-être (*Pensée*, art. VI, 7) et de sa propre description de Saint-Lazare dans *Stello*, le sort de l'homme lui semble plus semblable à celui d'impuissants prisonniers entièrement livrés à la merci de leur geôlier. Enfin, dans les *Destinées* (1849), plus sinistre encore apparaît le lot humain : chaque homme est la proie d'une impitoyable troupe de génies cruels et malfaisants. La cruelle maladie qui le terrasse lui apparaît finalement comme « l'aigle de Prométhée » acharné sur ses entrailles. Ce métaphorique crescendo d'horreurs indique assez en Vigny la croissante exaspération de son pessimisme.

1. *Théâtre*, 200; *Servit. et Grand. mil.*, 244.

Le meilleur avantage secondaire qu'on y découvrirait fut peut-être l'heureuse influence qu'exerça sur Vigny et sur son œuvre l'Angleterre tant par ses mœurs que par ses lettres. Vigny fit trois ou quatre voyages au pays de sa femme « où on le recevait, dit-il, avec tant de grâce »; il y séjourna parfois jusqu'à six mois; il y contracta d'utiles et d'agréables relations qui se prolongèrent jusqu'en France. Un beau jour, par exemple, l'oncle de Lydia, le colonel Hamilton Bunbury, présente à l'auteur des *Waverley Novels* le récent auteur de *Cinq-Mars*; sur les traits « mélancoliques » de « l'illustre vieillard », le jeune débutant crut lire « l'impression d'une douleur récente[1] »: une autre parente d'Angleterre, zélée traductrice de son *Paris* et de son *Moïse*, l'initia à « la tragédie poétique » de Carlyle sur la Révolution française; Lady Blessington, belle-mère de son camarade, le comte d'Orsay, lui transmit de vivants souvenirs de son cher et grand Byron. Lui-même, en observant le jeu plus ou moins traditionnel de Kean, de Macready et de Mrs Siddons, sut mieux comprendre le génie de Shakespeare et le mieux adapter à la scène française; en son propre drame, Kitty Bell, John Bell, le Quaker, sinon le héros même et les jeunes lords, sont, à part quelques puériles illusions, des types bien anglais; le beau portrait de l'amiral Collingwood dans *Servitude et Grandeur militaires* est, de l'aveu même de Vigny, un hommage rendu au pays de ce Wellington dont il préférait le patriotisme sans faste à l'égoïste et charlatanesque ambition d'un Napoléon. Enfin, tout en n'appréciant que

1. *Journal* 34-35; *Revue de Paris*, 1er sept. 1897.

modérément la « vigueur rude » et le lourd confort du grand peuple marchand, tout en faisant condamner par le Quaker cette patrie de l'utilitarisme sec et par Chatterton cette « terre du dédain », le poète philosophe sait rendre justice à ce « pays sérieux », de « calme progrès », dont la « gravité » convenait à sa « retenue habituelle »[1]; aussi a-t-il emprunté quelques traits caractéristiques de son homme d'honneur au beau type national du *gentleman*, dont on retrouve, jusqu'en sa propre personne, quelque chose de la scrupuleuse morale puritaine et de la froide politesse un peu cérémonieuse. Mais combien chétives, ces quelques compensations de moraliste et de littérateur, auprès des graves déboires matrimoniaux qui empoisonnèrent la vie entière de l'homme!

Très prosaïquement, avons-nous dit, le jeune officier noble avait compté sur la fortune de sa femme pour s'assurer non pas, à coup sûr, de vulgaires jouissances, mais d'honorables loisirs de poète. « Naître sans fortune, écrivait-il, est le plus grand de tous les maux; on ne s'en tire jamais dans cette société basée sur l'or, quand on est honnête homme[2]. » Et, comme Sancho Panza, il ajoutait : « Il n'y a dans le monde que deux sortes d'hommes : ceux qui *ont* et ceux qui *gagnent*... Pour moi, né dans la première de ces deux classes, il m'a fallu

1. *Servitude et Grandeur militaires*, 290. « Ce qui fait la force et l'unité de cette nation, dit-il fort justement, c'est que chaque homme s'y regarde comme un homme politique : chaque citoyen parle et agit dans le sens de la politique anglaise du moment. » (*Journal*, 160.) Nous en avons encore maintenant l'exemple.
2. *Journal*, 55, 59.

vivre comme dans la seconde; et le sentiment de cette destinée qui ne devait pas être la mienne me révoltait toujours intérieurement [1]. » Or, en guise de fortune, Lydia Bunbury n'apporta guère à son mari que des procès [2] : l'excentrique nabab de la Guyane ne feignit pas seulement sa vie durant d'ignorer jusqu'au nom de son gendre, ainsi que Lamartine en fut à Florence l'ironique témoin [3]; il se vengea de la désobéissance de sa fille en la déshéritant. Il fallut plaider, et plaider en pays étranger, d'après l'une des plus chicanières procédures qui soient en Europe, à propos de domaines contestés au Canada et en Océanie, entre autres, paraît-il, certaine île polynésienne toute pleine d'anthropophages. Quel supplice pour un poète, dont le lyrisme ne se doubla jamais du sens pratique de Hugo! « Les affaires de famille n'en finissent pas dans ce pays, gémit-il; c'est un ouvrage de chaque jour » que « ce dédale de ruses et de friponneries », que « ces tourments que donnent des affaires obscures [4] ». Enfin, après dix ans d'inutiles plaidoiries, fatigué de perdre, outre son argent, son repos et son temps, Vigny se résigna

1. *Serv. et Grand. mil.*, 263.

2. Une amusante histoire, qui pourrait bien cacher un fond de vérité, est racontée à ce sujet par Edouard Grenier, qui fréquenta beaucoup le salon de Charles Nodier : « Oh! je avé trompé vô, parce que je aimé vô », aurait dit Lydia en embrassant son mari détrompé. » (*Revue Bleue*, 13 juillet 1893.)

3. « Un jour à Florence, à un dîner où était M. de Lamartine, comme on parlait des jeunes poètes français du moment : « Et « moi aussi, disait le vieil Anglais, j'en ai un qui a épousé ma fille. « — Son nom? » lui demanda-t-on aussitôt. Et comme il cherchait dans sa tête sans trouver, il fallut qu'on lui en nommât plusieurs pour qu'il dît au passage : « C'est lui! » (*Nouv. Lundis*, VI, 418.)

4. *Correspondance*, 70, 77, 81. *Revue de Paris*, 1er sept. 1897.

à transiger avec un beau-frère anglais, dont toute la bonne volonté ne fut peut-être qu'habileté avisée. « La partie d'échecs que j'ai jouée contre la destinée toute ma vie, se dit stoïquement l'héritier frustré, je l'ai toujours gagnée... Avec un beau-père trois fois millionnaire, j'ai vécu honorablement sans lui rien demander jamais une fois pendant treize ans et sans faire de dettes. Dans toutes les affaires de fortune, j'ai attendu mes droits sans daigner me plaindre, j'ai souffert en silence, j'ai travaillé sans dégrader ma pensée, et je n'ai fait que des œuvres d'art [1]. » Comme le Gilbert de son *Stello*, Vigny eut donc « la pudeur de sa pauvreté »; et, après avoir « pendant une vingtaine d'années singé l'aisance et la fortune par orgueil et pour ne rien demander », il put « se féliciter de ce qu'il ne laissait à aucun homme le droit de dire : *Il s'est abaissé* [2] ». « Il vécut, constate sèchement Sandeau, presque étroitement dans une médiocrité peu dorée. » Ces mesquines luttes pour l'argent si noblement soutenues eurent du moins un précieux mérite : elles apprirent au gentilhomme pauvre à doublement estimer les viriles joies du salaire. « Le travail est beau et noble, déclare-t-il : il donne une fierté et une confiance en soi que ne peut donner la richesse héréditaire. Bénis soient donc les malheurs d'autrefois, puisqu'ils m'ont fait connaître cette joie du salaire d'ouvrier qu'on apporte à sa mère en secret et sans qu'elle le sache [3]. » « Je suis ouvrier en livres, » répète Chatterton.

1. *Journal*, 171.
2. *Stello*, 35.
3. *Journal*, 137. *Théâtre*, 49, 50. « J'aurais mieux aimé me faire soldat que d'emprunter le moindre argent à mes plus proches

Si seulement la femme du poète avait pu par certaines qualités personnelles un peu compenser tous les ennuis dont elle était la cause involontaire; mais non : cette pauvre femme, hélas! n'était destinée qu'à souffrir et à faire souffrir autour d'elle. Dès leur retour du voyage de noces en Angleterre, elle tomba malade, d'un mal apparemment incurable, quoique intermittent, mal qui alla sans cesse s'aggravant de défaillances, de fièvres cérébrales, d'attaques de nerfs, de fluxions de poitrine, de crachements de sang. « Tout est mystère dans la santé des femmes, avec ce sang indien dont on ne peut calmer les accidents, répéta toute sa vie le mari désespéré. C'est le rocher de Sisyphe que l'on roule et qui ne cesse de retomber [1]. » « Il ne se passe pas huit jours sans qu'elle ait besoin d'être guérie de quelque chose : c'est la plus frêle organisation sous la forme de la santé. » « Depuis que deux médecins ont prononcé à mon oreille le mot sinistre d'anévrisme, j'ai été saisi d'une terreur dans laquelle je vis toujours depuis, m'éveillant la nuit pour l'entendre respirer. Ma pauvre Lydia est mon inquiétude éternelle [2]. » Une fois, pour comble de malheur, l'infortunée faillit

parents: et presque tout ce que m'ont donné mes travaux : *Chatterton*, *Servitude et Grandeur militaires*, mes œuvres complètes, ont servi à payer les dettes que des dépenses, toujours au delà de mon revenu réuni au sien, m'avaient fait contracter. » (*Journal*, 136.) « S'il avait soutenu pendant toute sa jeunesse l'âpre dignité de son caractère, reproche Stello (35) au Dr Noir à propos de sa malencontreuse intervention en faveur du pauvre Gilbert, s'il avait pendant une vingtaine d'années singé l'aisance et la fortune par orgueil et pour ne rien demander, vous lui auriez fait perdre en une heure toute la dignité de sa vie. »

1. *Correspondance*, 150, 164, 180, 230, 317. *Journal*, 269, 230.
2. *Revue de Paris*, 15 sept. 1897, p. 309, 307.

brûler vive en ses dentelles enflammées : nouvelle rechute, nouvelles aggravations, nouveaux tourments. Aux « terreurs perpétuelles de cette mauvaise et désolante santé » s'ajouta très tôt un fâcheux accident qui brutalement enleva tout espoir de paternité à l'unique rejeton de deux nobles races ainsi vouées à l'extinction finale. « Les deux sexes mourront chacun de leur côté, » gémit Samson [1].

Condamnée à l'inaction, tout alourdie d'embonpoint, la svelte créole des fiançailles, d'indolente qu'elle était dès l'origine, devint graduellement impotente. « Elle avait perdu toute beauté, dit un familier de la maison [2]; massive, hommasse, nouée, à demi aveugle, elle avait autant de peine à se mouvoir qu'à parler. » Elle devint « commune même », déclare brutalement Édouard Grenier [3]. « Elle avait l'air bien plus âgée que son mari, confirme un de ses compatriotes [4]; elle était manifestement impotente; elle n'avait pas conservé la moindre trace d'une origine patricienne : on l'eût plutôt prise pour une gouvernante (*housekeeper*) que pour une comtesse, tant étaient communs son aspect et l'extrême simplicité (*plainness*) de ses vêtements. Après les premières phrases de salutation, elle ne dit plus un mot de l'après-midi, à moins qu'on ne lui adressât directement la parole. » Son intelligence, si tant est qu'elle fut jamais bien vive, avait dû se ressentir de tant de misères physiques : jamais, en dépit de son exis-

1. *Journal*, 142. Cf. *Mém.* : « deux sangs réunis dans mes veines pour y mourir ».

2. M. Ratisbonne dans la *Revue des Deux Mondes*, janvier 1897.

3. *Autour de l'Académie.*

4. Charles Harvey. A reception at Alfred de Vigny's in March 1844 (*Temple Bar*, déc. 1888).

tence entière passée en France, Mme de Vigny ne put s'exprimer couramment dans la langue de son mari. « Elle avait oublié l'anglais, dit même Ratisbonne, sans avoir jamais réussi à comprendre le français : ce qui rendait les conversations, on le conçoit, assez difficiles [1]. » Comme Vigny non plus ne posséda jamais très bien la langue de sa femme, l'on devine quelle intimité intellectuelle régna entre ces deux tristes époux, trop souvent réduits au silence. N'est-il pas vraiment pénible de songer qu'à demi étrangère à son propre foyer, la morne Lydia ne put jamais pleinement apprécier ni toute la délicatesse artistique ni toute l'élévation morale du poète d'Éva? « L'excellente dame, dit toutefois un ami intime, n'en avait pas moins un culte pour celui dont elle portait le nom glorieux; mais quel contraste entre la prêtresse et son dieu [2]! »

Telle quelle, avec toutes ses insuffisances physiques et mentales, atténuées, il faut l'espérer, par de plus précieuses qualités du cœur, Vigny, disons-le pour son très grand honneur, n'en aima pas moins tendrement sa femme, l'entourant jusqu'au dernier jour « de prévenances aussi chevaleresques qu'en sa

1. *Revue des Deux Mondes*, janvier 1897. « He spoke English grammatically, dit Ch. Harvey, but with a strong accent, and had evidently learnt it from his wife and from Shakespeare. »

2. *Ibid.* Vigny ne songeait-il pas quelque peu à sa propre femme lorsqu'il portait sur ses compatriotes le même jugement que Mme de Staël dans *Corinne*? « Ce qui manque absolument à la race anglaise, c'est précisément ce qui fait le fond de notre caractère : la gaieté dans l'imagination, le mouvement dans le sentiment. Les efforts surnaturels que feraient des Français pour établir quelque chaleur dans leurs conversations avec des Anglais ou des Anglaises seraient toujours perdus : c'est jouer de l'archet sur une pierre. »

jeunesse »; mais il l'aima d'une de ces affections plus pitoyables que passionnées, plus maternelles que conjugales, plus fortes, à vrai dire, de tout ce qu'elles donnent que du peu qu'elles reçoivent; il fut même d'autant plus zélé en son dévouement de tous les jours qu'en son for intérieur il ne se sentit pas toujours à l'abri de tout reproche. Pendant trente ans, ce poète épris de hautes pensées et de graves rêveries se condamna au rôle ingrat d' « éternel garde-malade », de « secrétaire perpétuel », d' « interprète » toujours prêt, de lecteur complaisant, d'amuseur ingénieux de « sa pauvre enfant », de « sa chère enfant malade », de « ce pauvre être sans aiguillon ni défense », « victime de tout le monde en sa faiblesse [1] »; pendant trente ans, il ne s'acharna pas seulement à préserver de toutes les intempéries des saisons cette poitrine frêle : il s'ingénia encore à protéger de tous les tracas de la vie cette âme chétive « d'une sensibilité extrême ». « Je reçois la nouvelle de la mort de mon beau-père, écrit-il le 7 novembre 1838. Dans la crainte qu'elle ne tombe malade ici, loin de tout secours et des médecins, je la cache à Lydia. Ma pauvre enfant, vous dormez tandis que je souffre pour votre avenir des inquiétudes mortelles... Je retarde le coup qu'il faudra bien lui donner. J'ai ressenti un tremblement nerveux et un frisson de fièvre toute la nuit. Votre sommeil, votre calme, ma chère Lydia, ma seule amie, me déchire le cœur [2]. »

Délibérément, aux extrêmes scrupules de ce plus

1. *Revue de Paris*, 15 sept. 1897, p. 302, 317.
2. *Journal*, 146.

vigilant des devoirs il sacrifia, en même temps que sa liberté, ses habitudes mondaines et ses désirs de voyage, les exigences même de son génie. « Je n'ose passer un jour hors de chez moi, dit-il, personne ne peut me remplacer près d'elle. » « Je passe mon temps à consoler Lydia des peines que lui causent ses parents, j'y ai voué ma vie... Un jour, vous m'avez vu à l'œuvre et vous me demandiez d'où me venait cette gaieté. Vous cherchiez en moi quelque chose de Chatterton, et j'étais charmé d'avoir mis un si bon masque que vous vous y trompiez... Tout cela était une manière de faire oublier à Lydia les mortelles inquiétudes du grand procès de sa famille... Je ne sors que le moins possible dans le jour. Je refuse tous les dîners, que j'ai pris en horreur, et mes amis les plus intimes n'obtiendraient jamais de m'y traîner une seule fois... Je passe mes soirées à faire des lectures à ma pauvre bonne Lydia... J'éprouve le sentiment craintif d'une mère qui serait priée de quitter le berceau de son enfant malade... et je pourrais lui dire ce que la duchesse de Bourgogne disait à son fils nouveau-né en le prenant dans ses bras pour l'embrasser : « Je ne t'en « veux pas, Berry, mais tu me fais mourir, mon « enfant. » Je multiplie les consolations, les lectures, les soins et, quand tout a réussi, mon château de cartes s'écroule tout d'un coup... Oui, je donne des distractions, et n'en ai pas, ni n'en veux chercher... Je me console de mon immobilité forcée en me réfugiant dans tout ce que la Philosophie et la

1. *Revue de Paris*. 15 sept. 1897, p. 303, 320. *Correspondance*, 110, 270, 315.

Poésie ont de plus abstrait. » En vain rêva-t-il de voyages en Italie; en vain songea-t-il très sérieusement à un « cottage modeste », « d'un prix très modéré », sur les bords du lac Léman [1]; il y fallut renoncer et stoïquement avouer : « J'ai souvent entendu parler de Liberté; mais c'est une personne que je n'ai jamais vue qu'en effigie. On n'est jamais libre quand on a du cœur. Qui pourrait être assez égoïste pour se rendre libre de laisser seule avec des domestiques et des médecins une malade aussi chère, pour aller chercher des distractions? pour rendre plus graves et peut-être mortelles des douleurs si subites, si violentes, si imprévues que vous savez? Cette malfaisante liberté, je n'ai pas voulu la prendre... Sur mon collier est écrit : J'appartiens, j'appartiens à une santé bien blessée et qui n'est pas la mienne. » « Avant d'écouter la poésie, écrivait-il à Barbier, j'écoute mon cœur. » « L'indépendance, conclut le *Journal*, fut toujours mon désir et la dépendance ma destinée [2]. »

En faut-il plus, vraiment, qu'une si constante immolation de tout l'être et de toute l'existence à une pauvre créature irrémédiablement souffrante et condamnée, en faut-il plus que cette pratique quotidienne d'humble héroïsme domestique pour expliquer en grande partie et le pessimisme et l'infécon-

1. « J'ai toute ma vie rêvé de Genève et n'ai pu la visiter. J'avais commencé un livre sur cette cité et son histoire, et je ne l'ai pas achevé par conscience parce que je n'avais pas vu le pays. » (*Revue de Paris*, 15 sept. 1827.) « Tout le monde, excepté moi, a le droit de voir et d'adorer la nature dans les belles contrées de la terre; moi, je ne puis que rêver des félicités lointaines qui me sont ravies pour toujours peut-être. » (*Corr.*, 110.)

2. *Correspondance*, 110, 232, 243; *Journal*, 105.

dité croissants du poète des *Destinées*? Or, à cette cause principale s'en ajoutèrent bien d'autres qui, pour être moins graves et moins durables, n'en aggravèrent pas moins chacune en son temps cette profonde souffrance permanente.

II. — La Mère.

Pendant plus de quatre ans, auprès de cette malade incurable, Vigny en soigna une autre non moins chère. « Rends ta mère heureuse, lui avait dit son père en mourant. J'ai obéi, put-il se dire en toute justice : je l'ai rendue heureuse [1]. »

En mars 1833, deux attaques d'apoplexie avaient gravement ébranlé « la forte et calme raison » de cette rigide matrone. « De violentes irritations » en furent la suite fatale. « Lorsqu'elle grondait, se disait le fils navré, c'était la maladie qui grondait par sa bouche, et je m'en allais de peur de répondre [2]. » Pour l'apaiser, il s'ingénia avec elle aussi à lire et à rire : « Tu fais semblant d'être gai et heureux, devinait la mère ; mais tu ne l'es pas, Alfred ; et c'est par bonté que tu te montres ainsi, je le sais bien, va ! » Elle ne se trompait pas : durant cette longue maladie, dans le vaste et froid appartement de la rue des Écuries-d'Artois (quelque temps rue de la Réforme) transformé en « une sorte d'hôpital », la détresse veillait. « Une sorte de fierté, avoue Vigny, me donne des forces et me fait relever la tête. Dans ces quatre années d'épreuves qui viennent de se

1. *Journal*, 134.
2. *Ibid.*, 132, 135.

passer, ma vie était entravée de difficultés sans nombre ; tout se réunissait contre moi pour me faire résoudre à me séparer de ma mère. Il me fut souvent conseillé de l'envoyer dans une maison de santé, je refusai : je la logeai chez moi. Ce qu'il a fallu de combinaisons pour consoler les femmes qui la servaient et que sa maladie lui faisait maltraiter, pour empêcher que les dépenses qu'elle causait ne fussent senties et ne vinssent nuire au bien-être de la famille, était d'une telle difficulté, exigeait tant d'efforts de patience, que je me suis vu plusieurs fois sur le point de succomber. Quatre fois, j'en ai été malade, et la fièvre m'a pris après trop d'efforts pour retenir les émotions douloureuses que cette vie me causait. » « Quand son sang coule, mon sang souffre ; quand elle parle et se plaint, mon cœur se serre horriblement ; c'est pour moi une agonie comme pour ma pauvre mère [1]. » Le 22 décembre 1837, une dernière attaque emporta cette « belle âme ». Au moins avait-elle tendrement dit en expirant : « Tu me fais plus de bien que les médecins, Alfred ».

Par cette mort pourtant si prévue et presque souhaitable la sensibilité du poète incrédule fut à ce point ébranlée qu'une crise religieuse s'ensuivit : à ses lèvres émues montèrent irrésistiblement de « saintes prières ». Naguère il écrivait en son scepticisme : « Eh ! qu'attendre d'un monde où l'on vient avec l'assurance de voir mourir son père et sa mère ? d'un monde où de deux êtres qui s'aiment et se donnent leur vie, il est certain que l'un perdra l'autre et

1. *Journal*, 136, 90. Cf. ses condoléances à Auguste Barbier sur la mort de sa mère, le 23 mars 1853.

le verra mourir[1] ». Maintenant, « quelques signes consolants et divins lui étant apparus » : « Mon Dieu ! s'écrie-t-il, m'avez-vous éprouvé à dessein?... Mon Dieu ! je me jette à genoux, à présent; je parle à vos pieds; je m'abreuve de ma douleur... Donnez-moi, ô mon Dieu, la certitude qu'elle m'entend et qu'elle sait ma douleur et que par vous, à sa prière, je puis être pardonné de mes fautes... Que ce soit mon expiation ! J'y trouve un amer bonheur, et je veux ainsi me flageller. Je serai cruel, cruel à moi-même, mon Dieu ! cruel et sans pitié, dût mon cœur se fendre et me faire mourir... Mon Dieu ! si les épreuves sont une épuration à vos yeux, recevez-la et qu'elle prie à son tour pour son pauvre fils qu'elle a nommé en mourant... Soutenez-moi dans cet espoir, qu'il devienne une foi fervente[2] ! » Quatre mois plus tard, en l'intensité de ses rêveries nocturnes, une hallucination présentait encore au fils inconsolable l'image de sa mère mourante. « La vie est bonne pendant trente ans, écrit-il en 1861 ; après cela, on ne cesse, hélas ! de voir souffrir et s'éteindre ceux qu'on aime. »

Et pourtant, si cruelles qu'elles fussent, elles étaient encore supportables, ces inévitables épreuves de la vie, qu'atténuait le fier sentiment du devoir accompli[3]. Vers la même époque, Vigny en connut d'autrement intolérables, qu'exaspérait l'âpreté des remords ; c'était de ces « fautes » même, sans doute, qu'il demandait le pardon si instamment.

1. *Stello*, 246.
2. *Journal*, 133-140.
3. « J'ai fait mon devoir ; cette idée-là fait du bien », dit le capitaine Renaud en mourant. (*Serv. et Grand. milit.*, 341.)

III. — L'Amie.

On ne manque pas de trouver scandaleux qu'entre ces deux lits de malades Vigny s'éprît soudain d'une actrice en vogue. C'est pourtant un fait d'observation scientifique que du fond des plus grandes dépressions surgissent les plus impérieuses passions : moindre est la résistance générale, plus fort est l'automatisme partiel. La toute-puissante nature, surtout en ses phases morbides, n'a cure, hélas! de nos pauvres petites morales humaines. « L'homme a toujours besoin de caresse et d'amour, » gémit Samson. « Méfie-toi d'une espèce de femmes aussi justement méprisées par leur état que par leurs mœurs, avait écrit la mère en ses *Conseils* à son fils; je veux parler des comédiennes... J'espère bien que tu ne les verras jamais qu'au bout de la lunette de spectacle. » Et c'était justement d'une comédienne que le chaste chantre d'*Eloa* devait s'approcher au point de brûler quelque peu ses belles ailes d'archange.

Enfant de la balle, née à Lorient de misérables acteurs ambulants qui l'exploitèrent dès l'enfance, laissée orpheline de père à quinze ans et veuve à vingt ans avec trois enfants et une mère infirme, Marie Dorval, après avoir piteusement erré en province et échoué au Conservatoire, venait de se signaler avec éclat à la Porte-Saint-Martin en compagnie de Frédérick Lemaître dans le fameux mélodrame d'alors : *Trente ans de Paris ou la Vie d'un joueur*. Toute la jeune France acclamait en elle l'idéale actrice romantique. Apparemment mal douée

pourtant, « dugazon qui chantait faux, avait-on dit, mais disait juste », avec son « accent traînard [1] », sa voix éraillée et sa prononciation grasseyante, sans grâce ni noblesse, débraillée même, mais pire que jolie, mais forte quoique souffreteuse, mais sublime quoique triviale, cette femme vraiment géniale n'en tenait pas moins les salles en délire par le don à la fois prodigue et savant de tout son être ultra-sensible. « Elle a le diable au corps, » disait-on de son jeu fougueux, impulsif, frénétique. « Les autres femmes, avouait-elle, donnent au théâtre tout leur talent; moi, je lui donne tout mon cœur. » « Ses pleurs étaient de véritables pleurs, confirme Janin; ses soupirs, de véritables soupirs; tant elle pleurait à merveille, avec une désolation, des spasmes, un délire à tout renverser. » En ce frêle corps convulsé transparaissait une âme aussi troublante que troublée. « Quand cette femme paraît sur la scène, écrit George Sand, avec sa taille brisée, sa marche nonchalante, son regard triste et pénétrant, alors savez-vous ce que j'imagine? Il me semble que je vois mon âme:... c'est mon âme qui est en cette femme et qui la fait se tordre et délirer ainsi. Ce Dieu qui la possède, il est en moi aussi. »

Peut-être à l'origine fallut-il chez Vigny, sous l'influence contagieuse de cette morbide exaltation, quelque auto-suggestion de la même nature, pour que ce grave gentilhomme qu'il était alors, « frère hospitalier, pieux, rêveur, méprisant le plaisir et la mort [2], » s'éprît ainsi d'une exubérante actrice popu-

1. Alex. Dumas, *Mémoires*, XVIII, 157.
2. *Journal*, 294.

laire dont la personne et le caractère devaient également choquer sa discrétion naturelle et sa dignité aristocratique. « Le chevalier de Malte, insinue-t-il sous le couvert du pseudonyme, l'aimait peu. Elle lui avait d'abord déplu. Il se disait : « C'est une « coquette! » Il la foulait aux pieds [1]. » Assurément, le prestigieux talent de l'artiste, cette « puissance tragique », qu'il loue dans un article de l'époque [2], dut exercer sur le novice dramaturge une attraction irrésistible : « Elle semblait une actrice anglaise venue de Covent-Garden ou de Drury-Lane avec toute la profondeur de rêveries et d'émotions de Mrs. Siddons ». « A vous les chants d'amour », lui écrivait-il,

A vous tout ce qui rit aux yeux, qui plaît à l'âme
Et fait aimer l'instant présent.
Vous qui donnez à tous une vie, une flamme,
Un nom tout jeune et séduisant;
Vous que l'illusion consomme, inspire, enivre
De bonheur ou de désespoir;
Reine des passions qui deux fois savez vivre
Pour vous le jour, pour tous le soir.
Pensive solitaire ou tragique merveille,
Cœur simple, esprit capricieux,
Riant chaque matin des larmes que la veille
Vous fîtes tomber de nos yeux;
. . . .
Loin du vulgaire âpre et fatal
Vivez dans l'art divin et dans la poésie.

L'ancien poète de *La Dryade* et de *La Femme adultère*, l'émule de Chénier et de Millevoye, ne fut certes pas insensible non plus à certaine séduction féminine faite d'une franche et intense spon-

1. *Journal*, 214.
2. *Revue des Deux Mondes*, 1831.

tanéité : « candeur, désespoir attachant, gaieté enivrante, folie d'enfant, pleurs d'enfant [1] », bien qu'il eût par la suite à en déplorer les fâcheux excès : « versatilité déconcertante, mobilité stupéfiante », alternantes scènes de jalousie et de larmes, brouilles impulsives, « humeurs noires et capricieuses », bref tous les symptômes d'une vitalité déréglée. « Une actrice vraiment inspirée est charmante à voir à sa toilette, dit-il, avant d'entrer en scène. Elle parle avec une exagération ravissante de tout, elle se monte la tête sur de petites choses, crie, gémit, rit, soupire, se fâche, caresse en une minute. Elle se dit malade, souffrante, guérie, bien portante, forte, gaie, mélancolique, en colère ; elle est impatiente comme un petit cheval de course qui attend qu'on lève la barrière, elle piaffe à sa manière ; elle se regarde dans la glace, met son rouge, l'ôte ensuite ; elle essaie sa physionomie et l'ajuste, elle essaie sa voix en parlant haut ; elle essaie son âme en passant par tous les tons et tous les sentiments. Elle s'étourdit de l'art et de la scène par avance, elle s'enivre [2]. » « Vous rappelez-vous, disait-il plus tard à Janin, son beau rire, et comme elle était gaie, aussitôt qu'elle avait quitté les horreurs de la scène? » Par contre, à la suite de scènes cruelles, il lui écrit gravement : « Tes deux ennemies sont la gaieté bruyante et la colère... Tu te plains toujours et c'est moi seul qui suis à plaindre. Tu fais de la jalousie et de la colère pour avoir l'air bien plus occupée de moi [3]. »

Le plus puissant mobile toutefois dans le cœur

1. *Journal*, 294.
2. *Ibid.*, 62.
3. *Correspondance*, 56.

compatissant de Vigny, ce fut, croyons-nous, la pitié, cette pitié qu'il a tant célébrée dans *Eloa*, *Stello* et tant d'autres œuvres comme inséparable de l'amour, et qui en est peut-être, en effet, la plus noble forme. « Qu'est-ce que l'amour sans la pitié? » avait dit la Delphine de Mme de Staël. Et l'ami de Marie Dorval devait par-dessus tout éprouver une pitié infinie pour cet être si nerveusement sensible et partant si fatalement voué à la souffrance et au malheur. « *L'amour des périls* de cette femme, avoue-t-il quelque part, l'amour de son *malheur*, de ses *humiliations* et de ses *fautes* même; » voilà le thème habituel de ses méditations sentimentales. Elle seule, avait-il dit dès l'abord, a « le secret des plus touchantes larmes, des plus puissantes émotions de la tragédie et du drame ». « Elle pleurait, ajoute-t-il encore; c'est sa manière d'être contente, d'être heureuse, d'être belle. » « La gravité de ta voix, de tes traits, de ta démarche, la tristesse qui est en toi, » lui répète-t-il [1]; n'est-ce pas là pour l'amant mélancolique, comme pour le poète tragique, le vrai charme conquérant? Quand donc à travers le mirage de ses rêves extatiques, le chimérique époux de la morne Lydia vit passer sur la scène transfigurée l'émouvante tragédienne dont tout l'être pathétique troublait également son âme et sa vie, cette « reine des passions » lui apparut comme une « pâle » héroïne de Shakespeare « triste, simple et terrible »,

Le dédain sur la bouche et ses grands yeux baissés [2]:

1. *Journal*, 294; *Revue des Deux Mondes*, 1831; *Journal*, 62; *Correspondance*, 55.

2. Vers adressés en 1830 à Mme Dorval sur un exemplaire du *More de Venise*.

il crut enfin découvrir au fond de cette nature orageuse « l'être toujours rêveur, mélancolique et tendre » dont son cœur avait si grand besoin; et, « jeune et grave », il s'avança radieux, en platonique amant, prodigue d'enthousiastes encouragements, de pieuses consolations, de chastes caresses. « Il voudrait n'être qu'un ami pour elle, dit le chevalier de Malte, et se séparer de l'amour, pour que l'infidélité, quand elle viendra, ne le force pas à l'abandonner. » N'était-ce point, du reste, l'âge d'or des passions rédemptrices, l'heure sainte, où l'amour exalté ne semblait que « bonté sublime [1] »? « Tout est sacrifice, tout est oubli de soi dans le dévouement de l'amour, avait prêché Mme de Staël; tout est bonté, tout est pitié dans l'être qui sait aimer. » Aussi, quoi de plus beau pour le moraliste attendri, pour le père spirituel d'Eloa, qu'en « une confession et une communion perpétuelles » se dévouer au relèvement d'un « bel ange » déchu? « Hier, j'ai vu ton âme tout entière, écrit-il le 3 juillet 1833; je t'en rends grâces mille fois, mon ange. Ton tendre repentir a effacé tout, mon enfant; je te confie à la garde de *ton amour*, de ton honneur et de ta bonté. N'oublie cela jamais [2]. »

Le théâtre renouvelé des romantiques se trouvait justement alors le plus propice des sanctuaires pour ces édifiantes purifications. Il est remarquable que, tant qu'il aima cette actrice, Vigny se consacra tout entier à la scène et jamais après. « J'étais sérieusement malade, lui écrit-il plus tard [3], et cependant je passais les nuits à écrire pour toi. Je souriais

1. *Journal*, 295, 119.
2. *Correspondance*, 53.
3. 8 avril 1835. *Correspondance*, 59.

encore en te voyant et ne parlais pas même de mes travaux, de mes douleurs, de peur de m'en faire un mérite. Que faisais-je pour moi? Était-ce une grande gloire que de mettre au théâtre une idée d'un de mes livres? C'était pour toi, tu l'as oublié... » Et Samson de gémir :

> ... La force divine obéit à l'esclave.

N'ayant pu lui faire jouer la Desdémone du *More de Venise*, Vigny écrivit pour elle *La Maréchale d'Ancre* :

> Si des siècles mon nom perce la nuit obscure,
> Ce livre, écrit pour vous, sous votre nom vivra.
> Ce que le temps présent tout bas déjà murmure,
> Quelqu'un dans l'avenir tout haut le redira.

Mais une rivale jalouse, Mlle Georges, s'empara de ce grand rôle tragique. Nullement découragé, Vigny esquissa *Quitte pour la Peur* où, sous le nom de Duchesse et avec « le ton aisé et simple du monde », la mélodramatique tragédienne sut, au grand étonnement de tous, se montrer comédienne « naïve, enfantine et gracieuse ». Le poète amoureux s'ingéniait ainsi à transformer l'artiste aimée : il voulait en révéler à tous les yeux le « talent complet ». Dans le beau rôle de Kitty Bell surtout, il réussit pleinement à manifester ces rares et délicates qualités d'amante et de mère qu'on lui déniait et que dans l'intimité il avait appris à connaître. Lorsqu'en dépit de la résistance des sociétaires, du ministre et du roi même il réussit en 1834, avec l'appui de Buloz et du baron Taylor, à faire entrer au Théâtre-Français l'actrice de boulevard, puis en 1838 à l'imposer dans sa pièce de *Chatterton*, ce fut comme une révélation :

« La passion contenue, dit Jules Janin, la grâce idéale avaient remplacé chez elle la fougue échevelée, le naturel hasardeux. » « Avait-on prévu, se félicite Vigny, cette grâce poétique avec laquelle elle a dessiné la femme nouvelle qu'elle a voulu devenir?... Elle est poétique dans tous les détails de ce rôle qu'elle caresse avec amour. » « Sans Kitty Bell, écrivait-il à Brizeux, celle qui la joue avec un admirable génie était perdue au théâtre et succombait sous les cabales : c'est là un vrai bonheur pour moi [1]. »

Tant de communauté intellectuelle ne put, hélas! longtemps entretenir l'illusion d'une parfaite communion sentimentale. Il y avait en l'instable passion de ces deux êtres mal assortis une insécurité qui devait inévitablement faire place aux plus cruels revirements de l'amour : à l'anoblissante métamorphose de l'amante succéda fatalement l'humiliante métamorphose de l'amant. « Les hommes, venait de dire Chatterton à Kitty, ont des moments où ils ne peuvent plus se courber à votre taille. » Vigny ne prouva que trop tristement qu'après avoir élevé « sa chère Marie » jusqu'à lui, il ne lui restait plus qu'à s'abaisser jusqu'à elle. Tous les interminables rites de tendresse mystique auxquels s'attardait le poète sacerdotal finirent, en effet, par agacer l'ancienne maîtresse de Dumas :

> Elle ne comprend pas la parole étrangère,
> Mais le chant verse un somme en sa tête légère...
> Un maître lui fait peur : c'est le plaisir qu'elle aime [2]

1. *Théâtre*, 85 ; *Correspondance*, 58.

2. « Elle recevait de lui, dit le *Journal*, non des baisers, mais ces douces caresses de mains passées dans les cheveux, de doigts

« Ce n'était point là, disait-elle, aimer naturellement. » Un soir donc qu'elle fixait vainement dans le visage extasié de son platonique amant « ses grands yeux... brûlants du plaisir que son regard demande » : « Quand donc, ricana-t-elle gouailleuse, les parents de M. le Comte viendront-ils demander ma main? » Étrangement troublé en sa chair, le poète d'*Eloa* sentit renaître en lui le poète de *Dolorida*. « Tout à coup il la possède, insinue le *Journal*[1]; il s'attache à elle et entre dans sa vie. » En vain le fier moraliste avait-il écrit en sa superbe confiance : « Je vis dans le feu comme une salamandre »; le mystique se

posés sur la bouche, qui préparent à l'amour et qui répondent, pour ainsi dire, au sens de l'âme. » Ne pensait-il qu'à ces caresses lorsqu'il ajoute : « Je ne sais si l'apprêt qu'il exige n'est pas un des germes de mort de l'amour. » (*J.*, 1834,) « Tu te plaisais, lui reproche-t-il (*Correspondance*, 59), à m'affliger et à me tourmenter par des familiarités qui m'effrayaient. » Dans une scène amusante de ses *Mémoires* (XVIII, 157-160) qui ne montre que trop crûment toutes ces duperies de l'amour, Marie Dorval refuse d'embrasser son « bon chien » d'Alexandre. « Je redeviens sage, dit-elle, je me refais une virginité; le comte me traite comme une duchesse : il me fait de petites *élévations*; il m'appelle son *ange*. » « Vois-tu, ma chère, ajoutait-elle cyniquement à une amie, plus je vais et plus je sens qu'on ne peut bien aimer que celui qu'on n'estime pas. » (*Nouv. Lundi*, VI, 447.)

Elle rit et triomphe; en sa froideur savante,
Au milieu de ses sœurs elle attend et se vante
De ne rien éprouver des atteintes du feu.

Peut-être trop experte en amour, la prosaïque actrice se méfiait-elle, en la raillant, de cette platonique passion de poète plus épris de la beauté idéale de sa propre exaltation que de l'indigne être de chair qui en était l'éphémère occasion. « Tenez, madame, dit impatiemment Chatterton (*Théâtre*, 76), il ne faut pas que les femmes soient dupes de nous plus longtemps. Les passions des poètes n'existent qu'à peine. On ne doit pas aimer ces gens-là : franchement, ils n'aiment rien : ce sont tous des égoïstes. »

1. *Journal*, 294.

découvrit inopinément sensuel : « la vie est double dans les flammes ». Une fois de plus se vérifia à ses dépens l'implacable aphorisme de Pascal : « Qui fait l'ange fait la bête ». Une folle lettre égarée en des mains indiscrètes demeure l'incontestable témoignage d'égarements ultra-voluptueux. Une nuit qu'il rentrait de chez elle, « le cœur navré », il lui écrivait encore à une heure du matin : « Il me faut ton écriture, il me faut la trace de ton bras sur le papier, et tous les jours de ma vie, tous les jours ton écriture, et elle seule, et point d'autre qui s'en mêle[1] ». Dès lors commença pour le héros vaincu par « l'être faible et menteur », pour l'austère Samson charnellement lié à la Dalila impure, pour le soi-disant archange mortellement mordu par « la vipère dorée », « l'éternel combat » « traître et lâche[2] », c'est-à-dire une longue et cruelle crise d'exaltations amoureuses et de dépressions jalouses, « d'inquiétude continuelle » et de « lutte perpétuelle », de remords et de malédictions. « Le plus grand malheur de l'amour, le doute, pouvait se redire l'auteur de *Cinq-Mars*, commence à déchirer mon cœur malade[3] ». Associée à l'idée de damnation, l'âpre volupté devint un martyre[4] ; comparée au noble sacerdoce du poète rédemp-

1. *Correspondance*, 54.

2. *La Colère de Samson*.

3. *Cinq-Mars*. 128. « Tout ce que tu m'as fait souffrir... est incalculable. Ce n'est pas trop de ta vie pour me le faire oublier... Je t'aime tant et avec une inquiétude si continuelle... Tu me rends très malheureux. Je ne puis plus vivre ainsi... Ne conduis pas tes offenses plus loin que ne pourraient aller mon amour et ma bonté... Je suis las de cette lutte continuelle. » (*C.*, 52, 54, 59.)

4. « O mystérieuse ressemblance des mots ! Oui, amour, tu es une passion, mais passion d'un martyr, passion comme celle du Christ. Passion couronnée d'épines où nulle pointe ne manque. » (*J.*, 101.)

teur, ce ne fut plus qu'avilissante déchéance[1]; mise en présence des plus humiliantes perfidies, elle apparut comme une grossière duperie doublée d'ingratitude monstrueuse[2]. Peut-être, conformément à l'évangile de Mme de Staël, le miséricordieux amant trompé s'acharnait-il à aimer sans espoir de retour. « Il faut craindre de faire dépendre son bonheur du besoin d'être aimé; contentez-vous d'aimer, vous qui êtes sensibles; c'est là l'espoir qui ne trompe jamais; c'est là le *malheur moindre*[3]. » Chatterton ne se jure-t-il pas alors d' « écouter son cœur en tout, dans ses épanchements comme dans ses indignations. A quoi bon feindre le rigorisme, quand on est indulgent? On me trahit de tous côtés, je le vois, et me laisse tromper par dédain de moi-même[4]. »

1. « Ce qui reste en mon âme de tout cela; c'est plus que de la tristesse, c'est du malheur, c'est du découragement mortel. Je sens en moi une honte secrète pour la première fois de ma vie. Les mots que je me suis fait effort pour prononcer hier m'ont outragé, plus que je ne puis le dire; je me coupais moi-même au tranchant de mon arme et en me vengeant je me blessais. » (*C.*, 53, 59.) « Ne conduis pas tes offenses plus loin que ne pourraient aller mon amour et ma bonté. » « IDÉES DE POÈME. — Qu'as-tu fait, ô femme, qu'as-tu fait? Une idée par baiser s'écoulait sur tes lèvres... La Fornarina s'éveille, embrasse Raphaël : il était mort. (*J.*, 84). — Un Christ dans une alcôve! Rêve d'une femme qui l'entend lui reprocher les plaisirs qu'elle a goûtés avec son amant devant la croix. Elle souffre et se sent percer les mains en expiation toutes les nuits. » (*J.*)

2. « Ah! quelle cruauté que de m'accuser, moi, moi! de ne t'avoir pas assez servie au théâtre... Toutes les heures de nos jours et de nos nuits se passent depuis quatre ans à chercher comment te rendre heureuse, et pendant ce temps-là tu sembles t'occuper à trouver comment tu m'affligeras et quelle peine tu me réserves pour le lendemain. Le contraste devient trop douloureux à présent. » (*C.*, 54, 59.)

3. Conclusion du *Traité des Passions*.

4. *Théâtre*, 29.

Ainsi les grandes âmes (avait dit Othello)
Seront plutôt en butte aux trahisons des femmes
Qu'un vulgaire toujours préféré. C'est un sort
Qu'on ne peut fuir, réglé, certain, comme la mort [1].

Quand toutefois la trahison se répéta coup sur coup si criante qu'elle provoquait la plainte des amis et la risée des rivaux (« Sur quel sein cette larme du Christ est-elle allée tomber? » ricanait Sainte-Beuve avec Guttinger [2]), il fallut bien se rendre à l'évidence des faits et, sous peine de faillir à l'honneur, prosaïquement se conformer à la morale vulgaire. « La terre me manque sous les pieds, » clama le poète tombé du haut de ses sublimes illusions. « L'amour physique, gémit-il, pardonne toute infidélité; mais toi, amour de l'âme, amour passionné, tu ne peux rien pardonner. » « C'est vous qui m'avez compromise, reproche au bourreau de la chair la frêle Psyché.

1. *Théâtre*, 343. Bien d'autres vers de ce drame de la jalousie durent ainsi hanter l'âme angoissée de Vigny : car la situation du More de Venise n'est pas sans fréquentes analogies avec celle du poète français. Une différence domine toutefois : Othello s'abandonne aussi vite à sa méfiance injustifiée que Vigny persiste longuement en sa confiance illégitime; mais ce funeste excès de méfiance chez Othello n'était-il pas précisément de nature à encourager chez Vigny l'excès même de la confiance?

2. « Il s'était avisé un jour, dit-il (*Nouveaux Lundis*, VI, 428), de porter dévotement son cœur et son culte à une personne d'un grand talent, mais des moins préparées à coup sûr pour une telle offrande et qui elle-même, si on avait pu l'ignorer, aurait divulgué le mystère. L'illusion de sa part dura des années : on avait beau se dire dans ce monde des poètes que la passion excuse tout, le contraste ici était trop frappant. »

Trois fois elle a vendu mes secrets et ma vie,
Et trois fois a versé des pleurs fallacieux
Qui n'ont pu me cacher la rage de ses yeux ;
Honteuse qu'elle était encor plus qu'étonnée
De se voir découverte ensemble et pardonnée.

C'est vous qui m'avez forcée d'être faible quand j'étais si forte et de parler de choses indignes de moi... Quittez cette femme et me laissez penser[1]. »

> Toujours mettre sa force à garder sa colère
> Dans son cœur offensé, comme en un sanctuaire
> D'où le feu s'échappant irait tout dévorer.
> Interdire à ses yeux de voir ou de pleurer,
> C'est trop!

Vigny quitta donc « la menteuse maîtresse »; il la quitta pour chercher dans la fuite l'unique salut et dans l'oubli le seul repos. Peu à peu, sous l'influence pacifiante de la nature, la raison reprit son lucide empire : « On ne peut répandre son âme dans une autre âme que jusqu'à une certaine hauteur, avoue-t-il; là elle vous repousse et vous rejette au dehors, écrasés de cette influence souveraine ». « Quand donc on se sent pris d'amour pour une femme, conclut le bon sens tardif, on devrait se dire : « Comment est-elle entourée? quelle est sa vie? » Tout le bonheur de l'avenir est basé là-dessus. » « Tout est fini, s'écrie-t-il en sa lente convalescence, la solitude m'a toujours rendu toutes mes forces. J'en ai beaucoup, je le prouverai à tout le monde : ce que j'ai souffert en cette année fatale n'a pas été au-dessus de mon courage[2]. » Ce ne fut pourtant qu'après avoir exhalé en une immortelle poésie vengeresse toute sa douleur amassée et toute sa fureur mal contenue qu'enfin le poète se sentit enclin au pardon. Né de la pitié, son amour débonnaire finissait logiquement dans la pitié. « La force contre un homme, avait dit Borgia

1. *Journal*, 118, 286.
2. *Ibid.*, 119; *Correspondance*, 75.

dans *La Maréchale d'Ancre*; mais, pour une femme, pitié!... Qu'est-ce que le plaisir de la vengeance à côté des ineffables joies de l'amour?... Pitié! pitié! éternelle pitié! De la haine, vous n'en méritez point[1]. »

Vigny fit mieux encore que plaindre et pardonner. Tandis que, livrée à son sort, la pauvre « Sapho[2] », désormais mal inspirée, échouait au Gymnase, puis à la Renaissance, puis au Français, avant que, finalement, mise au ban de toutes les scènes parisiennes, elle s'en fût désemparée, à demi déséquilibrée, périr dans les bras de Dumas en une misérable auberge de Caen, le très noble poète, malgré toute sa nouvelle « répugnance pour le théâtre », répondait à son humble lettre de sollicitation : « Vous me trouverez toujours, madame, aussi prompt à vous être utile... Je ne parle de vous que de manière à seconder vos projets... Personne ne désire plus que moi apprendre que vous êtes établie d'une façon durable et qui vous rendra heureuse[3]. » Quand plus tard même on donnait à de plus heureuses rivales les rôles qu'il avait si amoureusement créés pour elle et où elle avait tant excellé, il lui semblait, « le cœur serré », qu'on jetait sa robe au sort et qu'on se partageait son manteau; morte, il

1. *Théâtre*, 152, 155, 163.

2. *Journal*, 295.

3. *Correspondance*, 98. Le *Journal* de 1838 (p. 153) contient, pourtant, dans un projet de poème sur Milon de Crotone, ces mots qui ne sont peut-être pas sans allusion aux malheurs qui attendaient la pauvre Dorval : « O femme méchante! ton esprit est pareil à ce Milon : sans pitié il déchirait le chêne pour se jouer: mais cet arbre sait bien qu'il est le plus grand des arbres de nos bois. Il sait cela, et s'est vengé. A présent les animaux vils vont te dévorer. »

plaignait encore sa « pauvre âme tourmentée ». « Le dédain l'a tuée[1], » s'en allait-il répétant.

« Que devient Mme Dorval? » lui demanda un jour l'épouse délaissée; on ne sait ce que le mari coupable répondit à sa « seule et vraie amie »; mais ce qu'on peut deviner, c'est tout ce que cette fausse situation dut chez un homme de cœur comme Vigny ajouter de regrets, de remords et d'angoisse morale aux blessures de l'amour-propre et aux tourments de la passion. Qui pourrait nier que le pessimisme congénital du poète en fut singulièrement assombri?

1. *Journal*, 168, 198.

CHAPITRE IX

VIE EXTÉRIEURE

I. — Déceptions politiques.

La vie publique ne fut pas plus favorable à notre idéaliste que la vie privée : elle aussi ne lui réservait que déboires. Vigny était, pour ainsi dire, légitimiste de naissance : autour de lui, parents et amis, également victimes de la Révolution, lui avaient dès le plus bas âge plus ou moins consciemment inculqué la fidélité au Roy comme le dogme fondamental d'une Religion désormais éprouvée par le martyre. « Nous avons élevé cet enfant pour le Roi, » écrivait la mère ; « le Roi est le représentant de Dieu sur la terre[1]. » « Mon père, quand j'étais encore enfant, ajoute-t-il, me faisait baiser la croix de Saint-Louis en priant Dieu, et plantait ainsi dans mon cœur, autant qu'il le pouvait, l'amour des Bourbons qu'avait l'ancienne noblesse » ; « superstition politique, sans racine, puérile, se dira-t-il plus tard, vieux préjugé noble d'attachement de famille, sorte de vasselage de parenté de serf à seigneur[2] ; » oui, superstitieuse

1. Lettre de Mme de Vigny au ministre de la Guerre (E. Dupuy, *op. cit.*, 209) ; Conseils à son fils (*Sillon*, janvier 1905).
2. *Journal*, 47, 267.

croyance et partant aussi tenace au cœur que rebelle à la raison. Le vieux Bassompierre se montre dans *Cinq-Mars* le représentant sympathique, quoique bourru, de cette politique sentimentale ; stoïquement le *Trappiste* proclame, de même, par la parole comme par l'action, l'intangible principe du droit divin : quelles que soient les fautes des élus de Dieu, prêche-t-il, nous devons nous dévouer pour leur cause, même s'ils la trahissent, même s'ils nous trahissent.

Plaignons notre nature et le siècle où nous sommes :
Gémissons en secret sur les fronts couronnés ;
Mais servons-les pour Dieu qui nous les a donnés.

En l'intelligence clairvoyante du jeune homme, cet aveugle dévouement à la personne du Roi n'exclut pas longtemps, à vrai dire, la claire vision des impérieuses nécessités du progrès social ; concilier ces « deux absurdités : le droit divin et la souveraineté du peuple », mettre « l'accord entre l'hérédité et la capacité [1] », tel apparut très tôt à l'officier raisonneur le premier devoir des Bourbons. Il dut amèrement constater que ni le sceptique Louis XVIII ni l'entêté Charles X n'étaient capables ni même désireux de résoudre ce plus urgent des problèmes. « Malheur aux traînards ! » s'écrie-t-il en légitimiste libéral ; « rester en arrière, c'est mourir ; lorsque le pouvoir suit l'opinion, il est fort ; lorsqu'il la heurte, il tombe [2]. » La Restauration, étant à son gré aussi ingrate que maladroite, et, par suite, « ni redoutée ni aimée [3] »,

1. *Journal*, 54, 69 ; *Stello*, 234.
2. *Ibid.*, 37, 38.
3. *Ibid.*, 93. « Je vis les Bourbons, disent les *Mémoires* inédits

devait infailliblement périr. Quand vint donc à trembler ce « vieux trône » vermoulu : « Treize ans de service mal récompensés, se dit-il d'abord froidement, m'ont acquitté envers les Bourbons ». « Et pourtant, ajoute-t-il hésitant, si le Roi revient aux Tuileries et si le Dauphin se met à la tête des troupes, j'irai me faire tuer avec eux. J'ai préparé mon vieil uniforme[1]. » Mais ni Roi ni Dauphin ne vinrent, et l'inutile défenseur des princes en fuite de s'écrier la rage au cœur : « Ils ne viennent pas à Paris, alors qu'on meurt pour eux. Race de Stuarts ! oh ! je garde ma famille[2]. »

Comme il avait perdu sa foi religieuse, Vigny perdit ainsi sa « foi politique[3] » : il en demeura désemparé toute sa vie. « La chute de la royauté légitime, dit Sainte-Beuve, exerça sur lui et sur sa pensée une grande influence : cette première monarchie, si elle avait été plus intelligente, était bien le cadre naturel qui lui aurait convenu, un cadre noble, digne, élégant, orné et un peu resserré, plus en hauteur qu'en largeur. En se brisant par sa faute, elle l'obligea à chercher d'autres points d'appui pour son art, d'autres points de vue[4]. » Tout en restant fon-

(Dupuy, *op. cit.*, 222), tels qu'ils étaient, froids, illettrés, ingrats de cœur et même par principe, car ils se faisaient une sorte de théorie d'ingratitude, un dogme de demi-dieux, que j'entendis plusieurs fois enseigner et prêcher par leurs intimes, par des ducs revenus avec eux d'émigration. »

1. *Journal*, 47.

2. *Ibid.*, 48. Parlant en ses *Mémoires* inédits de sa « constance de lévrier vis-à-vis d'une race ingrate et dégénérée », Vigny ajoute : « J'ai été fidèle au Roi Bourbon comme une honnête femme l'est à son mari, sans amour. » (Cf. Ern. Dupuy, *op. cit.*, 282.)

3. *Ibid.*, 98.

4. *Nouveaux Lundis*, VI, 421. « Pour lui, dit de même Lamartine,

cièrement, dit Lamartine, « monarchique de tendances et aristocratique de mœurs », Vigny, de son propre aveu, ne se sentit « plus de cœur en politique ». « Je ne suis pas fâché qu'on me l'ait ôté, dit-il ; il gênait ma tête. Ma tête seule jugera dorénavant et avec sévérité [1]. » A cette période de critique sévère correspond *Stello* (1832), vrai manuel de scepticisme politique qui verse dans l'anarchie. « Par le raisonnement appliqué au choix du Pouvoir, y lit-on, on n'arrive qu'à des négations quand on est de bonne foi... Voyez comme notre monde social a bonne grâce à se balancer si mollement entre deux péchés mortels : l'Orgueil, père de toutes les aristocraties, et l'Envie, mère de toutes les démocraties possibles !... Tout ordre social est basé sur un mensonge plus ou moins ridicule... « Comment va votre mensonge social ce matin ? devrait-on dire aux politiciens ; se soutient-il ?... » Le Pouvoir n'a plus depuis longtemps ni la force ni la grâce ; le tenir en main, cela s'est toujours pu réduire à l'action de manier des

une belle carrière militaire couronnée par une haute dignité et un grade illustre sous une maison royale de son choix, c'était l'idéal de sa vie. 1830 avait tout renversé. » Vigny tenta, du reste, de jouer ce rôle décoratif que l'armée lui refusait. « Quelques mois avant 1830, écrit Auguste Barbier en ses *Souvenirs personnels* (p. 362), je tiens de M. le baron Provost, directeur aux Affaires étrangères, que Mme de Vigny mère était venue le solliciter pour gratifier son fils d'un poste diplomatique. La Révolution de Juillet empêcha que cette demande eût des suites. » « Dans deux jours, semble confirmer *Stello* (32), il voudra faire l'homme d'État et raisonnera sur le gouvernement anglais pour avoir un grand emploi : il ne l'aura pas et on fera bien. »

1. *Journal*, 49. « J'en ai fini pour toujours, dit-il encore le 31 juillet 1830, avec les gênantes superstitions politiques. Elles seules pouvaient troubler mes idées par leurs mouvements d'instinct. »

idiots et des circonstances... L'homme a rarement tort, l'ordre social toujours[1]... » L'ordonnance péremptoire du Docteur Noir est donc : « séparer la vie poétique de la vie politique; fuir le chemin fangeux de la vie réelle et publique ». « Il faut employer toutes les forces de la volonté à détourner sa vue des entreprises trop faciles de la vie active. L'application des idées aux choses n'est qu'une perte de temps pour les créateurs de pensées[2]. » « Le véritable citoyen libre, confirme le *Journal*, est celui qui ne tient pas au gouvernement et qui n'en tient rien; voilà ma pensée et voilà ma vie. On ne doit ni amour ni haine pour les hommes qui gouvernent; on ne leur doit que les sentiments que l'on a pour son cocher : il conduit bien ou il conduit mal, voilà tout[3]. » « Suivez votre cœur ou votre instinct, avait dit le Docteur Noir; soyez (passez-moi l'expression) bête comme un drapeau; » et docilement Vigny répond : « Sceptique et désintéressé, je ne suis plus dévoué qu'au pays seulement[4] ».

1. *Stello*, 236, 9, 235, 240, 87. « L'ordre social est toujours mauvais, dit encore le *Journal* (fragment publié dans les *Lettres* du 6 avril 1906). De temps en temps il est seulement supportable. Du mauvais au supportable, la dispute ne vaut pas une goutte de sang. C'est une théorie d'assassin. C'est celle des Septembriseurs et des Inquisiteurs, et de Ravaillac et de Louvet. » « Il n'y a jamais eu ni ordre ni liberté nulle part, dit encore le *Journal* (100), et jamais on n'a cessé de désirer l'un et l'autre. »

2. *Stello*, 242, 90, 244, 241. « Quand on veut rester pur, disait déjà *Cinq-Mars*, II, 229, on ne doit pas se mêler d'agir sur les hommes. »

3. *Journal*, 69. Le Père Joseph avait déjà dit dans *Cinq-Mars*, II, 227 : « Il n'y a point de bienfaits en politique, il y a des intérêts, voilà tout. Un homme employé par un ministre ne doit pas être plus reconnaissant qu'un cheval monté par un écuyer ne l'est d'être préféré aux autres. »

4. *Stello*, 236; *Journal*, 57.

Fidèle à ces nouveaux principes d'abstention, Vigny bouda cette « bâtarde » « royauté démocratique » de Louis-Philippe, laquelle « ne s'appuie, dit-il, ni sur l'appel au peuple ni sur le droit de légitimité[1] ». A ces odieux et mesquins « plaideurs d'affaires publiques » qui la dirigeaient, il dit insolemment : « O cérémonieux complimenteurs! lents paraphraseurs de banalités sentencieuses! faut-il encore que vous ayez hérité du dédain monarchique, moins sa grâce héréditaire et plus votre grossièreté élective[2]! » « La France, dit la Préface d'*Othello*, reçoit trop souvent la direction en politique des plus nuls[3]. » Est-ce le sort de la France seulement? « Tel est le sort de l'humanité, généralise-t-il, que ses intérêts soient compromis par la légèreté violente des assemblées. » En vain lui fit-on des avances : il les repoussa. Le roi des Français eut beau se montrer, en deux ou trois occasions[4], habilement flatteur et bienveillant; l'ancien légitimiste refusa de faire dans son discours de l'Académie l'éloge de Louis-Philippe : « Son siège était fait, disait-il, il n'avait rien à changer à son discours ». « Pendant dix-huit ans,

1. *Journal*, 49, 50.
2. *Stello*, 85.
3. *Théâtre*, 266; *Revue de Paris*, 15 sept. 1897.
4. « Le roi Louis-Philippe Ier, dit le *Journal* du 29 août 1830, après avoir passé devant le front de mon bataillon (de la garde nationale), a arrêté son cheval, m'a ôté son chapeau et m'a dit : « Monsieur de Vigny, je suis bien aise de vous voir là. Votre bataillon est très beau, dites-le à tous ces messieurs de ma part puisque je ne puis pas le faire moi-même. » En 1846, le roi, « très mécontent de la manière dont M. Molé a reçu M. de Vigny », témoigna au ministre Salvandy du désir de le voir et le reçut, en effet, avec beaucoup d'égards au milieu de la famille royale. » (Voir le complaisant récit de cet entretien dans le *Journal* du 14 juin 1846, p. 244-252.)

déclare-t-il encore, il a résisté à toutes les séductions, comme grâces, marques d'estime et même d'attention, de la famille d'Orléans. Il n'y a rien qui ne lui ait été offert sous ce règne. On lui offrit la pairie, il la refusa... Personne n'a dans sa vie une grande quantité de périodes de *dix-huit ans*. J'en ai sacrifié une tout entière, je n'en ai point de regret, et le ferais encore[1]. » A vrai dire, il avait dès 1835 fait un nouveau choix : « Le vrai gouvernement dont à présent l'idée ne me soit pas intolérable, écrivait-il, c'est celui d'une république dont la constitution serait pareille à celle des États-Unis américains[2] » ; — « avec une aristocratie d'intelligence », ajoutait-il toutefois en 1840. Bref, « le meilleur gouvernement, disait le républicain frais émoulu, est celui que l'on ne sent pas et que l'on voit peu, celui de tous par chacun et de chacun par tous[3] ».

Lors donc qu'en cette « révolution plus sociale que politique » de 1848 « l'ouragan » eut emporté « le trône de carton[4] », Vigny crut, comme tant d'autres, à l'avènement de temps nouveaux : comme Lamartine, par exemple, il ne put se borner à « cadencer ses rêves politiques[5] ». « Quand la France est debout,

1. *Correspondance*, 245, 246. « M. X... était venu, le 5 janvier 1846, précise le *Journal* (236), me proposer un ignoble marché dans lequel je donnerais des éloges à la famille royale en échange de la pairie et d'une pairie pensionnée : j'ai refusé avec calme, en faisant semblant de croire que c'était seulement une imagination de M. X... et un rêve sans fondement. Que je n'aie point dit, comme je l'avais sur les lèvres : *Vade retro, Satanas!* on doit m'en savoir gré. »

2. *Journal*, 103.

3. *Ibid.*, 103.

4. *Correspondance*, 136.

5. Avertissement à *Jocelyn*.

qui pourrait s'asseoir pour méditer[1]? » N'était-ce pas du reste pour Stello, qui se sentait alors d'autant moins inspiré qu'il était plus agité, le moment prévu de descendre de la nue, où « son œil suivait en vain le cours des astres », et de venir se livrer ici-bas à la terrestre activité des « rôles historiques[2]? » Oublieux de tous les sages préceptes du Docteur Noir, le poète de *Moïse* cessa pour lors de croire que « l'ambition est la plus triste des espérances[3] »; et, dupe de ce « funeste penchant que nous avons tous à sortir de notre voie », il « céda à l'attraction des choses extérieures et s'abandonna au souffle grossier des événements communs[4] ». Un fidèle ami, Busoni, s'en fut bravement solliciter, auprès du nouveau ministre des Affaires étrangères, rien moins que l'ambassade d'Angleterre pour l'auteur applaudi de *Chatterton*[5] : la jeune République ne fut pas, hélas! plus perspicace que la vieille monarchie décrépite; et il fallut, à défaut de diplomatie, se rabattre sur la politique. Le 27 mars 1849, Alfred de Vigny adressait de Paris aux électeurs de la Charente une superbe profession de foi idéaliste : « Homme nouveau, proclame-t-il, d'une indépendance entière, d'une existence sévère,... j'ai ce bonheur acquis avec effort, conservé avec courage de ne rien devoir à aucun gouvernement, n'en ayant accepté ni recherché aucune faveur. Ce mâle gouvernement (de la République) est le plus beau... Je n'irai point, chers

1. Profession de foi aux électeurs de la Charente.
2. *Stello*, 241.
3. *Cinq-Mars*, I, 244.
4. *Stello*, 90.
5. Barbier, *Souvenirs personnels*, 362.

concitoyens, vous demander vos voix... Dans ma pensée le peuple est un souverain juge qui ne doit pas se laisser approcher par les solliciteurs... Il doit donner à chacun selon ses œuvres : ma vie et mes œuvres sont devant vous[1]. » « En conséquence, confie le candidat à un ami intime, j'attends ce que va faire la Destinée à Angoulême, J'en suis assez curieux. S'il est écrit là-haut que je dois monter à la tribune, eh bien! tant mieux pour le *droit* et la *raison*... sinon tant mieux encore et surtout pour moi. La Destinée dirige une moitié de la vie de chaque homme et son caractère l'autre. Cette fois, je laisse faire la Fortune[2]. » A tant de discrétion ou, si l'on préfère, à un si strict fatalisme, la narquoise déesse ou plutôt « le souverain juge » eut la mauvaise grâce de ne répondre que par dix voix d'approbation. L'indolent politicien eut du moins le bon goût d'en prendre allégrement son parti. « Au milieu de mes paysans, écrit notre politicien dégrisé, j'ai compris mieux que jamais l'état de notre malheureux pays : tantôt on les trompe, tantôt ils se trompent. Ils ne comprennent pas un mot du rôle de citoyens qu'il leur faut jouer tout d'un coup. Tout effarés, ils cherchent vite un maître qui leur épargne la peine de penser... La forme républicaine tombe des nues au milieu des mœurs contraires[3]. » Personnellement il se félicita même de ce bonheur d'avoir été ainsi

1. *Correspondance*, 393, 394.

2. *Ibid.*, 158.

3. *Lettres à une Puritaine. Revue de Paris*, 15 septembre 1897, p. 300. « Notre folle nation, ajoute-t-il, a des mœurs monarchiques et aristocratiques et des théories républicaines et démocratiques. Ses prétentions et ses passions ne cessent de se heurter. Si Dieu ne s'en mêle, elle y périra. » (307.)

préservé « de la chose la plus néfaste au monde : l'improvisation dans les graves affaires de l'État[1] ». Dans les temps troublés qui suivirent, Vigny n'en soutint pas moins cordialement son ami Lamartine au pouvoir : « Il ne cessa, dit le magnifique tribun populaire, d'être à mes côtés pour me donner applaudissements, courage et conseils. » « Vous faites, me disait-il souvent, ce qu'il y a de mieux à faire : la république actuellement peut seule nous réunir et nous sauver. Marchez et combattez les excès; la France est avec vous[2]. »

Quand toutefois Vigny désillusionné vit dans l'anarchie croissante le socialisme, « ce cauchemar des prolétaires », menacer de mort la société entière, il regretta d'avoir encouragé dans *Chatterton* « cette utopie mal conçue et malfaisante »; il prit peur et, avec la majorité de la nation, « voulut un sauveur à tout prix, même au prix du parlementarisme qu'il n'estimait pas ». Le républicain d'un jour se rallia d'autant plus facilement à l'Empire qu'il en appréciait le nouvel empereur. Dès 1839, il avait rencontré à Londres chez lady Blessington le jeune

1. Avouons qu'en dépit de cette heure d'illusion personne n'était au fond moins démocrate que le poète de *Moïse*; son instinctive répugnance pour la « dégoûtante cohue », pour « la lie du peuple », se manifeste mainte fois, en particulier dans *Cinq-Mars* et dans *La Maréchale d'Ancre* : « Le plus beau peuple de Paris qui nous veut pour chefs et que nous fuyons est odieux, dit l'un des aristocratiques conjurés; la vue, l'odeur, l'ouïe et le contact surtout sont par trop blessés... Cette faveur populaire est un calice qu'il faut boire. Il me semble que vous le buvez jusqu'à la lie. » (*Cinq-Mars*, I, 208, 235; II, 10.) « Le désert, écrit-il en son *Journal* (301), c'est toi, démocratie égalitaire; c'est toi qui as tout enseveli et pâli sous tes petits grains de sable. Ton ennuyeux niveau a tout enseveli et tout rasé. »

2. Lamartine, *Souvenirs personnels*.

prétendant qu'il estima « intelligent, impartial, épris du vrai[1] »; en 1852 il le revit à Angoulême lors du retour triomphant de Bordeaux. Que se passa-t-il en cette mystérieuse entrevue? Vigny, invité de Compiègne et des Tuileries, caressa, paraît-il, l'espoir d'être nommé « gouverneur du prince impérial »; peut-être était-il de l'avis de Pascal, « qui aurait sacrifié sa vie pour une chose si importante »; il n'obtint pas même d'entrer au Sénat. « Impérialiste modéré », il vécut comme ci-devant, oublié en sa « Vendée bonapartiste[2] ». Pourquoi cet oubli persistant? Lamartine nous en donne le motif si honorable : « Vigny n'était pas courtisan[3] »; il avait refusé d'écrire sur la naissance dudit Prince un poème officiel. « Je ne sais pas faire ces choses-là, » disait-il en Stello aussi inhabile à « vendre qu'à dégrader sa pensée[4] ». « Il n'attacha jamais de cocarde à sa Muse », confirme Antoni Deschamps.

Et voilà comment, tant par dignité que par impuissance, ni sous la Restauration, ni sous le gouvernement de Juillet, ni sous la seconde République, ni sous le second Empire, le pauvre Docteur Noir, qui

1. *Correspondance*, 264; Barbier, *op. cit.*, 360.

2. *Ibid.*, 264.

3. « Plaire, que ce mot est humiliant! dit *Cinq-Mars* (162). Obéir ne l'est pas autant. Un soldat s'expose à mourir, et tout est dit. Mais que de souplesse, que de sacrifices de caractère, que de composition avec sa conscience, que de dégradation de sa pensée dans la destinée d'un courtisan! »

4. *Stello*, 42; *Journal*, 149. Quand le prince héritier de Bavière lui fit demander d'entrer en correspondance avec lui au sujet de l'état actuel de la littérature française, Vigny exigea de son ambassadeur « l'assurance que ni dans le présent ni dans l'avenir le prince ne se croira obligé de m'en témoigner sa gratitude par autre chose qu'une lettre de lui. Sans cela, ce serait un traité, un marché. » (*Journal*, 123.)

avait beau en pleine Académie réclamer pour le grand artiste le triple rôle de poète, de philosophe et de législateur, ne put jamais remplir la moindre mission politique ni la plus petite charge diplomatique ; le magnanime poète de *Moïse* ne fut jamais ni peu ni prou pasteur de peuples, alors même qu'au premier rang avait tant brillé Lamartine et qu'à l'horizon grandissait Hugo, ses deux pairs d'autrefois. « Et n'être que poète est pour eux un affront, » déplore l'ami d'Eva. Sans doute, au point de vue pratique, il n'y a pas trop lieu de regretter pour un si chimérique idéaliste cet « ostracisme perpétuel [1] » : lui aussi eût siégé au plafond, sinon plus haut encore dans la nue. On ne saurait nier pourtant qu'au point de vue personnel l'amour-propre de Vigny dut singulièrement souffrir de ce long veto opposé à ses plus légitimes espérances comme à ses plus présomptueuses ambitions et que le pessimisme du poète ne put manquer de s'accroître de tant de déceptions en sa vie publique comme en sa vie privée.

1. *Stello*, 221.

2. Un ami de Vigny, Horace de Lagardie, a fort bien vu cet aspect malheureux de sa vie : « Il était par nature et par naissance un aristocrate, dit-il, et, par conséquent, sans parti en France. Sa naissance le classait parmi les légitimistes ; mais il était trop libéral et pas assez catholique pour être réellement des leurs. Libre penseur lui-même, il n'aimait point l'irréligion publique ; il y voyait une sorte de révolte populaire, et le peuple jugeant ses dieux et ses rois lui semblait odieux. A une pareille nature l'égalité devait paraître la plus grossière des utopies. Le socialisme de 1848 lui causa d'abord un dégoût et une épouvante qui l'éloignèrent de Paris pendant quelques années, et lui inspira plus tard une indulgence excessive pour la répression, qu'on a voulu transformer en adhésion raisonnée.... Il lui aurait fallu arriver d'emblée ; il ne pouvait se résoudre à se laisser coudoyer dans la foule qui encombre de notre temps tous les chemins du succès. » (*Revue nationale*, 10 octobre 1863.)

II. — Déboires littéraires.

Jusque dans le domaine littéraire, mêmes déceptions que sur le terrain politique. — Au théâtre, avons-nous vu, les acclamations avaient été plus bruyantes que prolongées ; la faute, à vrai dire, en fut parfois à Vigny. « Pendant des années, dit Arsène Houssaye [1], je l'ai vu tantôt chez moi, tantôt chez lui pour la reprise d'*Othello* et de *Chatterton*. Quelle que fût la distribution des rôles, il disait toujours : « Je vais étudier les comédiennes. » Il venait au théâtre, mais il s'en allait plus indécis encore. C'était à mourir. Il y mettait tant de bonne grâce qu'il était impossible de ne pas prendre patience. C'est ainsi que, voulant le jouer, je n'ai réussi qu'à perdre agréablement mon temps. » La correspondance de Vigny avec Busoni est alors pleine d'hésitations de ce genre : « Ce que j'avais craint, répète-t-il, c'était une représentation montée à la hâte, en mon absence, de l'une de mes pièces [2]. » Il refusa pour ce motif *Chatterton* à la Gaieté et *Othello* à l'Ambigu ; il fit même en 1862 interdire par ministère d'huissier une représentation du *More de Venise*. Si *Quitte pour la Peur* fut en 1849 repris au Gymnase avec quelque succès, ce fut bien malgré lui : « Puis-je croire, écrit-il, que l'on ait ainsi joué cette pièce sans mon avis, sans mes conseils? Mon intention était que cette bagatelle ne fût représentée que cet hiver *sous ma direction* et après des ouvrages de moi plus importants [3]. » Qu'on était

1. *Confessions*, IV, 295.
2. *Correspondance*, 195.
3. *Ibid.*, 161, 362.

loin de la fièvre romantique d'antan! — En librairie, même indolence de l'auteur, même indifférence du public : à grand'peine Vigny put réunir de 1837 à 1839 ses œuvres complètes en six volumes. « Ce qui manquait à M. de Vigny, dit justement Édouard Fournier, c'était le bruit, le tapage de la camaraderie auxiliaire qui attire et fixe l'attention sur une œuvre, c'était l'art aussi de faire croire à la fortune d'un livre par la multiplicité des éditions factices[1]. » « J'ai peu d'estime, avouait-il, pour cette recherche ardente de la popularité. » Combien différent le sens de la réclame chez le coryphée des Jeune-France! Maintenant, déplore le *Journal* de 1832, « le charlatanisme est à son comble ».

Depuis les grandes journées romantiques, l'amitié de Hugo n'avait, du reste, guère cessé de se refroidir à l'égard de son discret rival. « Je vais ranger votre livre parmi les plus rares de ma bibliothèque, écrit Vigny en 1840 à propos des *Rayons et Ombres*, et votre écriture, si rare aussi, parmi les choses les plus précieuses que je possède. » « Vous savez que je vous aime toujours, » ajoutait pourtant un post-scriptum de 1842[2]. Au lendemain de la tragique mort de Léopoldine et de son mari, le 30 novembre 1843, Vigny le prouva bien : oublieux de tout ressentiment,

1. *Souvenirs poétiques de l'Ecole romantique*, 517; *Correspondance*, 90. Vigny écrit en son *Journal* (183) : « Vile publicité! toi qui n'es qu'un pilori où les profanes passions viennent nous souffleter », ai-je dit dans *Chatterton*. Les auteurs s'en occupent trop. L'un court après les articles de journaux; l'autre après les opinions de salon qu'il cherche à former. Peines perdues! » « Il ne faut, conclut-il (185), désirer la popularité que dans la postérité et non dans le temps présent. »

2. Ern. Dupuy, *op. cit.*, 284.

il envoie la belle et touchante lettre qui suit : « Si les larmes vous ont permis de lire les noms de vos anciens amis, Victor, vous avez vu le mien à votre porte en revenant à Paris. Devant de telles infortunes toute parole est faible ou cruelle. Tout ce qu'on peut dire est trop pour le cœur que l'on déchire ou trop peu devant l'horreur de l'événement. Si je vous avais vu, je ne vous aurais pas parlé; mais ma main qui signa votre contrat de mariage aurait serré la vôtre, comme lorsque nous avions dix-huit ans, quand nous allions ensemble regarder le jardin de celle qui devait être votre compagne et dont vous seul pouvez à présent apaiser la douleur. » Obstinément, il est vrai, Hugo soutint la candidature de Vigny à l'Académie Française et s'empressa le jour du succès de lui envoyer « sur le papier même du scrutin » ses félicitations « *ex imo corde* ». « Le voyage de la place Royale, répond Vigny, sera pour moi comme une douce fête du cœur et de l'esprit. » Fête sans lendemain : à dater de la révolution de 48 et surtout du coup d'État, l'exilé de Jersey garda un silence intransigeant à l'égard de l'ancien légitimiste rallié à l'Empire. « Il se déclara impérialiste modéré, dit plus noblement Lamartine; cela ne l'empêcha pas de me voir et cela ne m'empêche pas de l'aimer[1]. »

L'attitude de Sainte-Beuve à l'égard de Vigny fut moins excusable encore : son ancien culte de thuriféraire agenouillé se changea graduellement en une

1. *Souvenirs personnels.* « J'ai connu autrefois M. de Vigny, disait dédaigneusement Victor Hugo; c'était un gentilhomme fort distingué : il avait composé un beau poème espagnol appelé *Dolorida* : a-t-il fait autre chose? » (Henri de Régnier, *Revue de Paris*, 1er avril 1897.)

de ces « haines amicales » dont parle Stello ; et de cette évolution dont il n'était que trop coutumier il ne craignit pas de rendre Vigny responsable. « Tout en continuant d'admirer chez de Vigny le poète, écrit-il à Péhant, nous commencions à nous séparer du théoricien et du rêveur systématique [1]. » « Je n'ai jamais pu entrer dans cette idée (de *Chatterton*), confirme-t-il en ses *Nouveaux Lundis* (VI, 425), dans ce mode de prédication et d'apostolat où donna M. de Vigny à partir d'un certain jour. » Était-ce bien là vraiment une raison suffisante pour répondre aux affectueuses avances du vieil ami d'abord par de froids et ironiques refus, puis par de sournoises railleries à propos de ses innocentes prétentions à une précocité géniale? de simples « divergences » d'opinion excusent-elles la malveillance d'un critique qui, sans plus de pitié que de dignité, se moque des « migraines poétiques » et de la « chlorose ou du rhumatisme littéraire » du pauvre « Trissotin-Gentilhomme », et diagnostique de prétendus symptômes d'impuissance en « son vaste front moite et douloureux [2]? » Ajoutant l'injustice à l'injure, le « bon ami », le « consolateur [3] » du Cénacle en vient en 1840 jusqu'à omettre le nom du poète d'*Eloa* dans cette revue du Romantisme qu'il intitule *Dix ans après* [4].

1. Léon Séché, *Alfred de Vigny et son temps*, 134.
2. *Nouveaux Lundis*, VI, 424 ; *Causeries du Lundi*, XI, 522-527 ; dans ces *Notes et Pensées*, 443-444, Sainte-Beuve semble bien railler Vigny sous le nom de Quintus Turbidus, « colosse manqué, mpropre au commerce aimable de la vie.... uniquement poète dévoué à son idée, à son poème ».
3. *Les Consolations*, mars 1830.
4. Il paraîtrait, il est vrai, si l'on en croit Barbier (*Souvenirs*

Vigny méritait d'autant moins de tels procédés qu'il fut toujours fidèle à de loyaux amis tels que Brizeux, par exemple, Barbier, Philippe Busoni, Léon de Wailly; en dépit de sa méfiance à l'égard de toutes les associations[1], l'auteur de *Stello* tenta même, après la dispersion du deuxième Cénacle, d'en former avec ses intimes et quelques autres un troisième plus discret que les deux premiers. « Je garde pour un futur Cénacle, écrivait-il à Sainte-Beuve, afin de me faire pardonner mes gros livres, des *Élévations* que je vous prierai d'y venir entendre, dans l'espoir de renouveler nos échanges de vers, et au milieu des anciens amis poètes qui nous sont restés et des meilleurs parmi les nouveaux que la Muse nous a donnés[2]. » « L'art n'est pas un instrument de fortune et de popularité, » disaient ces paisibles rivaux des Jeune-France. Une si belle devise impliquait trop de désintéressement pour remplir de fidèles la petite chapelle mystique : elle fut vite désertée.

Vigny n'en prit pas moins fort au sérieux le rôle de « protecteur des lettres » que lui imposait en quelque sorte son attitude dans *Stello* et *Chatterton*. Il n'avait pas seulement « des charités de théorie », dit Ed. Fournier, il fut « philanthrope pratiquant ». « Ce qu'il avance dans ses livres, confirme Brizeux, il le pratique dans sa vie. Je pourrais citer de lui mille traits qui l'honorent à l'égal de ses écrits[3]. »

personnels, 320), que Vigny prit en une fois sa revanche complète de toute cette guerre déloyale : « Sainte-Beuve, aurait-il dit, est un crapaud qui empoisonne toutes les eaux dans lesquelles il vit ».

1. *Stello*, 243; voir *suprà*.
2. *Correspondance*, 68.
3. Brizeux à Lacaussade, 27 mars 1847.

Nous en connaissons quelques-uns. « Il me faudrait renvoyer tout cela à M. de Vigny, » disait ironiquement M. Thiers, en montrant la masse croissante des demandes de secours dont, au lendemain de la fameuse représentation, tous les émules de Chatterton surchargeaient son bureau de ministre; Vigny eût bien volontiers accepté cette délicate mission de Mécène officiel. « On ne peut mettre trop d'indulgence, disait-il, dans les rapports avec les jeunes gens qui consultent [1]. » « Les jeunes écrivains qui sont venus à lui pour des conseils ou pour une protection, déclare Lagardie [2], savent que vis-à-vis d'un obligé il était la grâce et la courtoisie même. Il n'adressait pas de flatteries banales et stéréotypées; il ne disait pas comme Chateaubriand à tout poète imberbe : « A vous l'avenir; à moi le passé! » mais, plein de patience et de conscience, il lisait, annotait et corrigeait l'œuvre informe où il découvrait quelque promesse. En d'autres temps et d'autres conditions, il eût été le Mécène le plus généreux et le plus éclairé. » C'est avec cette touchante sollicitude que pendant des années il suivit en leurs trop fréquentes tribulations Émile Péhant, qu'il fit vainement nommer professeur de rhétorique à Vienne, Pîttre-Chevalier, Charles Farcinet et bien d'autres [3].

1. *Journal*, 65.
2. *Revue nationale*, 10 octobre 1863.
3. On a récemment trouvé en ses papiers cette « Lettre à un jeune homme inconnu » : « Le premier qui a dit *la Carrière des Lettres* est le coupable que doivent maudire les jeunes gens malheureux qui m'écrivent comme vous venez de le faire, monsieur, et qui m'ouvrent leur cœur, comme à un frère qui prend part à leur infortune et qui leur a tendu les bras. Souvent le temps me manque pour leur répondre à tous; quelquefois leurs

Le zèle du scrupuleux Docteur Noir redoubla surtout lorsque vint à sévir cette épidémie de chattertonisme dont on le rendait responsable[1] : il vint en aide à Hégésippe Moreau; il obtint de Lamartine une collecte de 455 francs à la Chambre des Députés en faveur du jeune Lassailly qu'avait déséquilibré

peines sont d'une telle nature que nulle parole terrestre et nul secours humain ne pourraient les adoucir; quelquefois enfin, je le confesse, le découragement me prend au souvenir de mes inutiles efforts pour en sauver quelques-uns de ce vaste naufrage auquel ils se sont exposés en foule: ceux à qui j'ai pu donner la main savent que ce fut un des meilleurs jours de ma vie ; mais combien, depuis, se sont encore perdus, malgré moi, dans cette mer perfide de la Publicité. Que ne venaient-ils à moi avant de quitter le rivage, et pourquoi faut-il qu'ils m'appellent seulement lorsqu'il n'est plus temps, quand, après avoir renoncé à tout, ils se sont fait briser par tous les orages sur le plus frêle de tous les appuis? » (*Les Lettres*, 6 avril 1960.) « Si la poésie est le plus beau des arts, avait dit Stello (p. 285), elle est la plus mauvaise des industries. »

1. « Un législateur nommé M. Charlemagne, écrit Vigny indigné au Directeur de la *Revue des Deux Mondes*, vient (le 30 août 1835) de désigner mon ouvrage comme enseignant le suicide. Il est triste de parler pour ceux qui ne savent pas entendre, et d'écrire pour ceux qui ne savent pas lire. » (*Corr.*, 62.) « J'aurais honte de vous rappeler, écrit-il plus tard aux membres du Parlement, qu'il y a peu de temps vous entendîtes aussi crier à l'*apologie du suicide*, si vous n'aviez fait justice vous-mêmes de ces cris lorsqu'ils pénétrèrent dans l'enceinte de la chambre, chez vous, en plein sénat. » Un des plus irritants supplices littéraires de Vigny fut de voir ainsi sa pensée fâcheusement ou odieusement dénaturée. « Il en est presque toujours ainsi de tous les conseils écrits ou parlés, dit-il. L'expérience seule et le raisonnement qui sort de nos propres réflexions peuvent nous instruire. Voyez, vous qui vous en mêlez, l'inutilité des belles-lettres? A quoi servez-vous? qui convertissez-vous? et de qui êtes-vous jamais compris, s'il vous plaît? Vous faites presque toujours réussir la cause contraire à celle que vous plaidez... Vous ne servez à rien qu'à remuer les vices, qui, fiers de ce que vous les peignez, viennent se mirer dans votre tableau et se trouver beaux. » (*Serv. et Grand. militaires*, 289.) Voir p. 181, note.

une trop longue période de surexcitation cérébrale [1]. « Si je l'avais pu, écrivait-il à propos du suicide d'Émile Roulland, j'aurais quitté le théâtre pour aller pleurer près de son lit. Voilà un martyr de plus [2]. » En 1838, il plaida encore auprès de Lamartine contre la censure au théâtre, en même temps que « pour la protection des poètes faibles » : « Si un poète a produit une œuvre qui obtienne l'admiration générale, propose-t-il, il recevra une pension alimentaire de deux mille francs. Si, après cinq ans, il produit une œuvre égale à la première, sa pension lui sera allouée pour sa vie entière. S'il n'a rien produit dans l'espace de cinq ans, elle sera supprimée [3]. » En 1841, à propos du dénuement de Mlle Sedaine, fille de l'auteur du *Philosophe sans le savoir*, il adressa à MM. les Députés sa fameuse pétition en faveur de la perpétuité la propriété littéraire : « La perpétuité seule est juste, dit-il. Lequel de vous concevrait la loi qui dépouillerait son petit-fils de la terre qu'elle laissait à son fils?... L'essentiel est de relever la dignité des lettres. Or il n'y en aura dans la vie qu'elles commandent que lorsque la propriété d'un

1. « Encore un excellent exemple, écrit-il dans son *Journal* (170), des supplices d'un travail excessif dans une organisation faible. Le goût très fin des lettres, développé outre mesure dans ce jeune homme, la fréquentation des plus hautes intelligences lui ont donné le désir violent d'atteindre la plus grande supériorité intellectuelle. La surexcitation du cerveau est venue de ce désir joint à la nécessité de gagner sa vie, et ce n'était que lorsqu'il était malade que venait le talent d'exécution pour lui... La maladie était la lampe qui illuminait sa tête. »

2. *Correspondance*, 57.

3. *Journal*, 144. Trois ans plus tard, il se contente de demander, d'abord 1 500 francs pendant trois ans. Il est, du reste, le premier à reconnaître que la formation d'un jury d'élite est d'une extrême difficulté. (*Lettre à MM. les Députés.*)

livre sera constituée comme celle d'un champ. Les sueurs du front sont au moins aussi nobles que celles du bras. Il n'y a pas d'or plus pur que celui qu'apportent les récoltes de la pensée. » Si Vigny ne réussit point à faire passer l'utopique projet, qu'il eût, dit-il, aimé défendre lui-même à la Chambre, il en obtint du moins la discussion; et, par surcroît, il obtint en faveur de sa protégée le rétablissement de la rente que lui avait accordée l'Empereur. « La publicité a fait, disait-il, ce que ses dix ans de sollicitations n'avaient pu faire. »

Il eut, en outre, la très vive satisfaction de voir un de ses admirateurs, le vicomte de Maillé de Latour-Landry, fonder à l'Académie Française un prix bisannuel de poésie et plus tard la joie intime de le faire attribuer à son très méritant ami Brizeux. En dépit ou peut-être à cause même de ses trop nombreuses et trop opiniâtres interventions en faveur d'hommes de lettres malheureux, il eut par contre l'amère douleur de voir sans cesse décroître l'efficacité de son influence. « Croyez à tout, écrivait-il à un jeune postulant[2], excepté à mon crédit en quoi que ce soit. J'en ai souvent fait l'épreuve inutile... Plaignez-moi donc de mon impuissance dans les affaires de ce monde. » Le généreux défenseur des poètes assistait ainsi au milieu d'eux à sa propre déchéance, si imméritée qu'elle fût.

En vain Vigny avait-il déclaré en son adresse à la Chambre que, « dans le domaine des lettres et des arts, la position n'est jamais conquise définitivement », que « le nom de chaque auteur est remis en

2. Lettre à Pommier, 14 janvier 1864.

loterie à chaque nouvel écrit et tiré pêle-mêle avec les plus indignes », que « l'ingratitude du public est inexorable et féroce[1] »; en vain ajoutait-il en son *Journal* que « ce qui manque le plus aux lettres, c'est la sincérité », et, dans sa belle épître au prince héritier de Bavière, que, « lorsqu'un homme devient trop vite populaire, il faut se méfier : car c'est presque toujours par son côté commun qu'il l'est[2] »; il n'en voyait pas moins croître sans cesse et s'enfler outre mesure la vogue tapageuse de son cadet Victor Hugo et de bien d'autres rivaux infiniment moins dignes : bien plus, le jeune Musset, son émule de la veille, l'éclipsait désormais. Enfin l'Académie, comme pour ratifier tant d'injustice à son égard, le repoussait quatre fois (1842-1845), lui préférant Ballanche, Pasquier, Patin et finalement Sainte-Beuve. « Je ne me fais pas plus modeste que je ne le suis, disait ce bon apôtre; mais si M. de Vigny avait eu la moindre chance d'entrer à ce moment, je me fusse volontiers et à l'instant effacé devant lui, accordant le pas à l'éminence du talent, ou même seulement à la prééminence de la poésie[3]. » Pourquoi donc alors insinue-t-il odieusement, sans l'ombre

1. *Journal*, 109. « Le malheur des écrivains, ajoute-t-il (p. 97), est qu'ils s'embarrassent peu de dire vrai, pourvu qu'ils disent. Il est temps de ne chercher les paroles que dans sa conscience. » « J'ai résolu de ne sacrifier jamais qu'à la conviction et à la vérité » (p. 109). « Se faire un nom à tout prix, voilà leur affaire », eût-il volontiers dit comme son Louis XV à propos des hommes de lettres. (*Stello*, 32.)

2. *Correspondance*, 90. « Il faut au public quelque chose d'un peu grossier, dit-il. (*Journal*, 99.) Je me méfie d'un livre qui réussirait sur-le-champ, sans un an au moins d'intervalle, pour que l'élite puisse y convertir la masse idiote. »

3. *Nouveaux Lundis*, 430.

d'une preuve : « Vigny, qui se croit un gentilhomme, fait, pour arriver à l'Académie, des choses qui ne sont pas d'un gentilhomme, qui ne sont pas même d'un pédant » ? Fait-il ainsi allusion à ces innocentes railleries par lesquelles Vigny se vengeait de la quadruple corvée des visites académiques et qui contiennent tout au plus un peu trop d'esprit de l'escalier [1] ? Vigny fut enfin élu le 8 mai 1845 par vingt voix au premier tour de scrutin; mais sa réception fut retardée jusqu'au 29 janvier 1846, et on lui ménagea un affront.

« Après m'avoir été caché soigneusement, dit la victime de cette mauvaise plaisanterie, le discours du directeur M. Molé me fut *escamoté* devant la commission qui y aida en m'interrompant, en couvrant ma voix, en hâtant le rapport des conclusions à l'Académie qui l'attendait [2]. » Le jour venu, le nouvel académicien aurait, selon Sainte-Beuve, singulièrement allongé son discours déjà long par « la lenteur et la solennité de son débit », et encore ajouté à l'irritation du public par un excès de « satisfaction séraphique [3] ». Le principal grief des adversaires de Vigny aurait été, selon d'autres contemporains, qu'il eut le premier le courage d'entrer « drapeau haut et tête levée » dans la vieille forteresse classique : « Il fut le seul romantique, dit Lagardie, qui ne fit aucune concession en prenant possession de

1. Voir toute la partie du *Journal* (204-233) intitulée *Mes visites à l'Académie* (1842-1845), surtout l'amusant dialogue avec Royer-Collard. Cf. Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, XI, 525.

2. *Journal*, 236.

3. *Nouveaux Lundis*, 433, 435. Le texte du discours garde, à vrai dire, surtout au début et vers la fin, quelques traces de complaisance un peu fastidieuse.

son fauteuil [1] ». Tant de confiance ou tant d'audace fut cruellement punie : le comte Molé, « sec et sobre d'éloges », s'en vint, « d'un ton acéré » et avec « une attitude hautaine [2] », indignement blesser les plus légitimes sentiments d'amour-propre d'un malheureux récipiendaire, dont le langage n'avait pourtant cessé d'être élevé, délicat et même généreux [3] ; et, ce faisant, l'ancien ministre ne faisait, à vrai dire, que manifestement servir de mesquines intrigues de cour [4] et les basses rancunes de Sainte-Beuve. « M. Molé s'est mal conduit, » reconnut le duc d'Aumale ; « l'opinion fut pour Alfred de Vigny, » constate Ed. Fournier. « Mystifié » par ce discours « hostile, acerbe et scandaleux », Vigny refusa obstinément d'être présenté au roi, comme c'était l'usage, par le

1. *Revue nationale*, octobre 1863.

2. *Nouveaux Lundis*, 433, 439, 467.

3. Pour ne point offenser le comte Molé, l'auteur de *Stello* avait daigné mêler d'éloges son portrait de l'homme d'État, « ce dominateur rapide des volontés et des opinions publiques ». Quant à son prédécesseur, dont l'œuvre et l'existence prêtaient également peu à la louange, « il m'eût été facile, dit Vigny, de trouver des critiques très dures à prononcer contre la vie et les écrits de M. Étienne. Mais, devant sa fille, son fils et ses petits-fils affligés, c'eût été à mes yeux une mauvaise action. Ce respect que j'ai eu pour le mort, d'où vient qu'on ne l'a pas eu pour le vivant ? » (*Journal*, 237.)

4. « Quelques jours avant sa réception publique à l'Académie Française, écrit Vigny (*Correspondance*, 245), quand on vint chez lui le prier de faire dans son discours l'éloge de Louis-Philippe et quêter une louange en usage jusqu'à lui, il refusa et dit que son siège était fait, qu'il n'avait rien à changer à son discours De là vint la *vendetta* de quelques courtisans. Leur intrigue prit pour organe M. Molé, qui se faisait un mérite de sa complaisance pour rentrer au ministère, ce qui ne lui réussit même pas. Il ne lui resta qu'une honte de plus. » « Sans savoir ces détails, complète le *Journal* (236), l'Académie a été témoin de l'accueil public fait par M. Molé et devrait s'en tenir pour offensée. » Cf. *supra*.

directeur qui l'avait si grossièrement accueilli : « A un accueil malveillant et public, dit-il, il voulut répondre par une marque publique de mécontentement ». « L'attaque de M. Molé fut une offense impardonnable et irréparable[1]. » Il fallut passer outre : le roi, « très mécontent » de cette méchante affaire, se fit en audience particulière présenter le nouvel académicien par le ministre de l'Instruction publique, et il l'entretint courtoisement en présence de sa famille. « Ainsi, conclut Vigny, le silence et la dignité que j'ai eu le courage de conserver ont eu ce résultat que le maître a désavoué son serviteur et réparé, autant qu'il était en lui, l'indignité sans exemple de ma réception[2]. » Tant que M. Molé fut directeur, Vigny ne fréquenta pas les séances de la docte assemblée et par suite ne fut pas élu chancelier; quand, au bout de quelques mois, il se décida à venir, on ne lui sut que peu de gré de son empressement tardif : « Nous l'entendions, insinue Sainte-Beuve, souvent et plus longuement que nous ne l'aurions désiré[3] ».

Ainsi lentement et péniblement arrivé « au faîte des honneurs », le pensif Stello devait, en un inévitable retour sur lui-même, envisager avec bien de l'amertume le « néant » de cette gloire en la splen-

1. *Journal*, 233-235. « Je suis prêt à me conformer à l'usage de la présentation, écrivit Vigny à Villemain, alors secrétaire perpétuel. Je serai présenté par tel membre de l'Académie Française qu'il lui plaira de désigner; mais, je vous le répète, d'après l'ensemble de la conduite et des procédés de M. le comte Molé vis-à-vis de moi, je considère comme impossible ma présentation par lui et m'y refuse sans hésitation et sans retour. » (*Correspondance*, 122.)

2. *Journal*, 237-252.

3. *Nouveaux Lundis*, 462.

deur de laquelle il avait tant cru naguère. « Décidément le papier ne donne pas le bonheur, pouvait-il répéter; j'y ai mis tout ce qu'on peut y mettre en public, poèmes, livres, pièces de théâtre, et je n'en suis pas plus gai [1]. » Tout comme sa vie politique, la vie littéraire de Vigny nourrissait donc son pessimisme de bien âcres et irritants aliments.

III. — L'Ennui a la ville.

La vie sociale et mondaine ne lui apporta guère plus de réconfort. « Né sérieux jusqu'à la tristesse [2], » selon sa propre expression, Vigny ne sut jamais s'amuser ni même se distraire. « Vous me parlez de distractions, disait-il, je n'en ai pas; et, quand je rencontre ce qu'on nomme de ce nom, j'avoue que mon âme absorbée ne les voit et ne les entend qu'à peine. » « Je n'ai compris ce mot *s'amuser* que comme exprimant le jeu des enfants et des êtres sans pensées [3]. » Si vulgaires et si cruels sont les meilleurs des divertissements! « J'aime peu la comédie, qui tient toujours plus ou moins de la charge et de la bouffonnerie. » Car « la charge dans les arts me répugne parce qu'elle enlaidit et appauvrit l'espèce humaine, et comme homme elle m'humilie. Je ne peux rire du gros rire, je vous l'avoue... Je fronce les sourcils de tristesse et de pitié, voilà tout. » « La majorité des publics grossiers cherche dans les arts l'*amusant* et jamais le *beau*; de là, le succès de la médiocrité [4]. » Et pourtant, il

1. *Journal*, 41, 161, 154.
2. *Revue de Paris*, 15 sept. 1897.
3. *Correspondance*, 234.
4. *Journal*, 98, 94, 149.

faut bien tenter de rire parfois ou de faire rire, ou du moins il faut faire mine de rire, ne serait-ce que par charité, par exemple, pour donner le change à un malade, ou par amabilité pour égayer quelque visiteuse de passage, ou tout bonnement pour se conformer aux exigences d'une société qui veut à tout prix paraître gaie : peines perdues! « Quand je m'aperçus que tous les sentiments que j'exprimais faisaient pleurer autour de moi, je m'efforçai de jouer des airs gais avec mon esprit comme une valse sur un orgue; on s'aperçut que l'instrument n'était pas créé pour faire danser. » A quoi bon les réunions mondaines? « Quand le soir on revient du monde des salons, on s'étonne d'avoir changé son caractère et de s'être renié dix fois soi-même. On a fait le futile avec une tête lourde de pensées. » Et cette juste remarque : « Il est incroyable combien un salon fait dire de sottises aux gens d'esprit. » On « s'use dans ce frottement », on y « perd son caractère »; on « s'arrondit comme des cailloux ». « Oh! avoir une tête sérieuse où chacun vienne verser des sottises chaque jour par les deux oreilles, quel supplice! » Comment n'en pas ressentir parfois quelque mauvaise humeur? « J'endurerais avec patience la conversation d'un paysan idiot, d'un crocheteur ivre, d'une vieille femme malade, enfin une bête tant qu'il vous plaira, mais un sot, jamais! » « Que le ciel confonde à jamais cette race de sauterelles qu'on appelle les hommes aimables! » s'écrie désespérément le Quaker[1].

Peut-être la faute en est-elle à la société française,

1. *Revue de Paris*, 15 sept. 1897; *Journal*, 184, 141, 108, 114, 200, 193; *Théâtre*, 36.

parisienne surtout, si frivole, dit-on, si légère! « Le mal français, dit Stello, c'est le persiflage. » « Les Français ont ri, s'écrie Borgia, ils rient de tout, ils riraient de leur damnation. » « Parler de ses opinions, de ses amitiés, de ses admirations, avec un demi-sourire, comme de peu de chose qu'on est tout prêt à abandonner pour dire le contraire : vice français, » déclare Vigny[1]. Et pourtant, il se plaint quelque part de la tenace lourdeur provinciale[2]; et, tout en rendant hommage à la « gravité » britannique, il reproche ailleurs à la race anglaise de manquer de « gaieté dans l'imagination », de « mouvement dans le sentiment », de « chaleur dans les conversations[3] ». La vérité, croyons-nous, c'est que l'ennui de Vigny venait moins des autres que de lui-même; ce mal intime sortait spontanément des profondeurs morbides de sa nature chétive, dolente, inapte à la joie;

1. *Stello*, 144; *Théâtre*, 152; *Journal*. « C'est une effrayante chose, dit-il encore (84), que la facilité avec laquelle les Français affectent la conviction qu'ils n'ont pas, le caractère du voisin jusque dans leurs œuvres les plus élevées. Rien ne montre mieux l'absence de foi et de caractère même » (160). « Notre nation est légère et taquine, ajoute-t-il; elle ne veut laisser tranquille aucune supériorité. » Par contre il loue « l'esprit infiniment subtil qui règne dans la nation ». (*Journal*, 27.) « L'œil si prompt et si fin d'un peuple qui n'est pas facile à duper. » (*Serv. et Gr. mil.*, 8); mais il raille l'humeur égalitaire : « Les Français sont satisfaits à peu de frais : un peu de familiarité dans les manières leur semble l'égalité » (173). Cf. *Journal*, 41, 54.

2. « Une visite à Paris est une fatigue d'une heure au plus. C'est une conversation au fond de laquelle il y a un petit intérêt entouré d'esprit. A la campagne, une visite est une fatigue d'un jour entier. C'est une conversation pesante et niaise dont la grosse écorce est tout de suite dépouillée et dont l'ennui n'est supportable que lorsqu'on est tout à fait abruti. » (*Journal*, 148.) Cf. *Correspondance*, 292.

3. Voir *suprà*, pp. 210 et 216, note.

partout et toujours il promena par le monde cette interne et tenace brume natale qu'il attribuait naïvement aux choses; et de ce triste privilège il ne fit que trop volontiers l'apanage de l'humanité entière. « L'éternel ennemi des vivants, c'est l'ennui, n'a cessé de gémir ce Moïse des salons. L'ennui est la grande maladie de la vie; on ne cesse de maudire sa brièveté, et toujours elle est trop longue puisqu'on ne sait qu'en faire. » « Notre grand ennemi, c'est le temps qu'il faut tuer à tout prix. » Qu'est-ce que l'homme, au gré de Stello? « un être créé pour vivre d'ennui et mourir d'ennui un beau jour[1]. » « Las de la sévérité froide et un peu sombre de son caractère, » Vigny aurait volontiers répété avec Obermann : « Je suis né sensible, hélas! et je n'ai jamais joui ».

Au fond, l'une des plus communes causes de l'ennui, surtout chez certains êtres morbidement supérieurs, c'est un développement excessif du moi. Si Byron, Chateaubriand, Sénancour et bien d'autres romantiques du premier ou du second rang passèrent leur vie à mourir d'ennui, c'est qu'enfermés en leur trop chère personne, ils n'en surent presque jamais sortir : tour à tour irrités ou ravis de cet emprisonnement perpétuel, ils finirent par s'y complaire et s'en faire gloire; faute de changer d'air, ils s'asphyxièrent noblement. Un peu d'altruisme actif les eût à jamais guéris de leur égotisme rêveur, et en fait les en a guéris parfois; mais ils n'en voulaient guère ou du moins n'en trouvaient pas à leur convenance. Le moyen, du reste, d'échapper à soi-même quand dans l'exaltation on n'estime rien de supérieur à soi et

1. *Journal*, 76, 81, 93, 113; *Correspondance*, 131, 296; *Stello*, 3.

dans la dépression rien de plus pitoyable que soi? L'orgueil y trouve toujours son compte. Vigny, en dépit de tous ses généreux efforts pour se délivrer de cette funeste tyrannie, n'y demeura, lui aussi, que trop souvent soumis, en victime plus ou moins consciente de ce mal romantique si barbarement dénommé de nos jours hypertrophie du moi. Oui, ce pléthorique moi de Vigny, qui joue un si grand rôle, avons-nous vu, dans l'inspiration intime de ses œuvres les plus impersonnelles, n'en joue pas un moindre jusque sous les airs les plus évaporés ou les plus mystérieux de sa vie extérieure.

« C'est toujours un grand plaisir pour un malade, dit Stello, que de parler de soi et d'en faire parler les autres : la moitié de la guérison gît là-dedans. » « Toujours en conversation avec moi-même, avoue le *Journal*, je me parle de choses dont les hommes ne se parlent que rarement entre eux; et c'est une chose de jour en jour plus pénible pour moi que de répondre à ceux qui me parlent sur des futilités. Je pourrais dire à presque tout le monde : « Je voudrais être seul dans ce monde pour écrire ce que je pense tandis que vous me parlez »... Je me tais et je deviens distrait. D'autres fois je parle d'autre chose avec une longue digression et sans plaisir. Les attentifs ou ceux qui m'aiment peuvent deviner aisément que la crainte de perdre une autre idée meilleure m'interrompt quelquefois et me fait dire des paroles oiseuses. » « Ce qui se fait et ce qui se dit par moi ou par les autres m'a toujours été trop peu important. Dans le moment même de l'action et de la parole, je suis ailleurs, je pense à autre chose,... je rêve à ce que je voudrais dire ou à ce que je vou-

drais m'entendre dire pour être plus heureux. » « Dès lors, conclut-il justement, plus de rapports avec les hommes qui ne soient altérés ou rompus [1]. »

Il faut avouer que pareille attitude à l'égard du prochain, distraite, indifférente, dédaigneuse, n'a rien de très aimable en soi, ni même de bien sociable : elle justifierait presque les dures paroles de Sainte-Beuve : « M. de Vigny, de tout temps nature élevée et digne, n'a-t-il pas cessé, à un certain moment, d'être ce qu'on appelle aimable? » et le malin critique en profite pour décrire, sous le nom de Quintus Turbidus, un de ces lents poètes uniquement dévoués à leurs rares idées, à leurs pénibles poèmes, un de ces « colosses manqués » qui « ne sont nullement propres au commerce aimable de la vie, à la société douce et habituelle et fine qui demande des esprits proportionnés. » Mais, sa bile l'échauffant, le vieil ami envieux ne va-t-il pas trop loin lorsqu'il accuse Vigny de tous les « pédantismes », de « tous les genres de fatuité », de toutes les plus agaçantes et ridicules prétentions de « pontife » « solennel » et méticuleux? « Il veut faire colonne et obélisque à part, » ricane-t-il, et il lui reproche aigrement de s'envelopper d'on ne sait quel épais et dur « enduit d'amour-propre », de « sottise luisante », d'exhaler tous les matins une petite atmosphère à son usage où il se glorifie comme en un nimbe, atmosphère qui suffoque les autres et leur donne sur les nerfs; bref, il le taxe de « plénitude de roi », d' « adoration perpétuelle du Saint-Sacrement » en sa sacro-sainte personne [2]. Ainsi poussée à l'excès, disons-le de

1. *Stello*, 3; *Journal*, 111, 201; *Théâtre*, 7.
2. *Nouveaux Lundis*, 462, 424; *Lundis*, XI, 443, 457, 523.

suite, pareille charge déshonore bien moins le noble visage du poète d'*Eloa* que la plume acérée du caricaturiste haineux.

Assurément, Vigny fut de par sa nature morbide fatalement égotiste; mais il le fut d'autant moins, il faut le reconnaître, que toute sa vie il combattit cette fâcheuse propension native, et ce n'est pas là certes l'un de ses moindres mérites. Tout d'abord, l'expansion outrée du moi fut gênée en lui par une timidité naturelle : Vigny parle quelque part de « son extrême sensibilité refoulée dès l'enfance [1] ». Puis la stricte surveillance d'une mère austère, la rude discipline égalitaire du lycée, les impérieuses exigences de l'obéissance passive à l'armée, la fréquente observation de cet énergique empire sur soi qui forme la base même de l'éducation anglaise, enfin les multiples contraintes d'une destinée marâtre fortifièrent lentement chez lui et comprimèrent à l'excès même tous les ressorts d'une ferme discipline morale : Vigny ne voulut pas seulement être « le gentilhomme par excellence », dont parle Lamartine; il se plut encore à devenir, au sens le plus élevé du mot, un « gentleman »; bien plus, il prétendit se montrer, jusque dans le monde, ce qui ne va pas sans dangers, stoïcien. « La réserve et la dignité de caractère grandissent un homme, » dit-il. « La dignité devient à la longue une qualité qui passe dans le sang, ajoute Stello; l'usage du grand monde donne la retenue comme une seconde nature. » « Comme j'ai par caractère, explique-t-il, une longue habitude de silence et de réserve sur toute chose

1. *Journal.*

tant soit peu particulière à quelqu'un; comme cette disposition native n'a fait que s'accroître pendant treize ans de vie à l'armée, où le silence est une consigne; comme cette coutume s'est accrue encore par un long séjour en Angleterre et par mes rapports avec les Anglais dans leur pays et dans le nôtre, il en résulte qu'il y a sur mon caractère une double enveloppe de taciturnité qui fait que j'aime à parler des idées et des sentiments, jamais des personnes. » « Moins on me parle de ma vie, écrit-il, plus cela me plaît. Il a fallu le chagrin que vous m'annonciez pour que je vous aie parlé de moi : ce que je ne fais jamais [1]. » « Je me sens bien le courage de supporter ce qu'il y a de pénible, mais non de le raconter. » « Ce qui me soutient, ajoute Chatterton, c'est cette fierté naturelle; elle me crie toujours à l'oreille de ne pas ployer et de ne pas avoir l'air malheureux. » « Bref, profondément blessé, mais trop fier pour me plaindre, a été l'épigraphe de toute ma vie [2]. » Avouons donc que, si Vigny parlait peu de lui-même, il n'y pensait peut-être que davantage; son égotisme, au lieu de s'étaler, se concentrait à la longue; sa réserve, pour être plus pénible, n'en devenait que plus « farouche [3] ».

Tant d'empire sur soi ne s'acquiert point en effet, surtout chez un homme sensible et malheureux à l'excès, sans de grands efforts : aussi de cette « grande habitude de dompter sa sensibilité » pour « soutenir l'âpre dignité de son caractère » résulte forcément de la raideur. Et cette raideur fut d'au-

1. *Stello*, 127, 84; *Correspondance*, II.
2. *Théâtre*, 55; *Les Lettres*, 6 avril 1906.
3. Le mot est de M. Ratisbonne, *Journal d'un poète*, 2.

tant plus apparente chez Vigny qu'elle revêtait volontiers les formes un peu guindées de la politesse cérémonieuse de l'ancien régime. « Les manières séparent les hommes par une force plus invincible peut-être que celles des sentiments, » avait dit Mme de Staël [1]. « Il n'est donc pas surprenant, conclut Vigny à propos de Byron, qu'un homme de génie malheureux cherche dans un visage impassible et froid un rempart contre la pitié curieuse et glacée du commun des hommes [2]. » Ainsi fit-il lui-même. « Le Docteur Noir seul parut en moi; Stello se cacha, » déclare le poète prématurément froissé par la vie et blessé par les hommes [3]; or l'on sait tout ce que la sèche raison du trop sagace Docteur impliquait à la fois de froideur glaciale et de raideur compassée; avec le départ de Stello s'envolèrent donc toutes les fantaisies de l'imagination et tarirent tous les épanchements du cœur. « On ne naît pas toujours quand il le faudrait, constate un contemporain clairvoyant [4], et le destin est un grand faiseur d'anachronismes. Quel charmant grand seigneur eût été Alfred de Vigny, brave, lettré, bienveillant, libéral aussi, portant, comme disait Scudéry, « plume à la main et au chapeau! » Dans une position de supériorité incontestée, la raideur qu'on lui a reprochée parfois eût disparu. « La politesse est une bonne défense », disait-il souvent; et s'il lui arriva de blesser parfois, ce fut en se défendant trop bien avec une arme de politesse froide et acérée. « Con-

1. *Littérature*, II, 2.
2. *Conservateur littéraire*, III, 212-216.
3. *Journal*, 60.
4. H. de Lagardie, *Revue nationale*, 10 octobre 1863.

solez-vous, monsieur, de n'avoir jamais vécu dans la familiarité de M. de Vigny, ajoutait un de ses malins confrères de l'Académie; personne n'y a vécu, pas même lui[1]. » De même, un de ses plus intimes confidents avoue que « la familiarité avait pour lui quelque chose de trivial et presque d'ignoble par où elle le blessait. Ses amis ont connu le charme et l'abandon spirituel de son intimité; mais il est vrai qu'en général il s'enveloppait d'une haute réserve comme d'une armure d'acier poli contre les bas contacts des hommes, et je crois bien qu'il gardait encore son armure quand il était seul pour se défendre de la familiarité de vulgaires pensées[2]. »

La foule affairée des démocrates égalitaires passait, disant avec dédain : « Décidément, sa distinction manque de bonhomie! » La grossièreté des gens superficiels ne voit pas plus loin. « Il portait visible en toute sa personne, observe un fidèle des mauvais jours, l'empreinte de la tristesse, du découragement, d'une sorte d'amertume lointaine envers la destinée; on sentait en lui plusieurs ambitions trompées. Il supportait sans doute ces déceptions avec une grande noblesse, avec une fierté de gentilhomme pauvre et de génie méconnu, mais qui n'était pas sans raideur d'attitude[3]. » De ce pathétique portrait la malveillance de Sainte-Beuve n'a retenu qu'un trait ironique : « l'ironie de l'ange dont la lèvre a bu du vinaigre[4] ». Avec plus d'équité Lamartine disait : « C'était un de ces hommes sans tache qui se

1. Jules Sandeau, *Discours à l'Académie Française.*
2. Ratisbonne, Préface au *Journal d'un poète.*
3. Édouard Grenier, *Autour de l'Académie.*
4. *Nouveaux Lundis*, 428.

placent sur l'isoloir de leur poésie pour éviter le coudoiement des foules. »

Sous ces airs distants, derrière cette attitude hautaine, en dépit de toute cette raideur, Vigny demeurait en réalité un tendre : le cœur de Stello avait beau se contraindre, il battait toujours sous la grande redingote par trop boutonnée du Docteur Noir. « Il n'y a pas d'homme qui ait le droit de mépriser les hommes, disait-il; je n'ai pas rencontré un homme avec lequel il n'y eût pas quelque chose à apprendre. » « Si un homme me paraît un modèle parfait d'une grande et noble faculté de l'âme et que l'on vienne m'apprendre quelque ignoble trait qui le défigure, je m'en attriste, sans le connaître, comme d'un malheur qui me serait personnel, et je voudrais presque qu'il fût mort avant l'altération de son caractère. » Et plus tendrement encore : « Quand j'ai le malheur d'analyser les cœurs de ceux qui m'entourent, je me sens prêt à mourir de désespoir, l'effroi me prend comme si j'étais seul au monde, comme le dernier homme... Oui, lorsque j'ai eu le malheur de faire cette analyse funeste, je m'en confesse à moi-même, comme d'un péché, d'un crime véritable, et je ne m'en absous pas [1]. »

Quel supplice donc, en s'avançant dans la vie, lorsqu'on a trop demandé à l'humanité en voulant tout lui donner, de ne trouver à la place de cette parfaite amitié que l'on rêvait comme « la seconde chose de la terre » que « la tiédeur insupportable des demi-caractères, des ébauches de vertus et de vices, des amours irrésolues, des haines mitigées,

1. *Journal*, 100; *Cinq-Mars*, 11; *Correspondance*, 38.

des amitiés tremblotantes, des fidélités qui ont leur hausse et leur baisse, des opinions qui s'évaporent[1] »! Quel supplice surtout, lorsqu'on s'offrait aux hommes héroïquement, en Moïse rédempteur, de ne rencontrer partout qu'indifférence ou froide admiration, sarcasmes même et trahisons, mais d'amour sincère et profond, peu ou point[1]! A la solitude d'une raison plus haute s'ajoute la solitude d'un cœur plus délicat; et, tout en jouissant froidement de cette double supériorité, on souffre cruellement de se sentir si différent du commun des mortels et partant si solitaire. « Un silence qui vient de l'orgueil peut être mal compris, » dit le Quaker à Chatterton[2]. Eh oui! la foule vulgaire ne se mêle guère de voir sous le masque byronien couler les larmes secrètes; tant s'en faut! « L'élégante simplicité, la réserve des manières polies du grand monde causent non seulement une aversion profonde aux hommes grossiers de toutes les opinions, mais une haine qui va jusqu'à la soif du sang. » On a beau vouloir se faire humble et dévoué, on se fatigue à la longue d'esquisser « l'éternel sourire indulgent et miséricordieux » de Stello; on se lasse d'affecter l'indifférence dédaigneuse de Chatterton à l'égard des « ruses grossières » du prochain. On constate amèrement que « la foule n'aime que les médiocrités »; on se dit tout bas : « Un homme parfait est, comme Dieu, aimé assez froidement; car seules les passions intéressent les hommes[3] ». Comme Byron, on se

1. *Cinq-Mars*, 7.
2. *Théâtre*, 47.
3. *Journal*, 68; *Stello*, 2; *Théâtre*, 29; *Correspondance*, 42, 86.

sent aussi « le moins propre des hommes à faire bande avec les hommes[1] »; comme René, on déplore que « sous tant de toits habités il n'y ait pas un cœur d'ami ». « Eh bien! qu'importe! dit Chatterton; un ami n'est guère plus méchant qu'un autre homme[2]; » comme Alceste enfin on recherche « un petit coin noir et silencieux » où l'on puisse en paix s'abandonner à de sombres méditations. « O mon Dieu! tirez-moi du milieu des méchants! » s'écrie le Masque de Fer. « Je crains fortement, reprend Stello, que le mépris ne m'étouffe un matin. — Méprisez, mais n'étouffez pas, » réplique l'impassible Docteur[3].

Un jour vint donc fatalement où Vigny, en dépit de tout son goût primitif pour les réunions mondaines, en dépit de tout son scrupuleux empressement à remplir les plus hautes obligations sociales, en dépit même de son « indulgence sans bornes[4] » pour toutes les faiblesses intellectuelles et morales, sentit que, par suite de cette trop apparente supériorité qui développe chez les êtres inférieurs une antipathie invincible, il ne pouvait pas plus se plaire dans la mesquine et malveillante société des hommes qu'il ne pouvait lui-même y plaire. « L'isolement ne saurait être trop complet, dit-il, pour des hommes que je ne sais quel démon poursuit par les illusions de la poésie[5]. » Écartant donc peu à peu « tous les faux devoirs du monde », sacrifiant au seul culte purifié du moi « tout le vulgaire des salons »,

1. *Childe Harold*, III.
2. *Théâtre*, 36.
3. *Stello*, 8.
4. *Correspondance*, 101, 296.
5. *Servitude et Grandeur militaires*, 118.

« bravant l'hypocrisie glacée et cérémonieuse de l'égoïsme », il finit par s'écrier, douloureusement affranchi : « Oh ! fuir, fuir les hommes, et se retirer parmi quelques élus choisis entre mille milliers de mille ! » ; « seul et libre, loin des méchants désœuvrés », loin « des orgueilleux méchants et des riches futiles », « accomplir ma mission » ; oui, et, pour défendre « le sauvage bonheur de ma vie », dresser entre « la multitude méchante et aveugle » et le pauvre moi tout meurtri la « herse » rigide d'une volonté stoïque[1]. « Les animaux lâches vont en troupes, répète le nouveau Manfred ; le Lion marche seul dans le désert. Qu'ainsi marche toujours le Poète ! » Comme un écho sinistre, retentit à travers toute la vie désenchantée de Vigny le cri misanthropique de Stello : « Seule la solitude est sainte[2] ! »

1. *Stello*, 243 ; *Journal*, 55, 57, 191, 195 : *Théâtre*, 47 ; *Poésies*, 316. Le projet du poème sur *La Herse* caractérise trop bien, pour ne pas être entièrement cité, la détresse morale de Vigny en présence des cieux menaçants et de l'humanité hostile : « L'homme voit l'inertie de Dieu refuser de lui faire connaître le mot de l'énigme de la création et de le défendre de la colère inconnue d'en haut qu'il sent planer sur sa tête. A côté de lui, une multitude méchante et aveugle le presse, le heurte, le blesse sans cesse. Qui soutiendra ce roc contre les coups qui assiègent son pied et son front ? La force même, son poids, son immobilité. Qu'il ne donne que peu de prise au vulgaire sur lui, qu'il aime la solitude, le silence, la fortune modérée, la bienfaisance cachée, l'intimité affectueuse. Qu'il sache fermer les routes insensées à son imagination et que, devant les pas de cette foule, sa forte volonté fasse tomber une herse. »

2. *Stello*, 243. L'amour de la solitude caractérise tous les grands romantiques, sauf peut-être Victor Hugo, parce que leur âme maladive a positivement besoin d'isolement ; d'autres mobiles s'y mêlent toutefois : le dégoût de la vie sociale et, partant, le retour vers la vie naturelle chez Rousseau et chez Sénancour ; en outre, la passion d'analyse introspective chez ce même Sénancour ; le mépris et la haine de l'humanité chez Byron : un peu de ce mépris

IV. — L'Ennui a la campagne.

La mère du poète n'eut donc pas plus tôt fermé les yeux que, fidèle à sa devise, il s'enfuit avec sa femme loin de Paris, c'est-à-dire loin d'un monde devenu odieux, loin des coteries littéraires et des agitations politiques, loin des tourments du cœur et des lassitudes de l'esprit. « Je crus tout à coup que les bois me seraient délicieux, » avait pensé René; Vigny crut trouver dans la paix radieuse de la nature, en même temps qu'un asile pour son cœur souffrant, « une retraite où son âme pût se recueillir en elle-même, jouir de ses propres facultés et rassembler des forces pour produire quelque chose de grand[1] ».

> Si ton cœur, gémissant du poids de notre vie,
> Se traîne et se débat comme un aigle blessé,
> Portant comme le mien, sur son aile asservie,
> Tout un monde fatal, écrasant et glacé;
> S'il ne bat qu'en saignant par sa plaie immortelle,
> S'il ne voit plus l'amour, son étoile fidèle,
> Éclairer pour lui seul l'horizon effacé;...

chez Vigny, mais surtout l'espoir de méditations fécondes. Avec la résignation des deux premiers, Vigny eût pu dire de lui-même : « Il n'a pas toujours fui les hommes, mais il a toujours aimé la solitude. Il se plaisait avec les amis qu'il croyait avoir, mais il se plaisait encore plus avec lui-même... Vous me demandez pourquoi je fuis les hommes; demandez-le à eux-mêmes; ils le savent encore mieux que moi : ils ont brisé tous les liens qui m'attachaient à eux »; mais avec la fureur outrée du dernier il n'eût jamais pu s'écrier : « Hurlez donc en votre rage inutile, chiens ou hommes : c'est vous faire trop d'honneur que de vous appeler chiens : vous ne les valez pas ». (*Don Juan*, VII, 7.) Ni l'orgueil ni la douleur n'aigrirent jamais en Vigny le lait de l'humaine tendresse; s'il se sépara des hommes, ce fut dans l'espoir de les mieux servir et non pour les maudire.

1. *Journal*, 191.

Si ton corps, frémissant des passions secrètes,
S'indigne des regards, timide et palpitant;
S'il cherche à sa beauté de profondes retraites
Pour la mieux dérober au profane insultant;
Si ta lèvre se sèche au poison des mensonges...

Pars courageusement, laisse toutes les villes;
Ne ternis plus tes pieds aux poudres du chemin;
Du haut de nos pensées vois les cités serviles
Comme les rocs fatals de l'esclavage humain.
Les grands bois et les champs sont de vastes asiles,
Libres comme la mer autour des sombres îles.
Marche à travers les champs une fleur à la main.

La Nature t'attend dans un silence austère [1].

Douce, pacifiante, sereinement consolatrice apparut dès l'abord l'auguste mère des hommes à ce fils endolori :

Silence des rochers, des vieux bois et des plaines,
Calme majestueux des murs noirs et des tours,
Vaste immobilité des ormes et des chênes,
Lente uniformité de la nuit et des jours !
Solennelle épaisseur des horizons sauvages,
Roulis aérien des nuages de la mer [2]...

Dans l'enchantement de sa jeunesse l'auteur de *Cinq-Mars* avait déjà rêvé sur les bords de la Loire de choisir une demeure « pour oublier les hommes auprès d'un être bien-aimé [3] »; voici que dans l'accablement de sa maturité un deuil cruel lui en offrait une à souhait au fond des Charentes. Là, dans un frais vallon de l'Angoumois tout ombragé de vieux

1. Du début de ce fameux passage de *La Maison du Berger* nous n'avons pas cité ici les plus beaux vers peut-être, mais les plus autobiographiques; l'allusion aux sentiments personnels de Vigny et aux événements de sa vie perce presque en chacun d'eux.

2. *Journal*, 152.

3. *Cinq-Mars*, I, 1.

chênes, d'ormes et de châtaigniers, au milieu d'une belle campagne abondante en sources, en prairies et en vignes capiteuses, se dressait, flanqué de deux petites tours irrégulières, un très modeste manoir du xve siècle, le Maine-Giraud, vieille gentilhommière des Baraudin, dernière épave du vaste domaine ancestral de leur unique descendant. Deux grandes pièces surélevées, « grandes et sonores comme des nefs d'église », a-t-il dit, formaient à elles seules, sous l'humble toit de tuiles, tout le corps de logis : l'une, avec ses deux petits lits à rideaux blancs sous le haut plafond à poutrelles nues, prit tout de suite un inévitable aspect de salle d'hôpital; vainement il en égaya à l'intérieur les murs blancs de gravures anglaises et à l'extérieur l'unique fenêtre de roses grimpantes; l'autre, à la fois salon et salle à manger, fut sobrement ornée de tapisseries sombres sous la cimaise de chêne et de cinq grands placards de palissandre qui servirent de bibliothèques et d'armoires. Dans les communs furent aménagées quelques chambres d'amis. La pauvre Lydia ayant peur des orages fréquents en cette région, le poète fit dresser sur les toits pointus des petites tours deux paratonnerres dont un, agrémenté d'une girouette grinçante, portait haut les fières initiales du dernier Vigny; près de la porte d'entrée, où un marteau de bronze tendait au visiteur sa main accueillante, un vieux grenadier à fleurs rouges montait paisiblement la garde; sur la terrasse au couchant, une courte avenue de tilleuls taillés à la mode antique ombrageait en été les lentes promenades de la malade, alanguie au bras de l'époux songeur; enfin, au bout d'une rangée de frênes menant au prochain

village de Champagne, à l'entrée de la cour, une grille de fer à gros piliers donnait un aspect un peu plus imposant à tout cet ensemble bien plus bourgeois, en somme, que féodal. Tel était, et tel est encore, « l'ermitage héréditaire » où, à quarante et un ans, selon l'expression de Sainte-Beuve,

> Vigny, plus secret
> Comme en sa tour d'ivoire, avant midi rentrait.

Là tous les ans, et pour des séjours de plus en plus prolongés, le poète et sa femme venaient à travers la Touraine en aussi lentes étapes de diligence que Mme de Sévigné en son coche : car, tout comme l'amant d'Éva, le mari de la frêle Lydia haïssait « le rude aveugle, le dragon mugissant, ce taureau de feu qui fume, souffle et beugle ».

Tout d'abord, avec autant d'allégresse et d'entrain que son caractère le lui permettait, Vigny vécut au Maine-Giraud non moins en gentilhomme campagnard qu'en poète studieux : ce fut la lune de miel de cette tardive union avec la nature. « Je fais cultiver, dit-il, défricher, bâtir, construire, boiser, peindre, restaurer ce vieux manoir. » Aidé de son régisseur et de ses métayers, le novice propriétaire fit de son mieux valoir son bien : quatre-vingt-cinq hectares mieux boisés que plantés; à regret il abattit quelques vieux arbres pour y substituer des vignes d'un meilleur rapport, il se décida même, de concert avec son médecin, à installer une distillerie perfectionnée ; oui, le poète d'*Eloa* fut à ses heures bouilleur de cru[1] ! S'il fut moins avisé, le vigneron

1. Voir les lettres au Dr Montalembert (*Chronique médicale*, 1er avril 1897). « Il y avait, dit Sandeau, dans ce petit domaine qui

du Maine-Giraud fut du moins plus désintéressé que celui de la Chavonnière. « A la campagne, dit le généreux émule de Paul-Louis Courier, le travail est en même temps de la bienfaisance et répand sur chaque journée un sentiment très doux. Je fais bâtir et cultiver à la fois, et chaque jour depuis un an je remplis d'ouvriers les cours de ce vieux manoir, les hangars et les champs. J'ai fait deux mariages dans les gens de ma maison. Les maladies de leurs enfants venant quelquefois de leurs logements, je m'amuse à faire parqueter leurs chambres. A quoi serviraient tant de bois de chêne[1]? » « Si tout cela ne me rapporte rien, dit-il encore de son maigre domaine, il y a un dédommagement : c'est que les impositions en sont énormes et me donnent le droit d'être député[2]. » On sait ce qu'il advint, hélas! de ces belles velléités politiques. Vigny n'en prétendit pas moins être « civilisateur » de sa « Vendée bonapartiste ». « Ici, dit-il, j'apprends et j'enseigne à la fois. J'apprends ce que j'ignorais de la vie des hommes des champs, de leurs intérêts et de leurs travaux. Je leur enseigne, en échange, qu'il serait bon de savoir

représentait son patrimoine, un bois séculaire dont l'exploitation eût aisément doublé ses revenus; il ne voulut jamais abattre les arbres qu'avaient plantés ses pères. » « Je n'ai pas le courage de les couper, confirme le *Journal* (145), parce que les vieux arbres ressemblent à de grands-parents et que leur absence ôterait tout charme à l'habitation. »

1. *Correspondance*, 153. « L'exercice de la bonté, avait dit Mme de Staël (dont Vigny venait précisément d'emprunter les œuvres à la bibliothèque d'Angoulême), est une jouissance qui peut seule suppléer au vide que les passions laissent après elles... La bienfaisance remplit le cœur comme l'étude occupe l'esprit. » (*Traité des Passions*, III, 4.)

2. *Correspondance*, 145.

lire et écrire quand on veut régner et gouverner dans son pays. » « J'ai donc entrepris de civiliser la ville de Blanzac : je n'ai pas encore réussi *par les yeux* puisqu'elle ne veut pas avoir de bibliothèque publique; je vais essayer de la prendre *par les oreilles*[1]. » Non sans peine, en effet, l'Académicien en villégiature tenta de faire jouer *Esther* par les écolières et les institutrices de la bourgade voisine, Blanzac. Tentatives littéraires et agricoles ne réussirent pas mieux que les tentatives électorales. Force fut donc de restreindre au seul entourage immédiat toute influence éducatrice : le dimanche soir, dans la salle à manger, autour de la table desservie, le bon châtelain s'avisa de faire à ses cinq ou six domestiques assemblés quelque belle lecture empruntée à ses propres ouvrages. « Ah! le bon monsieur! quel bon cœur! disait encore trente ans plus tard une vieille servante; hommes ou femmes au Maine, c'est à qui se serait jeté au feu pour lui[2]. »

La pire conséquence de ces échecs successifs, de ce refoulement sur soi-même fut peut-être le redoublement d'indolence et de désillusion qui en résulta pour le poète. Peu à peu l'engourdissement du désœuvré s'empara davantage de ce désabusé et en accrut le marasme. « Il est doux de se croire malheureux, a dit Obermann, lorsqu'on se sent vide et ennuyé. » Chaque jour le poète lisait *Le Constitu-*

1. *Revue de Paris*, 15 sept. 1897.

2. Léon Séché, *Alfred de Vigny et son temps*, 338-356. Les renseignements sur la vie de Vigny au Maine-Giraud, qui ne proviennent point du dernier chapitre de ce livre, sont empruntés au *Journal* et à la *Correspondance*, et ont été complétés par quelques renseignements personnels, dont une photographie donnée par le propriétaire actuel, M. Ducloud.

tionnel qu'il couvrait de notes copieuses : les liasses accumulées dans les vieux placards servirent pendant des années à allumer le feu du manoir. En « étudiant perpétuel », il s'abandonnait, un peu à l'aventure, à la lente méditation de longs ouvrages hétéroclites, qu'il empruntait à la bibliothèque publique d'Angoulême : « Je ne peux plus lire que les livres qui me font travailler, disait-il. Sur les autres ma pensés glisse comme une charrue sur du marbre. J'aime à labourer [1]. » Avec une complaisance ingénue, non sans quelque fierté à la fois nobiliaire et littéraire, il compulsait ses vieux parchemins de famille, prolongeant jusque dans la plus lointaine antiquité de douteuses généalogies d'ancètres ou bien imaginant de nouveaux *Cinq-Mars* où sur ses propres terres s'évertueraient ses héroïques aïeux.

Dans le caveau des miens plongeant mes pas nocturnes,
J'ai compté mes aïeux, suivant leur vieille loi.
J'ouvris leurs parchemins, je fouillai dans leurs urnes
Empreintes sur le flanc des sceaux de chaque roi.
A peine une étincelle a relui dans leur cendre.
C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait descendre;
Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi.

Rares étaient les distractions : correspondance intermittente, insipides visites de voisins, bienvenus envois de livres, inquiétantes ou irritantes préoccupations de santé ou d'affaires.

Avec le soir toutefois venait l'heure solennellement attendue : quittant sa femme assoupie et toute la maison en repos, d'un pas qu'alourdissaient les ans, le poète montait, grave, par l'étroit escalier en

1. *Journal*, 95, 119. Cf. *Correspondance*, 155, 159, 262.

spirale de la plus haute tour, jusqu'en une petite chambre lambrissée sous le toit en poivrière, vraie cellule de bénédictin où, sous la pâle lueur d'une lampe, l'attendait une étroite couchette de soldat. Là, en un religieux silence de cloître, dans le voisinage des vents, des nuages et des étoiles, bercé par « la gémissante voix des soupirs de la nuit[1] », le poète abandonnait son âme dolente aux rares et exquises inspirations de l'extase : « calme adoré des heures noires qui apportent, comme un bienfait, quelque sentiment ou quelque pensée du ciel », « heures des Esprits légers qui soutiennent nos idées sur leurs ailes transparentes et les font étinceler de clartés plus vives ». « Je sens que je porte la vie librement durant l'espace de temps qu'elles mesurent ; elles me disent que tout ce que j'aime est endormi, qu'à présent il ne peut arriver malheur à qui m'inquiète... Certes, cette part m'appartient, je la dévore avec joie... Ces heures m'ont fait du bien[2]. »

Mieux que personne Vigny savait bien tout ce qu'il y avait de funeste à la fois pour la santé physique et pour la lucidité mentale en de pareilles habitudes nocturnes, en « ces défauts de hibou » ; il n'en persista pas moins toute sa vie, malgré les avertissements de la maladie et des médecins, en ces morbides jouissances devenues un irrésistible besoin de sa nature pervertie. « C'est une fatale habitude qui vient de ma première jeunesse, avoue-t-il en 1852. J'avais fait à la campagne tous mes efforts pour la perdre. Je n'ai pu y réussir. Je suis devenu une sorte

1. Vers emprunté à un fragment du *Déluge*, publié dans le *Mercure du XIXe siècle*, nov. 1825 ; XI, 197.
2. *Stello*, 86, 87.

Vendredi
20 juin 1890

Je vous félicite, mon cher ami,
de ne plus écouter la chute des gouttes
de pluie sur les arbres et sur la boue
des petits chemins dans les broussailles
de la vieille Nature, lorsque la
triste Chimère vient nous faire
mal aux yeux avec ses vieux doigts
de roses et le linceul blanc qu'elle

cette soir des montagnes. —

certainement, demain soir (samedi, 21) entre huit et neuf heures. Nous vous attendrons si vous me faites oublier les sentiments seulement, du moins, des souffrances secrètes autant que je le peux ; mais encore bien fortes. —

tout à vous

Alfred de Vigny

Je suis bien las de ce lit où je vous écris, hélas.

Fac-similé d'une lettre autographe d'Alfred de Vigny à Auguste Barbier

Communiquée par M. Hons-O[illegible]

d'oiseau de nuit... Ce repos que j'appelle toujours le bain de mon âme est un poison pour mon corps et me tuera lentement; mais je ne puis faire autrement[1]. » Trop tôt à son gré, qu'il eût peu dormi ou moins écrit encore, trop tôt venait l'aurore, « l'abominable aurore », « l'affreuse aurore », « qui éveille tous les bruits odieux de la foule », « toutes les douloureuses sensations de la vie, toutes les pénibles préoccupations du jour », la « triste » « aube humide » « qui ne m'amène que l'affliction et l'ennui ». « Je l'ai vue trop souvent, gémissait-il, venir s'asseoir au chevet des malades, à côté de moi. » « Que de fois je lui ai fermé les rideaux les plus sombres avec indignation, en rallumant les bougies qui ne prennent pas comme elle un air de gaieté indifférente[2]. »

En vain, par un beau jour ensoleillé, la chère Lydia voulait-elle, en sa passion bien anglaise pour la nature, « l'entraîner à aimer les belles campagnes[3] » d'alentour : la noire mélancolie que sécrétait le cœur blessé du poète s'épanchait au dehors, s'amplifiant de l'étendue même des paysages monotones. « Mes arbres ne me disent rien, écrit-il,

1. *Correspondance*, 309; *Revue de Paris*, 15 septembre 1897, 315.

2. *Stello*, 87, 248; *Correspondance*, Cf. *Le Déluge*, *suprà*, p. 99. Dans *La Maison du Berger*, il a pourtant donné, en lui prêtant une valeur symbolique, une belle et précise description d'un des premiers effets de l'aurore :

> Nous en sommes encore
> Au premier rayon blanc qui précède l'aurore
> Et dessine la terre aux bords de l'horizon.

3. *Correspondance*, 158. « On ne cesse de me recommander de prendre l'air, écrivait-il à A. Barbier; j'y crois peu, mais je m'y résigne, et j'obéis. »

et sont aussi bêtes que les vôtres. » « Je crois que le silence et l'immobilité de la verte nature se communiquent à ses habitants comme des maladies contagieuses. » « Hélas! jamais les vertes collines de l'Irlande n'ont éclaté de plus belles couleurs que nos collines françaises chargées de vignes, nos prés arrosés de ruisseaux, et nos petites montagnes couronnées de chênes... Hélas! c'est l'été!... Pour moi, je ne lui pardonne son immobilité, son éternité impudente, sa fraîcheur et ses rajeunissements annuels sur les tombes de ceux qu'on aime qu'en faveur de son silence et de ses magnifiques horizons. » « La nature n'est pour moi qu'une décoration dont la durée est insolente et sur laquelle est jetée cette passagère et sublime marionnette appelée l'homme, » « une toile de fond bonne à servir de cadre à la beauté qu'on aime, à la personne qu'on accompagne dans la vie, et près de qui tout doit n'être rien[1] ». Ainsi cette même nature, qui naguère encore lui apparaissait comme à Byron le plus sain des refuges, le plus splendide des spectacles, le plus attrayant des mirages lointains, ne lui semble plus, maintenant que de près il la contemple longuement, immuable et désolé, qu'être la plus terne, la plus odieuse et la plus intolérable des prisons. Autrefois victime du « Seigneur irrité », elle lui en paraît être désormais la complice « impassible ». Dès lors, à quoi bon, las de « ces géorgiques perpétuelles », voyager comme il le souhaitait tant jadis? à quoi bon se déplacer sur « notre misérable terre toujours gémissante[2] »?

1. *Correspondance*, 185, 183, 294; *Journal*, 104.
2. *Servitude et Grandeur militaires*, 131.

« Voyager, dites-vous? Que signifie le voyage? Quand même je serais transporté tout à coup à l'île Hong-Kong ou à Grenade, que ferais-je? Un coup d'œil me révélerait tout le pays, un coup de crayon m'en conserverait l'aspect. Puis, ce moment passé, je reprendrais mes rêves de philosophie, mes extases de poésie, mes songes de métaphysique... Quelle contrée attirerait mes regards au point de les détourner du ciel, et le ciel n'est-il pas partout? Assieds-toi donc, lève la tête au ciel, et pense. » « Tous mes voyages à moi se font dans l'intérieur de mon front. » « Je suis comme un dieu Terme, les pieds dans la terre, enfoncés jusqu'aux genoux, mais la tête ailleurs, je l'avoue, quelquefois tout près du Ciel[1]. » Tristement vieillissait ainsi le pauvre Moïse, tout éperdu en cette « solitude toujours plus vaste et plus aride », « où l'âme en face d'elle-même est seule et délaissée »; et, comme son Jésus de Gethsémani, seul à veiller sous un ciel noir, il se demandait avec angoisse :

Pourquoi l'âme est liée en sa faible prison,
Et pourquoi nul sentier entre deux larges voies,
Entre l'ennui du calme et des paisibles joies
Et la rage sans fin des vagues passions,
Entre la léthargie et les convulsions[2].

Pas plus en pleine campagne qu'en pleine capitale Vigny n'était donc heureux : car pas plus au Maine-Giraud qu'à Paris il ne menait une saine existence normale. « La vie me lasse et ne me donne de plaisir nulle part, » gémit-il[3]. Comment en eût-il été autre-

1. *Journal*, 288; *Correspondance*, 294, 202.
2. Satan Sauvé, *Journal*, 316; le Mont des Oliviers, *Poésies*, 279. Cf. l'étude de *La Maison du Berger*, pp. 349-356.
3. *Journal*, 147.

ment? En son isolement perpétuel, un culte outré du moi épuise son âme débile, et achève de la pervertir. L'homme n'a pas moins besoin de la société que de la nature, depuis que la civilisation a doublé d'un être social son être animal. Au lieu d'accepter cette essentielle loi de notre humanité progressante, Vigny s'en irrite ou s'en afflige; et, loin d'opérer l'indispensable conciliation de ces deux tendances contradictoires, il préfère en exagérer le dualisme, tantôt en les opposant, tantôt en les sacrifiant l'un à l'autre. « Je suis né, dit-il désespérément, avec un cœur de sauvage et un esprit de civilisé. » Et qui donc ne l'est point? Malheureusement, comme tant d'autres êtres extrêmes en leur instabilité, Vigny, après n'avoir que trop vécu en civilisé sociable, ne voulut plus vivre qu'en sauvage solitaire; puis, las de ce double excès, il finit en sa farouche solitude par ne plus cultiver que les plus exquises efflorescences de sa nature civilisée. Cette vaine tentative ne lui fut pas moins funeste qu'à bien d'autres hommes supérieurs. La personnalité ainsi mutilée entre en révolte : les facultés sacrifiées, tout comme les facultés surmenées, prennent inopinément leur revanche, les unes s'exaltant en une surexcitation malsaine, les autres languissant en une torpeur également maladive. Victime de cette anarchie intime, Vigny se douta bien qu'elle provenait de cette fausse harmonie qu'il prétendait substituer à l'ordre naturel des choses; mais le perspicace Docteur Noir qui veilla toujours en lui, c'est-à-dire la raison, eut beau morigéner le fantasque Stello, le poète n'en persista pas moins en une erreur, qui lui était d'autant plus chère que, née de perversions natives, elle avait

grandi en un idéal chimérique. Les remontrances qu'il s'adresse à cet égard abondent en son œuvre. « Vivre en soi est mauvais, » se répète-t-il. « En retranchant *le désir* et *la lutte*, il n'y a plus qu'*ennui* dans la vie. » « L'esprit est las de se contempler, de se replier sur lui-même, de vivre de sa propre essence, et de s'en nourrir pleinement et glorieusement dans sa solitude. » « Le besoin de l'opinion générale est un bien, en ce qu'il combat presque toujours victorieusement ce qu'il y a de déréglé dans notre imagination et vient à l'aide de devoirs que l'on oublie trop aisément. » « La vie extérieure, avec ses fatigues et ses chagrins, avec tous les coups qu'elle donne à l'âme et au corps, vaut mieux que la solitude. » « Il le sait, insiste-t-il, il le sait, et s'y abandonne cependant. » Bien plus, l'un des pires supplices qu'imagine ce penseur solitaire pour les âmes immortelles aux Enfers est précisément son propre supplice : « Elles n'ont pas la distraction et la joie d'agir, dit-il. En vain l'âme se débat contre sa pensée; la pensée éternelle est un feu dévorant; la lutte redouble la douleur. Le véritable enfer, c'est l'enfer de la pensée [1]. »

Que sert, contre la force toujours renaissante des tendances innées, la sagesse des hommes? à quoi bon les dures leçons de l'expérience? Vigny, en sa Préface de Chatterton, parle des demi-suicides que l'homme commet au cours de son existence; il n'oublie que le plus grave de tous, le sien : de parti-pris, il immola son action à sa pensée. Campé sur les

1. *Stello*, 90; *Cinq-Mars*, II, 120; *Stello*, 2; *Satan sauvé* (*Journal*, 316).

ruines d'une personnalité qui se désagrége, l'héroïque hidalgo se bat vainement, à l'avance vaincu, contre « l'attraction des choses extérieures [1] », contre les lois impérieuses de la vie sociale, contre les exigences imprescriptibles de l'existence naturelle. Captif en son « palais de l'art » ou plutôt en sa tour d'ivoire, prisonnier de Chillon amoureux de sa prison, bourreau de lui-même, ce pauvre Stello sent croître en lui-même ce vide qu'il n'avait cru créer qu'autour de lui ; et, par une contradiction apparente, il en vient fatalement à conclure : « Hélas ! oui : si la solitude est sainte, la solitude aussi est empoisonnée [2] ».

1. *Stello*, 2.
2. *Ibid.*, 2. Cf. Tennyson's *Palace of Art*. « Ma lutte contre la vie est perpétuelle et fatigante », gémit le *Journal* (147).

CHAPITRE X

PESSIMISME STOÏQUE

I. — Les Idées.

Cette morne « vie d'ermite », en une « solitude aux vastes horizons », sous la déprimante influence d'une malade incurable, dans la perpétuelle hantise de déceptions politiques et littéraires, sociales et morales, ne pouvait, en une tête aussi raisonneuse que celle de Vigny, que développer un pessimisme originel en un système plus ou moins logique. De sentimentale et personnelle qu'elle était chez Chateaubriand et Byron, la mélancolie romantique aspire désormais à devenir impersonnelle et philosophique.

Pour se rendre compte de cette lente organisation ou plutôt désorganisation d'une pensée morbide, il suffit d'en rapprocher les plus énergiques formules : « Il n'y a que le mal qui soit pur et sans mélange de bien. Le bien est toujours mêlé de mal. L'extrême bien fait mal; l'extrême mal ne fait pas de bien[1]. »

1. *Journal*, 104. Cf. *Chatterton*, 51. « Comment le mal sort du bien, et le désordre de l'ordre même, voilà ce que tu ne peux pas t'expliquer, n'est-ce pas? dit le Quaker à Kitty Bell. Eh bien, sache, ma chère fille, qu'il a suffi pour cela d'un regard de toi,

« La seule fin vraie à laquelle l'esprit arrive sur-le-champ, en pénétrant tout au fond de chaque perspective, c'est le néant de tout : gloire, amour, bonheur, rien de tout cela n'est complètement... Nous sommes des Don Quichottes perpétuels ». « Il n'y a rien de sûr que notre ignorance et notre abandon peut-être éternels. » Aussi « les deux mots qui ne cesseront jamais d'exprimer notre destinée de doute et de douleur » sont-ils : « POURQUOI? et HÉLAS![1] » Oui, incertitude quant aux félicités futures, mais certitude quant au malheur présent. Il est certain que « la création est une œuvre manquée ou à demi accomplie », « un monde avorté ». « Qu'est-il besoin d'un Enfer? n'avons-nous pas la vie? » Qu'est-ce donc que la vie? « La vie, c'est un accident sombre entre deux infinis[2]. » « Un éternel soupir est la voix de la vie[3]. » « Je me figure une foule d'hommes, de femmes et d'enfants, saisis d'un sommeil profond. Ils se réveillent emprisonnés, ils s'accoutument à

inspiré par la plus belle vertu qui siège à la droite de Dieu, la pitié... La paix qui règne autour de toi a été aussi dangereuse pour cet esprit rêveur que le sommeil sous la blanche tubéreuse. »

1. *Journal*, 161. 111; *Stello*. 247; *Journal*, 110; *Poésies*, 281. « Plus l'esprit est vigoureux, plus il se perd dans les catacombes de l'incertitude humaine. Pascal s'y est perdu pour avoir marché plus avant que les autres. » (*Journal*, 168.) « Le raisonnement, dit Concini, est un faux ami qui fait semblant de nous secourir et ne donne rien. » (*Théâtre*, 183.) « La science inutile des hommes, précise Tronchin, ne pourra jamais autre chose que détourner une douleur par une autre plus grande : à la place de l'inquiétude et de l'insomnie, je vous donne la certitude et le désespoir. » *Théâtre*, 235.) Obermann n'avait-il pas dit : « Il faut chercher le vrai, et non des consolations »?

2. *Journal*, 264.

3. Vers extrait d'un fragment publié dans *Les Lettres* du 6 mars 1906

leur prison et s'y font de petits jardins. Peu après, ils s'aperçoivent qu'on les enlève les uns après les autres pour toujours. Ils ne savent ni pourquoi ils sont en prison, ni où on les conduit après, et ils savent qu'ils ne le sauront jamais. » Donc, « souffrance en prison, mort après [1] ». « Une divinité

1. *Journal*, 29, 28. Cette conception de l'existence terrestre fait évidemment tout de suite songer aux *Pensées*. Il y a, en effet, de profondes affinités entre Vigny et Pascal : c'est de part et d'autre la même élévation d'âme, avec plus de vigueur toutefois et de souplesse chez l'un, plus de solennité et de tendresse chez l'autre. Tous deux ont le même sentiment angoissant de la détresse humaine ici-bas, détresse d'autant plus tragique que l'homme si chétif en son ignorance et sa faiblesse est si grand par ses aspirations intellectuelles et morales; mais, en insistant sur ce dualisme, Vigny met la grandeur de l'homme moins en sa pensée qu'en sa dignité morales et sa faiblesse moins en son impuissance physique qu'en son impuissance mentale. Il y a, en outre, en leur attitude cette différence essentielle : Vigny est un Pascal que n'a point touché la grâce divine, un Pascal qui se débat jusqu'au dernier jour dans les tourments du doute, qui gémit « au milieu des choses dans un désespoir éternel de ne connaître ni leur principe ni leur fin ». (Article I, 1.) Si la pensée du philosophe et celle du poète se rencontrent parfois en une identité de termes incontestable, la cause n'en est peut-être pas uniquement à la fréquente méditation des œuvres du premier par le second. Voici quelques rapprochements caractéristiques des *Pensées*, empruntés à l'édition Havet : « Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses... Tout ce que je connais est que je dois bientôt mourir; mais ce que j'ignore le plus est cette mort même que je ne saurais éviter » (IX). « En voyant l'aveuglement et la misère de l'homme, en regardant tout l'univers muet et l'homme sans lumière,... j'entre en effroi comme un homme qu'on aurait porté endormi dans une île déserte et effroyable et qui s'éveillerait sans connaître où il est et sans moyen d'en sortir. » « Qu'il se regarde (l'homme) comme égaré dans ce canton détourné de la nature et que, de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers... » (I, 1). « Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et se regardant les uns

implacable se rit de nous. » Eh bien ! à notre tour, rions d'elle : « Que Dieu est bon ! quel geôlier adorable, qui sème tant de fleurs qu'il y en a dans le préau de notre maison ! Il y en a (le croirait-on?) à qui la prison devient si chère qu'ils craignent d'être délivrés ! Quelle est donc cette miséricorde admirable et consolante qui nous rend la punition si douce [1] ? » Hélas ! l'ironie se meurt aux lèvres de quiconque sent « la colère d'en haut planer sur sa tête ». « Je sens sur ma tête le poids d'une condamnation que je subis toujours, ô Seigneur ! mais, ignorant la faute et le procès, je subis ma prison [2]. J'y tresse de la paille pour l'oublier quelquefois ; là se réduisent tous les travaux humains. Je suis résigné à tous les maux et je vous bénis à la fin de chaque jour lorsqu'il s'est passé sans malheur [3]. » « La vérité sur la vie, c'est donc le désespoir. La religion même du Christ est

les autres avec douleur et sans espérances attendent leur tour : c'est l'image de la condition des hommes. » (IV, 4). « Orgueil, contre-pesant toutes les misères. Ou il cache ses misères : ou, s'il les découvre, il se glorifie de les connaître » (II, 2). A sa détresse Pascal trouve un remède assuré en sa foi dans le Créateur ; Vigny n'en veut chercher qu'en lui-même et n'en trouve guère. « C'est en vain, ô hommes, dit la voix de « la Sagesse de Dieu », que vous cherchez en vous-mêmes le remède de vos misères... Je puis seul vous faire entendre qui vous êtes » (XII, 1).

1. *Journal*, 293, 30.

2. Comparez cette phrase de Joseph de Maistre citée dans *Stello* (175) : « Les races sauvages sont dévouées et frappées d'anathème. J'ignore leur crime, ô Seigneur ! mais, puisqu'elles sont malheureuses et insensées, elles sont criminelles et justement punies de quelque faute d'un ancien chef. » Avec l'ironie en moins, c'est la même pensée. Ici encore on peut remarquer combien l'attitude hostile de Vigny à l'égard de Dieu s'est ressentie de l'exagération même de ces « impitoyables sophistiqueurs » qui ne montrent trop souvent en lui qu'un punisseur de l'innocent.

3. *Journal*, 191, 65.

une religion de désespoir, puisqu'il désespère de la vie et n'espère qu'en l'éternité [1]. » Conclusion : « L'espérance est la plus grande de nos folies. » « Il faut anéantir l'espérance dans le cœur de l'homme. Un désespoir paisible, sans convulsions de colère et sans reproches au ciel, est la sagesse même. Dès lors, j'accepte avec reconnaissance tous les jours de plaisir, tous les jours même qui ne m'apportent pas un malheur ou un chagrin. » « Pourquoi vers l'horizon nous tendre ainsi des pièges? » « Après une nuit, tu t'endormiras dans le mépris divin et consolateur [2]. »

1. *Journal*, 100. Mme Ackermann, qui doit tant à la double influence de Pascal et de Vigny, a écrit dans *Ma Vie* (XVIII) : « Le genre humain m'apparaissait comme le héros d'un drame lamentable qui se joue dans un coin perdu de l'univers en vertu de lois aveugles devant une nature indifférente avec le néant pour le dénouement. » Loin de trouver la religion comme Pascal consolante, elle la trouve comme Vigny désolante. Son irréligion est toutefois plus scientifique que celle de Vigny, lui étant postérieure. Vigny eût néanmoins pu souscrire à ses paroles : « Je repousse le nom d'incrédule. Je crois à la loi morale. Ma conscience me tient lieu de foi. C'est de la religion moins Dieu. Je suis l'incrédule religieux. » (*Journal*, 25 janvier 1863.) Encore trois vers dont l'esprit de révolte et de stoïcisme évoquent à la fois Byron et Shelley, Vigny et Pascal :

> Ecraser n'est pas vaincre...
> Libre dans les liens de cette chair fragile,
> L'âme de Prométhée échappe à ta fureur.

2. *Journal*, 28, 65, 31, 308; *Poésies*, 288. Stello (p. 2) parle aussi d'une sorte de désespoir sans transports, qui est l'absence de l'espérance. Signalons à ce propos le *Mercure de France* du 16 janvier 1909 où M. Henri Potez a fort bien montré tout ce que les *Maximes* de Chamfort ont pu ajouter d'âcre humour bilieuse au pessimisme naturel de Vigny : la haine de la société et surtout de la multitude vulgaire, l'amour de la solitude, le culte presque obligatoire du moi, surtout chez quiconque se sent du génie ou de la vertu, et jusqu'au « duel des sexes », tout cela se trouve plus ou moins condensé dans les formules de ce disciple aigri de Rousseau. En voici deux exemples : « L'espérance n'est qu'un charla-

En présence de tant de misère, quelle attitude prendre? « C'est vraiment trop estimer la vie que la pleurer : les larmoyeurs et les haïsseurs la prennent trop à cœur. » Les violents ont beau s'insurger non sans gloire, à vrai dire : « La terre est révoltée des injustices de la création ; elle dissimule par frayeur de l'éternité ; mais elle s'indigne en secret contre le Dieu qui a créé le mal et la mort... Tous ceux qui luttent contre le ciel injuste ont eu l'admiration et l'amour secret des hommes [1]. » Les faibles ont beau abdiquer non sans insolence, il est vrai : « Dieu vit avec orgueil un jeune homme illustre sur la terre. Or ce jeune homme était très malheureux, et il se tua avec une épée. Lorsque son âme parut devant Dieu, Dieu lui dit : « Qu'as-tu fait? Pourquoi as-tu détruit ton corps? » L'âme répondit : « C'est pour t'affliger et te punir. Car pourquoi m'avez-vous créé malheureux? Et pourquoi avez-vous créé le mal de l'âme, le péché, et le mal du corps, la souffrance? Fallait-il vous donner plus longtemps le spectacle de mes douleurs? » « J'en vois d'autres aussi malheureux, dit Stello, qui prennent de diverses sortes leur destinée amère. Il y en a chez qui le chagrin devient

tan qui nous trompe sans cesse. Et, pour moi, le bonheur n'a commencé que lorsque je l'ai perdue. Je mettrais volontiers sur la porte du Paradis le vers que Dante a mis sur celle de l'Enfer : *Lasciate ogni speranza voi ch'entrate.* » « Le monde physique paraît l'ouvrage d'un être puissant et bon, qui a été obligé d'abandonner à un être malfaisant l'exécution d'une partie de son plan. Mais le monde moral paraît être le produit des caprices d'un diable devenu fou. » Byron se souvenait-il de Chamfort lorsqu'il faisait dire à son Lucifer s'adressant au Créateur : « Tu n'as plus de prise sur ma destinée : j'ai détruit en moi l'espérance... Tout le sens de ma vie est désormais en ces deux mots : penser et endurer. »

1. *Stello*, 58 ; *Journal*, 100.

bouffonnerie et grosse gaieté; ce sont les plus tristes à mes yeux. Il y en a d'autres à qui le désespoir tourne le cœur : il les rend méchants [1]. » Eh bien! tous ont tort; les forts, c'est-à-dire ceux qui ne sont ni faibles, ni violents, ni bouffons, ni méchants, ne se tuent ni ne se révoltent, ne s'étourdissent ni ne s'aigrissent : ils endurent stoïquement. « Je suis stoïcien », dit Vigny; « souffre et abstiens-toi », voilà sa maxime. « Ce que j'ai souffert n'a pas été au-dessus de mes forces, » s'en va-t-il répétant. Oui, mais stoïcien qu'exalte le romantisme, qu'exaspère le mal du siècle, qu'exacerbe l'ascétisme chrétien. « Le tout-puissant bourreau ne te surpassera pas si tu sais lui tenir tête, pense-t-il en son for intérieur, car la créature qui endure surpasse le créateur qui torture [2]. » Endure donc avec mépris si ta douleur est mesquine : « J'ai passé par toutes vos réflexions, et j'ai trouvé un remède étrange à ce désespoir qui est inévitable : ce remède, c'est le mépris. La vie, en vérité, ne vaut pas qu'on réfléchisse sur elle sans fin comme nous faisons. Analyse-t-on l'absinthe que l'on boit? On avale vite, et l'on s'endort après, voilà tout [3]. » Endure avec fierté si ta douleur est puissante : « Il est mal et lâche de chercher à se distraire d'une noble douleur pour ne pas souffrir autant. Il faut y réfléchir et s'enferrer courageusement dans son épée. » N'y a-t-il pas comme « un amer bonheur à se flageller »? « Sacrifice, ô toi seul peut-être es la vertu! » « La contemplation du malheur donne une

1. *Journal*, 112; *Stello*, 87.
2. Cf. *Le Déluge* et le projet de *Cassandre ou un Dieu* dans le *Journal*, 305. Voir *suprà*, p. 77.
3. *Correspondance*, 41.

jouissance intérieure à l'âme qui lui vient de tout son travail sur l'idée de malheur [1]. » Si tu veux autrement supprimer la douleur, tu perds tes peines : car le mal de vivre est aussi durable, aussi complexe, aussi universel que la vie même. « La douleur n'est pas *une*. Elle se compose d'un grand nombre d'idées qui nous assiègent... Il faut les séparer, marcher droit à chacune d'elles, la prendre corps à corps, la presser jusqu'à ce qu'elle soit bien familière, l'étouffer ainsi ou du moins l'engourdir et la rendre inoffensive comme un serpent familier [2]. » Donc, bien souffrir, voilà le suprême mérite ; triompher du malheur, la plus noble des gloires ; « vivre héroïquement dans un état de désespoir », le plus superbe des honneurs humains. En son orgueil de la vaincre, Vigny inventerait presque la douleur. Son pessimisme exalté ne proclame si haut l'omnipotence du mal que pour mieux l'écraser sous un stoïcisme hautain [3].

1. *Journal*, 106, 135, 98 ; *Poésies*, Wanda, 304. Cf. *la Flûte* :

« Ce Sisyphe éternel est beau, seul, tout meurtri...
Et n'avouant jamais qu'il saigne et qu'il succombe.

2. *Journal*, 137.

3. M. Estève, qui a très bien vu tout ce que le pessimisme de Vigny doit au pessimisme de Byron, a fort bien indiqué aussi une part de l'originalité propre au poète français : « Le pessimisme métaphysique s'est imposé avec une force égale à l'esprit des deux poètes : il restera jusqu'au bout le trait d'union indestructible de leur pensée. Mais ils étaient de tempéraments trop divers pour que, blessés par une vision identique et douloureuse des choses, leur sensibilité ne réagît pas d'une manière tout opposée. La nature violente, tumultueuse, indomptable de Byron le pousse à se révolter, à insulter, à maudire. La nature tendre, délicate, patiente, et par certains côtés féminine, de Vigny l'incline à plaindre et à compatir. Tous deux sont indignés de voir la faiblesse humaine écrasée sous l'iniquité divine ; mais l'un court sus au bourreau, l'autre se penche sur la victime. Byron prend

Sous les assauts de la tempête le « roseau pensant » ne se raidit si fort, toutefois, que pour mieux s'incliner sous la caresse des brises : de l'indignation contre le persécuteur, l'homme passe à la pitié pour les persécutés; de l'excès des souffrances naît l'excès de tendresse. L'orgueil de Vigny se double d'amour. « Compagnons de souffrances », unissons-nous contre l'ennemi commun, aidons-nous, aimons-nous. « Ne pouvant se soustraire à la misère commune, les hommes doivent avoir pitié les uns des autres, et s'exhorter mutuellement à rendre paisible et plein d'amour leur irréparable désespoir. » Suprêmes victimes de Dieu, les pires des hommes ne méritent de frères plus heureux et partant meilleurs ni haine ni dédain. « Il n'y a pas un homme qui ait le droit de mépriser les hommes. » « Les hommes sont partout et toujours de simples et faibles créatures plus ou moins ballottées et contrefaites par leur destinée. » « Tous les crimes et tous les vices viennent de la faiblesse et ne méritent que de la pitié. » « Il n'y a ni monstres ni héros. » Ne

pour héros Caïn, le contempteur, le rebelle et le meurtrier; il lance sous son nom au Tout-Puissant ses invectives et ses anathèmes : Vigny a mis le plus pur de son âme dans Eloa, l'ange de douceur et de pitié. » (*op. cit.*, 394.) Et ailleurs : « Ce qui n'était chez son prédécesseur que tendances, boutades, aperçus parfois contradictoires, il l'a précisé, fixé, soudé par le travail de son cerveau organisateur; il en a fait un tout... L'originalité de Vigny, c'est qu'il a été un caractère, chose rare parmi les poètes. Il se distingue par là des romantiques, et particulièrement de Byron qui est, lui, un tempérament. » (*Id.*, 405.) Oui, Vigny a le cœur tendre, l'esprit réfléchi, mais il a aussi une volonté plus stable que celle de Byron. Le même ralentissement de vie impulsive, qui lui permet l'attendrissement et la réflexion, lui permet en outre l'empire sur soi et, partant, cette ferme discipline morale qui forma son esprit. Son stoïcisme complète ainsi et corrige son pessimisme.

parlez donc pas de « méchants ». « Eh! sont-ils bien coupables de l'être? » « Qu'il a fallu souffrir pour devenir ainsi! » « Ceux que les chagrins rendent méchants, je ne les comprends guère; mais je crois qu'il faut les excuser, comme les malades dans un accès de fièvre à l'hôpital. » « Ceux qui m'ont fait du mal ont tant d'attrait pour moi! » « Pitié, pitié! éternelle pitié! de la haine vous n'en méritez point[1]. » Ainsi se fait douce et miséricordieuse la commune tristesse des mortels, « pleine de commisération pour les frères de douleur, pour tous les prisonniers de cette terre, pour tous les hommes ». « J'aime l'humanité, j'ai pitié d'elle », chante cette lyrique tendresse. « La bonté est une passion; il y a l'enthousiasme de la pitié. » « Aimer, oui! car l'amour est une inépuisable source de réflexions, profondes comme l'éternité, hautes comme le ciel, vastes comme l'univers. » « Le jour où il n'y aura plus parmi les hommes ni enthousiasme, ni amour, ni adoration ni dévouement, creusons la terre jusqu'à son centre, mettons-y cinq cents milliards de barils de poudre et qu'elle éclate en pièces comme une bombe au milieu du firmament[2]. » Et voilà comment, en vertu de cette

1. *Journal*, 100; *Journal*, 29; *Stello*, 99, 93, 87; *Dolorida*, 110; *Correspondance*, 217; *La Prison*, 119; *La Maréchale d'Ancre*, 104; « Dans les temps les plus vicieux de l'histoire, je vois que la majorité des hommes est consciencieuse et cherche le vrai et l'honnête. J'ai rendu grâce à Dieu en mon âme en faisant cette remarque; j'ai cherché à l'appliquer à tous les temps, en tremblant, et je l'ai trouvée juste avec bonheur. J'en ferai grand usage et l'appliquerai à notre temps et au passé. » (*Journal*, 96.) Cette hésitation inquiète et cette confiance attendrie ne montrent-elles pas à nu l'une et l'autre le touchant amour du Vigny pour l'humanité?

2. *Correspondance*, 45; *Journal*, 104, 282, 80, 53. « L'homme qui

bonté indignée de Vigny, sort de son plus farouche pessimisme son plus candide altruisme : ainsi, morte aux cieux, la religion renaît ici-bas sous forme de solidarité humaine; à la mesquine misanthropie des individus succède la vaste philanthropie de l'espèce ; aux négations métaphysiques se substituent des affirmations morales; aux dogmes théologiques, les devoirs sociaux; à la superstitieuse piété, la bienfaisante pitié. En ce pauvre univers tout ravagé par les malédictions divines l'incrédule stoïcien ne voit survivre que « l'impérissable loi de l'amour et de la pitié [1] ». « Ah ! louons l'Éternel : il punit, mais rassemble », dit l'Emmanuel du *Déluge* en un vers dont l'amère ironie résume tout le stoïcisme, tout l'esprit d'impiété et de solidarité de Vigny [2] :

II. — Conséquences pratiques.

A ce système, héroïque jusqu'en son amertume, il ne manque, pour être aussi efficace qu'harmonieux,

voit clair dans les choses humaines, ajoute-t-il en 1844, ne s'étonne, ne s'afflige, ne se réjouit de rien de ce qui ne touche pas le cœur. » Et son « scepticisme pieux » conclut : « Aimez le bien pour sa beauté, la beauté pour son excellence, sans crainte de rien, sans espoir de rien. »

1. *Stello*, 231, 20.

2. On a dit qu'à l'inverse de Léopardi, Vigny manquait d'ironie : ce vers, à défaut de *Stello* entier et de bien d'autres passages, prouverait assez qu'une tristesse invétérée a inévitablement pris en lui cette amère saveur. L'ironie du poète français est, du reste, moins aigre et moins continue que celle du poète italien parce qu'elle ne provient point comme chez celui-ci, en grande partie, d'une trop manifeste tare physique, mais de causes plus profondes, plus impersonnelles, plus essentielles. Vigny, comme Pascal, insiste, d'ailleurs, sur la dignité et la grandeur de l'homme, alors que Léopardi ne montre en lui qu'un rebut de la nature, inférieur à l'animal même.

qu'une chose, l'essentielle qualité qui manque à presque tous les stoïciens[1] : l'action, une féconde activité prodigue d'elle-même, cette belle énergie spontanée qui résulte tout naturellement d'une santé exubérante: il manque le don inné d'une vitalité saine. Sans doute, par un inévitable cercle vicieux, s'ils l'avaient eue dès l'origine, cette précieuse qualité native, tous ces fiers contempteurs de la vie, loin de la mépriser, l'aimeraient, l'apprécieraient, en tireraient bonheur et profit et, partant, ils ne seraient pas pessimistes; mais, ne l'ayant point, ils sont bien forcés de s'en passer tout en la dénigrant, c'est-à-dire de se résigner non sans douleur, au lieu de lutter; ou plutôt, puisqu'il faut toujours lutter ici-bas, ils lutteraient moins contre eux-mêmes que contre tous les obstacles du dehors : car, par une logique perversion, le peu de forces qui est échu à ces débiles, c'est moins à agir qu'ils l'emploient qu'à s'empêcher d'agir. « Les illusions sont le pain des sots, » dit Vigny dédaigneusement. « Les actions froissent toujours les autres et nuisent au prochain. » « Nos plus fortes inclinations sont vicieuses et tendent à la destruction de la société. » « Allez comme vous voudrez dans les actions, elles m'occupent peu... Amusez votre cœur, votre bras, tout votre corps avec ce jeu d'accidents. Ni moi, ni la philosophie, ni le bon sens, n'avons rien à faire là. » « Il faut employer toutes les forces de la volonté à détourner

1. Comme Aulu-Gelle et la plupart des stoïciens, Vigny oublie, en effet, les théories sociales de l'Ecole et réduit « tout le Stoïcisme antique » à « l'Impassibilité », à « la résignation à la fatalité ». « Les Stoïciens, dit-il (*Journal*, 1834), sont bons, désespérés et doux, forts et miséricordieux. »

sa vue des entreprises trop faciles de la vie active[1]. » Ainsi *Stello* s'en va condamnant avec l'agitation politique tous les hommes d'action; ainsi *Servitude et Grandeur militaires* humilie toute l'infatigable ambition du conquérant devant la passive soumission de ses victimes; ainsi la plupart des meilleurs poèmes proclament la vanité de tout effort, la douloureuse impuissance de toute énergie humaine, la seule souveraine puissance d'une fatalité implacable; ainsi le noble idéal de grandeur passive, tout d'abnégation et de résignation, se réduit, faute d'emploi pour les facultés actives, à un morbide désœuvrement de noble fakir engourdi en son rève mystique. « Je reste immobile comme un mandarin avec bonheur et ne me dérange qu'à la dernière extrémité. » « Un mandarin ne fait de mal à personne : il jouit d'une idée et d'une tasse de thé. » « Consolons-nous donc de tout par la pensée que nous jouissons de notre pensée et que cette jouissance rien ne peut nous la ravir[3]. »

1. *Journal*, 93; *Stello*, 237, 238, 244.

« Le penseur, dit-il encore, est bien supérieur à l'homme d'action en ce qu'il vit dans ses idées, les présente toutes nues, pures des souillures de la vie, et ne leur devant rien. » (*Théâtre*, 268.) « L'application des idées aux choses n'est qu'une perte de temps pour les créateurs de pensée. » (*Stello*, 241.) « Les événements ne sont rien, l'homme intérieur est tout. » *Servitude et Grandeur militaires*, 311.)

3. *Correspondance*, 77, *Journal*, 93-99.

Vigny avait, du reste, sous l'influence de Burnouf et de Barthélémy Saint-Hilaire, subi l'influence du bouddhisme où il devait se complaire. Bien qu'il blâme dans « l'abrutissement » des fakirs l'extase « portée à son terme le plus bas », il se sentait, dit M. Dorison (*op. cit.*, 235), gagné à cette doctrine où « l'âme s'adore comme être pur » et conserve « par dédain » les dieux. Du Bhagavata Pourana, il dit : « source admirable de poésie et de

Envisagée sous ce fâcheux aspect, l'œuvre entière de Vigny, si réconfortante qu'elle soit à d'autres égards, alarme à la fois comme un troublant réquisitoire contre toute activité terrestre et comme un fâcheux plaidoyer en faveur du seul rêve idéal; on entrevoit, sous tant de noblesse et de beauté, des germes empoisonnés de maladie et de mort. « Je n'ai plus l'ardeur de la lutte et du péril, écrit dès 1849 le poète las; je me suis permis de rentrer dans la tristesse qui est ma nature, et peut-être le vrai sens de la vie humaine [2]. » Voué, faute d'un peu d' « élixir de vie [2] », au précoce marasme des impuissants, Vigny ne pouvait donc avec toute sa supériorité intellectuelle que tristement ériger ou, si l'on veut, pallier en un spécieux système pessimiste sa propre incapacité vitale.

Dans la dolente retraite de Maine-Giraud ne fit que s'accroître cette fâcheuse impuissance. Soit que son perpétuel dévouement à sa femme malade l'absorbe de plus en plus, soit que ses infructueuses tentatives agricoles, politiques et humanitaires le rebutent à jamais, Vigny eut tôt fait de renoncer à tout son beau programme d'activité intellectuelle et morale. En vain écrit-il en son *Journal* : « Pour guérir la maladie de la vie, il suffit de peu de chose : *aimer* ou *vouloir* »; il ajoute aussitôt : « C'est-ce qui

sentiment : un ravissement imprévu me saisit cette nuit en lisant au XXXVI[e] chapitre la marche de l'âme individuelle ».

1. *Revue de Paris*, 15 septembre 1897; *Journal* 194.

2. Lettres à une Puritaine, *Revue de Paris*, 15 sept. 1897; *Journal*, 194. « La doctrine du découragement, a dit M. Emmanuel des Essarts (*Portraits de maîtres*, 104), pense produire à l'état d'exception des âmes fières et stoïques; mais elle dépraverait une génération et désarmerait une société. »

manque le plus souvent; et cependant il suffirait d'aimer quelque chose, n'importe quoi, ou de vouloir avec suite un but quelconque pour être en goût de vivre et s'y maintenir quelques années[1]. » Enfermé en son « cœur solitaire », aussi passif en ses affections qu'en ses convictions, « il voulait et ne voulait pas », dit Sainte-Beuve, affirmait et niait tour à tour, doutait et se contredisait sans cesse[2]. Lui qui avait pris pour maxime : « Faire sans dire », lui qui naguère encore en 1832 écrivait : « Étranger à toutes les haines, j'ai été heureux dans toutes mes affections, je n'ai fait de mal à personne. J'ai fait du bien à plusieurs. Puisse ma vie entière s'écouler ainsi! » le voilà qui dès 1844 se contente de répéter indolemment : « Vingt fois par heure je me dis : « Ceux que j'aime sont-ils contents? » Je pense à celui-ci, à celle-là que j'aime, à telle personne qui pleure; vingt fois par heure je fais le tour de mon cœur[3]. » A coup sûr, elle est bien touchante, cette

1. *Journal*, 113, 76. « Il faut vouloir, avait déjà, bien qu'à regret, constaté l'inactif Obermann (225); c'est une triste nécessité, c'est une sollicitation intolérable que d'être toujours contraint d'avoir une volonté quand on ne sait sur quoi la régler. »

2. *Nouveaux Lundis*, VI, 427-429. Sainte-Beuve signale quatre ou cinq de ces principales contradictions: on pourrait en signaler et l'on en a ici même signalé bien d'autres. « Il était libre-penseur et il se défiait de la liberté politique, dit également Cuvillier-Fleury, un ennemi de l'irréligion, et son scepticisme hautain lui cachait son Dieu. » « Le *Doute!* écrit-il en son *Journal* de 1862; derrière lui seul est en sûreté la Raison. » « Pour moi qui ne sais rien et vais du doute au rêve » est un vers de *La Flûte* qui peut s'appliquer à lui-même; et, comme un spirituel ami de Stello (p. 15), Vigny aussi eût pu dire plaisamment : « Je ne suis pas toujours de mon opinion ».

3. *Journal*, 75, 195. « Je suis distrait, disait-il en manière d'excuse; mais j'aime; la pensée est mobile, et le cœur ne l'est pas. » Mme de Staël, dont l'influence, après celle de Rousseau,

patiente revue des amitiés souffrantes, mais combien passive? combien n'y entre-t-il pas de langoureuse complaisance en soi? La pitié même n'est-elle pas redoutable, ainsi réduite à une vaine jouissance sentimentale? Est-ce bien là cette vivifiante « passion de bonté » vantée naguère? est-ce là cet actif enthousiasme pour le bien qui eût suffi à guérir un cœur malade?

Il semble vraiment qu'à part d'intermittentes velléités Vigny ne sut bientôt plus prodiguer qu'en une lente et languissante correspondance toutes les effusions de cette platonique charité; et, là même, de féminines qualités de tendresse, d'indulgence et de tolérance n'éclipsent que trop souvent les viriles vertus d'énergie, de courage et d'entrain. C'est à des femmes, du reste, que s'adressent la plupart de ces dolentes et un peu froides missives, toujours plus intimes, en dépit de tous leurs efforts, que familières. C'est à une « chère et pensive Puritaine », par exemple, « sainte Camille » Maunoir, mi-anglaise, mi-genevoise, dont « l'austère exaltation » eût bien voulu. de concert avec le pasteur Bungener, convertir à la religion reformée l'illustre cousin : « Je vous aime davantage pour la gravité sincère de vos idées religieuses, lui écrit-il avec une tendre délicatesse; j'admire et j'aime le spectacle de votre foi; mais, comme je ne l'ai pas aussi vive, je dois me taire : car si je vous parlais de ma sombre philosophie, en

n'avait pas peu contribué à ériger toute la sentimentalité romantique en une vaine supériorité orgueilleuse, avait écrit en son *Traité des Passions* (III, 4) : « La bonté permet de se livrer aux douces émotions du cœur et de vivre ailleurs que dans sa propre destinée. » Rousseau ne faisait pas autrement.

l'excusant je pourrais employer des arguments qui affligeraient votre cœur[1]. » C'est à la très catholique Mme Lachaud (née Ancelot), « sœur Ange-Louise », sa « fille spirituelle » et sa future héritière, dont il blâme tendrement les excès d'abnégation maternelle et de dévotion idolâtre : « Je ne voudrais pas, dit-il toutefois, effeuiller une seule de vos illusions, ni seulement l'effleurer et la faner. Les illusions qui fortifient la bonté et la patience sont des fleurs qui ne peuvent être trop soigneusement arrosées et conservées[2]. » C'est à une amie inconnue, « jeune sœur aux yeux bleus », à laquelle il ne « pouvait

1. Camille Maunoir, fille d'un Angevin, professeur au collège de Genève, était née à Londres en 1810 : après avoir longtemps habité Saint-John's Wood, où elle connut Vigny, elle fonda un pensionnat de jeunes filles à Genève. C'est par sa mère née Campbell qu'elle était parente des Bunbury. Son cousin Robert Maunoir, homme de lettres, épousa la tragique veuve de Paul-Louis Courier. Vigny appréciait en cette correspondante un « esprit calme, juste et sain », « le calme sérieux et réfléchi de la conversation ». « Vous qui unissez l'esprit sérieux d'un homme à la grâce d'une femme. » Elle traduisit en anglais quelques-uns de ses poèmes, entre autres *Moïse* et *Paris*. Les lettres que lui adressa Vigny ont été publiées dans la *Revue de Paris* (15 août, 15 septembre 1827).

2. *Correspondance*, 366.

Comme on le voit ici encore, le scepticisme de Vigny n'a rien d'intolérant. Sans doute il préfère au point de vue religieux le point de vue rationaliste : « La question, quand on s'enfonce dans ces choses, serait de savoir si l'on doit se placer au point de vue général de l'immensité où nage l'univers et s'efforcer d'en tirer une sorte de perspective prise d'une planète... ou bien se placer au milieu de l'espèce humaine qui peuple la petite terre et de là considérer la religion selon l'utilité qu'elle peut avoir comme point d'appui de la morale. Le premier point de vue est visiblement le plus grand, le plus *divin*, en ce qu'il n'est inspiré que par un amour sacré de la vérité... Le second est le meilleur comme amélioration de la société humaine... et de ce point de vue le christianisme est le système dont la vérité serait le plus désirable » en tant que « police correctionnelle », « sa belle

songer sans attendrissement », et pour l'inoffensif charme de laquelle il « se découvrait des systèmes d'une indulgence presque sans bornes [1] ». C'est enfin et surtout à sa « belle et capricieuse cousine », la jeune vicomtesse du Plessis, « la plus charmante apparition du monde », dont il eût si bien voulu, en « directeur qui ne demande qu'à absoudre », guider « la légèreté cavalière » et embellir de quelque noblesse morale « la vie évaporée »; mais cet exquis privilège lui fut toujours refusé par la futile Célimène. « Je ne sais, lui avoua-t-il un jour, si l'on gagne beaucoup, ma chère Alexandrine, aux courageuses dissimulations. Il est bon de ne pas être trop résigné. Ceux qui ne se plaignent jamais par excès de bonté et de dévouement, ou par pudeur de trop s'occuper d'eux-mêmes, sont tout surpris de voir un

morale résumant toute la science des vertus ». (*Journal*, 187-188.) Il dit même, à un autre point de vue, que « l'humanité devrait tomber à genoux devant cette histoire parce que le sacrifice est ce qu'il y a de plus beau au monde, et qu'un Dieu né sur la crèche et mort sur la croix dépasse les bornes des plus grands sacrifices ». (*Ibid.*, 42.) Il respecte donc « la fable sociale adoptée par le plus grand nombre » (168), se doutant bien que « toute religion n'a jamais été crue qu'à moitié ». Il félicite même les prêtres, « quelle que soit la portée de leur esprit, de vivre dans les plus hautes régions de la pensée et de ne s'occuper que des questions supérieures », et, s'il place dans *Cinq-Mars* auprès du bon abbé Guillet l'abbé de Gondi et le père Joseph, il s'en excuse en disant que, « perfectionné par la monarchie et la république, adouci par l'un et châtié par l'autre, le clergé nous est arrivé aujourd'hui austère et rarement vicieux. » Enfin, tout en déclarant le christianisme « mort en son cœur, il dit comme ici, dans un projet de poème religieux sur *Le Char de Brahma* : « O céleste illusion de la foi! reste dans les contrées qui t'ont cultivée comme une fleur sacrée. Restes-y, illusion sacrée! car, lorsque tu auras quitté la terre entière, que feront les hommes? — Et nous, désespérés, nous irions les troubler? Non! » (*Journal*, 290.

3. *Correspondance*, 294. 109. 101. 146.

jour qu'on s'accoutume à ne plus s'occuper d'eux. On les compte comme n'ayant plus le droit de souffrir; on les traite comme invulnérables[1]. » Eclairée par cette triste révélation, toute la grâce un peu compassée, un peu maniérée, coquette même à sa façon, de cette correspondance prend un aspect touchant : on y découvre « la prévenance attentive de ces âmes rares qui trouvent du bonheur à rechercher ce qui peut plaire à l'esprit et au cœur de ceux qui leur sont chers » ; mieux encore, on y découvre l'héroïque bonté d'un homme foncièrement « triste, mais ne voulant point le paraître », qui, pour ne pas trop apitoyer les autres sur son propre sort, se fait un point d'honneur de sourire jusqu'au milieu des plus accablantes douleurs. « Je donne de la vie et du courage à tout ce qui m'entoure; j'y dépense tout ce qu'il y a de joie naturelle et primitive en mon caractère; mais ensuite, quand je suis seul comme en ce moment à minuit, écrivant sous ma lampe dont la roue et les ressorts sont le seul bruit de ma solitude, la tristesse monte à mon cœur et le serre plus fort qu'il ne faudrait[2]. » Elle a donc beau être passive et gauche parfois; cette dolente attitude de confesseur attendri et de consolateur bénévole n'en a pas moins sa beauté, une rare beauté même qui à la longue s'impose autant à l'estime qu'à l'affection : elle conquiert la raison comme elle gagne le cœur.

Au point de vue intellectuel, même inactivité sous les apparences d'un zèle studieux; là encore Vigny

1. *Correspondance*, 146, 202, 368, 138.
2. *Ibid.*, 258, 126, 230.

se faisait naïvement illusion. « Je travaille beaucoup, écrivait-il à son éditeur Buloz; vous serez effrayé de la quantité de manuscrits que je vous apporterai bientôt. » « J'ai des caisses pleines de manuscrits, écrit-il à d'autres, bien des volumes à imprimer. » « Croiriez-vous que je les ai tellement accumulés que j'ai là, près de moi, une malle entière pleine de romans, d'histoires, de tragédies, de livres de toute forme et de toute nature. » « J'ai entassé des volumes dans mes vieilles tours[1]. » Qu'écrivait-il donc? Quatre-vingt-trois cahiers d'un journal intermittent de quarante années nous apprennent, hélas! qu'en « ce monologue intime » il s'agissait bien plus en réalité de notes, d'impressions, de plans, d'esquisses, bref de velléités de toutes sortes que d'œuvres véritables, que de labeur tenace, continu, viril. Ce n'était là chez l'incorrigible rêveur qu'une vieille habitude de gaspillage mental aggravée par l'âge et la souffrance en un impérieux besoin de distraction sérieuse. « Je fis, dit-il à Brizeux dès 1831, ce que j'ai toujours fait, des esquisses qui font mes délices, et du milieu desquelles je tire de rares tableaux. » « J'écris à la hâte chaque jour, confie-t-il à Sainte-Beuve, des plans que je n'aurai jamais le temps d'exécuter, tant je suis emporté par mille choses hors de moi. » L'heure d'exécuter ne venait jamais, en effet. « Leur jour n'est pas venu », disait-il ; « je ne suis pas pressé de publier, et j'écris toujours. » Et son fatalisme ajoutait : « Ils tiendront du sort, pour paraître, l'heure qu'il lui conviendra de leur donner : ils ne seront publiés que lorsqu'elle son-

1. *Correspondance*, 231, 241, 47 ; *Revue de Paris*, 15 sept. 1897.

nera[1]. » Naturellement, son humeur raisonneuse se donnait le change : il trouvait d'excellents motifs pour autoriser cette « paresse naturelle » lorsqu'il se l'avouait. « Je n'ai cessé de la combattre, disait-il, et je me donne encore de bonnes raisons pour ne rien faire. » « Il est très bon, arguait-il par exemple, de laisser mûrir une conception nouvelle comme un beau fruit mûr qu'il ne faut pas se hâter de cueillir trop tôt. » « Je n'aime pas qu'on publie toutes ses idées, comme un peintre qui ferait des tableaux de toutes ses esquisses; j'aime qu'on laisse en portefeuille les plus ordinaires pour ne donner à l'avenir que les plus grandes et les plus pures compositions. » « Le public consomme peu de phrases; on en produit trop. Le défaut du moment est une grande diffusion et une improvisation perpétuelle[2]. » Et, se consolant ainsi tout en s'absolvant, il ajoutait non sans amère complaisance : « Le travail est un oubli ; mais un oubli actif qui soutient l'âme. » « Je vous rends grâce, ô mon Dieu, de m'avoir donné la puissance

1. *Correspondance*. 47, 87, 241 ; *Revue de Paris*, 15 sept. 1897.

2. *Correspondance*, 91. Se reculant en un lointain pareil à celui de l'antiquité, il disait : « Les anciens avaient sur nous l'avantage de ne pas connaître l'imprimerie. Cette ignorance, défavorable à la rapidité de la propagation des idées et à leur conservation, était favorable à l'épuration du goût et au choix dans les chefs-d'œuvre... Les lecteurs choisissaient les plus belles choses pour les multiplier; ces abeilles ne se posaient que sur les belles fleurs: tout le reste était dédaigné, et je pense peu de bien de ce qui ne nous est pas parvenu... Il est probable que ce goût public si fin et si pur donna aux auteurs la sévérité courageuse dont ils prirent l'habitude, et le sentiment de l'*unité* de leurs œuvres... Ce choix qui se faisait par le public copiste dans l'antiquité, nous devons le faire nous-mêmes aujourd'hui. » (*Journal*, 164.) Tout en « ménageant quelque peu » le public contemporain, Vigny croyait donc faire lui-même en son œuvre le tri de la postérité.

du travail qui fait que je puis oublier en lui mon ignorance éternelle. » « Le monde de la poésie et du travail de la pensée a été pour moi un champ d'asile que je labourais et où je m'endormais au milieu de mes fleurs et de mes fruits pour oublier les peines amères de ma vie et ses ennuis profonds[1]. »

Quand ils n'avortaient donc pas, dès la naissance, ces pâles enfants de la rêverie, leur père, pour employer ses propres expressions, les « cloîtrait » en bas âge ; et, s'ils ne s'éteignaient pas encore de langueur, lui-même les faisait périr de malemort. Ainsi moururent de la main même du poète une deuxième consultation du Docteur Noir sur le suicide, suite de *Stello* dont la hardiesse alarmait ses scrupules ; une troisième consultation sur les hommes politiques ; puis une quatrième sur « l'amour qui s'épuise à chercher l'éternité de la volupté et de l'émotion ». Une très belle suite d'*Eloa*, sous le titre de *Satan sauvé*, reste à l'état d'ébauches fragmentaires : « Elle va sur terre, dit-il, portant la pitié partout pour les naufragés du globe brisé et les console, et méprise leur radeau. » Vingt fois il reprit, sous le nom de *Daphné*, transforma et finalement abandonna son vieux sujet de *Julien l'Apostat*, si riche qu'il fût en amples suggestions philosophiques : « Il a été l'homme, dit-il, dont le rôle, la vie, le caractère m'eussent le mieux convenu dans l'histoire. Le christianisme a rendu l'homme larmoyant. Mon but est de donner confiance aux masses

1. *Journal*, 65,280. « Il ne manque à l'oisiveté du sage qu'un meilleur nom, répète-t-il dans *Cinq-Mars* d'après La Bruyère, et que méditer, parler, lire et être tranquille s'appelât travailler. »

dans l'avenir, soumission à l'intelligence et défiance d'elles-mêmes. » Il esquissa, en outre, sans parler de ses essais de jeunesse, une comédie en vers sur Regnard, une douzaine d'*Elévations poétiques*, et non moins de romans, la plupart historiques, « sorte d'épopée de la noblesse », à propos de Louis XIV, de la Révolution, de l'Empire, de Genève, de l'Egypte, etc. Or, de ces trente années de désœuvrement songeur, qu'a-t-il survécu? une douzaine de poésies, à peine quinze cents vers.

III. — Inspiration extatique.

Pour bien comprendre cette véritable « infirmité » mentale de Vigny, l'étude des fâcheuses circonstances de sa vie ne suffit pas encore, pas plus que l'examen de sa philosophie désenchantée; il faut aller plus loin : il faut, par delà le superficiel conflit de l'être conscient avec les réalités terrestres, pénétrer jusqu'au fond de cette intime sensibilité où tout naît et s'élabore; il faut, dans la pénombre de l'inconscience, distinguer les obscurs tâtonnements de la création poétique, ce que Vigny appelle « les troubles profonds », à la fois « souffrances [1] » et jouissances, d'une inspiration morbide. Sans doute, « l'examen a sa mesure et l'analyse a ses bornes », a dit l'aristocratique rêveur, hostile à toute indiscrétion psychologique[2]. « Dieu seul et le poète savent comment naît et se forme la pensée; les

1. Préface de *Chatterton*, *Théâtre*, 7, 10.

2. *Stello*, 263; *Journal*, 80. « Il ne faut disséquer que les morts. » reproche-t-il à Sainte-Beuve, qui avait cherché, en analysant son

hommes ne peuvent ouvrir ce fruit divin et y chercher l'amande. » Mais, cette interdiction ne s'appliquant, dit-il, qu'aux « morts », le *Journal du Poète* et sa *Correspondance* sont là qui nous offrent, avec « la confidence de ses hésitations, » ce « pourquoi de soi-même » qu'il chercha toute sa vie.

La rêverie, voilà pour Vigny, comme pour la plupart des poètes, l'état poétique par excellence ; *Stello* et *Chatterton* l'ont assez répété, et lui-même le proclama en pleine Académie : « Le travail du poète, c'est la rêverie ». Mais quelle rêverie? une rêverie aussi intense que continue, « d'interminables rêveries », « des inventions infinies [1] ». « Ce qui se rêve est tout pour moi », dit-il. « La voix de ma pensée (« la voix qu'il faut aimer et craindre », dit *La Flûte*) se fait entendre si haut que le bruit extérieur ne l'étouffe pas : le travail de mon âme parle fort et toujours. Je marche lentement à travers les rues, parce que mon corps écoute mon cerveau qui parle sans interruption, mon cerveau immobile qui travaille et tourbillonne avec une vitesse effrayante. L'imagination m'emporte vers les suppositions délicieuses et impossibles [2]. » De là, cet étrange état d'« immatérialité la plus complète », de « perpétuelle hallucination séraphique », de « somnambulisme » qui étonnait si fort des contemporains tels qu'Alexandre Dumas et Sainte-Beuve [3]. De là aussi

œuvre dans la *Revue des Deux Mondes* de 1835, « à ouvrir le cerveau d'un vivant ». Lettre à l'éditeur Charpentier, 13 décembre 1859 : *Journal*, 201.

1. Préface de *Chatterton*, *Théâtre*, 7.

2. *Journal*, 201.

3. Alex. Dumas, *Mes Mémoires*, V, 284. « De Vigny ne touchait jamais à la terre que par nécessité, ajoute-t-il ; quand il reployait

un premier danger : car si la rêverie est « le prélude des grandes créations[1] », elle n'en est que le prélude; il faut qu'elle cesse pour faire place à l'exécution; autrement à trop rêver on ne crée jamais; et, plus le rêve est intense, plus il est « tyrannique ».

Or comment gouverner un rêve aussi indépendant de la volonté en ses origines qu'en ses évolutions? Le poète ne saurait susciter l'inspiration : « La Muse du Poète sait ce qu'elle doit faire, déclare Vigny, et le Poète ne le sait pas d'avance. Ce n'est qu'au moment de l'inspiration qu'il l'apprend. Sa mission est de produire des œuvres seulement lorsqu'il entend la voix secrète. Il doit l'attendre. Que nulle influence étrangère ne lui dicte ses paroles : elles seraient périssables. » Le poète ne saurait davantage diriger l'inspiration : « L'imagination le possède par-dessus tout; l'imagination emporte ses facultés vers le ciel aussi irrésistiblement que le ballon enlève la nacelle : au moindre choc, elle part; au plus petit souffle, elle vole et ne cesse d'errer dans l'espace qui n'a pas de routes humaines. » L'inspiration est, en effet, étrangère au poète lui-même : « Là, dans l'intérieur de sa tête brûlée se forme et s'accroît quelque chose de pareil à un volcan. Le feu couve sourdement et lentement dans ce cratère, et laisse échapper ses laves harmonieuses qui d'elles-mêmes sont jetées dans la divine forme

ses ailes et qu'il se posait, par hasard, sur la cime d'une montagne, c'était une concession qu'il faisait à l'humanité. » « Vigny ignore les choses de la vie, et veut les ignorer, » ajoute Sainte-Beuve en ses *Mémoires* inédits; cf. *Stello*, *Servitude et Grandeur militaires*, passim.

1. *Journal*, 34.

des vers. Mais le jour de l'éruption, le sait-il? On dirait qu'il assiste en étranger à ce qui se passe en lui-même, tant cela est imprévu et céleste [1] ! » « L'Imagination du Poète, résume Stello, ne vit que d'émotions spontanées. L'Imagination du Poète est inconstante autant que celle d'une créature de quinze ans, recevant les premières impressions de l'amour. L'Imagination ne peut être conduite puisqu'elle n'est pas enseignée : ôtez-lui ses ailes et vous la ferez mourir [2]. » Conséquences : « Dois-je dire à l'imagination ardente : « Ne viens pas, tu es inutile! » s'écrie Chatterton. Est-ce excès de force ou n'est-ce que faiblesse honteuse? Je n'en sais rien; mais jamais je ne pus enchaîner dans des canaux étroits les débordements tumultueux de mon esprit qui toujours inondait ses rives malgré moi... Eh! qu'importe, si une heure de rêverie produit plus que vingt jours de l'action des autres? » « Je chante parce que je suis poète, dit de même le Milton de *Cinq-Mars*; je vais où l'inspiration m'entraîne; ce qu'elle produit est toujours bien. » « Je ne sais pourquoi j'écris, conclut Vigny; mais je sens en moi le besoin de dire les idées que j'ai en moi et qui veulent sortir [3]. » On le voit, les affirmations les plus catégoriques du poète abondent sur ce caractère spontané, impulsif, irrésistible de son inspiration.

Où donc se prendre toutefois en ce trouble et rapide flux d'ombres et de lueurs fantasmagoriques que projette l'imagination exaltée? A quelles branches s'accrocher en ce « torrent » d'images et de

1. *Stello*, 232. Préface de *Chatterton* (*Théâtre*, 7).
2. *Stello*, 242, 243.
3. *Théâtre*, 29, 31 ; *Cinq-Mars*, II, 71 ; *Journal*, 104.

pensées, « pauvres faibles que nous sommes »? Au symbole, répond Vigny : « Le symbole soutient l'esprit dans l'adoration (et pour lui l'inspiration en est une) comme le chiffre le soutient dans le calcul ». Mais, qu'est-ce que le symbole? Le symbole, c'est une image choisie et organisée en idée. « L'art, proclame Vigny, c'est la vérité choisie. » « Les hommes du plus grand génie ne sont guère que ceux qui ont dans l'esprit les plus justes comparaisons. » « La seule faculté que j'estime en moi est mon éternel besoin d'organisation. A peine une idée m'est venue, je lui donne dans la même minute sa forme et sa composition, son organisation complète. » « Ma tête, pour concevoir et retenir les idées, est forcée de les jeter dans le domaine de l'imagination... Alors le but, puis l'ensemble, puis les détails m'apparaissent, et je vois et je retiens pour toujours [1]. » De là, ce complaisant éloge de la « Composition » à propos de l'œuvre de Sedaine et de « l'esprit systématique » à propos d'*Othello* : « Tout involontaire qu'est l'inspiration du poète, dit Vigny, elle l'entraîne, à son insu et sans qu'il puisse s'en rendre compte, dans une succession d'idées qui forment un entier système, une ordonnance parfaite sans laquelle il ne serait pas [2] ». Eh! oui; l'organisation même de

1. *Journal*, 121, 37, 40, 151, 24, 32. « Je conçois tout à coup un plan, dit encore Vigny (79), je perfectionne longtemps le moule de la statue, je l'oublie, et quand je me mets à l'œuvre après de longs repos, je ne laisse pas refroidir la lave un moment. »

2. De la Propriété littéraire, *Stello*, 257-270. « L'idée conçue, il attendait que quelque chose de vrai et de beau se trouvât sous ses pas, et toujours sur son chemin la nature jetait de ces fleurs que le vulgaire ne sait pas trouver, et que sent de loin et respire dans l'air l'homme d'un odorat exquis. » (*Théâtre*, 267.)

l'œuvre, d'après Vigny, ne serait pas moins passive que sa conception : ce ne serait encore là qu'une autre forme plus ou moins inconsciente de la rêverie, une sorte d'incubation machinale ; car toujours Vigny affecte de s'en rapporter bien plus aux chances de l'inspiration instinctive qu'aux procédés conscients d'une raison lucide et d'une volonté déterminée. L'œuvre d'art, à l'en croire, se ferait d'elle-même, par le jeu spontané de l'association des idées, en vertu des lois immanentes d'une logique secrète ; ce serait comme un miraculeux automatisme d'idée fixe. « Je ne fais pas un livre, affirme-t-il, il se fait : il mûrit et croît dans ma tête comme un fruit. » « Lorsqu'une idée neuve, juste et poétique est tombée de je ne sais où dans mon âme, rien ne peut l'arracher ; elle y germe comme le grain dans une terre labourée sans cesse par l'imagination. En vain, je parle, j'agis, j'écris, je pense même sur d'autres sujets ; je la sens pousser en moi, l'épi mûrit et s'élève, et bientôt il faut qne je moissonne ce froment et que j'en forme autant que je puis un pain salutaire. » Usant d'une autre métaphore, neuve alors, il ajoute encore : « J'ai dans la tête une ligne droite : une fois que j'ai lancé sur ce chemin de fer une idée quelconque, elle le suit jusqu'au bout malgré moi ». « Je ne peux me résoudre à quitter une idée sans l'avoir épuisée [1]. » Rien de plus mer-

1. *Journal*, 117, 278, 181, 32 ; *Théâtre*, 87. Il est curieux de comparer à cette description de la genèse artistique celle d'Edgar Poë (Philosophy of Composition), qui en est l'exacte contre-partie : autant le poète français est fier de ce don inné d'inspiration aveugle, autant le poète américain est fier de ses facultés acquises de logique lucide : l'orgueil humain y trouve toujours son compte.

veilleux, à coup sûr, que cette génération spontanée, aussi harmonieuse qu'impérieuse, de l'œuvre géniale; mais combien fragile!

Vigny reconnaît lui-même qu'en dépit de la persistance de ses hantises diurnes la seule paix complète des heures nocturnes convient à ces béatitudes fécondes. « De mes nuits sortirent mes poèmes, » affirme-t-il en Stello « lyrique et somnambule ». « Les nuits sont mes forteresses et mes refuges. » « Jamais le sommeil des nuits n'a été une interruption au mouvement de ma pensée. » Et il chante en sa poétique gratitude : « Les heures des Esprits légers soutiennent nos idées sur leurs ailes transparentes et les font étinceler de clartés plus vives... Il est rare que ces chères compagnes ne m'apportent pas comme un bienfait quelque sentiment ou quelque pensée du Ciel. » « C'est toujours vers minuit, à l'heure des esprits, que la poésie devient ma souveraine maîtresse. Le travail du jour n'est guère qu'un prélude : il me semble, tant que le soleil est sur l'horizon, que j'attends quelqu'un qui ne doit venir que plus tard. » « C'est alors que l'Illusion, phénix au plumage doré, vient se poser sur mes lèvres et chante. » « Avec les lueurs sacrées des étoiles, Stello sentit s'enfuir ses pensées[1]. »

1. *Stello*, 32, 86, 87, 19, 248; *Revue de Paris*, 15 septembre 1897. Vigny parle encore d'Esprits dans *Les Amants de Montmorency*, d'Esprits du Mal dans *Le Mont des Oliviers*, des « tableaux qu'un Esprit Pur apporte » dans *L'Esprit Pur*; on peut se demander, étant donné l'état hallucinatoire du poète, jusqu'à quel point ces mots gardaient pour lui un sens métaphorique. De même, à propos des « voix » qu'il faut aimer et craindre, » (voir *suprà*) il parle encore de « ces murmures de nos cœurs qui nous semblent des voix ». (*Maison du Berger*, 288.) Voir encore le *Journal*, p. 26.

Qu'advient-il, hélas! si cet éphémère état de grâce s'évanouit ainsi avec les fugitives conditions qui le favorisent? Vigny et ses porte-paroles nous le disent assez : « Je sens s'éteindre les éclairs de l'inspiration et les clartés de la pensée, avoue Stello, lorsque la force indéfinissable qui soutient ma vie, l'Amour, cesse de me remplir de sa chaleureuse puissance. » « Ecris donc, malheureux! évoque donc ta volonté! s'écrie Chatterton impuissant. Pourquoi est-elle si faible? N'avoir pu encore lancer en avant cet esprit rebelle qu'elle excite et qui s'arrête! Voilà une humiliation toute nouvelle pour moi! jusqu'ici je l'avais toujours vu partir avant son maître; il fallait un frein, et cette nuit c'est l'éperon qu'il lui faut. Ah! ah! l'immortel! ah! ah! le rude maître du corps[1]! » Survienne, en effet, la moindre fatigue, le moindre trouble organique, le moindre désordre psychique, le poids de l'âge seulement, et voilà l'équilibre rompu, le charme brisé, l'impuissance sans remède, le poète réduit au silence; « pourquoi l'âme est liée en sa faible prison », se demande sa détresse. Aussi bien, comment le poète angoissé pourrait-il conjurer des dangers où sa volonté se déclare de nul secours?

Or il est un danger plus grave encore que les autres : cette rêverie est aussi voluptueuse qu'elle est passive; et, sur ce point essentiel, Vigny prodigue également les révélations. En ces heures hallucinées de la nuit, lisons-nous quelque part, « un mystique jour glisse on ne sait d'où »; en ces accès d'« enthousiasme fiévreux », « un frisson prophétique porte l'émotion profonde dans les entrailles »;

1. *Stello*, 19; *Théâtre*, 56.

la « puissance secrète, invisible, indéfinissable » des « *extases* involontaires » fait vibrer tout l'être pâmé. Le poète inspiré « marche consumé par des ardeurs secrètes et des langueurs inexplicables ». « Fuite sublime vers des mondes inconnus, vous devenez l'habitude invincible de son âme! » « L'Invisible est réel; les âmes ont leur monde [1]. » « Il y a en moi, dit Vigny, quelque chose de plus puissant (que la gloire) pour me faire écrire : il y a le *bonheur* de l'inspiration, *délire* qui surpasse de beaucoup le délire physique qui nous enivre dans les bras d'une femme. La *volupté* de l'âme est plus longue... L'*extase* morale est supérieure à l'extase physique [2]. » « Mouvement de poésie qui s'élance malgré moi. O ma Muse, ma Muse, je suis séparé de toi. Séparé par des vivants qui ont des corps et qui font du bruit. Toi tu n'as pas de corps; tu es une âme, une belle âme, une déesse. » « Où me conduiras-tu, passion des Idées? où me conduiras-tu? » « Ame jetée aux vents comme Françoise de Rimini! Ton âme, ô Francesca,

1. *Journal*, 109; *Stello*, 19; *Théâtre*, 7; *Poésies*, 225, Sous le titre de *Révélation* Vigny avait encore écrit ces vers caractéristiques :

Esprit venu du ciel, où portez-vous mon âme?
Pour soutenir l'éclat de ces astres de flamme
Qui suis-je? Ai-je reçu comme un don précieux
L'œil de l'aigle inspiré que saint Jean vit aux cieux?
Dans les ravissements d'une extase imprévue
Pourrai-je voir le ciel sans mourir à sa vue?
C'est en parlant à Dieu que Moïse autrefois
Sentit fuir de son cœur son âme avec sa voix.
Daignez, Esprit divin, soutenir mes paupières.
J'épurerai ma lèvre aux vases des prières?

(*Les Lettres*, 6 avril 1906.)

2. *Journal*, 41. « L'âme d'un poète, dit-il encore, doit aimer son œuvre pour sa beauté, pour la volupté de cette conception, et le souvenir de cette volupté. »

montait, tenant entre tes bras l'âme bien-aimée de Paolo : mon âme est pareille à toi! » « J'ai possédé telle Idée; avec telle autre, j'ai passé bien des nuits. » « Merci donc, ô mon Dieu, s'écrie le nouveau Pygmalion épris de sa Galathée; vous m'avez donné mon Imagination pour maîtresse. » « Mon âme tourmentée se repose sur les Idées revêtues de formes mystiques [1]. » D'une de ces extatiques unions du poète avec « sa Psyché » naquit, de l'aveu même de Vigny, la première de ses filles spirituelles, la séraphique Eloa. De même qu'en sa liaison avec Mme Dorval Vigny avait mêlé le mysticisme à l'amour, de même en ses inspirations poétiques il mêlait la volupté à l'extase; tant ces deux sentiments s'avoisinent, si inquiétante que puisse paraître leur secrète union.

Mais de telles jouissances, si intimes et si intenses, doivent-elles s'exprimer? peuvent-elles s'exprimer? N'y a-t-il point sacrilège à profaner tant de chaste beauté dans l'impur commerce des hommes? La foule vulgaire des « gens froids » ne trouve-t-elle pas en cet « extraordinaire enivrement » de l'inspiration « quelque chose de puéril ou d'exagéré », voire de « ridicule »?

Sitôt qu'il te voit briller sur un front mâle,
Troublé de ta lueur mystérieuse et pâle,
Le vulgaire effrayé commence à blasphémer...
Le pur enthousiasme est craint des faibles âmes
Qui ne sauraient porter son ardeur et son poids.

1. Citations du *Journal* dans *Alfred de Vigny* par M. Paléologue, 77-78. « Eh! quand donc verrai-je Ingres dans son atelier? écrivait un jour Vigny à Brizeux. Je suis fatigué de moi à en mourir. Je pense et repense aux formes pures de ce grand dessinateur. Allons donc chez lui ensemble, que je rêve une heure

« Il est triste, se dit Vigny, de parler pour ceux qui ne savent pas entendre et d'écrire pour ceux qui ne savent pas lire. » Qui sait découvrir en la sincérité profonde de « ces émotions » « ce caractère sacré que doit donner la présence divine du vrai », « ce caractère sacré qui fait venir des larmes sur le bord de nos yeux lorsqu'un enfant nous atteste ce qu'il a vu », « larmes toutes divines et inexplicables », « larmes saintes, larmes bienheureuses d'adoration, d'admiration et d'amour [1] ! » — Et alors même que devraient s'exprimer ces suprêmes émotions, qui pourrait y réussir? en quelle langue? en quels mots? en quels rythmes? Les plus aériennes harmonies de la musique y suffiraient-elles? Sans doute, le « plus beau moment d'un livre est celui où on l'écrit ». Et pourtant, quel labeur que d'envelopper la frêle conception d'un riche manteau de neuves images pittoresques et poétiques, alors que sur un fonds épuisé la solitude ne laisse plus guère végéter que de pâles abstractions tombées des livres! Quel lent et décevant labeur surtout que de n'employer pour rendre ce chant intime qui fait battre le cœur, que le verbe grossier d' « une langue imparfaite, circonscrite et prude! » « Un vers, dit le poète à propos de Julien, lui coûte plus que le plan d'une bataille. » « Lorsqu'on fait des vers en regardant une pendule, on a honte du temps qu'on perd à chercher une rime qui ait la bonté de ne pas trop nuire à l'Idée [2]. » Ce décou-

dans son atelier, sans parler surtout s'il se peut... Répondez-moi un mot là-dessus, je vous en prie : c'est une *passion* pour moi ce soir. »

1. *Poésies*, 222; *Corresp.*, 62; *Journal*, 110, 109; *Stello*, 19; *Journal*, 68, 41. « Écrire pour un tel public, quelle dérision! quelle pitié! »

2. *Journal*, 43; *Les Lettres*, 6 mars 1906; *Journal*, 106, 179.

ragement d'artiste, nul ne le sent mieux, à coup sûr, que le poète extatique, dont l'exécution est d'autant plus imparfaite que l'inspiration est plus haute et plus pure; nul ne l'éprouva plus cruellement que Vigny, aussi tourmenté qu'un Flaubert, par « les affres du style » et moins souvent victorieux.

Votre souffle était juste et votre chant est faux.

« L'Écriture grossière représente aussi mal la Parole que la lente Parole représente la Pensée. » « La langue céleste, rien ici-bas ne nous la fait deviner, si ce n'est la Prière et l'Amour. » Aussi, « depuis qu'elle s'imprime, la poésie a perdu la moitié de son charme [1] ».

Où donc est la beauté que rêve le poète?
Aucun d'entre les arts n'est son digne interprète...
Il voudrait ajouter les sons à la peinture...
Les formes, la pensée et tous les bruits épars
Viendraient se rencontrer dans le prisme des arts...
Descends donc, triple lyre, instrument inconnu,...

1. *Poésies*, La Flûte, 272; *Correspondance*, 81.

En sa perpétuelle méditation solitaire, la mémoire de Vigny, plus nourrie de lectures austères que d'images colorées, fournissait plus de raisonnements à son intelligence que de matériaux à son imagination. Quand l'extase descendait en cette âme désolée où sévissait l'abstraction, elle languissait faute de formes vivantes où s'incorporer. Capable de condenser sa pensée en formules, Vigny inventait encore de brèves esquisses, mais ne trouvait en lui ni assez de force ni assez de matière pour créer des œuvres poétiques. « La poésie, comme la musique, fatigue par sa durée, se disait-il; la poésie ne doit vivre que d'ellipses. » (*Les Lettres*, 6 avril 906.) « Il faut avoir la force de resserrer une idée, » ajoutait il à l'encontre de ses prolixes rivaux Lamartine et Hugo; par malheur, à force de resserrer, il finit par ne plus pouvoir développer; sa pensée demeurait comme emprisonnée en son symbole.

Toi qu'en se consumant invoque le génie.
Sans toi point de beauté, sans toi point d'harmonie;
Musique, poésie, art pur de Raphaël,
Vous deviendrez un Dieu, mais sur un seul autel [1]!

Dès lors, si elle ne peut ni ne doit s'exprimer, cette ineffable inspiration d'en haut, à quoi bon de pénibles efforts, aussi coupables que vains? Ne vaut-il pas mieux, ici encore, répéter : « Abstiens-toi : seul le silence est grand »? Ne vaut-il pas mieux envier le bonheur méconnu des sourds-muets

Vous êtes plus heureux que Milton et qu'Homère :
Vous voyez la nature et pouvez y rêver,
Sans craindre que jamais la parole vulgaire
Ose par votre oreille à votre âme arriver.
Le silence éternel est votre tabernacle.

« Eh quoi! s'écrie cet « artisan de la parole », las de lutter contre la rebelle matière du langage, ma pensée n'est-elle donc pas assez belle par elle-même pour se passer du secours des mots et de l'harmonie des sons? » « Parfaite illusion, réalité parfaite, » répète-t-il. « Nous avons la folie de chercher sans cesse des émotions fausses, quand il y a au fond de notre cœur une source plus féconde et plus variée de réelles émotions et de félicités véritables. » « Consolons-nous donc de tout par la pensée que nous jouissons de notre pensée et que cette jouissance rien ne peut nous la ravir. » Et, généralisant à l'extrême son expérience : « Ce serait faire du bien aux hommes, dit-il, que de leur donner la manière de jouir des idées et de jouer avec elles ». Enfin, montrant lui-

1. Fragment d'un poème juvénile, sur *La Beauté idéale*, publié par le *Mercure du XIX[e] siècle*, nov. 1825, XI, 197-9.

même la portée de ses principes extatiques sur sa production poétique : « Rien ne saurait, ajoute-t-il, me ravir le bonheur de chanter juste et d'écouter les beaux chants sans musique de notre langue ». « Je ne veux pas les écrire ni les dire non plus. Je les garde en moi-même, je les regarde dans le miroir de mon imagination, je les y contemple, je leur souris, et puis je ferme les yeux et me tais. » « Aimer, inventer, admirer, conclut-il passivement, voilà ma vie [1]. » Et voilà, en effet, le chimérique idéaliste, comme toujours, arrêté en ses plus beaux élans par les pratiques difficultés de l'exécution; le voilà en l'excès même de ses aspirations extatiques condamné à l'inactivité poétique comme à toutes les autres; le voilà, hélas! voué aux stériles jouissances de l'orgueil impuissant [2].

Ainsi, à force de se complaire dans le perfide

1. *Correspondance*, 131, 301, 306; *Journal*, 99, 93, 119.

Vigny donne, d'après Platon, au mot « inventer » un sens idéaliste très conforme à ses révélations extatiques : « La beauté souveraine n'est-elle pas cachée, toute cachée, derrière quelque voile que nous soulevons rarement et où elle se retrouve? Inventer, n'est-ce pas *trouver*? Invenire. » (*Journal*, 107.)

2. Les cruelles impuissances du poète en présence de l'idéal ne sont-elles pas décrites dans *La Flûte* avec une touchante résignation?

> Je gémis, disait-il, d'avoir une pauvre âme
> Faible autant que serait l'âme de quelque femme,
> Qui ne peut accomplir ce qu'elle a commencé
> Et s'abat au départ sur tout chemin tracé.
> L'idée à l'horizon est à peine entrevue,
> Qne sa lumière écrase et fait ployer ma vue.
> Je vois grossir l'obstacle en invincible amas,
> Je tombe ainsi que Paul en marchant vers Damas.
> — Pourquoi, me dit la voix qu'il faut aimer et craindre,
> Pourquoi me poursuis-tu, toi qui ne peux m'étreindre?
> — Et le rayon me trouble et la voix m'étourdit.
> Et je demeure aveugle et me sens maudit.

charme d'extases morbides, extases d'autant plus « redoutables » qu'elles sont plus « chères [1] », le noble poète moraliste qui avait en sa jeunesse si vaillamment rêvé de missions sociales et d'héroïques chefs-d'œuvre, lui qui abaissait si fièrement devant la pensée l'action et lui avait tout sacrifié, en vient fatalement en pleine maturité à ces tristes conclusions de dilettante épuisé : « Le Silence est la Poésie même pour moi ». « Le beau, c'est la croyance ; l'art, c'est la prière. » « La poésie » n'est que « contemplation idéale de la beauté suprême des choses [2]. » Aussi incapable que son Stello « d'éviter le rêve maladif et inconstant qui égare l'esprit », de « fermer les routes insensées à son imagination », « las d'une méditation perpétuelle dans laquelle s'épuisent les forces », « las de se contempler, de se replier sur lui-même, de vivre de sa propre essence et de s'en nourrir pleinement et glorieusement dans sa solitude », toujours et jusque dans sa vie intellectuelle « plus spectateur qu'acteur [3] », bref, victime de la passivité dans l'art comme dans le monde, le frêle et extatique Vigny n'échappe pas plus au cruel pronostic de Sainte-Beuve qu'au clairvoyant diagnostic du Quaker : « En toi la rêverie continuelle a tué

1. Discours à l'Académie (*Stello*, 315).

2. Dorison, *Alfred de Vigny*, poète philosophe, 240; *Alfred de Vigny et la poésie philosophique*, 170. L'étude même qu'il avait comparée à un dur « labour » finissait par participer de ses dispositions extatiques : « L'Etude, disait-il, est un personnage idéal, une sorte d'Egérie, avec qui l'on se retire pour penser librement. C'est une contemplation amie qui s'enferme sous le même rideau. » Cf. ce vers de *la Bouteille à la Mer* :

Il se résigne, il prie, il se recueille, il pense.

3. *Stello*, 244 ; *Journal*, 191, 274 ; *Servitude et Grandeur militaires*, 6.

l'action; l'âme a rongé le corps. » « L'ennemie fatale, née avec moi, avoue Chatterton, la fée malfaisante trouvée dans mon berceau, la Distraction, la Poésie, charme et détruit tout pour moi ; elle m'a sauvé, elle m'a perdu ! » « Le malheur, conclut le poète, c'est la pensée[1]. » Ainsi le plus noble idéal de Vigny, le plus cher de ses divertissements se trouve, à force d'abus, perverti en le plus funeste de ses tourments; asile des inspirations, la solitude trop aimée en devient la tombe.

1. *Théâtre*, 29; *Journal*, 316. Vigny arrive dans *La Maison du Berger* à une conclusion analogue :

Sais-tu que, pour punir l'homme, sa créature,
D'avoir porté la main sur l'arbre du savoir,
Dieu permit qu'avant tout, de l'amour de soi-même,
En tout temps, à tout âge, il fît son bien suprême,
Tourmenté de s'aimer, tourmenté de se voir.

QUATRIÈME PARTIE

GLORIEUX DÉCLIN

CHAPITRE XI

LES DESTINÉES

Par bonheur, loin de ne manifester qu' « un déclin bien soutenu[1] », comme le prétend injustement Sainte-Beuve, les onze poèmes que Vigny acheva en ces trente années de retraite suffisent à pleinement attester sa suprême évolution artistique et morale. « Amassés en silence, » « dans le silence de ma tour », dit-il, dans le « silence austère » de la Nature,

> Tout empreints du parfum des saintes solitudes,

ils révèlent la plus complète maîtrise d'art et de pensée dont était capable sa langueur extasiée. « Je

1. *Nouveaux Lundis*, VI, 440. — Plus ou moins inconsciemment, Sainte-Beuve, qui se complaisait en ses jugements ou, ici du moins, en ses souvenirs de jeunesse, ne pouvait ou ne voulait comprendre la poésie de Vigny autrement qu'il l'avait connue aux beaux jours du Cénacle, c'est-à-dire plutôt élégante, chatoyante, subtilement raffinée que forte, énergique et profonde.

les ai faits pour toi, Postérité », disait-il gravement[1]. Et tout d'abord, ce sont bien, plus que jamais, des *poèmes*, c'est-à-dire des œuvres conformes à ce genre spécial qu'il avait inauguré en France avec *Moïse* et *Eloa* : ce sont de symboliques poésies « dans lesquelles une pensée philosophique est mise en scène sous une forme épique ou dramatique[2] ». « L'idée est l'héroïne, » a dit le poète. Or, comme cette idée se trouve à la fois triste en son pessimisme et morale en sa portée, Vigny s'y montre, selon ses propres définitions, « moraliste épique », « mélancolique » auteur de « satires sombres », « un Raphaël noir », « un janséniste romantique[3] ». D'autre part, ces rares et exquises condensations d'une pensée maladive sont bien des « perles », au sens peu banal du mot, puisque, comme chez l'huître perlière au fond des mers, ce sont de lentes et merveilleuses sécrétions d'un mal intime[4]. Enfin, « il y a fondu de telle

« Il avait du grand sous du pointillé », concède-t-il. Les mièvres grâces d'*Eloa* et de *Dolorida* l'ont donc toujours plus ou moins empêché d'admirer l'abrupte élévation des *Destinées*. Ces âpres hauteurs convenaient moins, du reste, à son agilité pédestre. De même Barbier remarquait surtout dans « le talent aristocratique » de Vigny « la délicatesse élégante » : il voyait en lui « une sorte de Tennyson français ». (*Souv. pers.*, 364.)

1. *Correspondance*, 211, 515; *Journal*, 177.

2. *Poésies*, Préface, 2.

3. *Journal*, 94, 95, 96, 97. « L'épopée, avait dit Lamartine (Avertissement à *Jocelyn*), n'est plus nationale ni heroïque; elle est bien plus : elle est humanitaire. » Or Vigny prétend écrire désormais de petites épopées héroïques et humanitaires.

4. Vigny s'est, du reste, complu en cette description de la perle qui convient si bien à sa poésie : « Chaque vague de l'Océan ajoute un voile blanchâtre aux beautés de la perle; chaque flot travaille lentement à la rendre plus parfaite; chaque flocon d'écume qui se balance sur elle lui laisse une teinte mystérieuse à demi dorée, à demi transparente, où l'on peut seulement

sorte la pensée et l'image, ajoute un critique infiniment délicat[1], que les objets sensibles sont chez lui tout imprégnés d'âme, que la forme précise et rare y est suggestive de rêves infinis et que ces vers signifient toujours au delà de ce qu'ils expriment, retentissent en nous longuement et délicieusement, y parachèvent leur sens et s'y égrènent en échos lents à mourir. »

Les Destinées (1849) forment le digne prologue de ce recueil à la fois si mince et si précieux : nous n'y voyons partout, sous des masques divers, que d'héroïques protagonistes du poète aux prises avec le Destin. En vaincu de la vie, et partant plus fataliste que jamais, Vigny nous donne tout d'abord, avec moins de logique assurément que d'imagination, une désespérante vision de notre sort terrestre. Les Destinées, à l'entendre, c'étaient aux temps antiques de « froides déités » dont « les pieds lourds et puissants » « pesaient sur chaque tête », dont « l'ongle sans pitié » traînait « la femme en pleurs et l'homme humilié », « tous errants, sans étoile, en un désert sans fond ».

Le Sauveur est venu...
La croix monte et s'étend sur nous comme un abri !...
Un soupir de bonheur sortit du cœur humain.

L'homme est donc libre enfin, puisque à la Fatalité va succéder la Responsabilité. Non, nous avons beau

deviner un rayon intérieur qui part de son cœur. » Avec son habituelle malveillance ironique Sainte-Beuve a repris la comparaison : « Il est malade de la maladie des perles : on ne les guérit qu'en les portant. » Cf. *La Maison du Berger*, II.

1. Jules Lemaistre, *Les Contemporains*, VII, 109.

nous croire plus libres, nous ne le sommes point : au Destin païen ne succède que la grâce chrétienne ; la faveur providentielle n'est que duperie céleste ; au lieu d'être écrit « sur le livre de Dieu », notre sort est écrit « sur le livre du Christ ». De la liberté nous n'avons qu'une illusion traîtresse :

> L'homme sera toujours un nageur incertain.

Et le blasphème de remonter comme naguère à la bouche du poète angoissé :

> Oh ! dans quel désespoir nous sommes encore tous !
> Vous avez élargi le collier qui nous lie ;
> Mais qui donc tient la chaîne ? Ah ! Dieu juste, est-ce vous[1] ?

Rien de comparable en notre littérature française au lent, puissant, inexorable mouvement de ces âpres tercets qui, enchaînés l'un à l'autre, planent « comme un vol de vautours », tour à tour s'élevant et s'abaissant au-dessus de ce « troupeau faible et morne » qu'est notre pauvre humanité. Ce cauchemar sublime évoque les plus farouches conceptions de Dante et d'Eschyle ; il présage aussi les plus atroces visions d'un disciple aimé du maître, Baudelaire.

Dans *Le Mont des Oliviers* (1843), même angoisse

1. L'idée première, sinon le symbole, de ce poème semble dater de 1832, époque à laquelle Vigny écrivait en son *Journal* : « Ces effets extraordinaires étonnent, et on les attribue, par effroi, à des puissances inconnues, l'Orient et l'antiquité à la *Destinée fatale*, l'Occident à la volonté providentielle, ce qui revient au même en changeant de nom et l'appelant *Livre de Dieu* où l'avenir est inscrit. » Cette conception s'aggrava du dogme de la prédestination et des théories de la grâce exposées dans les œuvres de Port-Royal, dont Vigny fit à plusieurs reprises la lecture et dont il trouva divers exemplaires dans le vieux fonds de sa bibliothèque familiale.

métaphysique, exprimée en un symbole moins surhumain, il est vrai, mais plus pathétique : c'est le Sauveur lui-même qui, en son cœur d'homme, sentant « une invincible étreinte », implore son Père le Tout-Puissant :

Ne sens-tu pas le monde et tout le genre humain
Qui souffre avec ma chair et frémit dans ta main ?

Alors, pourquoi, au lieu de « la Certitude heureuse et l'Espoir confiant », laisses-tu persister ici-bas le Mal et le Doute qui, plus cruels que tous les autres tourments, rendent funeste ton œuvre et vaine mon immolation ?

C'est l'accusation
Qui pèse de partout sur la création !

Pas de réponse :

Comme un marbre de deuil tout le ciel était noir ;

ou plutôt, en guise de réponse :

Dans les bois il entendit des pas
Et puis il vit rôder la torche de Judas.

Ce ne fut que vingt ans plus tard, en 1862, dans *Le Silence*, que, de la bouche même de Vigny, vient la définitive réplique d'une clarté et d'une audace suprêmes :

Muet, aveugle et sourd au cri des créatures,
Si le Ciel nous laissa comme un monde avorté,
Le juste opposera le dédain à l'absence
Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la Divinité [1].

1. Cette attitude de Vigny est précisément celle de son Chénier dans *Stello* (153), en présence des abominations de saint Lazare :

Voilà la froide résolution hautaine, — l'un des plus impressionnants silences de toute la littérature classique, a dit Sainte-Beuve, — qui met résolument fin à toute cette inquiète et croissante révolte de Vigny contre l'antique Dieu de Justice; après les hésitantes dénonciations de *La Prison*, du *Déluge* et de *La Fille de Jephté*, après la réfutation indignée du dogme des souffrances expiatoires dans *Stello*, après les persistantes insinuations du *Journal*, le poète sacrilège conclut :« Eh bien! oui. Si le Créateur, encore plus impitoyable que son serviteur Jephté, sacrifie si délibérément, en même temps que toutes ses créa-

« Il restait les bras croisés et les yeux élevés au ciel, comme pour se demander s'il était possible que le ciel souffrît de telles choses, à moins que le ciel ne fût vide ». De même Mme Ackermann a dit de son *Prométhée* :

Il tombera sans peur, sans plainte, sans prières ;
Il restera muet ; ce silence suprême
Sera son châtiment.

Cette même attitude de stoïcisme plus ou moins impassible est, d'ailleurs, reprise par tous les pessimistes virils de notre temps. « Constater le mal, en faire passer la responsabilité de l'homme à Dieu, remplacer l'amour de Dieu par le culte de l'humanité, telle fut l'œuvre de Vigny », a justement dit M. Citoleux (*op. cit.*, 40-43); et il ajoute : « Comme Vigny, Mme Ackermann donne à l'homme l'auréole du martyre (Si nous avons failli, nous avons tant souffert) et laisse à Dieu la souillure du bourreau (Car nos fautes n'ont point mérité de supplices); comme lui, elle écrit des poèmes synthétiques et symboliques... Aux portraits philosophiques de Moïse, de Samson, du Masque de Fer, elle ajoute ceux de Prométhée, de Don Juan, de Satan, de Pascal. D'autre part, quand elle lance son *Livre* par-dessus bord ou jette avant de sombrer *Le Cri* d'agonie, qui ne songerait à *La Bouteille à la Mer*?... Le poète des *Destinées* avait exprimé d'une manière si concrète sa philosophie qu'il fut difficile dans la suite d'être pessimiste sans l'être d'après Vigny... D'un geste large, il montre une direction nouvelle; et, sur tous ceux qui la suivirent, sur Mme Ackermann comme sur Leconte de Lisle, s'étend l'ombre de sa main. »

tures, même innocentes, son propre enfant, c'est-à-dire le plus divin des Moïses et le meilleur des Justes, eh bien! oui, le premier devoir de l'homme, c'est le refus d'adorer Dieu; la justice humaine indignée de l'injustice divine n'a plus à s'irriter comme naguère; qu'elle garde dans le silence une dignité suprême! Ce calme mépris n'est-il pas la plus noble attitude de la chétive victime vis-à-vis du Bourreau tout-puissant? « Faites comme Bouddha : silence sur Celui qui ne parle jamais[1]! » En somme, évoluant avec son âge et avec son temps, Vigny est ainsi graduellement passé de la provocante ardeur du satanisme romantique à l'indifférente quiétude de l'irréligion scientifique.

A ces deux poèmes de philosophie religieuse s'en opposent trois de philosophie sociale : groupe bien inférieur au premier. La civilisation humaine ne serait-elle pas supérieure à la création divine? En une heure d'optimisme, Vigny le crut et il écrivit *La*

1. A cette note inédite du *Journal* M. Dorison (*op. cit.*, 154) en ajoute une autre qui confirme cette attitude de positiviste agnostique : « Ne parle jamais, n'écris jamais sur Dieu. La Divinité, une ou triple, est inconnue, invisible et muette. » On trouve dans le *Journal* (291), parmi les projets de « Poèmes à faire », le premier germe de celui-ci : « Vous nous avez laissés dans l'incertitude, Seigneur. Votre Fils en vain vous supplia sur le mont des Oliviers »; et aussi cette esquisse d'un autre poème qui semblait devoir répondre aux nombreuses questions de Jésus à son Père. « LE JUGEMENT DERNIER. — Ce sera ce jour-là que Dieu viendra *se justifier* devant toutes les âmes et tout ce qui est vie. Il paraîtra et parlera, il dira clairement pourquoi la création, et pourquoi la souffrance et la mort de l'innocence, etc. En ce moment, ce sera le genre humain ressuscité qui sera le juge, et l'Eternel, le Créateur sera jugé par les générations rendues à la vie » (292).

Sauvage (1843). Une jeune Indienne, échappée avec ses deux enfants au massacre de sa tribu par des tribus rivales, se trouve généreusement accueillie dans le *home* d'un colon anglais; « pontife en sa maison », celui-ci en profite, et en abuse même, pour se faire l'avocat de la civilisation contre la barbarie, de la « sainte loi » de la propriété héréditairc contre le socialisme primitif alors en faveur, de « la sainte union des peuples dans les villes » contre les « sauvages animaux sans but, sans loi, sans âme », bref de « Caïn le laboureur » contre « le chasseur Abel [1] ».

Vous m'appelez la Loi, je suis la Liberté.

Par malheur, comme il n'arrive que trop souvent chez Vigny, tout ce qu'il peut y avoir d'habile en sa conception du sujet se trouve encore une fois gâté par les maladresses de son exécution : ici, par une froide rhétorique, par de plates descriptions, par de pâles ornements pseudo-classiques, et surtout par le ton pédantesque du prédicant puritain. Vigny prouve par son échec même la fausseté de son principe : « tous les grands problèmes de l'humanité peuvent être traités sous la forme des vers [2] ».

1. « Dans l'affaire de Caïn et d'Abel, il est évident que Dieu eut les premiers torts, car il refusa l'offrande du laborieux laboureur pour accepter celle du fainéant pasteur. Justement indigné, le premier-né se vengea. » (*Journal*, 185.)

2. *Journal*, 1843, passage publié par M. Dorison (*op. cit.*, 322) : « Je désire bien que *La Sauvage* vous occupe dans vos réflexions sérieuses, écrivait-il à Mlle Maunoir le 31 janvier 1843. (*Revue de Paris*, 15 août 1897.) J'ai voulu prouver que la *civilisation* pouvait être chantée ainsi que *la raison* et que les races sauvages étaient *coupables* envers la famille humaine de n'avoir pas su

Un autre poème, le moins bon de tout le recueil, *Les Oracles* (1862), fournit une nouvelle preuve de cette erreur essentielle. Ici, pas même de symbole pour illuminer cette obscure « destinée d'un roi », apparemment Louis-Philippe travesti en Ulysse; rien qu'une vague, quoique violente diatribe dont les arguments confus, les métaphores incohérentes et les insaisissables allusions historiques prennent un lamentable air apocalyptique; seule apparaît claire la revendication toujours chère à Vigny des droits du poète contre la tyrannie aussi maladroite que sournoise des politiciens, démagogues ou autocrates, qui « terrassent la raison sous le raisonnement ». A signaler de rares vers caractéristiques :

Toute démocratie est un désert de sables...
Sophistes qui parlez d'un ton de sermonnaire,
Traçant de faux devoirs et frappant de vrais droits [1]...
Le Diamant, c'est l'art des choses idéales,
Des pensers les plus beaux, de l'amour le plus pur;
C'est lui le plus brillant trésor et le plus dur...
Reine de mes pensers, ô Raison, ô Justice!

vénérer la Femme, la culture, l'hérédité, former une société durable, et qu'il était juste que l'Europe les forçât d'en recevoir une. Quoique j'aime Jean-Jacques Rousseau, ma conscience m'a forcé de prendre le thème contraire au sien ». Et il prend inopinément celui de Joseph de Maistre (cf. *Stello*, 175). « Tout le travail de l'humanité qui fermente, écrivait-il en son *Journal*, est le combat de l'ordre contre la liberté. Elle marche vers leur accord. Le désir de l'être isolé est la liberté, le désir de l'être social est l'ordre par besoin de protection. L'empire toujours croissant de l'intelligence amènera la société à ce point que nul désir de liberté ne soit gêné et que l'ordre l'assure invariablement. » Plus sceptique, il écrivait en 1834 : « Il n'y a jamais eu ni ordre ni liberté nulle part, et jamais on n'a cessé de désirer l'une et l'autre ».

1. « Il est curieux de voir la morgue des députés, dit le *Journal* de 1844, p. 199. Ils ont, en général, des capacités de notaire et de clerc d'avoué; et s'en targuent comme de choses rares qui

Par contre, une tragique histoire russe prête un intérêt pathétique à la double leçon que suggère *Wanda* (1847-1857). D'abord, en sacrifiant sa noblesse, le czar commet la même faute que Richelieu dans *Cinq-Mars* : il supprime ses meilleurs défenseurs contre un peuple qui, tôt ou tard révolté, l'écrasera.

En bas, le peuple voit de son œil de barbare
Ses seigneurs révoltés, combattus par ses czars,
Aiguise sur les pins sa hache et la prépare
A peser tout son poids dans les futurs hasards.
En haut, seul, l'empereur sur la Russie entière
Promène en galopant l'autre hache dont Pierre
Abattit de sa main les têtes des boyards [1].

En outre, en condamnant à une perpétuelle ignorance les enfants de ces victimes, il commet un crime encore plus atroce qu'en exilant père et mère

leur donnent le droit de dédaigner les poètes et les philosophes. » « Je voudrais qu'un député orateur ou un pair de France fit, avant de monter à la tribune, son examen de conscience. » Cf. *la Maison du Berger* :

Ils sont fiers et hautains dans leur fausse attitude...
Leurs discours passagers flattent avec étude
La foule qui les presse et qui leur bat des mains...
Ils ont pour horizon leur salle de spectacle...
Cependant le dédain de la chose immortelle
Tient jusqu'au fond du cœur quelque avocat d'un jour.
Lui qui doute de l'âme, il croit à ses paroles.

1. Une autre strophe, qui montre bien comme la pensée de Vigny, au lieu d'avancer et de se renouveler, se complaît à revenir sur ses pas et à se répéter, est la suivante où il reprend le double éloge qu'il aime à confondre de la noblesse et du sacrifice :

Non, non, il n'est pas vrai que le peuple en tout âge,
Lui seul ait travaillé, lui seul ait combattu ;
Que l'immolation, la force et le courage
N'habitent pas un cœur de velours revêtu.
Plus belle était la vie et plus grande est sa perte,
Plus pur est le calice où l'hostie est offerte.
Sacrifice, ô toi seul peut-être es la vertu !

au fond de la Sibérie : il voue de jeunes âmes à une irrémédiable déchéance. Aussi les désastres de Crimée ne semblent-ils pas à Vigny une trop dure expiation pour un si barbare mélange d'erreur et d'horreur. On ne peut que déplorer que tant de pensée et d'émotion n'aient pas mieux inspiré le poète : du lent mouvement de ces longues strophes embarrassées ne se dégagent que trop peu de ces beaux vers ou splendidement marmoréens ou exquisement suggestifs qui constituent tour à tour le prestige et le charme de Vigny [1]. Ici on se sent plus fortement étreint que profondément ému. C'est de pareils poèmes qu'une sincère admiratrice du poète a pu dire sans trop d'injustice : « La Muse de Vigny est sans ailes; elle porte une chape de plomb; elle ne vole pas; elle se traîne tout en faisant de grands gestes [2] ».

Plus vivants que ces cinq poèmes impersonnels sont les trois poèmes subjectifs : tout enserrée qu'elle y soit en de strictes symboles, l'âme du poète y palpite. *La Colère de Samson* (1839) est évidemment inspirée par les propres déceptions de Vigny en ses relations avec Mme Dorval; à défaut de la nature même du sujet, de précises allusions en seraient la preuve; mais, par la vertu d'une volonté et d'une intelligence également fortes, ce sentiment si personnel en son fonds se trouve aussi noblement que

1. « Vers vécus, soufferts et saignés avant d'arriver à l'arête froide dans laquelle ils brillent. » (Barbey d'Aurevilly.) « Vers délicats et profonds, vers de philosophe et de poète, vers sentis et pensés. » (Brunetière.)

2. Mme Ackermann, *Journal*, 19 déc. 1864.

savamment amplifié en sa forme : il revêt ici un aspect souverain d'universelle vérité et d'éternelle beauté. Du premier coup d'aile (car c'était là son premier essor en sa retraite) le poète remonte aux primitives hauteurs de son *Moïse*. Quoi d'étonnant? Samson n'est-il pas Moïse encore, un Moïse victime de l'amour?

> Mais enfin je suis las. J'ai l'âme si pesante
> Que mon corps gigantesque et ma tête puissante...
> Ne la peuvent porter avec tout son chagrin...
> Qu'ils seront beaux, les pieds de celui qui viendra
> Pour m'annoncer la mort[1] !

En dépit de quelques faiblesses techniques, en dépit de quelques fâcheuses survivances romantiques et même pseudo-classiques, on retrouve en cette « pièce léonine », quoiqu'avec moins de virtuosité pittoresque et musicale, toute l'ampleur et toute l'intensité bibliques d'antan. On y trouve, en outre, une vigueur de passion rare chez Vigny : jamais, croyons-nous, la perfidie féminine n'a été fouettée d'injures plus cinglantes ni frappée de plus rudes coups de massue que par la divine fureur de ce prophète géant; et cependant, avec quelle délicate tendresse, sous les grondements contenus du courroux surhumain, ne cesse de gémir l'inconsolable plainte humaine, ce « chant funèbre et douloureux » de

1. « *Samson* est un chef-d'œuvre de tristesse hautaine et de robuste mélancolie, a dit Théophile Gautier. Jamais vers plus magnifiques n'ont exprimé la satiété de l'héroïsme et le blasement de la force. » (*Histoire du Romantisme*, 378.) « Si j'avais à nommer ses trois plus beaux et plus parfaits poèmes, a dit Sainte-Beuve, je dirais *Eloa*, *Moïse* et *La Colère de Samson*. » A *Eloa* nous préférerions substituer de nos jours *La Mort du Loup* ou *La Bouteille à la Mer*, ou même, en dépit de ses imperfections, *La Maison du Berger*.

l'amour toujours déçu, jamais vaincu[1] ! Infailliblement toute âme trahie en son âpre besoin de soulagement se réconforte de ces fortes paroles vengeresses, dont la hantise est aussi tenace au cœur endolori que le lyrisme aigu d'un Saint-Saëns ou l'austère éloquence d'un Milton vieilli[2].

1. De ce poème semble surtout dater cette conception de la solitude dans l'amour qui depuis le romantisme n'a cessé de s'exagérer et de se pervertir. On la retrouve, s'exaspérant sans cesse, chez Musset, chez Flaubert, chez Baudelaire et même, attendrie, chez Sully Prudhomme (*Caresses*, *Corps et Ames*). Elle forme le fond de la philosophie si pauvre et si morbide de Maupassant : l'amour exaspéré du mâle y devient un misérable besoin despotique de confisquer toute la personnalité de la femme aimée en vue d'une plus parfaite jouissance égoïste. Chez d'autres romanciers plus récents, ce contradictoire besoin des amants d' « être un pour ne pas être seuls » tourne à d'idée fixe quand il n'est pas qu'une pose naïvement traditionnelle. Naturellement, ce pathétique sophisme de l'incommunicabilité des âmes a franchi les frontières : on le retrouve en Russie chez Tolstoï (*Anna Karénine*) et chez Tourguéneff (*Nichée de gentilshommes*) comme en Italie chez d'Annunzio (*Triomphe de la Mort*). Voir René Canat, *Du sentiment de la Solitude morale chez les Romantiques*.

2. On a fort bien montré (Ernest Dupuy, *op. cit.*, 341-345) combien *La Colère de Samson* diffère du *Samson Agonistes*, non pas seulement par la forme (un dialogue) qui, sans être plus biblique, est plus « rudimentaire », plus « eschylienne » chez Milton, mais encore et surtout par l'inspiration plus religieuse, plus morale, plus idéaliste chez le poète puritain : alors que le Samson anglais, en chrétien soumis, s'en prend non pas à Dieu, ni même à Dalila, mais à lui seul de son honteux asservissement à la concupiscence et déplore encore plus son aveuglement que sa cécité, sa déchéance morale que sa déchéance physique, le Samson français, nullement humilié, nullement repentant, ne s'en prend guère qu'à la nature des choses qui impose ce perfide duel des sexes et surtout à la femme impure qui s'y prête si volontiers. On pourrait également rapprocher de ces deux âpres poésies l'Idylle de *Merlin and Vivian* et montrer combien mièvre et fausse, en dépit de maintes remarques fines et de maints détails gracieux, semble tout le raffinement subtil de Tennyson auprès de l'abrupte grandeur de ses devanciers. Auprès du sculptural bloc de marbre de Vigny si vigoureusement taillé à l'ébauchoir,

La Mort du Loup (1843) en sa brève austérité est un autre chef-d'œuvre. Sans doute, l'idée première en vient de Byron : « Le loup meurt en silence », dit Childe Harold[1]; mais combien ce germe égaré n'a-t-il pas grandi dans la féconde méditation du poète français? « Mon cœur est un peu soulagé, disait-il de ces poèmes personnels, quand ils sont écrits. Tant de choses m'oppressent que je ne dis jamais[2]! » Et ce n'était probablement qu'au lendemain de pareilles « saignées » qu'il pouvait écrire : « J'ai dans le cœur une paix profonde ». Après la sobre description d'une nuit de chasse[3], après une autre, plus admirable encore, de l'atroce crime de l'homme civilisé contre la pauvre bête sauvage, surviennent les mémorables vers où s'affirme si fièrement le douloureux stoïcisme de Vigny, stoïcisme aussi supérieur désormais aux récents emportements de la passion qu'à toute autre défaillance de la volonté :

Seul, le silence est grand : tout le reste est faiblesse...
Gémir, pleurer, prier, est également lâche.
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche

la minutieuse œuvre de Tennyson apparaît comme une pénible juxtaposition de miniatures aussi frêles que fastidieuses.

1. *Childe Harold*, IV, 33.

2. *Correspondance*, 111.

3. Cette description évoque les récits de chasse dont nous parle Vigny à propos de son enfance : « Vers l'automne, saison où mon père aimait à me conduire au Tronchet, je retrouvais toujours aux champs des pluies, des boues, des feuilles jaunes, des vents furieux, surtout autour du vieux château... Le pays, le vieux manoir, tout triste qu'ils étaient, eurent pour moi du charme... Au Tronchet, j'appris de mon père à tirer un coup de fusil et à voir et à aimer les chasseurs et la chasse; mais les récits des chasses passées me plaisaient plus que le spectacle des chasses mesquines que je voyais. » (*Journal*, 264, 138.)

Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler[1].

La solitude dans le génie (*Moïse*), la solitude dans la pitié (*Eloa*), la solitude dans l'amour (*Samson*), la solitude dans le bonheur (*La Maison du Berger*), comme la solitude dans le malheur (*La mort du Loup*), bref, partout et toujours, l'immense et

1. Vigny avait déjà dit à propos de Stello et du Docteur Noir : « Cette raison selon la vie doit toujours réduire le sentiment au silence; mais le silence sera la meilleure critique de la vie ». (*Journal*, 69.) L'influence de Vigny, qui se manifeste si fortement dans les premières œuvres de Leconte de Lisle, semble se condenser en ces vers du *Vent froid de la Nuit* :

Tais-toi. Le Ciel est sourd, la Terre te dédaigne.
A quoi bon tant de pleurs si tu ne peux guérir?
Sois comme un loup blessé qui se tait pour mourir,
Et qui mord le couteau de sa gueule qui saigne.

Il pousse même plus loin encore le nihilisme latent de Vigny, lorsqu'il dit dans *La Fin de Satan* :

Force, orgueil, désespoir, tout n'est que vanité.

Mais peu à peu, sous la bienfaisante influence d'une activité intellectuelle qui déroule sous ses yeux l'ample page des souffrances et des espérances humaines également infinies, l' « impassible cœur » du Parnassien se reprend à sympathiser avec la vie comme avec les hommes, avec la « sainte » nature comme avec les religions; son stoïcisme de pessimiste se trouve inopinément devenu sérénité d'optimiste. Lui qui, plus blasphémateur que Vigny, avait dit en son *Anathème* :

Le temps, Nazaréen, a tenu ton défi,
Et pour user un Dieu deux mille ans ont suffi
Et rien n'a palpité en sa cendre inféconde.
. . . .
Notre nuit est plus noire et le jour est plus loin.
Que de sanglots perdus sous le ciel solitaire!

le voici qui conclut :

Tu peux sur les débris des saintes cathédrales
Entendre et voir, livide et le front ceint de fleurs,
Se ruer le troupeau des folles saturnales
Et son rire insulter tes divines douleurs!

éternelle solitude, aussi cruelle qu'héroïque, voilà bien Vigny [1].

Une curieuse contradiction apparaît toutefois entre *La Sauvage* et *La mort du Loup*. Alors que dans *La Sauvage* Vigny s'était fait, avons-nous vu, l'avocat de la civilisation contre la barbarie, de la « sainte loi » de la propriété héréditaire contre le communisme anarchique, de « la sainte union des peuples dans les villes » contre « les sauvages animaux sans but, sans loi, sans âmes », le voici qui prend maintenant parti pour ces « sauvages animaux » et pour leur anarchique hostilité à toute discipline; il félicite « la belle et sombre veuve », la louve, de faire précisément le contraire de la sauvage Indienne, de ne pas se soumettre en « esclave » :

> ... Son pouvoir était de les sauver (ses louvetaux), afin
> De pouvoir leur apprendre à bien souffrir la faim,
> A ne jamais entrer dans le pacte des villes
> Que l'homme a fait avec les animaux serviles
> Qui chassent devant lui, pour avoir le coucher,
> Les premiers possesseurs du bois et du rocher.

Cette contradiction est d'autant plus flagrante que les deux poèmes sont exactement contemporains, étant datés l'un et l'autre de la même année 1843.

> . . . . , ...
> Tu n'auras pas menti tant que la race humaine
> Pleurera dans le temps et dans l'éternité (*Le Nazaréen*).

On retrouve, moins douloureux, le fier stoïcisme de Vigny jusque dans le panthéisme bouddhique de Jean Lahor :

> Garde ferme en ton cœur, pour la lutte ici-bas,
> L'orgueil, dernier appui de cette race humaine;
> Fais ton devoir, d'abord; et puis, quoi qu'il advienne,
> Sois le soldat qui tombe et ne déserte pas.

1. Paul Bourget, *Études et Portraits*, vol. I.

Comment expliquer cette contradiction? Elle ne peut que se constater en Vigny comme en chacun de nous : c'est l'éternel conflit entre les aspirations individuelles et les nécessités sociales, entre le droit de chaque créature terrestre au bonheur et à la liberté et le devoir de tous les êtres sociaux de s'adapter à un ordre commun. Ce conflit se trouve, à vrai dire, d'autant plus aggravé chez Vigny qu'il pousse à leur extrême limite, d'une part, le droit absolu qu'a tout homme supérieur, tout poète surtout, d'affirmer sa supériorité envers et contre tous (*Stello*, *Chatterton*) et, d'autre part, le devoir impérieux qu'a tout homme de cœur de se dévouer pour le bien de chacun et de tous (*Servitude et Grandeur militaires*). Vigny fut ainsi, et jusqu'à l'outrance, intellectuellement égotiste et moralement altruiste. A force de s'exagérer, ses traditionnelles tendances sociales et ses spontanées tendances anarchiques ne pouvaient manquer de se heurter un jour : ce conflit eut donc nettement lieu en 1843 à l'occasion de ces deux poèmes.

Très inégale, avec ses pénibles lenteurs et ses beautés suprêmes, est *La Maison du Berger* (1844). Ce trop frêle symbole, emprunté aux *Martyrs* de Chateaubriand [1], ne peut contenir tous les éléments dis-

1. « Je n'ai jamais aperçu au coin d'un bois la hutte roulante du berger sans songer qu'elle me suffirait avec toi, dit Eudore à Velléda. Nous promènerions aujourd'hui notre cabane de solitude en solitude, et notre demeure ne tiendrait pas plus à la terre que notre vie. » « Oh! voyez-la, avait déjà rêvé le Masque de Fer dans *La Prison*,

C'est elle
Avec qui je veux vivre, elle est là qui m'appelle...
Que je serais content si, près de ma compagne,
Je puis errer longtemps de montagne en montagne,
Sans jamais arrêter nos loisirs voyageurs!

parates qu'y veut accumuler le poète. La pauvre petite « maison errante et solitaire » ne se contente pas d'être l'humble asile qu'il destine à « la Rêverie amoureuse et paisible » :

> Viens du paisible seuil de la maison roulante
> Voir ceux qui sont passés et ceux qui passeront...
> Les grands pays muets longuement s'étendront.

Vigny a la malencontreuse idée de la transformer en tribune publique. Or, toute la lente et laborieuse diatribe contre les chemins de fer, en dépit de quelques vers ingénieux et de deux jolies strophes finales[1], nous semble de nos jours aussi ridicule en son style pseudo-classique que par ses terreurs chimériques. Et le nouvel éloge de la Poésie, « perle de la pensée », aux dépens de la Politique, ne nous paraît pas moins fastidieux, malgré quelques beaux vers pittoresques et profonds :

> La barbarie encor tient nos pieds dans sa gaîne.
> Le marbre des vieux temps jusqu'aux reins nous enchaîne,
> Et tout homme énergique au dieu Terme est pareil.

Visiblement, faute de se renouveler par la vision des choses et par les émotions de la vie, la pensée de Vigny, toujours trop concentrée en elle-même, ne tendait de plus en plus qu'à se condenser en abstraites formules; « avoir la force de resserrer une idée » lui semblait l'idéal; sa poésie se cristallisait donc, prenant pour modèle :

1. L'antépénultième surtout a toute la grâce rêveuse du Vigny des vingt ans.

Un fin miroir, solide, éclatant et dur [1].

Et pourtant, malgré ces graves défauts, aucun poème de Vigny, en ses parties essentielles, ne séduit plus peut-être et ne retient davantage : car jamais Vigny n'a uni tant de force à tant de grâce, tant de tendresse racinienne à tant d'âpreté byronienne; jamais il ne s'est plus pleinement manifesté sous son double aspect prestigieux. Si ce n'est point là la plus parfaite de ses œuvres, c'en est peut-être, du moins, la plus caractéristique et la plus généralement aimée.

L'âme tendre de Vigny ne pouvait longtemps, du reste, s'en tenir aux imprécations outrées de Samson contre « l'être faible et menteur » :

Et, plus ou moins, la femme est toujours Dalila.

« Après avoir bien réfléchi sur la destinée des femmes dans tous les temps et chez toutes les nations, écrivait-il dès 1844, j'ai fini par penser que tout homme devrait dire à chaque femme, au lieu de *Bonjour*, *Pardon!* car les plus forts ont fait la loi. » A l'inverse de la « pâle prostituée », Eva devient donc pour l'auteur rasséréné d'*Eloa* la femme idéale, chaste et sensible jusqu'à l'extrême, faible de corps, mais forte par le cœur, d'instinct sûr, quoique de raison incertaine, « compagne délicate » des rêves inspirés, la plus frêle, la plus dolente (ici quelques

1. *Journal* (à propos de *Daphné*). Et il ajoute :

Comment se garderaient les profondes pensées
Sans rassembler leurs feux dans ton diamant pur
Qui conserve si bien leurs splendeurs condensées.

traits empruntés à sa propre femme) et partant la plus aimable des créatures terrestres. Or quoi de plus cher au monde qu'une bien-aimée souffrante?

> Aimez ce que jamais on ne verra deux fois [1].
> Oh! qui verra deux fois ta grâce et ta tendresse,
> Ange doux et plaintif qui parle en soupirant;
> Qui naîtra comme toi portant une caresse
> Dans chaque éclair tombé de ton regard mourant,
> Dans les balancements de ta tête penchée,
> Dans ta taille dolente et mollement couchée,
> Et dans ton pur sourire amoureux et souffrant [2]?

Cette attitude tendrement protectrice de Vigny, si exalté que soit par ailleurs son culte de la femme, le caractérise aussi bien en son œuvre qu'en sa vie : au lieu des cris de passion égoïste de Musset, au lieu des hymnes religieux de Lamartine, au lieu des odes rutilantes et sonores de Hugo, nous avons ici quelque chose d'infiniment plus précieux peut-être, quoique

1. Le Docteur Noir avait déjà dit à Stello (p. 235) : « A votre place j'aimerais une créature du Seigneur plutôt qu'un argument, quelque beau qu'il fût »: et le Lucifer de Byron à Caïn : « I pity thee, who lovest that must perish ».

2. Cf. Ces yeux tristes et doux qu'on ne doit plus revoir.

Il faut avouer qu'avec ce beau portrait de langoureuse amante très concevable en sa réalité et même en son idéalité s'accordent mal certains autres traits (surtout str. 3, III) : « parole joyeuse », « yeux puissants », « aspect fort », « regard redoutable », « formes intrépides ». Vigny s'est ici laissé fâcheusement influencer par *Le Cantique des Cantiques.* En tout cas, son dévouement exalté et raffiné à l'égard d'Eva est bien celui dont il fit preuve à l'égard de sa femme et de ses plus chères correspondantes : c'est déjà celui d'Emmanuel dans *Le Déluge* :

> Viens, ô ma bien-aimée, et, fermant tes beaux yeux
> Qu'épouvante l'aspect du désordre des cieux,
> Sur mon sein, sous mes bras repose encore ta tête,
> Comme l'oiseau qui dort au sein de la tempête;
> Je te dirai l'instant où le ciel sourira,
> Et durant le péril ma voix te parlera.

beaucoup plus simple : une très sûre affection délicate et dévouée, le plus pur lait de l'humaine tendresse. N'empêche que pour les aspirations extatiques de Vigny Eva redevient plus encore sinon mieux : elle devient pour ce rêveur solitaire le plus fidèle « miroir » de l'âme; mystiquement parée des plus pures beautés d'ici-bas, elle ne reste pas seulement le plus bel ornement de la « froide nature », elle s'en fait encore la plus impressionnable et partant la plus éloquente interprète,

> L'enthousiasme pur dans une voix suave...
> Eva, j'aimerai tout dans les choses créées,
> Je les contemplerai dans ton regard rêveur...
> Je dirai qu'ils sont beaux quand tes yeux l'auront dit.

Terrestre Eloa qu'attendrissent et qu'alanguissent les douleurs humaines, Eva apparaît ainsi transfigurée aux yeux extasiés du poète en dolente et pensive Muse de la Pitié.

> C'est à toi qu'il convient d'ouïr les grandes plaintes
> Que l'humanité triste exhale sourdement...
> Ton cœur vibre et résonne au cri de l'opprimé
> Comme dans une église aux austères silences
> L'orgue entend un soupir et soupire alarmé.

Plus intéressante encore que son attitude à l'égard de la femme est l'attitude de Vigny vis-à-vis de la Nature : elle est loin d'être aussi immuable qu'on a paru le croire. La première impression que, petit Parisien dépaysé, il rapporta de ses vacances d'automne en un pays maussade fut plutôt désagréable : « La campagne dont je voyais dans tous les livres d'amoureuses descriptions ne m'était apparue dans

mon enfance que plus sombre que la noire capitale de la France. La Beauce était la patrie de mes pères,... province plate... où ma tante me recevait... vers l'automne... Je retrouvais donc toujours aux champs des pluies, des boues, des feuilles jaunes, des vents furieux[1]. » Vigny n'en sembla pas moins admirer la nature dans ses premiers poèmes; mais ce fut plutôt sur parole sans doute, à travers la poésie de ses modèles, les anciens surtout, que pour des jouissances personnelles. Ses pérégrinations d'officier la lui firent mieux connaître, souriante d'abord sur les bords de la Loire (*Cinq-Mars*), puis âprement majestueuse dans les Pyrénées (*Le Cor*, *Le Trappiste*). Tout en laissant encore persister en ces nouvelles descriptions quelque chose de livresque et d'abstrait, Vigny se plaît désormais à nous la montrer tantôt, à la suite de Milton, transfigurée par les voluptés nocturnes comme dans *Eloa*, tantôt, comme dans *Le Déluge*, épanouie en « sa fleur première » dont la « riante beauté » semble implorer « le Seigneur irrité », tantôt romantiquement sauvage ou rêveusement alanguie comme dans *Le Trappiste* et dans les ballades; avec *Les Amants de Montmorency*, il l'aime même en Coppée flâneur jusque dans le décor factice d'une banlieue parisienne. Puis, la personnifiant à la longue et la supposant comme l'homme victime de Dieu, il se met à la plaindre dans les vers trop peu connus des *Éternels Secrets* :

Un mal universel accable la nature;
Une douleur profonde est dans la créature...
Tout se débat en vain dans la chaîne de fer...

1. *Journal*, 264.

Chacun pleure en courbant une tête asservie,
Un éternel soupir est la voix de la vie [1].

Ce n'est vraiment qu'au cours de sa résidence au Maine-Giraud que son attitude devient, sinon définitive, du moins caractéristique. A la suite de Rousseau, comme Chateaubriand, Lamartine et les grands romantiques anglais, Vigny vient demander à la Nature un refuge contre les douleurs de la vie loin de la société des hommes; mais, autrement qu'eux et plus même que Wordsworth, il y cherche aussi un « austère » asile pour les graves pensées. C'est toutefois dans l'extase mystique d'un préraphaélite qu'il approche tout d'abord ce sanctuaire des « secrets divins »; et c'est à travers le pieux mirage des symboles qu'il en contemple les rites.

La Nature t'attend dans un silence austère;
L'herbe élève à tes pieds son nuage des soirs,
Et le soupir d'adieu du soleil à la terre
Balance les beaux lys comme des encensoirs.
La forêt a voilé ses colonnes profondes,
La montagne se cache, et sur les pâles ondes
Le saule a suspendu ses chastes reposoirs,

Le crépuscule ami s'endort dans la vallée
Sur l'herbe d'émeraude et sur l'or du gazon,
Sous les timides joncs de la source isolée
Et sous le bois rêveur qui tremble à l'horizon,
Se balance en fuyant dans les grappes sauvages,
Jette son manteau gris sur le bord des rivages,
Et des fleurs de la nuit entr'ouvre la prison.

1. Fragment publié par *Les Lettres*, 6 mars 1906. Une variante du premier de ces vers se retrouve dans *La Sauvage* :

Une peur inconnue accable la Nature.

Or cette *peur*, ce n'est plus la Nature qui l'éprouve dans *La Maison du Berger*, c'est elle au contraire qui l'inspire à l'homme :

Ne me laisse jamais seule avec la Nature;
Car je la connais trop pour n'en pas avoir peur.

Il en fut malheureusement de la Nature comme de l'humanité : l'âme ardente du poète leur demandait trop pour n'être pas promptement déçue ; ses excessifs enchantements d'idéaliste ne pouvaient s'achever qu'en désillusions de pessimiste. Cette religieuse transfiguration des choses ne survécut donc guère chez le songeur solitaire à la morne monotonie des observations quotidiennes ni aux déductions négatives de son athéisme. Alors que pour la vibrante extase de Shelley la Nature est un vaste océan de vie où vont se perdre, pâmées, les faibles âmes humaines, alors que pour la pieuse extase de Wordsworth elle est un temple divin tout plein de béatitudes sereines et d'enseignements salutaires, pour l'extase trop personnelle en quelque sorte et trop voluptueuse de Vigny, inapte aux délicieuses ivresses du grand jour, elle ne s'évanouit ni ne se mue en nuages ou en mirages panthéistes. Elle résiste, scène solide sous le pas trépidant de ses mobiles acteurs ; elle demeure, comme pour Chateaubriand et pour le Byron d'avant l'influence shelleyienne, le superbe théâtre des infortunes humaines ; mais, tandis que l'un et l'autre y savent encore trouver le repos en la fastueuse déclamation de leurs ennuis solennels ou de leurs angoisses furieuses, Vigny, toujours trop concentré en lui-même pour s'oublier, voit se refléter en son miroir impénétrable un visage aussi impassible que le sien[1] :

1. Pauvre cœur, dupe, hélas ! de ta propre imposture
Tu n'entends que toi-même à travers la Nature,

a dit Laprade en des vers de sa *Symphonie* qui blâment comme Vigny ce que Ruskin appelle la *pathetic fallacy* et que l'on pourrait

déçu, il s'en irrite et, passant de la pitié à la haine, il prête à cette ennemie imaginaire la sournoise malveillance qu'il attribue au Créateur commun; de victime qu'elle était naguère, la trop belle Nature devient une perfide complice de Dieu; Vigny l'admire encore, à vrai dire, mais aussi il la hait.

« Je suis l'impassible théâtre
Que ne peut remuer le pied de ses acteurs;...
Je n'entends ni vos cris ni vos soupirs; à peine
Je sens passer sur moi la comédie humaine
Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.

Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,
A côté des fourmis les populations;
Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,
J'ignore en les portant les noms des nations.
On me dit une mère et je suis une tombe.
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
Mon printemps ne sent pas vos adorations. »

C'est là ce que me dit sa voix triste et superbe,
Et dans mon cœur alors je la hais et je vois
Notre sang dans son onde, et nos morts dans son herbe
Nourrissant de leurs sucs la racine des bois [1].

Ainsi envisagée, à la fois odieuse et superbe, la Nature n'apparaît donc plus à ce poète, qui sut toujours préférer la bonté à la beauté, que comme une « insolente décoration, tout au plus bonne à servir de cadre à la beauté qu'on aime ». « Partout, s'écrie-t-il avec rage, la nature stupide nous insulte assez. »

cependant appliquer même à cette hostilité dédaigneuse de Vigny qui en est la forme contraire et non la négation.

1. Il est remarquable que Vigny adresse à la Nature certaines des invectives que le Lucifer de Byron adresse à Dieu : « Tu n'es pas le Créateur, tu es le Destructeur; tu as créé la Mort; tu n'édifies que le Néant... Tu reçois l'hommage de tout ce qui est; tu n'en recevras jamais de moi. »

Viens donc! le ciel pour toi n'est plus qu'une auréole
Qui t'entoure d'azur, t'éclaire et te défend;
La montagne est ton temple et le bois sa coupole,
L'oiseau n'est sur la fleur balancé par le vent
Et la fleur ne parfume et l'oiseau ne soupire
Que pour mieux enchanter l'air que ton sein respire;
La terre est le tapis de tes beaux pieds d'enfant.

Cette altière attitude en face de la Nature[1], peu de poètes osèrent depuis Lucrèce l'adopter pour la garder longtemps. Byron ne la prit guère qu'une fois au début de *Lara* pour être à son tour surpassé, mais pour un jour seulement, par Lamartine dans le *Dernier Chant de Childe Harold*[2]. Mme Ackermann, après avoir, à l'exemple de Vigny, maudit la Nature

1. Il faut avouer que cette attitude même, si l'on en croit la *Correspondance*, ne fut peut-être chez Vigny ni définitive ni dénuée de tout parti-pris : « Je n'ai pas pu voir la nature que j'aurais aimé à contempler, écrit-il le 7 septembre 1856, et pour ne pas avoir de regrets, j'ai fait des vers contre elle que je vous envoie, chère petite sœur bien-aimée. Je me suis persuadé en maudissant la terre, ses bois et ses montagnes, que je la détestais, que je ne croyais plus ni à l'air, ni à la lumière, ni aux grands horizons et que tout cela n'est, après tout, qu'une toile de fond bonne à servir de cadre à la beauté que l'on aime, à la personne qui vous accompagne dans la vie, et près de qui tout doit n'être rien. Ai-je tort? ai-je raison? Je ne sais; mais il m'est nécessaire de croire toujours cela, pour que les révoltes secrètes de l'homme soient un peu étouffées en moi, pour que je ne crie pas contre le Ciel. » (*Correspondance*, 294.) « Je souhaite beaucoup, dit-il encore de la Nature (*Corr.*, 293), qu'elle mérite tous les compliments fades que la poésie lui fait depuis que le monde existe. »

2. Après avoir dit, comme Rousseau, dans *Le Vallon* et bien ailleurs : « La Nature est là qui t'invite et qui t'aime ». Lamartine, en ses meilleurs vers du *Dernier Chant du Pèlerinage d'Harold*, qui sont aussi parmi les plus beaux qu'il ait jamais écrits, semble s'être, comme Vigny, inspiré du fameux début du deuxième chant de *Lara*, lorsqu'il fait dire à son héros byronien :

Triomphe, disait-il, immortelle Nature,
Tandis que devant toi ta frêle créature,

comme une marâtre, finit, à l'exemple de Leopardi, par se résigner à son insensibilité [1]. De même, Leconte de Lisle, après avoir imité les défis de Vigny, ne tarda pas à se réconcilier avec une Nature dont il sut en sage apprécier la sérénité [2]. L'intransigeante hostilité

Elevant ses regards de ta beauté ravis,
Va passer et mourir ! Triomphe, tu survis !
. . . .
Le gland meurt, l'homme tombe, et tu ne les vois pas !
Plus riante et plus jeune au moment qu'il expire,
Hélas ! comme à présent tu sembles lui sourire,
Et, t'épanouissant dans toute ta beauté,
Opposer à sa mort ton immortalité !
. . . .
Quoi donc ? n'aimes-tu pas du moins celui qui t'aime ?
N'as-tu point de pitié pour notre heure suprême ?
Ne peux-tu, dans l'instant de nos derniers adieux,
D'un nuage de deuil te voiler à mes yeux ?
. . . .
Mais non, tu brilleras demain comme aujourd'hui !

Ne devine-t-on pas toutefois jusque sous la belle et facile harmonie de ces plaintes complaisantes une sérénité confiante qui présente un parfait contraste avec l'âpre concision d'un pessimisme désespéré, si manifeste dans l'œuvre de Vigny ?

1. La Nature sourit, mais elle est insensible...
Elle n'a qu'un désir, la marâtre immortelle,
C'est d'enfanter toujours...
Mère avide, elle a pris l'éternité pour elle,
Et nous laisse la mort.

Cf. Leopardi :

So che natura è sorda,
Che miserar non sa,
Che non del ben sollicita
Fu, ma dell'esser solo.

2. « Une divinité implacable se rit de nous, » avait dit Vigny (*Journal*, 255) : de même, Leconte de Lisle, dans *La Fontaine aux Lianes* :

La Nature se rit des souffrances humaines.

Mais il ajoute ailleurs :

O fraîcheur des bois, sérénité première.
O vents qui caressiez les feuillages chanteurs,

de Vigny trouve, du moins, son exacte contre-partie dans l'aveugle confiance de Wordsworth; car, si les deux poètes se contredisent si pleinement, c'est qu'en leur excès de pessimisme et d'optimisme ils se complètent, chacun d'eux n'exprimant qu'une moitié de l'entière vérité. La morne vision du poète français est, en effet, à la fois aussi fausse et aussi vraie que la béate contemplation du poète anglais; toutes deux se valent : la Nature n'est pas plus maternelle qu'elle n'est marâtre; elle est insensible; à l'homme de comprendre et de se résigner ou de s'adapter; s'il est plus sage de s'adapter, toutefois, il est plus noble encore de s'apitoyer.

Vigny préféra se résigner et s'apitoyer. Ne trouvant pas moins de malveillance dans la création que dans le créateur, il se détourne de l'une comme de l'autre avec un égal mépris, et a hâte de se pencher en un touchant attendrissement vers toutes les victimes de cette malédiction universelle. En présence du Ciel muet et de la Terre vide de bonté, le poète du *Déluge* [1] prend doublement en pitié « l'humble passager » qui si naïvement se croit « roi de la Nature » et créature préférée de Dieu.

Fontaine aux flots heureux où jouait la lumière,
Eden épanoui sur les vertes hauteurs!
Salut, ô douce paix, et vous, pures haleines,
Et vous qui descendiez du ciel et des rameaux,
Repos du cœur, onbli de la joie et des peines,
Salut, ô sanctuaire interdit à nos maux!

1. Au point de vue sentimental, *La Maison du Berger* continue *Le Déluge* : Vigny y prend vis-à-vis de la femme la même attitude qu'Emmanuel; tendre et protecteur, il l'initie aux beautés de la nature et la défeud contre ses forces aveugles mises au service de la malveillance divine. De ce monde encore on peut dire :

L'amour survivait seul à la bonté bannie.

Vivez, froide Nature, et revivez sans cesse
Sur nos pieds, sur nos fronts, puisque c'est votre loi;
Vivez, et dédaignez, si vous êtes déesse,
L'homme, humble passager, qui dut vous être un roi;
Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines,
J'aime la majesté des souffrances humaines;
Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi.

« Ce vers (l'avant-dernier), dit Vigny élargissant encore sa pensée, contient le sens de tous mes poèmes philosophiques : l'esprit de l'humanité, l'amour entier de l'humanité et de l'amélioration de ses destinées[1]. » *Poèmes humains* devaient primitivement s'appeler ces poèmes philosophiques. Ainsi repoussé par la Nature comme par Dieu, par les choses comme par les hommes, Vigny retrouve, au milieu de toutes les ruines de sa vie, à travers toutes les négations de sa pensée, au fond d'un cœur d'autant plus tendre qu'il est plus endolori, le cri primitif de son Stello : Amour et Pitié. « Dévouement » reste son mot d'ordre comme pour tous les héros de la servitude humaine. Jusqu'au bout Vigny préserve intact l'honneur de s'immoler[2].

1. « L'image de l'infortune sous quelque aspect qu'elle se présente me poursuit et m'accable, avait dit Mme de Staël (*Traité des Passions*, Introd.). Un attendrissement inexprimable, une inquiétude douloureuse s'emparent de moi à la pensée des malheurs de tous et de chacun. »

2. « La pitié, la tendre commisération que j'ai dans le cœur pour l'espèce humaine et pour ses misères, dit Vigny (*Journal*, 279), me font souvent sentir la passion que l'on met à combattre une maladie dans une personne qui nous est chère, à la voir revenir à la vie. Si je l'ai éprouvé près de ma mère, près de ma femme, cela n'est point surprenant, ayant pour elles tant de tendresse, mais cela m'a fait comprendre les secrètes et angéliques joies que pouvait goûter le chevalier hospitalier de Saint-Jean de Jérusalem et son amour pour ses blessés et ses malades. Il sera bon de faire un roman intitulé *L'Hospitalier et le Templier*. L'un dévoué

Dans l'atmosphère raréfiée de ces hautes cimes, on sent que, sous la bienfaisante influence d'Éva, loin des Dalilas, à l'abri des querelles sociales, dans la trêve des angoisses religieuses, la sérénité est doucement revenue au cœur du poète morose : les trois derniers poèmes nous en fournissent la preuve.

Dès *La Flûte* (1843), trop dédaignée à notre avis, point une douce pitié sans aigreur ni amertume, une fraternelle pitié pour toute impuissance humaine, si touchante chez les êtres de bonne volonté. Stello, revenu de ses ambitieuses chimères, chante désormais :

La sainte égalité des esprits du Seigneur.

Pas plus que le poète génial (et Vigny devait alors mieux que personne sentir ses propres insuffisances), pas plus qu'aucun de nous, le pauvre aveugle ne peut réaliser son idéal, si humble soit-il : c'est là le sort commun de tous les mortels, grands ou petits.

Notre souffle était juste, et notre chant est faux.
Du corps et non de l'âme accusons l'indigence :
Des organes mauvais servent l'intelligence...
En traducteurs grossiers de quelque auteur céleste
Ils parlent... Elle chante et désire le reste.

Quand donc notre impuissance ne tient qu'à notre chétive condition terrestre, ne nous plaignons pas trop; toute morale le dit, chrétienne ou kantienne : *pax hominibus bonæ voluntatis!*

à l'humanité souffrante, l'autre à l'adoration mystique. » Le culte de l'extase et l'amour de l'humanité, voilà bien les deux moitiés de la vie spirituelle de Vigny : toute sa vie il fut à la fois Hospitalier et Templier.

J'aime, autant que le fort, le faible courageux;...
Ce Sisyphe éternel est beau, seul, tout meurtri...
Si, plus haut parvenus, de glorieux esprits
Vous dédaignent jamais, méprisez leur mépris :
Car ce sommet de tout, dominant toute gloire,
Ils n'y sont pas, ainsi que l'œil pourrait le croire.
On n'est jamais en haut. Les forts, devant leurs pas,
Trouvent un nouveau mont inaperçu d'en bas...
Tout homme a vu le mur qui borne son esprit [1].

Qui donc accuse Vigny d'orgueil? Il en est de deux sortes : l'un fondé sur le mépris injustifié d'autrui; l'autre, sur l'estime justifiée de soi; Vigny ne connut guère que le second et laissa l'autre à des âmes moins hautes, à Flaubert, par exemple, à Baudelaire, à Poë. En cette délicate sympathie qui comprend si bien désormais et qui plaint en souriant les plus hautaines prétentions comme les plus humbles, les plus cruelles déceptions comme les plus naïves, il y a plus encore que cette froide sérénité qui survit péniblement à l'expérience résignée de la vie; il y a de l'humour qui se joue, et du meilleur, un humour aussi spontané qu'attendri, infiniment supérieur à toutes les pénibles contorsions du Docteur Noir. Bien plus, quand Vigny, en son amusante description

1. Dans *Servitude et Grandeur militaires*, le jeune Renaud s'indigne, à propos de Napoléon, contre le charlatanisme de « ces hommes qui s'étourdissent par l'action sur toute chose, et dont l'assurance écrase les autres en leur faisant penser que la clef de tout savoir et de tout pouvoir est dans leur poche, et qu'ils n'ont qu'à l'ouvrir pour en tirer lumière et autorité infaillibles. Je sentais que c'était là une force fausse et usurpée. Je me révoltais, je criais : « Il ment! son attitude, sa voix, son geste, ne sont qu'une pantomime d'acteur, une misérable parade de souveraineté dont il doit savoir la vanité. Il n'est pas possible qu'il croie en lui-même aussi sincèrement. Il nous défend à tous de lever le voile, mais il se voit nu par-dessous. Et que voit-il? un pauvre ignorant comme nous tous et, sous tout cela, la faible créature! »

du dégénéré supérieur raille gaiement le « poète et capitaine », « chef de religion », « apôtre », « législateur aussi », son « orgueil démesuré » et son « air cavalier », on se demande si vraiment il ne se moque pas de lui-même à son tour en se moquant des autres : ce qui est le comble de la bonne grâce dans l'humour. Ne fut-il pas, lui aussi, sous un certain jour,

> L'humble acteur d'un public ingrat et passager...
> Sur la poupe d'un drame il écrivit son nom...
> Mais, quoique pauvre, il fut modeste et très poli.

Stello ne se prendrait-il donc plus au tragique? envisagerait-il d'un œil narquois sa propre personne et ses propres écrits? c'est là, il faut l'avouer, un aspect assez imprévu et d'autant plus charmant du grave et solennel auteur de *Moïse*. Très curieusement le ton enjoué et familier de cette réconfortante parabole évoque ainsi les meilleures poésies réalistes de Crabbe et de Worsdworth, de Cowper même et de Coppée. Un instant même on songe à la verve de Tennyson dans *Will Waterproof*.

Avec *La Bouteille à la Mer* [1] (1853), l'espoir renaît franchement au cœur de l'ancien contempteur de toute espérance terrestre, mais un espoir tout intellectuel, une stoïque confiance dans la seule puissance du génie. Le dolent défenseur des précoces

1. Le germe de ce poème semble être une phrase incidente du *Journal* de 1842 (p. 183). « Un livre est une bouteille jetée en pleine mer, sur laquelle il faut coller une étiquette : *Attrape qui peut!* » On voit combien ce grain a fructifié d'une façon imprévue. « La pauvre petite *Bouteille* qui porte une science de plus à notre pauvre espèce humaine est, dit-il, l'héroïne du poème autant que le brave capitaine » (Maurice Masson, *op. cit.*, 93.)

découragements égoïstes n'a jamais été plus entraînant prédicateur d'héroïsme :

> Courage, ô faible enfant...
> Oubliez Chatterton, Gilbert et Malfilâtre;
> ... oubliez l'homme en vous-même.

« La foi dont il est embrasé », dit le poète viril, est au « grave marin » que le vent emporte « sans gouvernail et, partant, sans ressource », le meilleur des gages que, « sur la mer des multitudes », en l'universel naufrage des périssables banalités, la « frêle passagère » des « hautes latitudes » jamais ne sombrera.

> Il se croise les bras dans un calme profond.
> Il voit les masses d'eau, les toise et les mesure,
> Les méprise en sachant qu'il en est écrasé...
> Son sacrifice est fait...
> Il lance la bouteille à la mer et salue
> Les jours de l'avenir qui pour lui sont venus
> Il sourit en songeant que ce fragile verre
> Portera sa pensée et son nom jusqu'au port;
> Que d'une île inconnue il agrandit la terre,
> Qu'il marque un nouvel astre et le confie au sort;...
> Et qu'avec un flacon il a vaincu la mort...
> Qu'importe oubli, morsure, injustice insensée,
> Glaces et tourbillons de notre traversée?
> Sur la pierre des morts croît l'arbre de grandeur...
> Le vrai Dieu, le Dieu fort est le Dieu des idées.

Un décor de très pittoresque poésie pare dignement ici la gravité de la pensée. Jamais, malgré quelque lenteur encore et quelque gaucherie, Vigny plus jeune n'a mieux choisi ni plus artistement façonné qu'en cette heure de suprême inspiration le fragile et pourtant durable symbole qui s'en va désormais, dans le bondissant élan de ces strophes alertes

de vie, porter jusqu'aux dernières générations « l'élixir divin que boivent les esprits ».

L'Esprit Pur[1] (1863) couronne triomphalement l'œuvre comme la vie du poète : en guise de *De Profundis*, nous avons le *Te Deum* inattendu, en même temps que le nouveau *Credo*, de ce pessimiste qu'a rasséréné sa foi. Car, lui qui ne croit pas à l'invisible Esprit-Saint de Dieu, il croit désormais au *Visible Saint-Esprit* des hommes, c'est-à-dire à l'*Écrit Universel*[2] ; et, comme il estime son propre écrit « impérissable », il a confiance dans la gratitude de ses

1. Ce titre semble emprunté à *La Recherche de la Vérité* par Malebranche (liv. III, *De l'Esprit pur*) dont on retrouve l'influence dans une strophe de *La Maison du Berger* : « Son verbe est le séjour de nos intelligences. Comme ici-bas l'espace est celui de nos corps. » « Le livre III[e], dit une note de 1842, est un des meilleurs. »

2. Ce poème semble également s'inspirer de ce passage de Lamennais qui sert d'épigraphe au chapitre XX de *Cinq-Mars* : « ... rois qui n'en ont pas le nom, rois sans ancêtres et sans postérité ; seuls de leur race, mais qui règnent véritablement par la force de caractère et par la grandeur des pensées et qui, leur mission remplie, disparaissent en laissant à l'avenir des ordres qu'il exécutera fidèlement. » « La dignité de l'homme moderne est dans la pensée », avait-il écrit à Edgar Quinet dès 1844 (*Corr.*, 115). « L'Intelligence est la Reine du monde », disait-il fièrement au prince héritier de Bavière (*Corr.*, 84). « Les rois font des livres à présent, tant ils sentent bien que le pouvoir est là, » ajoutait-il en son *Journal* (76). Enfin, par une singulière contradiction, ce sceptique pessimiste a « une foi profonde » dans les progrès de l'humanité, dans

Les pas lents et tardifs de l'humaine Raison,

grâce à « ce noble pouvoir... des maîtres de la pensée et de la parole ». « Sous la bannière mobile des idées, proclame-t-il à l'Académie, l'espèce humaine est en marche pour des destinées de jour en jour meilleures et plus sereines. » « La République des lettres, composée de citoyens vraiment libres.... Peuple au milieu des peuples, Nation élue par le Génie au milieu des nations,... conserve à chacun des âges le Trésor séculaire de ses idées. » (*Les Lettres*, 6 mars 1906.)

semblables. La religion de l'humanité, à laquelle il s'est consacré, lui promet en récompense de son culte fervent la reconnaissance éternelle de l'humanité; et la gloire lui apparaît ainsi comme une sorte de paradis terrestre [1]. Aussi sa fierté de gentilhomme s'incline-t-elle désormais devant sa fierté de poète.

Si l'orgueil prend ton cœur quand le peuple me nomme,
Que de mes livres seuls te vienne ta fierté,
J'ai mis sur le cimier doré du gentilhomme
Une plume de fer qui n'est pas sans beauté.
J'ai fait illustre un nom qu'on m'a transmis sans gloire.
Qu'il soit ancien, qu'importe? il n'aura de mémoire
Que du jour seulement où mon front l'a porté.

Seul et dernier anneau de deux chaînes brisées,
Je reste. Et je soutiens encor dans les hauteurs,
Parmi les maîtres purs de nos savants musées,
L'*idéal* du poète et des graves penseurs.
J'éprouve sa durée en vingt ans de silence,
Et toujours, d'âge en âge, encor je vois la France
Contempler mes tableaux et leur jeter des fleurs,

« Le Penseur est un tardif conquérant qui ne travaille que pour l'avenir, » avait dit Vigny à l'Académie française; « il faut, confirme le *Journal*, désirer la popularité dans la postérité et non dans le temps présent [2] ». Or, voilà que Vigny se sent vivant, entrer dans la postérité. Ce n'était point là, du reste, vaine illusion d'amour-propre. Sans annonces

1. « Sois donc bénie la secrète félicité que donne la méditation poétique, avait-il écrit (*Journal*, 212) à propos du vieux Baour-Lormian, si elle suffit à soutenir un vieillard pauvre, seul, aveugle; si elle est sa religion, et si la foi et l'espérance dans l'immortalité du nom lui donnent la même force que la foi et l'espérance dans l'immortalité de l'âme en donnent aux fervents chrétiens. »

2. *Journal*, 185. « Quand on ne devrait lire ces vers que cent ans après ma mort, je les écrirais toujours, » disait déjà le Milton de *Cinq-Mars*, II, 71.

ni réclames, dix éditions de ses ouvrages venaient de s'écouler; il devenait classique jusqu'en Angleterre [1]. « Les jeunes gens, disait-il, et même les jeunes filles, ont toujours formé la partie de la nation qui m'a répondu la première [2]. »

Jeune postérité d'un vivant qui vous aime!
Mes traits dans vos regards ne sont pas effacés;
Je peux en ce miroir me connaître moi-même,
Juge toujours nouveau de nos travaux passés!
Flots d'amis renaissants! Puissent mes destinées
Vous amener à moi de dix en dix années
Attentifs à mon œuvre, et pour moi c'est assez!

Le cycle est donc accompli. Vigny, comme Shakespeare, après avoir longuement peiné dans les sombres profondeurs de la pensée humaine, achève enfin ses jours dans la clarté des hauteurs sereines. Moïse ne se plaint plus de sa douloureuse supériorité : ayant eu le rare bonheur de donner cinq ou six fois aux plus inquiètes aspirations de l'âme moderne une réponse inoubliée et inoubliable, il trouve qu'il n'a point trop payé de toute une vie d'angoisses morales ce regain de gloire partielle. « Qu'est-ce qu'une belle

1. « La situation de mes ouvrages est bien simple à présent, écrivait-il en 1852 d'après les renseignements de son éditeur (*Corr.*, 223, 226) : tout est épuisé sous tous les formats, et on les demande beaucoup... Je suis toujours surpris de cette vente régulière et rapide de mes ouvrages, sans annonces, sans articles, sans affiches, sans que ce paisible et insouciant Charpentier se soit jamais donné la peine d'avertir le public de chacune des dix éditions. »

2. *Corr.*, 175. « J'ai toujours remarqué que les premières mains qui m'étaient tendues étaient celles des jeunes gens de votre âge, » écrivait-il à un étudiant en 1851 (*Corr.*, 211). » Le découragement ferait tomber les poètes dans le silence, écrivait-il au contraire en 1839, s'il ne leur venait quelquefois à travers l'espace des témoignages, comme le vôtre, qui veulent dire : « Je vous écoute, parlez encore! » (*Corr.*, 81.)

vie, avait-il dit au départ, sinon une pensée de la jeunesse réalisée par l'âge mûr[1]? » Maintenant que le voilà arrivé au terme du voyage, il se retourne et voit que sa vie n'est pas sans beauté. En dépit de son isolement altier, malgré la rareté de ses meilleures œuvres, par la seule vertu de son originalité et de sa noblesse, son génie a « fait entendre à l'humanité la parole pour laquelle il était né » : il a légué « aux futurs voyageurs, sublime testament, la carte des flots faite dans la tempête, la carte de l'écueil qui a brisé sa tête ». Qu'en résulte-t-il?

Une gloire de plus luit dans la nation.

Dès lors, comme le pasteur du peuple hébreu, il n'a plus, en vue de « la Terre promise », qu'à fermer les yeux.

Ton règne est arrivé, PUR ESPRIT, roi du monde!

1. *Cinq-Mars*, II, 77.
« Je pense, écrivait-il à propos de « ce renouvellement de sympathie que j'ai trouvé dans les générations de 1835, 1840 et 1857 », qu'il vient seulement de ce que la vérité est éternelle et impérissable, et j'ai eu quelquefois le bonhenr de voir clairement la vérité et le courage de la dire. » (*Corr.*, 300.) « Je pensais avant-hier encore, ajoute-t-il à propos de la reprise de *Chatterton* le 7 décembre 1857, en voyant *d'un petit coin sombre* comme celui d'Alceste ces figures innombrables, pressées, sérieuses, recueillies et jeunes, toutes inconnues de moi, qui venaient, comme une nouvelle armée sortie de terre, pour m'écouter et me serrer la main en disant : Il a raison! » Barbey d'Aurevilly va bientôt dire : « Dans les abaissements de la poésie contemporaine, d'inspiration pareille je n'en connais pas », et Brunetière d'ajouter : « Ce que le romantisme avait perdu d'influence et d'autorité, c'était lui qui l'avait gagné ».

CHAPITRE XII

DERNIERS JOURS. CONCLUSION

Avant que ne disparaisse l'éphémère enveloppe de cette âme immortelle, il convient d'en fixer sous son dernier aspect les traits mémorables[1]. Le doux sourire un peu mièvre et ingénu du petit lieutenant de dix-sept ans, si naïvement engoncé en son raide uniforme rouge, après s'être affiné sur les minces lèvres de Stello en une vague expression aiguë, irrésolue, inquiète même, s'irradie enfin sobrement, — comme « en songe », a dit Lamartine, — en « l'olympienne sérénité » d'un mâle visage au menton ferme, au nez droit, au front plus haut que large, aux clairs yeux « bleus de mer », aux sourcils légèrement crispés, aux traits tout à la fois creusés par la souffrance et tendus par l'effort. Sur le pâle et glabre

1. Les meilleurs portraits de Vigny sont, outre le mousquetaire rouge de Carnavalet (voir ci-dessus, p. 20), ceux de Devéria (15 mai 1831), de Gigoux et d'A. Maurin (vers 1832), de Lafosse (lithographie exécutée en 1866 d'après une photographie d'Adam Salomon). Dans celui de Devéria, le plus vivant peut-être, Vigny assis a un peu trop cette expression maladive, tourmentée, chagrine même, que lui a si durement reprochée Sainte-Beuve. Sous l'immense front du buste de Maurin persiste encore quelque chose de sombre dans l'air de songerie intense qui domine. Une inspi-



Alfred de Vigny

Lithographie de Lafosse, d'après une photographie d'Adam Salomon

visage, désormais encadré, non plus par la luxuriante chevelure romantique de Chatterton, mais par de longues et fines boucles blondes à peine blanchies, s'unit au perpétuel air de rêverie distraite qui ne l'a jamais quitté la noble gravité d'une âme triste, résignée, douloureusement, quoique victorieusement maîtresse d'elle-même : l'extase du poète s'y allie visiblement à l'héroïsme du stoïcien. Le grand manteau sombre qui enveloppe de ses larges plis le corps grêle et droit achève de donner à cet austère grand-prêtre de la religion de l'honneur l'aspect tout ensemble « ecclésiastique et militaire » qui lui convient[1]. « Dès qu'on l'apercevait, dit Lamartine, on le remarquait à l'élégance aristocratique de son allure, à la noblesse sans affectation de ses attitudes, au goût et au style de sa toilette »; mais, « gentleman jusqu'au bout des ongles », il avait beau se faire affable pour tous : sa visible grandeur morale n'écartait que trop aisément ceux qui, demandant plutôt à la vie des jouissances que des devoirs, préfèrent la familiarité à la dignité, le sans-gêne banal à une circonspecte estime des autres comme de soi; seuls les rares élus savaient à la longue trouver, derrière cette haute réserve, dans le ton lent et grave de causeries toujours sérieuses, « le charme et l'abandon spirituel

ration presque heureuse illumine, au contraire, le profil de Gigoux que nous donnons en frontispice; Emile Lassalle n'a fait en 1839 que reproduire ce portrait en sens inverse (profil à gauche). Le fameux Vigny au manteau, que nous donnons ci-contre, est, à coup sûr, le plus idéalement vrai des portraits de l'héroïque stoïcien. Quant au buste trop vanté du Théâtre-Français, il ne semble être qu'un rajeunissement de Vigny d'après ce portrait de Lafosse : son bel air de noblesse radieuse ne concorde nullement avec les traits authentiques de l'auteur de *Chatterton*.

d'une intimité exquise ». Bref, dans tous les nobles traits mélancoliques de cet être vaillant aux prises avec une implacable fatalité, la vie avait durement et profondément écrit « les lentes transformations d'une âme bonne », sinon parfaitement simple, « toujours repoussée en ses donations, toujours écrasée par un ascendant invincible », mais parvenue enfin à trouver dans les plus austères devoirs « ce calme parfait, cette égalité d'âme qui ressemble à du bonheur, et qui cache, hélas! un éternel ennui [1] ».

Rien dans la vie privée du poète ne pouvait expliquer l'ultime sérénité des *Destinées*. Toujours sur leur auteur impassible « le doigt rude et fatal » faisait peser le « joug de plomb ». Toujours durait « le sombre duel », « le combat éternel de la vie intérieure qui féconde et appelle contre la vie extérieure qui tarit et repousse ». Rentré dans son froid et « sévère » appartement de Paris, « la différence n'est pas grande de ma vie de citadin à ma vie d'ermite, constate-t-il stoïquement : c'est toujours à peu près, dans quelque maison que ce soit, la même vie de frère hospitalier ». « Je quitte le chagrin pour la maladie, et la maladie pour le chagrin. » « Je lutte en vain contre la fatalité : j'ai été garde-malade de ma mère pendant cinq ans; je l'ai été de ma femme pendant trente ans; je le suis maintenant de moi-même. » Dans « l'étroit cercle magique » où il vivait enfermé avec « l'étude, la philosophie, la poésie, le plus pur amour, la plus fidèle amitié [2] », se projetait l'ombre de la mort.

1. *Servitude et Grandeur militaires*, 287, 325.
2. *Correspondance*, 257.

Auprès du poète vieillissant achevait de languir sa femme épuisée : désormais sujette, à la suite d'une chute, à de fréquentes « attaques de nerfs », elle était en outre « devenue presque aveugle ». « Sa vue s'affaiblit de plus en plus, écrivait-il, et c'est avec des douleurs d'une grande violence que ses yeux se voilent; elle est prête à tomber dans les appartements, il faut qu'on l'accompagne en la soutenant. Cela me remplit de tristesse et d'effroi[1] ». Aussi redoublait-il de sollicitude, en même temps que de soins, pour la distraire, la mort dans l'âme, par « des lectures ou des conversations enjouées ». « Je n'irais pas jusqu'à Saint-Cloud, proteste-t-il, sans jeter l'incertitude et l'effroi dans l'âme de tous les habitants de ma maison : mon oncle le trappiste n'était pas plus cloîtré que moi. » « Il ne faut plus jamais m'inviter à dîner, écrivait-il à sa fidèle amie la marquise de Lagrange. J'ai le cœur serré de mille tristesses et je ne pourrais pas sourire un moment, même près de vous. Vous m'en demanderiez la cause et ce serait pour vous un grand ennui de l'entendre et pour moi un vrai supplice que de la dire. Ne m'interrogez jamais. Il y a tant de choses auquel Dieu seul peut quelque chose[2]. » Soudainement paralysée, elle mourut enfin, la pauvre Lydia, malgré le plus scrupuleux dévouement; elle mourut, « cette chère enfant, gémit-il, que je préservais de tout, et pour qui j'avais sacrifié tous mes goûts de voyages, tous mes désirs de liberté et de science, afin de me vouer à son salut comme une

1. *Correspondance*, 268, 335, 352.
2. *Ibid.*, 323.

mère à sa fille... J'étais récompensé par une sorte de joie secrète de l'avoir sauvée chaque soir, après l'avoir vue en péril chaque matin. Mais, hélas ! cette fois je suis vaincu. » Il eut, du moins, une « consolation » suprême : « cette âme si pure et si bonne me quitta en me disant : « Mon bon Alfred, je ne souffre plus[1]. »

Alors rien devant lui que flots noirs et déserts.

Il y avait en ces pieux soins d'autant plus d'abnégation qu'à force d'être garde-malade Vigny se sentait lui-même depuis deux ans gravement atteint. De nerveuses douleurs gastralgiques s'étaient peu à peu aggravées en crampes d'estomac périodiques, puis quotidiennes, finalement cruelles jusqu'à lui faire perdre connaissance : il avait un cancer à l'estomac. « On est d'accord pour dire que ce qui a aggravé mes souffrances, écrit-il, c'est l'effort que je ne cessais de faire pour les cacher, jusqu'au moment où un tremblement de nerfs les décelait. » Sinistrement il se moque du sévère « régime pastoral » (un peu de lait et d'eau) auquel il était condamné[2], se comparant tour à tour à son Masque-de-Fer, aux naufragés de la *Méduse*, à Ugolin en sa tour de la Faim. Une perpétuelle insomnie rendit bientôt les nuits encore plus intolérables que les jours : elle me tue, disait-il, elle me brûle les yeux. « Prisonnier » en son appartement solitaire, « seul, toujours seul, par l'âge

1. *Correspondance*, 370.
2. *Ibid.*, 343. « Ne pouvoir ni manger ni boire sans une douleur aiguë qui donne un tremblement violent et rejette ensuite la victime dans une prostration accablante, voilà mon état. » (*Corr.*, 344.)

et la douleur vaincu », il ne recevait que de rares parents et amis ou discrets à l'excès, ou indiscrets jusqu'à le tourmenter tour à tour pour sa double guérison corporelle et spirituelle : la petite vicomtesse du Plessis l'oubliait pour ne pas manquer ses derniers bals de la saison. « La seule consolation que j'aie reçue, avoue-t-il, est dans mon invincible habitude de l'étude. Plus elle est abstraite, et plus elle m'absorbe et me fait oublier mes chaînes ». « Souviens-toi que tu es une intelligence qui traîne un cadavre, » lui disait Epictète. « Jamais, confessait-il à Barbier, je ne l'ai trouvé plus lourd à traîner[1]. »

Incapable de se lever, il dut enfin garder le lit où « avec une cruauté inouïe » acheva de le « dévorer » « le vautour de Prométhée ». « C'était à faire compassion », répétait-on autour de lui; mais lui ne se plaignait pas. « Une éducation élégante, avait dit Stello, donne le dédain des souffrances physiques. » « Je ne connais rien de plus insupportable qu'un homme qui raconte sa maladie. » Tout au plus eût-il avoué : « J'entends mon cœur qui, enfermé en ma poitrine comme dans une tombe, implore la paix ». « Aucune plainte, dit un témoin, ne s'échappait de ses lèvres pâles, et l'on eût dit que l'honneur, après la beauté de sa vie, lui commandait de composer la

1. *Correspondance*, 371, 335. « Si vous me voyez souffrir comme il m'arrive, le soir, écrivait-il à Barbier le 2 décembre 1861, lorsque le vautour de Prométhée m'enfonce son bec et ses ongles dans l'estomac, ne vous effrayez pas, n'y faites pas attention et parlez d'autre chose. Après une minute, il s'envole, très satisfait, je suppose, de m'avoir déchiré le cœur et la poitrine ». « Il est beau de visiter les prisonniers », écrivait-il encore au « distrait ami », le 17 mars 1862.

beauté de sa mort[1]. » Ce ne fut que le 17 septembre 1863 que vint enfin le délivrer de ses « crises terribles » et de ses « souffrances inexprimables » Celle qu'il ne redoutait pas : « l'Inévitable était venue sauver cet homme de la douleur, de la dévorante douleur qui nous accompagne sans cesse sur la terre, jusqu'à ce que nous reposions en cette bienfaisante amie ». « Le captif était en liberté. » Ainsi, stoïque jusqu'au bout, jusqu'au dénouement de ce « triste drame de la vie »[2], Alfred de Vigny mourut, comme il avait vécu, en « saint laïque », dont la grandeur non moins morale qu'intellectuelle honore doublement notre humanité[3]. « Puissant et solitaire » comme son Moïse, « triste et seul en sa gloire », il « s'endormit du sommeil de la terre ».

Arrivé au terme de cette minutieuse enquête, on peut apparemment répondre aux deux questions essentielles que posent, avons-nous dit, l'œuvre et la

1. *Correspondance*, 342, 379; *Stello*, 126; *Journal*, 293, Préface, 13.

2. *Correspondance*, 379; *Stello*, 58; *Poésies*, 129; *Cinq-Mars*, Préface. De cette « vie si pure, toute à la poésie et au devoir » (Ratisbonne) on a justement dit : « Nulle bassesse, nulle petitesse, nulle intrigue ne l'a ternie; ni pour la fortune ni pour le succès, Alfred de Vigny ne s'est abaissé; fier, — orgueilleux, si l'on veut, — il a toujours eu ce respect de soi-même, cette crainte de déchoir qui distingue les stoïciens. C'est une de nos gloires littéraires les plus pures. » (H. de Lagardie, *op. cit.*) « Vous faites que l'on peut s'honorer d'être homme de lettres », lui avait dit Latouche. (*Journal*, 231.)

3. Mourut-il en chrétien? « Durant sa maladie, dit M. Dupuy (*Revue de l'hist. litt. de la France*, avril-juin 1903), une des personnes qui l'ont connu intimement et qui ont le plus travaillé à préparer son retour à la foi, disait d'un ton profondément découragé : « Je ne sais pas ce que le Bon Dieu a fait à ce

vie de Vigny. S'il fut pessimiste, s'il fut infécond, ce fut pour une seule et même raison. Ce ne fut certes point faute d'intelligence, quoi qu'en dise Sainte-Beuve : car il fut l'un des plus intellectuels d'entre nos poètes, le plus philosophe peut-être [1], trop même au gré d'aucuns. Ce ne fut pas non plus faute de sensibilité : car il en eut à l'excès et de la plus tendre et de la plus exquise, tout virgilien et racinien qu'il était. Ce ne fut pas encore faute d'imagination, bien que la sienne sut mieux inventer que créer : car son *Journal* abonde en images, en esquisses, en

pauvre M. de Vigny : il a pour lui une haine mortelle. » Ces paroles sont conformes à l'attitude de Vigny toute sa vie, sauf lors de la crise religieuse qui accompagna la mort de sa mère. Elles s'accordent également avec la *Correspondance* (355, 366, 372) où Vigny se plaint de ces bonnes âmes qui, abusant des « liens du sang » ou des droits du voisinage, venaient le tourmenter dans le but illusoire d'amener sa guérison spirituelle et corporelle. « Un homme qui a écrit ce qui est publié dans mes livres a depuis longtemps construit en lui-même l'édifice immuable de ses idées philosophiques... Prenez garde de me forcer à laisser tomber sur vos litanies quelque grand coup de raison... J'ai fait voir bien du pays à des abbés et même à des abbesses. » Une tentative du P. Gratry, auquel il reproche de mêler la question des « élus de l'Académie » avec celle des élus du Paradis, ne semble pas avoir été plus décisive. Par contre, l'abbé Vidal, curé de Bercy, affirme avoir reçu sa confession. (Il est vrai que M. Ratisbonne le nie.) « Je suis né catholique, aurait-il dit, et je meurs en catholique. » « A sa mort, avait-il écrit en son *Journal* (92), l'homme d'honneur regarde la croix avec respect, accomplit tous ses devoirs de chrétien comme une formule et meurt en silence. » « Il ne faut autour d'un cercueil, dit le testament, que les prières de l'Eglise et les larmes des cœurs fidèles. » On le voit, en présence de ces contradictions, il ne semble pas facile ni même possible de conclure; comme le Masque de Fer dans *La Prison*, laissons donc dire à Vigny : « Laissez en paix ma mort. »

1. « Le seul romantique, a dit Brunetière (*Revue des Deux Mondes*, 1er décembre 1891) qui ait eu des idées générales et surtout une conception de la vie raisonnée, personnelle, philoso-

ébauches, en projets de toutes sortes. Non, ce fut surtout faute de volonté, d'une volonté proportionnée aux autres qualités, c'est-à-dire stable, constante en son afflux, infatigable en son fonctionnement; ou plutôt, si l'on veut bien, pour être précis, dépouiller cette complexe faculté de tout ce qu'elle implique de conscience clairvoyante, ce fut faute de vitalité native, de vigueur constitutionnelle, de richesse physique; en un mot, ce fut faute de vie. Quel grand poète aurait eu le monde, a dit Montégut déplorant ce manque inné de souffle, si aux qualités mentales de Vigny se fût ajouté le tempérament d'un Byron!

Frêle de naissance, incapable d'adapter aux croissantes difficultés d'une vie malheureuse son morbide organisme de poète extatique, cet incorrigible idéaliste fut, par la persistance même de ses plus chimériques aspirations, fatalement condamné à ne trouver pour son âme aussi fière qu'endolorie de plus sûr refuge que le stérile isolement d'un pessimisme stoïque; aussi, après s'être dans la fiévreuse contagion d'une exaltation alors régnante prodiguement dépensé en une brève et éclatante floraison d'œuvres en partie étrangères à sa propre nature, se trouva-t-il bientôt réduit en un précoce épuisement, malgré toute la concentration de ses forces en quelques chefs-d'œuvre suprêmes, à languir incapable de

phique. » Non sans retour sur lui-même, Vigny a quelque part (*Journal*, 284) opposé aux Pères de l'Eglise « les Pères de *la Pensée* », toujours « en petit nombre »; Barbey d'Aurevilly a de même dit : « Comme Catinat, que ses soldats appelaient le père la Pensée, Alfred de Vigny peut porter le même nom : il peut s'appeler aujourd'hui le poète la Pensée. »

tout renouvellement sur son fonds irrémédiablement appauvri. La même impuissance congénitale, qui entravait la libre expansion de tout son être dans les jouissances naturelles de la vie, engourdit donc aussi sa pensée dolente dans les mélancoliques velléités du rêve : il y avait, inscrite en sa chair maladive, une même incapacité et de créer et de jouir. Par contre, il est vrai, cette débilité foncière, qui causa à la fois son infécondité et son infortune, provoqua sa grandeur morale et son originalité intellectuelle : c'est précisément parce que sa délicate sensibilité a tant souffert de l'injuste triomphe des forces aveugles liguées contre lui que son intelligence en révolte sut si éloquemment proclamer la pathétique supériorité de la chétive raison, de la tendre pitié, du noble idéal des pauvres humains sur tout le brutal chaos de la matière, sur toute la froide impassibilité de la nature, sur toute l'apparente iniquité des Cieux. Ainsi encore, à force de s'obstiner au culte de quelques fortes idées morales, au lieu de se répandre sur la diversité des choses, cette volonté d'abord hésitante a pu à la longue constituer en l'âme patiemment disciplinée cette belle et grande chose, si rare parmi les hommes et même ou surtout parmi les poètes, un caractère et, qui plus est, un caractère héroïque.

A quoi bon classer en de vagues, étroites et éphémères écoles ce poète philosophe dont le génie altier les dépasse toutes et leur survit? Si Vigny est, à certains égards, le plus romantique de nos romantiques par la forte emprise du mal du siècle sur son intelligence non moins que sur son cœur, il en est aussi le plus classique, parce qu'à cette malsaine inspira-

tion, si personnelle qu'elle demeurât en son fonds, il a réussi, à force d'aristocratique empire sur soi, à donner la plus impersonnelle et partant la plus durable des formes. En nous affranchissant de la romantique tyrannie du moi, son lyrisme indirect, capable d'unir intimement pensée et poésie, n'a pas seulement, en effet, donné à notre pays un bel exemple d'idéalisme indépendant; il a encore légué au monde une œuvre unique, qui, plus haute que vaste, plus noble que riche, plus suggestive qu'éclatante, possède en son bref symbolisme de merveilleuses vertus expansives et en son art discret un charme inoubliable; de là, ce génial prestige qui a déjà su imposer aux poètes les plus divers, à des rivaux tels que Lamartine, Hugo et Musset, comme à des disciples tels que Leconte de Lisle et Baudelaire, Coppée et Sully Prudhomme, l'imitation plus ou moins consciente d'innovations très variées. Amplement humain, tout en restant à la fois fidèle à la grande tradition française et soucieux des plus graves problèmes de son temps, Vigny entre donc de plein droit dans l'austère famille des Lucrèce et des Leopardi, des Marc-Aurèle et des Pascal; par delà les bornes de sa patrie, il adresse à l'élite, sinon à la foule, de tous les pays et de tous les âges, son bienfaisant message de stoïcisme tendre et fier :

J'aime la majesté des souffrances humaines.

« Aimez le Bien pour sa beauté, la Beauté pour son excellence, sans crainte de rien, sans espoir de rien »; l'Honneur suffit : car « l'Honneur, c'est la poésie du Devoir ».

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

L'AUBE

DEUXIÈME PARTIE

ÉPANOUISSEMENT

TROISIÈME PARTIE

MATURITÉ ET MARASME

QUATRIÈME PARTIE

GLORIEUX DÉCLIN

948-09. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 11-09.

